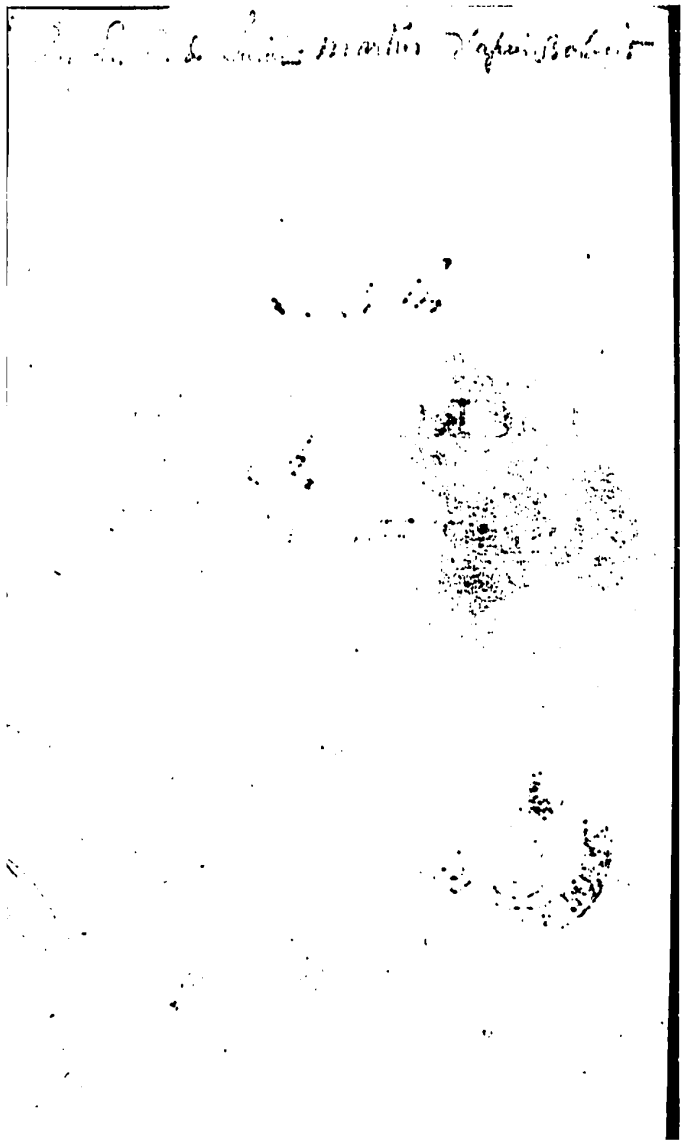
LE CROCODILE,

POÈME ÉPIQUO-MAGIQUE.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
Réf
IMPRIMÉS



LE CROCODILE,

OU

LA GUERRE

DU BIEN ET DU MAL;

ARRIVÉE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV;

POÈME ÉPIQUO-MAGIQUE

EN 102 CHANTS,

Dans lequel il y a de longs voyages, sans accidens qui soient mortels; un peu d'amour sans aucune de ses fureurs; de grandes batailles, sans une goutte de sang répandu; quelques instructions sans le bonnet de docteur; et qui, parce qu'il renferme de la prose et des vers, pourroit bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose.

ŒUVRE POSTHUME D'UN AMATEUR DES CHOSES CACHÉES.

A PARIS.

De l'Imprimerie - Librairie du CERCLE - SOCIAL,
Rue du Théâtre - Français, n°. 4.

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

ERRATA.

Page 9; ligne 5, au lieu de *vèrent* lizez *levèrent*. — Pag. 34, ligne 23; *depuis quel*, supprimez le trait. — Pag. 62 au titre. Histoire d'un *capitaine*, lisez *colonel*. — Pag. 136, ligne 5; le *camouen*, lisez le *camouens*. — Pag. 180, ligne 3; *sour*, lisez *scus*. — Pag. 182, ligne dernière; *cou*, lisez *coups*?— Pag. 351, ligne 28; *former*, lisez *fermer*. — Pag. 386, ligne 8; *sénérité*, lisez *sérénité*. — Pag. 408. ligne 26; *le vase*, lisez *la vase*.

LE CROCODILE.

CHANT 1^er.

Signes effrayans dans les astres. Sécurité des Savans. Alarmes du Peuple.

• • • • • •, • • • • Je chante
La Peur, la Faim, la Soif et la Joie éclatante
Qu'éprouva notre antique et célèbre Cité,
Lorsqu'un reptile impur, par l'Egypte enfanté,
Vint, sans quitter Memphis, jusqu'aux bords de la Seine,
Pour . . . . . dans une immense arène.

Muse, dis-moi comment tant de faits merveilleux
A si peu de mortels ont désillé les yeux;
Dis-moi ce qu'en pensa le Corps académique;
Dis-moi par quel moyen le Légat de l'Afrique
Reçut enfin le prix de tous ses attentats;
Dis-moi, dis, ou plutôt, Muse, ne me dis pas;
Car ces faits sont écrits au temple de mémoire,
Et je puis bien, sans toi, m'en rappeler l'histoire.

(Ami lecteur, puisque je me passe de Muse, il faudra bien que vous vous passiez de vers; car on n'en doit pas faire sans que quelqu'une de ces déesses ne nous les dicte. Or, ces faveurs-là étant rares pour moi, vous ne pourrez pas voir souvent de mes vers dans cet ouvrage; mais aussi lorsque vous en rencontrerez, vous serez sûr que ce ne seront pas des vers de contrebande, comme il arrive quelquefois à mes confrères de vous en fournir.)

Depuis plusieurs mois on voyoit des signes extraordinaires dans le ciel: l'épi de la Vierge avoit manqué

à l'appel de l'observatoire ; la lune avoit poussé des gémissemens comme si elle eût été en travail ; la chevelure de *Bérénice* avoit d'abord paru poudrée à blanc, et ensuite, par un coup de vent, étoit devenue noire comme un crêpe. Tous les astres à-la-fois paroissoient donner des signes de tristesse. Ce n'étoit plus ce concert harmonieux que les sphères célestes firent entendre autrefois à *Scipion* chez le roi *Masinissa ;* elles ne rendoient que des sons lugubres comme les faux bourdons des cathédrales ; ou discordans, comme les hurlemens de plusieurs animaux. Enfin, quelques personnes même crurent voir dans la région des étoiles, comme de grands crocodiles qui s'agitoient avec des contorsions effroyables.

Les savans, il est vrai, ne voyoient là aucuns prodiges. D'un trait de plume ils expliquoient tous ces phénomènes, ou ils les nioient quand ils ne pouvoient pas les expliquer ; aussi paroissoient-ils fort tranquilles. Mais le peuple, qui n'a pas comme eux la clef de la nature, se mouroit de frayeur à la vue de ces merveilles ; il n'y appercevoit que les plus sinistres présages. Il se lamentoit, erroit çà et là, et couroit par-tout où son désespoir et sa peur l'entraînoient.

Oui, les preux habitans de la cité romaine,
Pour eux, pour leurs foyers, n'étoient pas plus en peine,
Quand, menacés des coups d'un ennemi puissant,
La basse-cour jeûnoit ; et qu'un prêtre innocent,
Eprouvant les poulets aux yeux d'un peuple pie,
Déclaroit tristement qu'ils avoient. . . . . .

LE CROCODILE.

CHANT 2.

Relation du cap Horn.

Ce qui ajouta à la consternation, ce fut une relation des plus extraordinaires qu'une frégate apporta en revenant de la *Guianne*. Le capitaine ayant mis pied à terre dans cette contrée, et chassant dans un lieu écarté, apperçut une pauvre cabane ; il y entra ; il n'y vit que les restes d'un squelette étendu par terre ; et à côté de lui, une cassette dans laquelle il trouva cette étonnante relation écrite toute entière en anglais. Pendant son retour en France, il s'amusa à la traduire dans notre langue, et voici cette traduction, qu'on colportoit dans toutes les rues de Paris :

« Moi, *John Looker*, lieutenant sur le vaisseau *le Hopeful*, de la flotte de l'amiral *Anson*, certifie tous les faits contenus dans la présente relation, et engage ceux qui la liront à se persuader que ce n'est pas dans les limites de notre vue corporelle que sont renfermées toutes nos connoissances.

» Le 25 mars de l'année 1740, à 11 heures et demie du soir, étant prêt à entrer de quart, la flotte étant par le travers de la Terre-de-Feu, et cherchant, malgré la plus horrible des tempêtes, à doubler le cap Horn, je vis au milieu des flots agités, comme une grosse masse de vapeurs, qui étoit immobile malgré

la fureur des vents. Sa couleur étoit d'un brun foncé, et une lumière obscure qui sortoit de son centre par ondulations, rendoit cette masse comme transparente ; au bout de quelques minutes, cette masse se transforma subitement en un édifice d'une très-vaste étendue, mais si peu élevé, qu'un homme d'une grande taille en eût pu atteindre le sommet avec les bras.

» A peine cet édifice fut-il formé, qu'il prit un mouvement de rotation. Cela m'en fit voir toute la surface extérieure qui étoit circulaire : bientôt aussi je pus voir un peu dans l'intérieur, car le mouvement de rotation continuant toujours, il se fit à l'enceinte, après le premier tour, une ouverture en forme de porte cintrée qui me laissa entrevoir plus clairement la foible lumière du dedans.

» Après le second tour, je vis s'entrouvrir une seconde porte à côté de la première, et tout-à-fait semblable ; enfin, chaque tour faisant ouvrir une nouvelle porte, je pus aisément en savoir le nombre ; et le nombre de ces portes s'élève à onze cents, chacune à une distance égale de l'autre.

» Quand ces portes furent toutes formées, et que l'enceinte se trouva ainsi percée uniformément dans tout son contour, le mouvement de rotation s'arrêta ; et l'édifice restant fixe, j'eus la possibilité de voir sa distribution intérieure.

» Le tout consistoit dans une grande salle sans ornement, et sans autres meubles qu'un tabouret brun au pied de chacun des pilastres qui se trouvoient entre les onze cents portes ; c'est-à-dire qu'il y avoit onze cents tabourets bruns.

» J'eus bientôt occasion d'éclaircir à quel usage ils étoient destinés. En effet, un moment après que la salle fut ainsi disposée, je vis s'avancer de tous les points de l'horizon, quantité d'animaux à moi inconnus, mais qui chacun étoient, à-la-fois, ailés, quadrupèdes et reptiles. Leur nombre étoit égal à celui des tabourets, et ils venoient chacun se présenter devant l'une des onze cents portes.

» Chacun d'eux étoit monté par un homme ayant sur les épaules des espèces d'ailes, et la tête cachée dessous, comme les oiseaux quand ils dorment. A cela près de cette tête que je ne voyois point, ces hommes me parurent de grandeur naturelle.

» Chaque animal déposa son cavalier à celle des portes devant laquelle il avoit abordé, et en le déposant, il crioit très-haut : l'un ; Le génie *des Isles Falkland ;* l'autre, le génie *du Pôle Antartique ;* un troisième, le génie *de la Cafrerie ;* les autres, le génie *du Bénin ;* le génie *de la Cochinchine ;* le génie *du Sénégal ;* le génie *du fond de la mer ;* le génie *de la nouvelle Zélande ;* le génie *de la Basse-Bretagne ;* le génie *de la Californie ;* le génie *du mont Kropak ;* le génie *de Nottingham ;* le génie *du Pic-de-Téneriffe ;* et ainsi des diverses parties du Monde. Mais il y en eut quelques-uns que j'entendis annoncer : le génie *de la Lune ;* le génie *de Syrius ;* le génie *des taches du Soleil ;* le génie *de Mercure.*

» Celui-ci me parut plus agile que les autres, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus gros. Ce qui me frappa encore, c'est qu'aussitôt que chaque animal avoit déposé son cavalier et fait son annonce, il se

dissolvoit en trois parties, selon les trois régions auxquelles ils sembloient tous appartenir, et il disparoissoit à mes yeux. Dès que les cavaliers avoient mis pied à terre, ils alloient (et cela sans oter la tête de dessous l'aile) s'asseoir chacun sur le tabouret brun du côte gauche de la porte par où ils entroient, ayant soin de tenir, tous, les deux mains en avant et ouvertes; ils étoient tous vêtus d'une manière différente et selon les costumes des diverses régions de l'Univers.

LE CROCODILE.

CHANT 3.

Suite de la relation du cap Horn. — Discours du président.

» Lorsqu'ils furent tous placés, celui que j'avois entendu nommer le génie de Mercure, le plus gros de tous, et que je voyois s'agiter sans cesse sur son siége, ota, le premier, sa tête de dessous l'aîle; il fut un moment à se reconnoître, comme s'il sortoit d'un assoupissement; après quoi il commença par promener ses regards sur toute l'assemblée et les fixa successivement sur les mains de tous les génies, puis il dit à voix haute :

« Messieurs, Indépendamment de ce que je suis le génie de la région de Mercure, comme vous l'êtes des diverses régions de cet univers, je suis encore le vice-roi du dieu de la matière universelle; et en cette qualité, c'est à moi qu'appartient le droit de présider cette assemblée qui a été convoquée par ses ordres; en cette même qualité de vice-roi du dieu de la matière universelle, j'ai, au nom de mon maître, apposé en personne, dans vos mains, quoiqu'invisiblement, un signe naturel qui est l'indice de vos pou-

voirs et de la charge qui vous est confiée. C'est cet indice qui va m'assurer si vos titres sont en bonne forme.

» En effet, à peine eut-il prononcé cette parole, que toutes leurs mains, sur lesquelles je n'avois rien apperçu jusqu'alors, me parurent remplies de signes divers analogues aux différentes sciences qui occupent les académies. Quand le président eut terminé son examen, il dit :

« Vos mains ont été rendues aptes à remplir votre emploi : ainsi cessez de les tenir dans cette attitude gênante ; l'entière liberté leur est rendue. (Alors les mains des génies prirent une attitude libre quoique leur tête fût toujours sous l'aîle.) Mais comme mes titres sont supérieurs aux vôtres, et comme je ne porte point les mêmes marques que vous, il faut que vous puissiez aussi reconnoître la validité de mes pouvoirs : voici le signe que je vous en donne.

» Dans le même moment, toutes les têtes sortîrent de dessous l'aîle ; je vis paroître sur la tête du président une espèce de couronne d'un rouge vif tirant cependant sur la couleur de soufre ; mais en place des fleurons qui surmontent ordinairement les couronnes, la sienne étoit accompagnée de toutes sortes d'emblêmes affectés, parmi les savans, aux planètes, aux élémens, aux substances minérales, et aux diverses divinités de la mythologie ; et tous

ces ornemens paroissoient de la même couleur et de la même substance que la couronne.

» Lorsque les génies virent la couronne sur la tête de celui qui avoit prononcé ces paroles, ils se levèrent tous à-la-fois, s'inclinèrent devant lui et se rassirent. Alors il continua ainsi son discours :

» Mes chers collègues, le dieu de la matière voulant nous consulter, nous qui quoiqu'esprits, sommes ses sujets, nous a mandés de toutes les parties de l'univers céleste et terrestre, pour aviser ensemble aux moyens d'arriver au but important qu'il se propose; et nous sommes choisis directement par lui, de toutes les classes éclairées de nos différentes régions, pour un objet particulier. Nous sommes ses intimes et les dépositaires de sa confiance; nous avons eu pendant un tems la tête sous l'aîle, comme un signe de l'entière soumission que nous devons avoir à ses volontés. Maintenant faisons tout ce qui sera en notre pouvoir pour remplir ses vues; il ne s'agit de rien moins que de venir au secours des vaisseaux de l'Angleterre, qui sont sur ces parages, et de les défendre contre les dangers qui les menacent.

» Lorsqu'elle s'est armée pour humilier l'orgueilleuse maison d'Espagne qui veut lui disputer l'empire des mers, elle a eu un plan qui s'étend bien au-delà de la guerre présente et de l'expédition qui est confiée à l'amiral Anson; elle a l'espoir d'atteindre un jour jusqu'à la maison de France elle-même, dont celle d'Espagne tire son origine, et d'exterminer en-

tièrement la nation française; cette nation légère qui ose être sa rivale et l'importune par sa prospérité et son voisinage; elle ne cessera de la harceler à l'extérieur et dans l'intérieur. Je vous annonce même que bientôt, à son instigation, le roi de France actuel appellera à la tête de ses finances un ministre peu capable d'en réparer les désordres : aussi seront-ils portés à leur comble par sa mauvaise administration. En outre, ce ministre mettra une telle déprédation dans les subsistances, que le peuple se livrera à toutes les fureurs que la faim lui inspirera, et que la cour sera à deux doigts de sa perte.

» Cependant ceci ne sera rien encore en comparaison de ce qui attend la France dans une autre époque, dont je n'ai point l'ordre de vous exposer les détails. D'ailleurs, tout ce que j'en sais moi-même, c'est que nous approchons d'un moment où le moule du tems doit être brisé pour tout l'univers, en attendant que le tems soit brisé lui-même; et c'est par la France que cette brisure commencera. Or, comme on ne peut nous porter un plus grand coup que de briser pour nous le moule du tems où nous avons nos ébats, et comme nos fidèles amis les Anglais sont liés au tems plus qu'aucun autre peuple, témoin leur spleen par lequel ils payent au tems le prix de ce qu'ils en ont reçu; il est essentiel que nous les soutenions de toutes nos forces dans leur entreprise contre les Espagnols, puisque son succès peut avoir tant de suites importantes au désavantage de la France. D'ailleurs, pour notre honneur, nous avons

à nous venger personnellement de ces deux nations, dont l'une brûle, sans balancer, ceux qui se servent de nous, et dont l'autre se moque si hautement de ceux qui croient à notre existence.

» Le sang des Indiens que l'Espagne a versé à grands flots, lui avoit pour quelques instans, assuré notre secours et notre assistance; mais un homme trop célèbre dans cette nation a rompu toutes ces mesures : il est devenu comme l'ange tutélaire des Espagnols, il a fait que notre souverain a eu bien de la peine à trouver dans leur territoire un génie de confiance à convoquer, et que nous ne pouvons rien nous promettre contre l'Espagne, si nous ne parvenons pas à faire franchir le cap Horn à la flotte anglaise; sachez que c'est cet Espagnol qui quoique mort depuis long-tems, ayant eu connoissance de cet évènement par des secrets que nous n'avons pu percer, fait souffler les vents impétueux qui désolent ces parages et s'opposent si constamment aux progrès de la flotte; c'est lui qui a su se procurer tant d'ascendant sur les élémens et les rendre si funestes à nos projets, que, sans des moyens extraordinaires, nous ne pouvons jamais nous flatter de les voir réussir.

» Mais vous n'ignorez pas que celui dont nous sommes les sujets, est aussi pourvu d'une grande puissance; vous savez que nos connoissances et nos lumières peuvent seconder beaucoup cette puissance déjà si redoutable, et que nous avons sur-tout le pouvoir de prendre telle forme que nous jugerons la plus avantageuse au succès de notre entreprise.

« Il s'agit donc, en ce moment si urgent, de délibérer sur les moyens que nous emploierons pour rendre nulle la résistance que cet Espagnol et les vents nous opposent. C'est pour cela que le dieu de la matière nous a ordonné de nous rendre ici, afin que de l'ensemble de vos réflexions, il en résultât un expédient qui pût être utile à son plan. La séance est ouverte, faites part de vos avis à l'assemblée ».

LE CROCODILE.

CHANT 4.

Suite de la relation du cap Horn. — Opinion du génie du fond de la Mer.

» Le génie *du fond de la Mer* : Je demande le premier la parole pour proposer un moyen capable, je crois, de remplir l'objet qui nous réunit. Vous savez sans doute, très-respectables confrères, que parmi tout ce qui compose l'univers, l'étendue des mers est un des plus importans apanages de notre souverain, et c'est un grand bonheur pour nous, qu'il régne aussi puissamment sur les mers, parce que, par leur moyen, nous tempérons et contenons le feu qui ne cesse de nous menacer, et nous fait trouver, à la vérité, les eaux de ces mers un peu saumâtres; mais, chut.....

» Ici l'orateur mit un moment son doigt sur sa bouche, puis il continua : Nous devons donc chérir de prédilection le peuple anglais pour l'ardeur avec laquelle il cherche à régner sur cet élément par préférence à tous les autres peuples, parce qu'il devient par-là plus immédiatement l'organe des volontés de notre souverain, et comme le ministre de son empire.

» C'est pourquoi nous ne devons rien épargner pour tirer la flotte de l'amiral Anson de la crise où

elle se trouve ; mais nous ne pouvons guère mieux y parvenir qu'en agissant directement sur la mer elle-même, et en tâchant de la rendre plus docile, et les vents moins nuisibles ; car pour essayer de changer ces vents ou de les appaiser, je crains que cela ne soit au-dessus de nos forces, vu le redoutable ennemi que nous avons en tête, d'après le discours du vénérable président ; et si nous ne pouvons pas les soumettre ces vents impérieux, il faut chercher à rendre nuls tous les effets qu'ils pourroient produire. Voici l'expédient que j'imagine :

» J'ai oui dire à Xercès, lorsqu'il est descendu parmi nous, que pendant ses guerres avec les Grecs, il avoit jeté dans la mer de l'Archipel une chaîne de fer pour enchaîner cet élément ; il ne réussit point dans son projet, parce que cet acte de souveraineté de sa part n'eut d'autre mobile qu'une pure colère d'enfant, et qu'il ne s'adressa point à nous.

« Mais depuis que cette chaine est au fond de la mer, je suis persuadé que par le mordant du sel marin précipité à froid, elle a acquis quelque nouvelle vertu qui peut la rendre très-propre à nos desseins. Le fond de la mer est mon département, comme vous savez ; j'offre de me rendre à l'instant au lieu où est cette chaîne et de la rapporter ici avec toute la promptitude dont je suis capable ; je ne doute point qu'en la jettant sur les flots qui s'agitent ici avec tant de furie, elle ne les calme assez pour laisser la flotte anglaise continuer sa route. »

LE CROCODILE.

CHANT 5.

Suite de la relation du cap Horn. — Opinion du génie de la Lune.

» Le génie *de la Lune* : Je ne m'attendois pas que, pour un esprit, le préopinant nous fît une proposition aussi absurde (quelques rumeurs dans l'assemblée; et de violens murmures de la part du préopinant: mais le calme se rétablit et l'orateur continue). Sans doute la chaîne de fer dont il est question eût acquis au fond de la mer cette vertu que le préopinant suppose, si l'influence de mon département eût pu pénétrer jusque dans les lieux profonds où repose cette chaîne, parce que cette influence eût pu alors opérer sur la partie mordante du sel, ce précipité à froid dont il nous parle ; mais il ne doit plus ignorer que si autrefois la Lune acquéroit chaque jour, par l'impression brûlante du Soleil, une soif assez ardente pour qu'elle eût besoin aussi chaque jour de se désaltérer, en pompant la partie volatile et douce des eaux de la mer, cette action aspirante ne s'étend plus même aujourd'hui jusqu'à la surface des mers, et que la Lune n'est plus pour rien dans les marées.

» Car c'est une connoissance que quelques savans mortels nous ont communiquée, et nous n'aurions jamais pu le savoir sans cela, puisque sans les décou-

vertes de ces savans, le monde seroit encore tel qu'il avoit accoutumé d'être.

» Je pourrois, il est vrai, excuser jusqu'à un certain point, l'ignorance du préopinant, puisque son département étant au-dessous des mers, il lui est permis de n'être point au fait de ce qui se passe à leur surface, et dans leur intérieur; mais ce que je ne lui pardonne point, c'est d'oublier les droits qui sont attachés à notre essence, et qui sont bien supérieurs à ceux que peut posséder ou acquérir toute espèce de substance matérielle et différente de la nôtre.

» Oui, il devoit savoir que nous ne réussirons jamais mieux dans le projet qui nous rassemble, que par le moyen de quelques substances qui émanent de notre être même, et voici à ce sujet ce que j'ai à vous proposer.

» Plusieurs navigateurs ont éprouvé que par le moyen de l'huile, on parvenoit à calmer les flots dans les plus violentes tempêtes. Sans doute la flotte anglaise emploieroit cet expédient, si la longue durée de sa navigation n'eût épuisé même jusqu'à ses subsistances de première nécessité; mais c'est à nous à y suppléer; et au lieu de cette huile grossière et matérielle dont ils sont privés, employons la puissance qui nous est donnée, à exprimer de notre propre essence une huile plus abondante encore et plus efficace. Je crois ce moyen si péremptoire, que sûrement l'assemblée n'hésitera pas à lui donner son assentiment ».

LE CROCODILE.

CHANT 6.

Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie de l'Ethiopie.

« LE génie de l'*Ethiopie* : Si l'expédient que le préopinant a glorieusement combattu, lui a paru avec raison aussi absurde, je dirai que celui qu'il propose de mettre en place me paroît plus absurde encore. (Mouvemens, murmures, mais cependant accompagnés aussi de plusieurs signes d'approbation.) Avant de mettre en avant un pareil expédient, le préopinant auroit dû réfléchir sur la nature des corps que nous portons, sur les propriétés qui leur sont refusées, aussi bien que sur celles qui leur appartiennent.

Qu'il sache donc que si nous pouvons exprimer de nos corps plusieurs substances très-variées, l'huile cependant n'est pas du nombre. Non, nos corps ne peuvent ni se transformer en huile, ni en produire, parce que le germe de cette substance ne se trouve plus dans la racine de notre être, et qu'elle circule autour de nous, sans que nous puissions lui donner accès, passé notre peau. C'est ce que surtout, nous autres Ethiopiens, nous ne pouvons igno-

rer ; nous qui, comme tant de peuples de nos contrées, avons toujours la peau luisante.

Si nous, l'avions encore à nous cette substance, nous pourrions marcher à des conquêtes bien plus glorieuses et bien autrement importantes que celles qui nous occupent en cet instant. Mais ne jetons point les yeux sur le passé ; et quant au moment présent, laissons de côté ce moyen que, par le fait, il nous est impossible d'employer.

Je suis bien loin néanmoins d'abandonner pour cela notre entreprise. Je crois seulement qu'au lieu d'huile, nous devrions faire sortir de notre essence quelque transpiration aquatique en forme d'une pluie légère, dont nous pourrions nous servir avec succès ; car tout le monde sait que petite pluie abat grand vent. Et l'orateur se rassit en riant en dessous, et s'applaudissant en lui-même de son ingénieux expédient ».

LE CROCODILE.

CHANT 7.

Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie du Pic-de-Téneriffe.

« Le génie du *Pic-de-Ténériffe* : Je ne me servirai point, pour combattre l'avis du préopinant, des expressions indécentes dont les deux précédens orateurs ont successivement choqué mes oreilles; la raison seule sera l'arme dont je ferai usage. C'est la seule qui convient à la dignité de cette assemblée; et j'ose croire que je m'en servirai victorieusement.

Le préopinant ne doit point ignorer que l'élément qui domine en nous, est l'élément igné; que cet élément igné est encore plus étranger à l'eau, qu'il ne l'est à l'huile, puisque l'on ne connoît rien de plus opposé que le feu et l'eau : ce qui est cause que nous ne pouvons former aucun sel essentiel, parce que le volatil et le fixe sont toujours séparés pour nous. En effet, nous proposer de nous transformer en eau, ce seroit comme si l'on demandoit qu'un animal enragé, pour se guérir, fît sortir de lui une fontaine, tandis qu'il ne peut pas même

boire de l'eau des fontaines qui sont autour de lui.

Je veux donc bien croire que l'erreur du préopinant ne lui est échappée que par distraction ; mais ce n'en est pas moins une erreur. Hélas ! nous avons à faire entre nous un aveu bien plus humiliant ! C'est que loin de pouvoir dominer à notre gré sur les élémens, nous sommes sous leur joug impérieux ; et dans les diverses régions où nous passons pour être leurs génies, nous ne sommes réellement que leurs esclaves et leurs victimes. Ils nous distillent tous continuellement à un feu bien plus puissant que le nôtre ; et cela est d'autant plus désagréable pour nous, qu'ils nous distillent sans nous sublimer, et que nous ne faisons que subir sans cesse les angoisses de l'opération, sans parvenir à aucun départ ni à aucune délivrance.

L'air est le seul qui, par sa mobilité, ait quelque analogie avec nous : c'est donc vers lui que nous devons porter toutes nos vues ; et nous ne devons rien négliger pour tâcher de le distiller à notre tour. Toutefois ce n'est point sur la masse des vents qu'il faut diriger nos efforts ; nous ne pouvons employer que des ruses contre l'effet de ces mêmes vents ; et il ne nous est pas donné de les combattre à force ouverte.

Or comme le département que j'habite plane au-dessus des vents de l'atmosphère de la terre, j'ai eu assez l'occasion de les observer, et de savoir comment il faut nous y prendre pour qu'ils ne portent plus de préjudice à la flotte anglaise. Dans

les tempêtes, ils se portent ordinairement en grandes masses réunies, afin d'opérer plus fortement sur les vagues de la mer et sur les vaisseaux, de même que sur les édifices, quand c'est sur la terre qu'ils doivent exercer leurs ravages. Ainsi donc pour atténuer ces masses dans la tempête actuelle, voici l'expédient que j'ai à vous proposer :

Ce seroit de nous transformer tous en de vastes alambics ouverts, qui, dans la partie inférieure, se termineroient en de longs serpentins. En nous présentant ainsi transformés, et en interceptant une partie de ces masses de vents dans nos alambics, nous la dissoudrions par la chaleur qui nous est propre, nous en extrairions, par l'évaporation, la portion d'air qui est le principal ingrédient des vents et des tempêtes, et le caput mortuum qui resteroit, tomberoit dans la mer par nos serpentins, sans porter aucun préjudice à la flotte.

Cela nous seroit d'autant plus aisé, que le règne de l'air est sur son déclin dans le monde ; car quelques savans, après avoir quitté la vie terrestre, viennent de nous apprendre que les académies doivent le destituer incessamment, et le retrancher du nombre des principes constitutifs des choses. Cet air étant donc déjà menacé d'une prochaine ruine, ne pourroit guères résister au pouvoir de nos alambics ; et nous renouvellerions et continuerions ainsi cette espèce de distillation chymique, jusqu'à ce que nous eussions épuisé sa puissance.

Admirable ! admirable ! s'écrie un génie Lapon ; et il est appuyé par un grand nombre de voix.

Mais le génie de l'*Ethiopie*, humilié de ce que sa pluie avoit été rejetée, se garda bien d'être de son avis ; et il lui fit, lui et ses partisans, des huées si fortes, qu'on commença bientôt à ne plus s'entendre.

Le génie du *Fond de la mer*, qui n'étoit guères plus content de la rebuſade qu'il avoit reçue du génie *de la Lune*, et qui tenoit toujours à son avis sur la chaîne de Xercès, ne vouloit adopter ni l'opinion de son rival, ni celle du génie *du Pic-de-Ténériffe*; et il accrut de son côté le vacarme, autant que cela lui fut possible : on n'entendoit, de toutes les parties de la salle, que des cris confus de : je demande la parole ; aux voix la pluie ; aux voix l'huile ; ajournement ; la chaîne de Xercès ; les alambics, etc.

Le président s'égosilloit inutilement en criant à tue-tête : Messieurs ! un peu de silence ! un peu de silence ! Personne ne l'écoutoit ; et même, pour n'être plus exposés à ses justes représentations, les tapageurs les plus marquans, tels que le génie *du Mont-Hekla*, et le génie *de Saturne*, qui est en même tems celui *du Plomb*, trouvèrent le moyen de lui souder les lèvres, de manière qu'il ne pouvoit plus proférer un seul mot. (Et l'on ne sera pas surpris que le génie *de Saturne* ait été employé à cette œuvre, puisqu'on sait qu'il est comme le chancelier de l'univers, et qu'en cette qualité, il est chargé de tout sceller dans la nature ; d'autant qu'il est scellé lui-même, comme cela est évident par son anneau.)

Alors chacun quitte sa place ; les partis se mêlent

et ne présentent qu'un tourbillon semblable à ceux avec lesquels René Descartes a voulu débrouiller l'origine du monde. Enfin, après que cette horrible confusion eut duré quelques momens, le parti du génie *du Pic-de-Téneriffe* parut le plus fort : on se rassit ; le président recouvra l'usage de la parole ; on alla aux voix, et les alambics l'emportèrent à la seule majorité de deux suffrages, c'est-à-dire, de 551 contre 549.

Aussitôt la séance se lève, la salle disparoît, et tous les génies se métamorphosant en alambics, dans la forme prescrite, s'élèvent dans les airs pour aller y exécuter le décret qui vient d'être porté ».

LE CROCODILE.

CHANT 8.

Suite de la relation du cap Horn. Manœuvres des génies.

» Dans l'instant même, quelques-uns des vaisseaux de la flotte reçurent du soulagement; et celui que je montois fut du nombre; les génies alambics qui s'étoient attachés à lui, s'acquittèrent si bien de leurs fonctions, que les vents qui, un moment auparavant, le tourmentoient avec tant de violence, devinrent moins furieux et qu'il ne courut plus autant de danger : il en fut de même du vaisseau amiral et de quelques gabares; et déjà j'entendois percer au milieu du sifflement des vents, les cris de la joie et ces mots retentissans : Triomphe, triomphe; l'Espagne est vaincue; l'Espagne est perdue, et l'Angleterre l'emporte sur tous ses ennemis. Je vis même en l'air une espèce de frégate ailée, voler dans toutes les divisions de la flotte, comme auroit fait un aide-de-camp, et y répandre cette nouvelle, pour encourager les marins, et peut-être aussi pour y surveiller les génies alambics qui auroient pu se négliger dans leurs fonctions.

Rien, en effet, n'étoit plus nécessaire; car si quel-

ques-uns d'entre eux furent soumis et fidèles au décret, comme je n'en pus douter et par le fait et par les nombreux partisans que s'attira le génie du *Pic-de-Ténériffe*, j'eus aussi la preuve que cette fidélité ne fut pas générale : le génie *de la Lune*, le génie du *Fond de la mer*, et le génie de *l'Ethiopie*, furieux d'avoir vu traiter leur opinion avec tant de mépris, étoient bien loin d'avoir étouffé tout ressentiment ; et quoique par la force du décret, ils eussent été obligés de se transformer en alambics comme tous leurs confrères, ils engagèrent chacun leur clique, à frauder, autant qu'ils pourroient, dans l'exécution que ce même décret avoit ordonnée, et à ne rien épargner pour contrarier l'avis qui avoit passé malgré eux.

Ils ne furent que trop bien servis par tous ceux qui s'étoient déclarés de leur parti. Les uns, au lieu de se placer de front contre les vents, se mettoient en serre-file les uns devant les autres, de façon qu'il n'y avoit qu'un seul alambic qui servît, et que tout le reste étoit inutile.

Les autres, il est vrai, conservoient leur front et leur alignement ; mais d'abord ils contenoient tellement leur chaleur et leur feu qu'ils n'opéroient aucune dissolution sur les masses de vents qui entroient dans leurs alambics : en outre, ils fermoient tellement l'orifice externe de leur serpentin, que les vents qui s'y portoient ne trouvant plus d'issue, refluoient sur eux-mêmes, et ne faisoient que se répandre dans les airs avec plus de furie.

D'autres, au contraire, prolongeoient leurs serpen-

tins et les élargissoient tellement, que devenant de vastes cilindres, les vents les traversoient sans la moindre opposition, et venoient fondre, comme auparavant, sur les vaisseaux que le décret avoit intention de préserver : infidélités qui, dans d'autres momens et d'autres circonstances, que celles où je me trouvois, m'eussent fourni d'amples réflexions.

Une grande partie de la flotte éprouva de fâcheux effets de cette trahison et de cette vengeance ; à chaque moment je voyois quelques - uns de nos vaisseaux assaillis si cruellement que tous leurs efforts étoient vains. Ils avoient beau amener toutes leurs voiles, ils avoient beau employer toutes les ressources de l'art, ils avoient beau tirer chacun tant de coups de canon de détresse, qu'on auroit cru que nous donnions une bataille navale ; personne n'alloit à leur secours, et rien ne pouvoit les préserver de la malignité de l'ennemi qui les poursuivoit : je voyois donc les uns s'entr'ouvrir et se démolir, pour ainsi dire, dans toutes leurs parties qui voguoient ensuite dispersées ça et là sur la surface agitée de la mer ; j'en voyois d'autres tournoyer comme sur un pivot, et finir par s'engloutir au fond des eaux.

Dans toutes ces horribles catastrophes, je ne cessois d'observer et de suivre la marche et le jeu de tout ce qui se passoit ; et je puis dire qu'il n'y a rien de comparable à la ruse et à la méchanceté de ces êtres malfaisans, dont l'homme enseveli dans sa matière ne soupçonne seulement pas l'existence, et ils m'ont paru bien plus redoutables quand ils veu-

lent nuire, qu'utiles et avantageux quand ils veulent protéger: la fin de notre entreprise en fut la preuve. Malgré le nombreux parti du génie du *Pic-de-Ténériffe*, il n'y a pas eu un tiers de la flotte qui ait échappé au danger; et après avoir passé le fameux cap Horn, nous nous trouvâmes en si petit nombre, que ce fut une véritable douleur pour nous, de voir combien nous avions à pleurer de nos compagnons.

Notre amiral cependant, non plus que les autres personnes de l'escadre, n'avoit rien vu de tous ces ressorts secrets qui avoient agi dans ce périlleux passage; aussi il se glorifioit de sa réussite; il s'en attribuoit le mérite, comme font la plupart des triomphateurs: il ne se doutoit pas plus qu'eux des moyens vils et méprisables à qui il devoit tout son succès.

Pour moi, j'entendis clairement les voix de ceux qui l'avoient favorisé dans le péril. Ils s'exhaloient en imprécations contre les traîtres qui les avoient abandonnés, tandis que s'ils eussent fait leur devoir, toute la flotte eût été sauvée. Je crus même distinguer la voix de celui qui avoit été président de l'assemblée, et l'entendre dire qu'il rendroit compte à son maître de ceux qui n'avoient pas fidèlement rempli les vues du décret, et qu'il sauroit bien les faire punir.

Un moment après, je vis les génies alambics reprendre tous leur forme d'homme avec leur costume antérieur, excepté qu'ils ne remirent point leur tête

sous l'aile. Je crus même que probablement l'activité du grand air dans lequel ils venoient de s'escrimer contre les vents, avoit influé sur leurs ailes; car elles s'étoient prodigieusement accrues, et cela me fit comprendre quels étoient les pouvoirs des élémens, et quels droits ils avoient sur tout ce qui se présentoit à leur action.

Mais à peine eus je commencé à réfléchir sur un sujet qui me sembloit une mine inépuisable de vérités, que le président donna l'ordre à tous ses collègues de s'en retourner dans leurs départemens, en leur recommandant de se tenir prêts à poursuivre leurs entreprises contre les Espagnols et à commencer bientôt celles qui devoient se diriger contre la France; et sur-le-champ je vis tous les génies s'élever en l'air, s'envoler avec la rapidité des aigles, et se diriger vers les différens points de l'atmosphère.

Le foible reste de l'escadre rentra sous les lois ordinaires des vents, et continua tranquillement sa route. Je profitai de ce tems de repos, pour rédiger la relation de tout ce que je venois de voir; mais je fis ce travail en secret et sans m'ouvrir à personne, parce que personne ne paroissoit avoir rien vu, et que je craignois que me prenant pour un visionnaire, on n'eût pas ajouté foi à mon récit, ou que l'on ne m'accusât de n'avoir voulu faire qu'une satyre de mon compatriote Milton, qui a fait bâtir par Satan une salle d'ordre dorique dans les enfers, pour y tenir conseil avec les diables.

Si même les personnes entre les mains de qui

cet écrit tombera, se demandoient comment j'ai pu voir et observer tout ce qu'il contient, pendant que le service du vaisseau où j'étois exigeoit, sans doute, toute mon attention et que ce vaisseau lui-même ne pouvoit manquer d'éprouver quelques mouvemens et quelques secousses occasionnées par la tempête, je leur répondrois que ce n'étoit pas la première fois que des tableaux de ce genre s'étoient présentés à ma vue; que depuis mon enfance j'avois eu occasion d'en faire quelques épreuves, qui m'avoient donné un peu d'habitude; que d'ailleurs, comme chacunle peut observer, le travail matériel est à part des phénomènes qui se passent devant notre pensée, et forment un règne distinct qui a son régime particulier; que mon père, qui étoit pieux, parce qu'il étoit très-profond dans la connoissance de la natnre, avoit eu le même don que moi, et avoit eu occasion d'en jouir en secret, soit à terre, soit au milieu des escadres où il servoit en qualité de capitaine de vaisseau; que même il avoit eu par-là le bonheur de faire parvenir quelquefois des avis salutaires à la reine Anne, et que c'est à lui et à ses secrètes sciences, qu'elle doit la gloire qui a illustré son règne.

Au reste, je ne me propose pas de rien communiquer de tout ceci tant que je vivrai; non pas seulement afin de le faire connoître le plus tard possible aux Français, qui sont mes ennemis naturels, mais encore parce que j'ai un cousin qui est membre de la société royale de Londres, et

qui, en sa qualité de savant, ne manqueroit pas de me couvrir de son mépris, s'il venoit à savoir qu'il eût un parent si crédule. »

Signé LOOKER.

P. S. Malgré les secours évidens que j'avois reçus au passage du cap Horn, le vaisseau le *Hopeful*, que je montois, étoit destiné à être la victime de la puissance cachée qui combattoit les entreprises de l'Angleterre contre l'Espagne. Il fut brisé sur des rochers, près des côtes occidentales de l'Amérique méridionale. Lors du naufrage, j'entendis une voix qui disoit : « Je suis dans mon département, et je peux me venger à mon aise du parti des alambics, qui, au passage du cap Horn, m'a empêché de faire tout le mal que j'aurois voulu ». Je n'entendis plus rien après ces paroles.

Malgré mon désastre, n'ayant jamais perdu la confiance dans la puissance suprême, ni la résignation à ses volontés, j'ai eu le bonheur de me sauver à terre, moi et trois de mes compagnons, et j'ai eu le bonheur aussi de sauver ma relation et mon écritoire.

Arrivés à terre, mes compagnons et moi, nous avons erré dans des pays sauvages et dans les bois, et nous avons gagné jusqu'aux bords de l'Orénoque, où j'ai apperçu comme une forêt millière de crocodiles, du milieu de laquelle j'ai entendu sortir ces mots : « Je suis aussi dans mon département, et je t'annonce que non-seulement l'Espagne

ne gagnera rien au naufrage du *Hopeful*, mais qu'il n'en résultera d'autre effet que de nous rendre bien plus acharnés contre elle pour le présent, et bien plus encore contre la France pour l'avenir. Oui, aujourd'hui, malheur à l'Espagne ! mais à l'avenir, malheur à la France ! malheur à la France ! malheur à la France ! sur-tout, malheur à Paris ! car un jour ses habitans seront entonnés ».

LE CROCODILE.

CHANT 9.

Inquiétude des Parisiens.

TELLE étoit cette effrayante relation qui se répandoit avec profusion dans Paris, et dont les derniers mots, par leur obscurité, n'étoient pas faits pour rassurer. Chacun se croyoit déjà englouti dans un de ces extraordinaires alambics que la relation venoit de peindre. Des rumeurs sourdes vinrent accroître ces allarmes. On entendit parler de révoltes dans les marchés de la banlieue ; alors chacun commença à ouvrir les yeux sur les suites qui en pouvoient résulter. Car de même que quand les fertiles rosées de l'Abissinie et de la Thébaïde ne versent point dans le Nil leurs eaux salutaires, l'Egypte entière, en proie à la faim cuisante, languit dans le désespoir et dans la stérilité ; de même, quand les contrées qui environnent notre capitale éprouvent de la stagnation ou de la disette dans leurs subsistances, il faut bien que nous en ressentions les effets les plus désastreux.

Les sages administrateurs municipaux tâchèrent, il est vrai, de prévenir les malheurs par tous les moyens possibles ; mais les choses étoient disposées

de manière que l'abondance même n'eût pas étouffé la rumeur. Qui ne sait que le chef des finances, choisi depuis peu de jours, et ne sachant combien de tems il garderoit sa place, avoit un violent desir de s'assurer de grandes richesses? Qui ne sait qu'il avoit au nombre de ses plus cruels ennemis une femme d'un grand nom et d'un grand poids, méchante, intrépide, infatigable, toujours habillée en homme, et qui, sans se montrer, lui fit faire tous les faux pas et toutes les opérations les plus iniques qu'elle put imaginer, mais que le ministre trouvoit parfaites, dès qu'elles pouvoient étancher sa soif de l'or? Le sort du pauvre peuple n'entra pas même un instant en balance;

Et ce grand contrôleur, dont les sens étoient ivres,
Pour nous tuer se fit entrepreneur des vivres.

De son côté, la femme de poids soulevoit secrètement le peuple contre le contrôleur et contre l'administration municipale; appuyant par-dessous main, tous ceux qui seroient disposés à se mettre à la tête de la révolte, et se réservant *in petto*, de plus grandes ressources, si les moyens ordinaires ne réussissoient pas.

LE CROCODILE.

CHANT 10.

Rencontre de Rachel *et de* Roson.

Le premier jour, les troubles se bornèrent à de légers attroupemens. Un seul de ces attroupemens, formé près de la rue Plâtrière, parut plus agité et plus nombreux que les autres; lorsqu'un grand et bel homme, qui sembloit en être l'ame et le chef, se sent doucement tirer par le bras, et s'entend dire: Est-ce vous, mon cher monsieur *Roson*? Il se retourne: Eh! oui, c'est moi, ma chère *Rachel*, lui répondi-il; qui t'a amenée ici? qu'y fais-tu? — A demain, messieurs. Et quittant la troupe, qui se sépare, il gagne la rue Mont-Martre avec la jeune juive qui l'avoit abordé.

Comment, lui dit-il, la chère *Rachel* à Paris! Et ton bon père *Eléazar*, y est-il aussi? — Depuis quel tems? Pourquoi avez-vous quitté Madrid? Je n'oublierai jamais le service que vous m'y avez rendu: comme j'étois heureux chez vous! Dis-moi donc tout ce qui t'intéresse. Il y a au moins dix ans que je vous ai tous perdus de vue.

Le récit de nos aventures ne sera pas bien long, répondit *Rachel*. On sut à Madrid, dans le collège dont vous vous étiez fait chasser par vos méchan-

cetés, que nous vous avions donné quelqu'argent pour vous sauver et faire votre route : cela nous fit observer. Un malheureux évènement survenu ensuite à mon père, nous fit reconnoître pour Juifs. Un ami nous conseilla prudemment de quitter le pays.

Nous nous mîmes aussitôt en route pour Paris, où nous sommes depuis ce moment là. Mon père y vit paisiblement avec une très-petite fortune, toujours occupé de ses études, à son ordinaire ; et moi, qui suis devenue veuve et sans enfans, je reste avec lui pour le soigner et veiller au ménage. Dans nos momens de loisir, il s'occupe quelquefois à m'instruire, et je ne me lasse point de l'entendre, sur-tout depuis les terribles annonces de la relation du cap Horn.

Nous logeons dans la rue de Cléry, ici près. J'étois venue dans ce quartier-ci chercher des provisions ; j'ai vu du monde assemblé, je me suis approchée, je vous ai reconnu, je vous ai parlé : voilà en peu de mots toute notre histoire. Mais vous, qu'êtes vous devenu après nous avoir eu quittés ? que faites-vous maintenant ? êtes-vous tranquille ? êtes-vous heureux ? Ce pauvre monsieur *Roson !* Mon père vous aime toujours ; il me parle avec plaisir du tems où vous veniez jouer à la maison ; mais il me dit souvent que vous aviez une mauvaise tête.

LE CROCODILE.

CHANT II.

Histoire de Roson.

MAUVAISE tête ! reprit *Roson* ; il verra que non. Dis-lui que je touche à une grande fortune, à une grande place ; qu'on n'arrive pas là avec une mauvaise tête : et tu verras que la relation du cap Horn ne me sera pas aussi funeste que tu voudrois me le faire craindre.

En sortant d'Espagne, il y a dix ans, (grace à vos secours) je me réfugiai en Portugal, où je servis quatre ans dans la cavalerie. J'avois un assez bon capitaine ; mais je pris dispute avec lui, et je le tuai. Je me sauvai dans un couvent de Hiéronymites, à Lisbonne, où je fus frère convers pendant quelques semaines. Il fallut encore déloger, parce que je fus obligé d'assommer le sommelier, qui refusoit de me donner à boire quand j'avois soif.

Heureusement j'apprends qu'un vaisseau hollandois venoit de mouiller dans le port, et repartoit le lendemain pour Batavia. Je me présente comme matelot ; on me reçoit : nous partons. Au bout de quatre mois de route, une tempête nous jette sur

dans le golfe Persique. Il fallut rester là un siècle pour radouber le vaisseau. La maladie de revenir en Europe me prit : je me joins à une caravanne qui partoit pour Damas ; mais de peur qu'on ne courût après moi, je prends la précaution, avant de quitter le vaisseau, de préparer une mèche, qui le fit sauter une demi-heure après.

Nouvelle aventure. Des voleurs arabes pillent tous les effets de la caravanne, tuent une partie de notre monde, enchaînent l'autre, et en font plusieurs parts qu'ils vont vendre en différens marchés. La bande dont j'étois fut menée jusqu'à Damiette : là, je fus acheté par un seigneur du pays, un grand homme sec, un rêveux, qu'un riche monsieur étoit venu chercher de Paris par odre d'une grande dame, pour l'amener en France. Ils partent en effet peu de jours après mon arrivée ; et comme je parlois français, ils m'emmenèrent avec eux. Dans la route, je sauvai deux fois la vie à mon maître ; l'une en le tirant de l'eau où il étoit tombé, l'autre en le défendant contre dix voleurs.

Pour ma récompense, en arrivant à Paris, j'eus ma liberté et quelqu'argent, mais cela ne suffisant pas pour me faire un sort, je m'amusois à dévaliser le soir les passans ; lorsque le mois dernier, on me vient faire les propositions les plus brilantes, si je veux me mettre à la tête d'un parti. Ce mot m'enflâme ; j'accepte ; tu viens de me voir au milieu des miens ; tous les arrangemens sont pris ; demain tu entendras parler de moi. Adieu, *Rachel*, ne restons pas plus long-tems ensemble, on m'observe, on

nous écoute, il est tard. Dis à ton père que j'irai le voir aussitôt que je serai libre ; mais qu'il soit tranquille. Adieu. Et il passe par l'allée du Saumon, laissant *Rachel* toute étourdie de ce qu'elle venoit d'entendre, et n'ayant rien de plus pressé que de l'aller raconter à *Eléazar*.

LE CROCODILE.

CHANT 12.

Rencontre du volontaire Ourdeck.

Le malheureux! disoit-elle, en s'en allant, mon père avoit raison de dire qu'il finiroit mal. Pauvre *Roson!* la voilà donc qui va s'accomplir, cette terrible relation du cap Horn! voilà donc les œuvres de ces terribles crocodiles qui se préparent!

Comme elle disoit ces dernières paroles, deux hommes causant ensemble, en marchant précipitamment, passent à côté d'elle; l'un d'eux nommé *Ourdeck*, frappé de son air attendri et de la bonté de sa phisionomie, la fixe un instant, et lui dit: Madame, il n'y a point de crocodile ni de relation du cap Horn, qui soient à craindre pour un pays où il y a des ames aussi bonnes que paroît être la vôtre.

Elle le remercie de sa politesse; et sans faire plus d'attention à lui, elle gagne promptement sa maison. Pour lui, il continue son chemin en tournant de tems en tems la tête, et regardant *Rachel* avec beaucoup d'intérêt.

Cette femme à l'air d'une personne bien honnête, dit-il à son compagnon ; puis faisant une pause : » C'est une chose singulière que ces idées de causes merveilleuses et secrètes qui remplissent la tête de tant de gens ! je n'ai vu que cela dans tous les pays que j'ai parcourus ; à la Chine, au Tibet, en Tartarie, et dans toute l'Asie, lorsque j'y ai voyagé comme secrétaire d'ambassade dune puissance du nord ; et on peut être bien sûr que les voyageurs Marc Paul et Jean Mandeville n'ont pas inventé tous les contes de géants, d'enchanteurs et de monstres dont ils ont rempli les relations de leurs voyages.

Les pays septentrionaux de l'Europe sont inondés de semblables opinions : il n'y a pas de superstitions où tous ces différens peuples ne soient plongés ; et malheureusement il n'y a pas de crimes qui ne s'y commettent au nom de ces superstitions. J'espérois, après avoir quitté les affaires, qu'en me fixant en France et sur-tout parmi les Parisiens qui ont la réputation d'être si éclairés, je n'y verrois point régner de semblables crédulités ; et je ne croyois pas que la relation du cap Horn et tous ces bruits de crocodile, pussent y renverser tant de têtes.

Au reste, il en sera ici comme dans toutes les autres régions de la terre que j'ai observées. Toujours des prédictions, et jamais d'autres accomplissemens que les désordres et les brigandages des méchans.

Pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a pas d'autre

manière de dissiper tous ces prestiges, que d'opposer beaucoup de fermeté et de courage à toutes les entreprises des malfaiteurs; et c'est à quoi je suis bien déterminé, non seulement par mes principes philosophiques, mais aussi comme citoyen, puisque je suis naturalisé Français: je suis encore d'un âge et d'une force suffisante pour pouvoir rendre des services à ma nouvelle patrie dans cette occasion périlleuse; je me sens plein d'espérance que la bonne cause l'emportera; il me semble que tous les dangers fuient devant l'homme qui a le cœur bien placé, et qui ne recherche que la justice ». Et en même tems il s'enfonce avec son compagnon dans un groupe, pour y prendre des informations plus détaillées sur tout ce qui se passe.

Il entend dire que différens attroupemens commencent à se former dans les divers quartiers de Paris, et répandoient une allarme universelle; que tous les habitans, sans en excepter les plus doctes, croyoient toucher à la fin du monde, et que malgré les doctrines savantes qui enseignent que rien ne périt et que de nouveaux mondes se doivent former sans cesse des débris et de la décomposition des autres mondes, comme les corps selon les mêmes doctrines, se forment continuellement des débris et de la décomposition des autres corps, cependant les habiles personnages qui professoient ces consolans principes, n'en étoient probablement pas suffisamment persuadés eux-mêmes pour se reposer entièrement sur

la récomposition d'un autre monde ; et ils aimoient mieux jouer à coup sûr, et n'être point forcés de se désister de celui-ci. Aussi l'inquiétude s'empare à la fois de tous les esprits.

L'épouvante agitant ses funèbres flambeaux,
Ne montre dans Paris qu'un amas de tombeaux :
L'ignorant et le docte, et le pauvre et le riche,
Y deviennent bientôt minces comme une affiche.
Effrayés, frissonnans aux menaces du sort,
Il ne leur reste plus d'autre espoir que la mort.

LE CROCODILE.

CHANT 13.

*Vigilance du lieutenant de police. Rencontre d'*Ouderck *et de madame* Jof.

La surveillance tutélaire du lieutenant de police ne fait sur leurs esprits qu'une médiocre impression : ils voyent presque sans y faire attention *Sedir*, cet honnête et fidèle magistrat chargé de la sûreté de Paris, donner ses ordres à toutes les troupes dont il peut disposer. Ils oublient que sa vigilance a souvent prevenu ou dissipé des émeutes ; que quoiqu'il soit fait, par la douceur de son caractère et la candeur de son ame, pour être dans un autre emploi que celui qu'il occupoit, et pour frayer avec d'autres hommes que des espions, il avoit conservé cette place par attachement pour le bien de la capitale, et qu'il la remplissoit avec une dignité et une justice qui le faisoit honorer de tout le monde.

Au milieu de cet abattement universel, *Ourdeck* ne laisse point affoiblir son courage. Il ranime par ses discours, celui de plusieurs de ses concitoyens ; il cherche à les dissuader de tous ces bruits extraordinaires et superstitieux qui semblent renverser toutes les têtes ; il les engage à tenir bon contre la malveillance, à s'unir comme volontaires à la force

armée, qui veille à la sûreté de la ville, et à payer généreusement de leur personne pour le salut de la patrie ; les assurant que c'est le plus sûr moyen de conjurer les enchantemens et les enchanteurs ; que sur-tout c'est à leur naissance, qu'il faut arrêter et dissiper toutes les fermentations, et qu'il faut couper le mal dans sa racine, si on ne veut pas qu'il fasse de plus grand progrès.

Sur-le-champ, il se porte avec ceux dont il a relevé le courage, vers les endroits où il présume qu'est le danger; et il faut convenir qu'il y fit des prodiges de valeur. Mais, hélas! ces prédictions inquiétantes qui s'étoient répandues, n'étoient malheureusement que trop vraies, et commençoient déjà à avoir leur effet ! Malgré la fermeté qu'il montra par-tout, une puissance cachée sembla repousser tous ses coups: il n'ouvrit point encore pour cela, son esprit à la véritable cause de ses défaites; mais cependant il commençoit à ne savoir que croire du pouvoir incompréhensible qui protégeoit toutes ces hordes de brigands ; car il ne doutoit pas qu'à la manière dont il s'étoit comporté, lui et les siens, il n'eût dû avoir tout l'avantage.

Comme il s'en retournoit, profondément occupé de ces pensées, une femme toute en pleurs vient à sa rencontre, et lui dit : » Vous m'affligez beaucoup, monsieur, et vous êtes une des causes de mes larmes. — Qui ? moi, madame : comment cela se pourroit-il ? je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir. Je sais bien, lui dit-elle, que vous ne me connoissez point; et c'est là ce qui me cause tant de

peine ; je me nomme madame *Jef*, et je suis l'épouse d'un jouaillier des plus habiles. Je m'intéresse vivement à vous ; car je vous connois depuis que vous êtes au monde, et je viens vous donner quelques avis, en témoignage de l'attachement que je vous porte. Vous avez parcouru beaucoup de pays ; vous avez beaucoup de connoissances ; vous savez beaucoup de langues ; vous avez des vertus, et vous aimez la justice ; mais vous vous reposez trop sur la force de votre bras, et sur la bonté de votre cœur : telle est la cause du peu de succès que vous venez d'avoir. Pourquoi auriez-vous besoin de diriger vos armes guerrières avec intelligence et sagesse, si vos ennemis n'avoient aussi une sagesse à eux pour se diriger contre vous ? Mais si vous ne centralisez vos vertus humaines, comment pouvez-vous obtenir l'avantage sur les factieux qui ont peut-être *centralisé* les-leur dans le sens opposé à la vérité ? Elevez vous donc jusqu'au principe de toutes les vertus, puisque vous avez à combattre le principe de tous les vices. Plus vous connoîtrez les puissans secours de ce principe de toutes les sagesses, plus vous verrez qu'il ne seroit pas aussi prompt à développer son activité vive, s'il n'avoit à réduire le principe de toutes les activités mortes. Les bras de chair ne connoissent ni ce qui est bien, ni ce qui est mal ; ils ne se remueroient pas eux-mêmes, ni pour la bonne cause, ni pour la mauvaise, s'il n'y avoit pas des puissances cachées, mais contraires, qui alternativement les fissent mouvoir. Oui, dans ce qui se passe sous vos yeux

à Paris, en ce moment, tout vous prouve qu'il y a des ressorts particuliers qui vous sont encore inconnus. Vous ne pouvez peut-être pas comprendre à présent le sens de mes paroles ; vous les comprendrez un jour : mais quoique vous ayez beaucoup voyagé, vous ne les comprendrez cependant, qu'après avoir fait un nouveau voyage, auquel vous ne vous attendez pas ».

LE CROCODILE.

CHANT 14.

Histoire de madame Jof.

En disant ces derniers mots, cette soi-disant femme, qui s'étoit nommée madame *Jof*, se dissipa dans l'air comme une vapeur ; et disparoissant d'une manière si subite et si extraordinaire de devant les yeux du volontaire *Ourdeck*, elle le laissa dans un étonnement dont le lecteur se fera aisément l'idée. Mais comme il ne se feroit pas aussi aisément celle de ce que c'étoit que cette madame *Jof*, il est nécessaire que ma plume lui transmette ce qu'une tradition peu répandue en a conservé.

Cette femme naquit en l'année 1743, au fort de l'hiver, dans la capitale de la Norwège, au soixantième dégré de latitude. Elle fut le fruit d'un enfantement extrêmement douloureux, et sa naissance fut signalée par des évènemens extraordinaires. Car pendant huit jours, à compter de celui où elle étoit venue au monde, le soleil resta aussi long-tems chaque jour sur l'horison qu'il y reste au tems du solstice d'été. Toutes les glaces se fondirent ; les fleuves devinrent fluides ; les prairies se couvrirent de verdure ; les jardins, de fleurs ; les arbres, de fruits. Mais ce qu'il

y eut de remarquable, c'est que les chardons, les ronces et les plantes vénimeuses ou mal-saines ne poussèrent point.

On dit même que le fameux gouffre du Malstroom fut fermé, et que les vaisseaux purent s'en approcher et y naviguer en sûreté. On ajoute que les mauvais magiciens, dont le Nord fourmille, furent troublés dans leurs opérations au point qu'ils furent obligés de les abandonner; et que les simples malfaiteurs ordinaires furent tourmentés dans leur conscience, au point qu'à vingt lieues à la ronde, on n'entendit plus parler d'aucun crime.

Un historien profond dans toutes sortes de connoissances, membre de l'académie de Pétersbourg, et ami du père de l'enfant chez qui il étoit venu faire un petit séjour, se trouva saisi subitement comme d'un esprit prophétique. Il s'approcha du berceau de cet enfant, et après avoir regardé attentivement cette petite fille, il annonça qu'elle seroit grande en lumières et en vertus, mais que le monde ne la connoîtroit point; que cependant elle seroit à la tête d'une société qui s'étendroit dans toutes les parties de la terre, et qui porteroit le nom de Société des Indépendans, sans avoir nulle espèce de ressemblance avec aucune des sociétés connues.

Il fixa de nouveau cette petite fille, et fit avec attendrissement, à son sujet, un second pronostic, qui ne fut connu de personne alors, et qui ne le sera sans doute aujourd'hui que d'un très-petit nombre : c'est qu'elle apprendroit aux hommes à ne mourir qu'à 1473 ans. Peu de tems après, il prit

congé de son ami, et s'en retourna dans sa patrie, où on ne fut pas peu surpris, en lui entendant raconter les merveilles dont il venoit d'être le témoin.

La jeune Norvégienne annonça dès son plus bas âge la destinée singulière qui lui avoit été prédite. Elle marcha seule et sans lisières, long-tems avant le tems où les enfans ordinaires peuvent seulement se tenir de bout sur leurs pieds; on la voyoit aussi se retirer souvent à l'écart, comme si la frivolité du monde lui eût déjà été à charge. Dès les premiers rayons de réflexion qui se manifestèrent dans sa pensée, elle disoit des choses tellement au-dessus de son âge, que tous ceux qui l'entendoient parler en étoient de la dernière surprise.

Si, devant elle, il se présentoit quelques gens instruits, et qu'ils traitassent de quelques objets relatifs aux sciences et aux plus profondes connoissances, elle montroit non-seulement qu'elle comprenoit tout ce qu'ils avoient dit, mais même elle leur faisoit entendre que s'ils vouloient, ils pourroient en savoir et en dire beaucoup davantage ». Car, leur observoit-elle quelquefois, c'est dans l'ordre des sciences où doit régner spécialement le pouvoir rétroactif; et si vous rétrogradiez sur vous-même, vous verriez quelles merveilles vous découvririez, et quelles lumières vous pourriez procurer à vos auditeurs. Un flûteur pourroit-il charmer nos oreilles par les sons de son instrument, s'il ne prenoit pas auparavant, et sans cesse, la précaution d'aspirer l'air ? »

Parvenue à l'âge de sept ans, elle disparut de la maison paternelle vers le moment où le soleil se

lève ; et depuis lors, on n'a jamais su positivement ni la route qu'elle avoit prise, ni les lieux qu'elle avoit habités. On a appris seulement par des traditions, qu'elle avoit pris souvent différens noms et différentes qualités ; qu'elle avoit la faculté très-extraordinaire de se faire connoître à la-fois dans des pays très-différens, ainsi qu'à des personnes fort éloignées les unes des autres, n'ayant entr'elles aucuns relations ; enfin, que c'est à cause de ce pouvoir qu'elle avoit d'habiter par-tout, qu'il étoit impossible de savoir où elle habitoit, et qu'elle étoit regardée comme une véritable cosmopolite, dans le sens rigoureux de ce nom qu'on a bien mal entendu, quand on l'a présenté de manière à n'offrir que l'idée d'un être errant.

Comme elle habitoit par-tout, elle avoit aussi par-tout sa société des Indépendans, qui, dans le vrai, auroit dû plutôt s'appeler la Société des solitaires, puisque chaque homme a en lui-même cette société. Madame *Jof*, vu les circonstances malheureuses qui menaçoient Paris, y rassembloit de tems en tems sa société, pour l'instruire des véritables causes des grands évènemens qui se préparoient, et pour l'engager à mettre à profit tous les utiles moyens dont les membres de cette société étoient dépositaires.

Comme cette société différoit entièrement de toutes les sociétés connues, et même n'étoit pas une société, il ne faut pas prendre le mot *rassembler*, dans le sens où on l'entend communément. Ainsi, quoique je présente ici madame *Jof* comme rassemblant

les différens membres de la Société des Indépendans, il n'est pas moins vrai qu'ils ne se rassembloient point ; que cette prétendue assemblée se tenoit par chacun des membres isolément, quelque part où il se trouvât, et sans être assujéti à aucun local, à aucune cérémonie, ni limité à aucune enceinte ; que chacun de ces mêmes membres avoit le privilège de voir à-la-fois tous les autres membres, en quelque lieu qu'ils fussent, et d'être également apperçu par chacun d'eux ; qu'enfin ils avoient, à plus forte raison, le privilège de se trouver tous en présence de madame *Jof*, comme madame *Jof* avoit le privilége d'être présente pour eux tous à-la-fois, quand elle le vouloit, quelque fussent les distances et la variété des lieux qu'ils habitoient.

C'est par une suite de ces privilèges que les différens membres de cette Société des Indépendans, communiquant les uns avec les autres dans cet état de trouble où la capitale étoit plongée, madame *Jof* se trouvoit souvent avec eux ; et voici le précis de ce qu'elle leur dit, dans ces diverses assemblées, qui comme nous l'avons annoncé, n'étoient pas des assemblées.

LE CROCODILE.

CHANT 15.

Discours de madame Jof, *à la Société des Indépendans.*

« Je ne doute point, mes chers confrères, que vous ne soyez bien loin des opinions vulgaires, dont les unes ne donnent aux bruits extraordinaires qui se répandent, qu'une cause factice, et ne les regardent que comme le fruit du mensonge, et dont les autres inspirent une frayeur universelle. Vous avez adopté et acquiescé librement aux impressions saines et instructives par lesquelles la vérité ne cesse de réactionner tous les hommes. C'est ainsi que vous êtes devenus ses amis; et comme tels, vous ne pouvez plus tomber dans des erreurs aussi grossières. Vous n'ignorez donc pas que ces bruits ont une cause qui n'est que trop réelle, et que je ne m'arrêterai point à vous exposer, parce qu'elle vous est trop bien connue; mais je veux fixer vos regards sur les véritables raisons qui ont fait que cette cause même a le droit aujourd'hui de se mettre en mouvement.

Paris n'est privé des subsistances que l'on appelle de première nécessité, et n'est puni par la disette et la faim, que parce qu'il n'a pas assez écouté la faim des subsistances d'un autre ordre, et qui sont

encore bien plus nécessaires. Je n'ai cesse de le vouloir nourrir du pain de ma doctrine, qui est aussi indispensable à l'homme pour la santé de son esprit, que les fruits de la terre le sont pour la santé de son corps.

Mais un torrent de prestiges a inondé l'intelligence humaine en général, et celle des Parisiens en particulier; parce que leur ville, qui renferme des savans et des docteurs de tout genre, en possède bien peu qui tournent leurs pensées vers la recherche des véritables connoissances, et encore moins qui marchent vers ces véritables connoissances avec un véritable esprit.

La plupart d'entr'eux ne s'attachent qu'à disséquer l'écorce de la nature, à en mesurer, peser et nombrer toutes les molécules, et tentent, en insensés, la conquête fixe et complète de tout ce qui entre dans la composition de l'univers; comme si cela leur étoit possible, à la manière dont ils s'y prennent!

Ces savans si célèbres et si bruyans, ne savent seulement pas que l'univers, ou le tems, est l'image réduite de l'indivisible et universelle éternité; qu'ils peuvent bien la contempler et l'admirer par le spectacle de ses propriétés et de ses merveilles, qui doivent journellement se succéder, pour que ce monde soit une représentation de son principe, mais qu'ils ne s'empareront jamais du secret de son existence, puisque le secret, ou la clef de l'existence d'un être, ne peut se montrer qu'à la cessation de l'existence de ce même être; qu'ainsi ce ne seroit que la mort de l'univers, qui pourroit leur

offrir, par un grand acte, le développement de sa base, et le lien qui suspend le monde partiel à l'universelle éternité ; que par conséquent ils ne pourroient le connoître que quand il ne seroit plus.

Ils ne savent pas que la raison pour laquelle ils croient que l'univers ne passera point, c'est peut-être parce qu'ils se tiennent à un degré où il est toujours passé, ou comme dans un continuel dépérissement, par l'isolement et la désunion des qualités qui le composent. C'est ainsi qu'en effet les cadavres d'un cimetière n'ont point l'idée de leur mort, et qu'ils seroient fondés à dire qu'ils ne passeront point, puis qu'ils sont passés, et sous la loi de la destruction, par la dissolution de leurs élémens. Ce n'est point en se tenant au-dessous d'une région, qu'on peut juger des lois qui la dirigent, et du sort qui l'attend ; c'est en se plaçant au-dessus d'elle. Ce ne sont que les corps vivans qui peuvent juger les corps morts ; et sûrement les jugemens seront différens, en se plaçant dans ces deux classes.

D'après cela, ils ne savent pas combien sont plus insensés encore ceux qui veulent s'emparer du secret de l'existence du principe universel lui-même, puisque le secret d'un être ne pouvant se dévoiler qu'à la cessation de l'existence de ce même être, le secret du principe suprême ne pourroit être connu qu'au moment où ce principe finiroit ; et que si ce principe pouvoit finir, il ne seroit plus le principe suprême : ce qu'on doit dire de tout principe qu'on voudroit lui substituer.

Car les athées eux-mêmes, qui soutiennent la

non existence de ce principe suprême, abusent du nom d'athée dont ils osent se vanter. Un athée est, à la vérité, un être pour lequel il n'y a point de Dieu, ou, si l'on veut, qui est sans Dieu. On ne leur conteste pas qu'ils ne se soient assez séparés de lui, pour qu'en effet ils soient sans lui, et que Dieu soit comme nul et comme n'existant point pour eux. Mais de ce qu'ils sont sans Dieu, cela ne prouve nullement qu'il n'y en ait point; comme [redacted]le, qui est sans le soleil, ne prouve point du tout qu'il n'y a pas de soleil pour les autres hommes.

Il en est d'autres qui, amenés à des connoissances profondes par des voies indirectes, ne savent ni où ces connoissances doivent les conduire, ni à quel prix elles doivent être achetées; et après y être entrés imprudemment, ils y alimentent leur orgueil, ou des cupidités plus criminelles encore, et qui ne peuvent manquer de leur devenir infiniment funestes.

La principale de ces cupidités est celle qui les porte à vouloir percer dans l'avenir, par d'autres voies que celles que la vérité elle-même ouvre à l'homme, quand il a soin de ne pas lui opposer de barrière, par ses volontés déréglées. Entraînés par cette curiosité coupable, ils veulent anticiper sur l'acte divin, qu'ils devroient attendre, et qui se plaît à se créer lui-même.

Ils ignorent que si, à la vérité, il n'y a que les plus vastes lumières qui puissent balancer pour l'homme le poids des ténèbres incalculables dont il est habituellement environné, ces mêmes lumières ne peuvent

jamais frapper ses yeux, qu'autant qu'il a recouvré une sorte d'homogénéité naturelle avec elles; et que comme toute son atmosphère est infestée de l'insalubrité de l'air même qu'il respire pendant toute la durée de sa vie, il ne peut remonter à ce sublime dégré, qu'autant qu'il se préserve de son mieux, des approches de toutes ces substances venéneuses et corrosives qui empoisonnent ses propres essences et obstruent toutes ses facultés.

Vous le savez mes chers frères; c'est le défaut de ces salutaires précautions, qui a introduit dans l'univers mille erreurs pour une vérité; des déluges de crimes pour quelques actes de vertu, et des torrens de superstitions pour quelques étincelles véritablement lumineuses. Car la sagesse avoit dit depuis longtems à ces imprudens qu'elle *mettroit en élection leurs illusions*, pour apprendre aux hommes que la plus grande punition qu'ils puissent éprouver, est que leurs faux desseins soient amenés à leur accomplissement.

C'est aussi pour cela que tant d'écrivains, amis de la vérité, ne l'ont présentée qu'en tremblant, et en la cachant sous des emblêmes et des allégories; tant ils craignoient de la profaner et de l'exposer à la prostitution des méchans! C'est pourquoi enfin, si l'on s'arrête aux cadres quelques fois singuliers de leurs écrits, et si l'on ne scrute pas jusqu'à la racine même de tout ce qu'ils exposent, et qui n'est autre chose que le malheureux état de l'homme dégradé, on ne peut pas les juger avec justesse; car ils gé-

missent grandement d'être ainsi obligés de se contraindre et de se taire.

Une troisième classe, peut-être plus à plaindre que les deux précédentes, est celle des hommes préposés au maintien et à la conservation de ces mêmes étincelles lumineuses et pures, et chargés par état, d'en favoriser le développement, qui, au lieu de remplir fructueusement leur emploi, les ont laissés s'éteindre, et ont fait que les nations n'apperçoivent plus les moindres vestiges de ces clartés qui doivent leur servir de fanal.

Je ne puis penser à cette classe d'hommes, sans que mes entrailles ne soient percées de douleur, tant les suites de leur négligence me paroissent effrayantes, soit pour eux, soit pour les peuples qui attendoient d'eux leur soutien et la guérison de leurs maux.

Vous n'ignorez pas que les tems sont venus où la vérité veut reprendre ses droits sur la terre. Oui, elle va bientôt démasquer cette philosophie mensongère avec laquelle les faux sages et les faux savans ont depuis si long-tems abusé les hommes : elle va bientôt renverser tous ces autels d'iniquité où l'homme est conduit par la vaine curiosité de vouloir percer dans l'avenir, sans avoir la seule clef qui peut lui en ouvrir l'entrée ; enfin, il va bientôt s'élever des tempêtes dans les véritables domaines de l'homme, qui sont sa pensée et son entendement ; tempêtes dont les désordres et la privation qu'il éprouve aujourd'hui dans ses subsistances matérielles, ne sont que des images indicatives, et des signes donnés à son intelligence et à sa réflexion, afin qu'après avoir

purgé l'atmosphère des vapeurs épaisses et mal-faisantes qui l'obscurcissent, la vérité puisse s'y montrer dans sa splendeur.

Voilà les raisons pour lesquelles elle a permis qu'une cause cachée reçût le pouvoir d'agir dans ces grands évènemens; voilà pourquoi cette cause cachée a déjà commencé a répandre dans le peuple, tant de rumeurs et d'alarmes; car la vérité ne manque jamais d'annoncer aux nations les catastrophes importantes qui les regardent, afin qu'elles aient le tems d'en arrêter l'effet, par leur prudence, et leur retour dans des voies régulieres; voilà pourquoi aussi cette cause cachée que la vérité emploie, a préparé son œuvre depuis long-tems, ainsi que la relation du cap Horn nous le confirme aujourd'hui: et je dois convenir que depuis que j'ai quitté ma maison paternelle pour accomplir l'œuvre qui m'a appellée sur la terre, je n'ai point connu d'époque qui fût plus importante que celle-ci.

Aussi vous tous, mes frères, qui êtes instruits de ces profonds secrets, vous n'avez plus qu'a redoubler de zèle et d'efforts pour venir au secours des hommes de bien, qui auront des emplois visibles à remplir dans ces grands évènemens dont Paris doit être le théâtre. Car vous savez que d'autres hommes sont chargés de l'œuvre ostensible, afin que les plans de la sagesse ne soient pas perdus pour le vulgaire, et pour ceux qui ont besoin d'être frappés par les sens.

Vous savez même d'avance quelles seront les suites de tout ce qui se prépare, puisque par le secours de la vraie lumière qui est en vous, vous connoissez

tout ce qui doit arriver depuis 1743 jusqu'en 1473, qui est l'époque de la réhabilitation de l'homme dans ses privilèges, comme c'est celle de sa naissance. Vous voyez, dis-je, les ressorts bons ou mauvais qui se meuvent déjà, et se mouveront encore plus dans le tems nécessaire. Vous les voyez à découvert, parce que ce sont là les privilèges des êtres de votre classe. Ceux qui sont d'une classe inférieure ne voyent ces mêmes choses qu'en image; mais c'est toujours votre propre coup-d'œil qui est le mobile de ce qu'ils apperçoivent en image, soit éveillés soit dans leur sommeil; car c'est l'œil des fidèles amis de la vérité qui forme et engendre les songes réguliers des autres hommes ».

Tel est le précis de l'histoire de madame *Jof*, de ce qui se passoit dans la société des indépendans, et de la doctrine profonde à laquelle s'appliquoient ses différens membres.

LE CROCODILE.

CHANT 16.

Pouvoirs de la Société des Indépendans. Histoire d'un professeur, de réthorique.

Mais d'après cette étonnante loi, que c'est le coup-d'œil des amis de la vérité qui forme et engendre les songes réguliers des autres hommes; cette société des indépendans ne s'assembloit point, ou pour mieux dire, ne mettoit pas en actes ses puissantes facultés, que d'autres hommes ne s'en apperçussent et n'en ressentissent les effets, soit par des songes, soit de toute autre manière. Aussi cette soi-disant assemblée, dont je viens de présenter une esquisse, ne se fut pas plutôt mise en activité, que plusieurs personnes reçurent des effets de sa puissance et en manifestèrent des résultats divers, dans les récits qu'elles en firent à leurs amis et à leurs connoissances.

Un professeur de réthorique, entre autres, raconta que dans une région élevée au-dessus de la terre, il avoit vu en songe une assemblée de plusieurs personnages, qui lui avoient paru fort respectables par leur âge et la dignité de leur maintien. « Je voyois, dit-il, sortir de leurs yeux et de leur bouche des filamens lumineux qui s'étendoient jusques sur toutes les parties de notre globe, et qui formoient dans

la pensée des autres hommes, comme autant de tableaux mouvans, agissans, parlans, par le moyen desquels ils se trouvoient en état de pressentir, de voir et de connoître ce qu'ils ne pressentent, ne voient ni ne connoissent point dans leur situation ordinaire.

Les tableaux que ces rayons lumineux ont formés dans ma pensée, m'ont présenté de si funestes présages pour la ville de Paris, que j'en suis encore tout hors de moi, et que je n'y puis penser sans frémir; et même ces présages me paroissent déjà se réaliser, par l'état de disette et de trouble où nous nous trouvons.

Parmi ces présages, il en est un qui, sans m'épouvanter autant, m'a causé cependant beaucoup de surprise, en ce que je n'apperçois rien autour de moi qui puisse m'aider à en trouver le sens et l'explication.

Un filament lumineux sorti de la bouche d'un de ces personnages, a formé dans ma pensée une image sinistre pour les bibliothèques : il m'a semblé y voir une plaie grave, dont elles sont menacées, et qui ne sera pas glorieuse pour les savans. Cependant le rayon lumineux ne s'est pas éteint, et même il a paru s'accroître en clarté. Les sciences doivent-elles retomber dans la barbarie, ou bien reprendre un caractère plus brillant ? C'est ce que mon songe ne m'a point appris ; et tout ce que je puis dire, c'est que rien n'est singulier comme les espèces de songes qui me travaillent depuis quelque tems ».

LE CROCODILE.

CHANT 17.

Histoire d'un ~~capitaine~~ colonel de dragons.

Il y eut aussi un colonel de dragons qui vint, tout essoufflé, raconter ainsi à sa famille toutes les terreurs dont il ne pouvoit se défendre, en comptant les maux qui lui sembloient devoir fondre incessamment sur Paris.

« J'étois tout-à-l'heure occupé, dit-il, avec un architecte, à voir travailler à une maison que fait construire un de mes amis. Cet ami a fréquenté toute sa vie des magiciens, auxquels il n'a cessé de croire, quelque chose que j'aie fait pour l'en dissuader. Tout-à-coup, un bruit sourd s'est fait entendre dans l'une des caves : après plusieurs roulemens, semblables à ceux d'un tambour, il s'est fait une explosion terrible qui, en fendant la voûte, l'a fait s'écrouler jusqu'au fond de la cave. Du milieu de ce fracas, s'est élevé une tête hideuse, ayant à la bouche un porte-voix, qui se soutenoit tout seul en l'air, et qui étoit recourbé en tant de manières, que je n'en ai jamais vu de semblable.

Cette tête s'est tournée successivement vers les quatre points de l'horizon ; et à chacune de ces

quatre régions, elle a prononcé, par le moyen de son porte-voix, ces tristes paroles, avec un son que l'oreille avoit peine à supporter : « Notre règne est près de passer ; mais loin d'attendre que ce moment soit venu, nous pouvons nous venger d'avance, et verser dans Paris tous les maux du corps et de l'esprit, en y répandant la disette et l'ignorance : ce n'est point assez que nous portions le désordre dans les subsistances ; il faut aussi le porter dans la tête du peuple, et sur-tout dans la tête des savans docteurs, qui sont regardés comme les lumières du monde ; et c'est ce qui nous sera le moins difficile, parce qu'ils nous ont eux-mêmes parfaitement préparé les voies.

A mesure que cette tête hideuse prononçoit ces paroles menaçantes vers chaque région, elle lançoit de sa bouche, par son porte-voix, une traînée de vapeurs épaisses qui se portoit au loin dans l'air, et qui a tellement rempli les quatre parties de l'atmosphère, que, sans un rayon du soleil qui a pu filtrer au travers, et qui a tout dissipé, les ténèbres alloient m'aveugler ; je suis venu vous faire part de ma surprise. Peut-être serez-vous tentés de vous moquer de moi ; mais vous savez cependant que je ne suis pas d'un état ni d'un caractère à être d'une crédulité sans bornes ».

On lui répondit que l'on étoit bien loin de le tourner en ridicule ; que l'on partageoit au contraire sa surprise, et qu'il étoit impossible de ne pas croire qu'il se préparoit des évènemens bien extraordinaires et bien fâcheux, puisqu'une partie de ces

menaces étoit déjà accomplie. Et en effet, il courut des bruits que dans Paris, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tout le monde avoit perdu la tête; il y en eut même qui prétendirent avoir vu quelques-unes de ces vapeurs épaisses, soufflées par la tête hideuse, entrer dans celle de plusieurs docteurs, dans celle de la plus grande partie du peuple, et sur-tout dans la tête des régisseurs des subsistances; ce qui expliquoit pourquoi elles étoient si rares et de si mauvaise qualité.

LE CROCODILE.

CHANT 18.

Espérances de quelques habitans. Histoire d'un académicien.

Il est vrai que parmi ces funestes relations, il s'en trouvoit aussi de moins désastreuses. On vit quelques bonnes gens s'entretenir ensemble, et se raconter les choses consolantes qui avoient été présentées à leur pensée, par l'organe de ces mêmes Indépendans, qui leur étoient inconnus.

Les uns disoient avoir vu des conquérans triompher avec gloire de tous les ennemis de la chose publique, et des étendarts brillants flotter dans les airs, annonçant tous les signes de la victoire.

Les autres disoient avoir vu un soleil radieux se détacher du firmament et venir se fixer sur Paris, et y répandre une lumière universelle.

Quelques autres disoient avoir vu un grand crocodile, tué par un petit animal dont ils ne savoient pas le nom, et aussitôt l'abondance renaître dans Paris, au point de faire disparoître jusqu'aux moindres traces de la disette; et tous s'accordoient à dire qu'ils avoient vu tous les Parisiens verser des larmes de joie de se trouver ainsi délivrés de leurs maux, et rendre de solemnelles actions de grace à

la main suprême et toute-puissante qui, dans sa commisération, avoit bien voulu mettre un terme à leur misère, et les combler de ses bienfaits. Il y eut même un savant très-distingué par ses connoissances en mathématiques et en physique, mais très-incrédule, qui, au moment où il s'en doutoit le moins, se trouva comme transporté dans cette étonnante assemblée des Indépendans; et là, sans subir aucune épreuve, sans être assujéti à aucune cérémonie ni à aucune formule, il fut à même, pour un instant, de considérer le tableau des désastres qui menaçoient Paris, et celui des évènemens consolateurs qui devoient suivre ces désastres.

Il put y contempler les profondeurs des voies cachées aux hommes de ce monde, le nouvel ordre dans lequel les sciences et la nature alloient rentrer, et les bases réelles de la véritable physique, qui lui démontroit l'insuffisance et la puérilité de ces fameux systêmes académiques dont il s'étoit bercé jusqu'alors.

Aussi en fut-il si frappé, que quand l'instant de cette courte jouissance fut passé, il ne se reconnut plus pour le même homme: des torrens de larmes couloient de ses yeux, des repentirs brûlans déchiroient son cœur, des prières ardentes exprimoient tout ce qu'il sentoit; et dans la honte de son aveuglement antérieur, aussi bien que dans les transports de sa conviction actuelle, il auroit voulu faire partager à tout le monde, et sur-tout à ses confrères, sa nouvelle situation.

Mais sur les premiers essais qu'il en fit, jugeant bien qu'il prêcheroit dans le désert, il renferma ses

secrets dans son sein, et se contenta d'offrir aux hommes de vérité qui vivent ignorés et dans le silence, le spectacle intéressant d'un savant qui reconnoissoit un Dieu et qui le prioit.

Néanmoins, toutes ces choses secrètes et merveilleuses qui se communiquoient à quelques particuliers; ces ressorts supérieurs de la société des Indépendans; cette extraordinaire madame *Jof*, tout cela étoit perdu pour le vulgaire, qui ne connoit que le besoin des sens, et n'est en prise qu'à ce qui les touche: aussi la puissance ennemie qui bouleversoit la ville, avoit beau jeu pour accomplir ses desseins destructeurs, en effrayant et soulevant le peuple à la vue des maux et des dangers dont il étoit environné.

Mais, d'un autre côté, le vigilant et généreux *Sidir*, cet homme rare, susceptible de tout ce qui tient à la vertu, étant aussi propre au métier des armes qu'à l'utile magistrature qu'il remplissoit, comme tenant cet état de ses ancêtres, ayant même un grand attrait pour les vérités sublimes et religieuses, quoiqu'il n'en eût encore que de légers apperçus, ne négligeoit aucuns des moyens qui étoient de son ressort, pour remédier aux petits échecs que la bonne cause avoit déjà éprouvées; il fortifioit les postes et se portoit par-tout où il supposoit que sa présence pouvoit être utile, sans redouter aucun danger; et il envoyoit de tous côtés ses émissaires, pour découvrir et s'assurer des auteurs de la révolte.

LE CROCODILE.

CHANT 19.

Entrevue de l'émissaire Stilet *et d'*Eléazar, *juif espagnol.*

L'un de ces émissaires, nommé *Stilet*, avoit apperçu *Rachel* au moment où elle venoit de quitter *Roson* : il l'avoit vue lever ses mains vers le ciel, avec des gémissemens, et il l'avoit entendue dire ces derniers mots : *Il finira mal, pauvre Roson* ! il l'avoit suivie à tout événement, et avoit remarqué sa demeure.

Lassé d'avoir envain cherché *Roson*, il se détermine à aller trouver *Rachel* dès le point du jour, et feignant d'être porté pour *Roson* : Je m'adresse à vous, madame, dit-il, en l'abordant, pour savoir où je pourrois trouver monsieur *Roson*. Je suis chargé par un de ses amis de lui donner un avis important, où il ne va pas moins que du salut de ses jours. La justice le cherche; on le dit chef de parti ; je viens lui offrir les moyens d'échapper et de se mettre en sûreté. On m'a assuré que vous le connoissiez, et que vous vous intéressiez à lui ; si cela est, mettez-moi à même de lui rendre les plus grands services.

Il est vrai, monsieur, répond *Rachel*, que j'ai connu monsieur *Roson* à Madrid, et que je fais des

vœux pour son bonheur. Mais depuis dix ans que ma famille et moi avons quitté l'Espagne, comme juifs, je l'avois perdu de vue ; je l'ai rencontré hier, pour la première fois depuis cette époque ; il m'a dit en gros ses aventures ; il m'a paru fort pressé, et fort occupé d'un grand projet de fortune. Comme je l'ai quitté sans qu'il m'ait donné son adresse, je ne puis vous dire où vous le trouverez ; mais, monsieur, entrez; mon père sera sûrement bien aise de voir quelqu'un qui s'intéresse au pauvre monsieur *Roson*. Nous l'avons connu tout enfant ; il demeuroit dans notre voisinage à Madrid, et il étoit presque toute la journée chez nous.

Stilet entre, salue *Eléazar* et lui raconte le sujet de sa visite. *Eléazar* l'écoute et ne peut retenir ses larmes, tant il est touché de reconnoissance pour ce bon procédé ! Mais le malheureux, dit-il, se faire chef de parti ! aller se mêler avec cette canaille qui met tout Paris en rumeur ! Hélas, combien de fois ai-je dit à sa mère, d'après les proverbes de notre bon roi Salomon : *Elevez bien votre fils, et il vous consolera et deviendra les délices de votre ame. La verge et la correction donnent la sagesse ; mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté, couvrira sa mère de confusion !*

Elle ne m'a point écouté ; elle a gâté son fils. Voilà maintenant le fruit du grain qu'elle a semé. Mais le proverbe dit aussi : *Que si les hommes corrompus détruisent la ville, les sages appaisent la fureur.* Parole profonde dont *Eléazar* ne fut pas porté à expliquer le sens dans toute son étendue.

Mais, monsieur, dit-il à *Stilet*, puisque vous vou-

lez du bien à notre ami, et que vous paroissez instruit de tous les troubles qui règnent, instruisez-nous donc aussi de ce qui se passe, afin que nous puissions vous aider dans vos charitables entreprises.

Ce ton d'humanité dans la bouche d'un juif étonna un peu *Stilet* ; il ne pouvoit démêler le caractère de l'homme à qui il avoit affaire. Mais dans le moment où il se disposoit à lui répondre, un bruit effroyable se fait entendre dans la rue ; chacun crie et se sauve comme il peut. *Eléazar*, *Rachel* et *Stilet* se portent avec précipitation vers la fenêtre. C'est la révolte, dit *Eléazar*; elle va passer devant la maison. Hélas ! monsieur, dit-il à *Stilet*, tous vos soins deviennent inutiles; *Roson* sera sans doute en armes à la tête des rebelles : plus de grâce pour lui.

En effet, à peine eût-il parlé, que la colonne débouche, et fait à l'œil l'effet de ces torrens qui, serrés dans un passage étroit, sortent en bouillons écumans et s'entassent les uns sur les autres. *Roson* paroît à la tête, le sabre à la main, l'air terrible comme le dieu Mars, ou au moins comme le fils de Péribée, lorsqu'il se battoit pour les armes d'Achille.

Le voilà, dit *Eléazar* : *Roson ! Roson !* que fais-tu malheureux ! et il lui tend les bras, pour l'engager à renoncer à son entreprise. Mais tous ses efforts sont vains ; le bruit empêche *Roson* de rien entendre ; sa fougue l'empêche de rien voir ; *Eléazar* s'asseoit, verse des larmes, et de tems en tems tire de sa poche une petite boîte d'or en forme d'œuf.

LE CROCODILE.

CHANT 20.

Stilet *et* Rachel *voient défiler la révolte.*

Rachel, non moins sensible, mais un peu plus curieuse, reste à la fenêtre et dit à *Stilet*: au moins, monsieur, dites-moi quels sont ces divers attroupemens qui se suivent, et qui sont ceux qui les composent. Madame, répondit *Stilet*, je puis vous satisfaire en attendant que la rue soit assez libre pour me sauver, et en effet, il lui apprend l'état et la profession de ceux qui forment ces différentes hordes, à mesure qu'elles passent devant la maison. Il lui fait remarquer, pionniers, chiffoniers, chaudroniers, paveurs, traiteurs, poëtes, maîtres à danser, serruriers, perruquiers, cochers de fiacre, savoyards, et ainsi des autres. Il lui nomme tous les chefs qui se trouvent à la tête de chacun de ces attroupemens.

Elle mêle des gémissemens aux différentes réflexions que ce spectacle lui inspire. Hélas! qu'eût-ce donc été si le démonstrateur eût pu lui faire connoître les ennemis cachés qui étoient répandus dans les rangs; et qu'il lui eût montré des nuées de petits crocodiles, qui suivoient cette masse, et sembloient lui donner toute son impulsion! Mais il n'avoit pas

lui-même les yeux ouverts sur ce phénomène menaçant.

Quand cette espèce de revue est terminée : adieu madame, dit-il à *Rachel*, le passage est libre à présent ; je vais promptement rendre compte de ma commission. Si je n'étois pas si pressé par cette affaire, je ne sortirois pas avant de savoir ce que tout cela va devenir. Monsieur, lui dit *Rachel*, sauvez *Roson*, sauvez *Roson*, si vous pouvez ! les dangers qu'il court nous inquiètent, comme s'il étoit encore digne de notre attachement. Mais la foule est bien grande, ne craignez-vous point de vous exposer trop tôt ?

Ma fille, lui répondit *Eléazar*, laissez-le aller. Loin d'être porté pour *Roson*, c'est un espion de police, un homme qui a fait tous les métiers, jusqu'à celui de filou, et qui venoit ici avec de fort mauvais desseins. Je viens de l'apprendre par des moyens secrets qu'il ignore, et que vous savez ne m'être point étrangers.

Stilet frappé comme d'un coup de foudre, contemple un moment *Eléazar* ; puis sans proférer une parole, il ouvre la porte et s'évade : il va sur-le-champ rendre compte, de ses démarches à *Sédir* et sur-tout de l'avanture singulière qui vient de lui arriver avec *Eléazar*.

LE CROCODILE.

CHANT 21.

Précautions prises par Sédir *contre la révolte.*

Sédir témoigne une vive curiosité de faire connoissance avec cet Israélite, et donne ordre qu'on aille le chercher aussitôt. Le zèle dont *Sédir* étoit animé pour la bonne cause, avoit acquis un nouveau dégré d'ardeur, par les récits qu'il avoit déjà entendus de la part de ses autres émissaires, et par les nouveaux dangers dont la capitale étoit menacée.

Aussi, disoit-il, à ceux qui composoient son conseil, » Je dois m'occuper sérieusement de faire tête à l'orage; il paroît plus considérable que je ne l'avois pensé d'abord. Je sais que la relation du cap Horn a renversé toutes les cervelles, et que chacun des habitans de Paris croit avoir à ses trousses un crocodile; je sais que quelques docteurs font des rapprochemens superstitieux de l'extrême voracité de cet animal, avec la cruelle famine qui nous dévore; je sais que d'autres plus incrédules, mais mal intentionnés, profitent de cette terreur pour attirer sur nous, tous les désordres; je sais que *Roson* est le chef des révoltés; je sais que le rendez-vous est dans la rue du grand Hurleur; que la plupart des corps

de métier sont en armes ; que la halle doit être le principal champ de bataille ; qu'une femme de poids souffle cette révolte, qu'elle soudoie le chef, et qu'elle menace de faire pis si on la pousse à bout. On m'a dit même, qu'il lui est arrivé depuis peu un étranger, un grand homme sec sur lequel elle se fonde beaucoup.

» Mais j'espère déconcerter tous leurs projets, en arrêtant, dès ce moment, tous les efforts qu'ils font pour les accomplir par la violence ; et je me flatte que *Roson* ne réussira pas dans sa criminelle entreprise. J'ai envoyé de nombreux renforts qui seront arrivés à la halle aux blés avant lui. Ces renforts sont commandés par un excellent officier ; et il a sous ses ordres quelques volontaires dont on m'a dit tant de bien, que je me repose autant sur leur sagesse que sur leur courage. Je vais me rendre sur les lieux pour voir ce qui se passe, et veiller de près à ce qu'il n'y ait pas, s'il est possible, une seule goutte de sang de répandu ».

LE CROCODILE.

CHANT 22.

Eléazar *va chez Sédir. Poudre de pensée double.*

A peine a-t-il fini ces mots, qu'on lui annonce *Eléazar*. Il en fut extrêmement surpris; car depuis le moment où il avoit donné ordre qu'on l'allât chercher, c'est tout au plus si on avoit eu le tems de sortir de son hôtel.

Eléazar arrivoit en effet avec sa fille *Rachel* qui, dans ces momens de troubles et par attachement pour lui, n'avoit pas voulu se séparer de son sort. Tout autre que lui n'auroit pas osé se présenter devant le lieutenant de police, ayant une liaison connue avec le chef de la révolte, l'intrépide *Roson*. Mais *Eléazar*, sûr de son innocence, avoit encore d'autres bases où reposoit sa sécurité. Il avoit eu, dès sa jeunesse, des relations intimes avec un savant arabe, de la race des Ommiades refugiés en Espagne, depuis l'usurpation des Abassides. Le cinquième ou sixième ayeul de cet arabe avoit connu *Las-Casas*, et en avoit obtenu des secrets fort utiles qui, de main en main, parvinrent dans celles d'*Eléazar*.

Ils consistoient particulièrement dans un sel ou une poudre extraite de la racine, de la tige et des feuilles

de la fleur connue sous le nom vulgaire de *la pensée double*. Il falloit lier ces trois choses ensemble, leur laisser évaporer à l'air leurs sucs grossiers, jusqu'à siccité, puis les piler dans un mortier préparé exprès.

La poudre saline qui en résultoit se mettoit dans une petite boîte d'or, en forme d'œuf, qu'*Eléazar* portoit toujours dans sa poche. Quand il vouloit savoir quelque chose, il lui suffisoit de flairer sept fois cet poudre saline; puis en se recueillant un moment, l'esprit de cette poudre pénétroit son cerveau, et il connoissoit sur-le-champ, ce qu'il devoit faire, quel étoit le caractère des personnes qui l'environnoient, et même quelles étoient les intentions cachées de celles qui se trouvoient ou en sa présence, ou en quelque rapport avec lui.

Cette poudre renfermoit aussi d'autres propriétés, et il avoit différentes manières de l'employer, selon l'usage qu'il en vouloit faire. Il avoit cultivé ce don soigneusement dans toutes les époques de sa vie; et comme tous les grains qu'on cultive, il l'avoit fait venir au degré parfait de maturité, tandis que ceux qu'on néglige s'altèrent et dépérissent au point qu'on ne croit pas même qu'ils aient existé.

D'après tous les bruits qui couroient, et d'après la relation du cap Horn où il étoit question de crocodile, il avoit appris par sa même science combien Paris auroit à souffrir de cet animal; et il avoit été poussé à joindre à sa poudre de pensée, de la cendre d'un ichneumon torréfié, afin d'avoir à-la-fois une force offensive et une force défensive à employer, selon les lieux et les circonstances; car quoiqu'il ne fût

pas de la société des Indépendans, il étoit un de ses agens, et il avoit, par cette raison, toutes les connoissances et tous les dons qui peuvent ici bas rendre un mortel utile et recommandable.

C'est donc par ces moyens cachés qu'il s'étoit préservé de l'espion *Stilet*, lorsqu'il vint chez lui pour offrir des secours insidieux à *Roson*. Il avoit été averti, par ces mêmes moyens, que le lieutenant de police desiroit le voir, et cela, un moment avant que ce magistrat donnât l'ordre de l'aller chercher; il se mit en route sur-le-champ, sachant bien que l'honnête et vertueux *Sédir* n'avoit point à son égard d'intentions fâcheuses.

LE CROCODILE.

CHANT 23.

*Entrevue d'*Eléazar *et de* Sédir. *Doctrine d'*Eléazar.

AVANT d'entrer dans l'appartement, il dit à *Rachel* de l'attendre dans une salle voisine ; puis courant vers *Sédir* : Vous ne m'attendiez pas sitôt, monsieur, lui dit-il, et votre présence seroit sans doute utile ailleurs ; mais il est utile aussi que vous restiez quelques momens ici, et j'espère que vous ne vous en repentirez pas.

Sédir le contemple un instant en silence ; ensuite il lui dit : On m'a appris, monsieur, que vous connoissez beaucoup M. *Roson* ; et c'est pour obtenir de vous des éclaircissemens sur son compte, que j'ai desiré de vous voir. On m'a dit de vous aussi une chose assez surprenante, pour que, dans les circonstances où nous nous trouvons, j'aie envie d'en causer avec vous. Que tout le monde sorte, dit-il aux personnes qui étoient dans l'appartement, et qu'on aille à la découverte dans les endroits importans, en attendant que je puisse m'y transporter moi-même. Puis, se tournant vers *Eléazar* : Asseyons-nous, lui dit-il ; nous sommes seuls ; vous pouvez me parler librement.

« Monsieur, lui répondit *Eléazar*; selon nos proverbes, *celui qui sème l'injustice moissonnera les maux, et il sera brisé par la verge de sa colère.* J'aurois bien desiré épargner au malheureux *Roson* les suites funestes auxquelles il s'expose ; mais je n'ai jamais eu avec lui que des liaisons d'amitié, sans aucun droit d'autorité; je ne l'ai jamais fréquenté qu'en Espagne, où, dans son bas âge, il venoit jouer à la maison avec mes enfans : dès-lors je prévis aisément ce que son caractère altier et audacieux promettoit. J'en gémissois, sans qu'il fût en mon pouvoir d'y apporter remède. *Quand vous pileriez l'imprudent dans un mortier, vous ne lui ôteriez pas son imprudence*, dit Salomon.

» A quinze ans, il fit un coup de tête qui le força de quitter le pays ; je crus devoir lui être utile dans son évasion. Depuis cette époque, jusqu'à ce moment-ci, sa vie est une suite de crimes et de désordres qu'il vient de couronner en brigand ; je l'abandonne à la justice. Je n'ai plus rien à vous dire sur son compte. On vous aura, sans doute, rendu tout ce que ma fille a raconté de lui à un de vos agens, et vous pouvez être sûr qu'elle n'en a point imposé.

» Quant à moi, monsieur, que vous desirez connoître plus amplement, sachez d'abord quels sont les motifs qui m'ont fait quitter l'Espagne pour venir m'établir à Paris : ce n'est point l'espoir de la fortune. Depuis le moment où les premières lueurs de la raison ont commencé à percer dans moi, j'ai cru appercevoir que la fortune étoit comme une

statue privée de tous les sens, et semblable en tout points à ces idoles de pierre, de bois ou de métal, que notre prophète Baruch a si bien peintes, et qui non-seulement ne peuvent voir les victimes qu'on leur immole, respirer l'encens qu'on brûle pour elles, ni entendre les cantiques qu'on chante en leur honneur; mais ne sont pas même capables de se défendre, ni de sentir les dédains et les insultes dont chacun est maître de les accabler. je n'ai pas cru devoir offrir mes hommages à cette impotente déesse, qui m'a paru aussi propre à favoriser ceux qui n'avoient rien fait pour elle, qu'à délaisser ceux qui lui avoient sacrifié tous leurs instans; et j'ai porté tous mes soins vers la culture de ma raison, la seule occupation qui semblât m'assurer un bonheur durable.

« Parmi les devoirs que cette étude m'a imposés, celui d'être utile à mes semblables fut toujours un des plus importans; et c'est ce devoir, dont une aventure affligeante pour moi m'a rendu la victime en Espagne, et m'a forcé à me réfugier dans votre capitale.

» J'avois à Madrid un ami chrétien, appartenant à la famille de Las-Casas, à laquelle j'ai, quoiqu'indirectement, les plus grandes obligations. Après quelques prospérités dans le commerce, il fut soudainement ruiné de fond en comble par une banqueroute frauduleuse. je vole à l'instant chez lui, pour prendre part à sa peine, et lui offrir le peu de ressources dont ma médiocre fortune me permettoit de disposer: mais ces ressources étant trop légères

pour le mettre au pair de ses affaires, je cédai à l'amitié que je lui portois, et je me laissai entraîner à ce mouvement, jusqu'à faire usage de quelques moyens particuliers, qui m'aidèrent à découvrir bientôt la fraude de ses expoliateurs, et même l'endroit caché où ils avoient déposé les richesses qu'ils lui avoient enlevées.

» Par ces mêmes moyens, je lui procurai la facilité de recouvrer tous ses trésors, et de les faire revenir chez lui, sans que même ceux qui les lui avoient ravis, pussent soupçonner qui que ce fût, de les en avoir dépouillés à leur tour.

» J'eus tort, sans doute, de faire usage de ces moyens pour un pareil objet, puisqu'il ne doivent s'appliquer qu'à l'administration des choses qui ne tiennent point aux richesses de ce monde ; aussi j'en fus puni. Mon ami, instruit dans une foi timide et ombrageuse, soupçonna du sortilège dans ce que je venois de faire pour lui ; et son zèle pieux l'emportant sur sa reconnoissance, comme mon zèle officieux l'avoit emporté sur mon devoir, il me dénonça à son église, à la fois comme sorcier et comme juif. Sur-le-champ les inquisiteurs en sont instruits ; je suis condamné au feu, avant même d'être arrêté mais au moment où l'on se met en devoir de me poursuivre, je suis averti par cette même voie particulière, du sort qui me menace ; et sans délai, je me réfugie dans votre patrie ».

Quel abîme d'horreurs, s'écrie *Sédir* ! Et ces hommes qui professent une religion de paix et de charité,

croient servir Dieu par l'ingratitude et par des jugemens si cruels et si précipités ! Encore falloit-il se donner le tems de juger les faits, et d'examiner cette voie particulière dont vous me parlez, et que vous me donnez, je vous l'avoue, grande envie de connoître.

« Je ne leur en veux point, reprit *Eléazar*; j'ai appris par mes propres foiblesses, à excuser celles de mes semblables. j'en veux encore moins à la religion qu'ils professent. Si on la croit au-dessus des lumières et des foibles pouvoirs des hommes, je la crois encore plus au-dessus de leur ignorance et de leur dépravation, en la considérant dans la pureté et la lucidité de son éternelle source, à part de tout ce que le fanatisme et la mauvaise foi y ont introduit, et de toutes les abominations que des monstres ont opérées sous son nom.

» Ce langage, monsieur, doit vous étonner dans ma bouche; mais puisque vous-même avez amené ce sujet, et puisque j'ai commencé à vous laisser voir mes sentimens, je ne craindrai point d'achever un avœu dont je ne puis rougir, et que je ne puis mieux adresser qu'à vous, d'autant que je m'y sens porté par ce mouvement secret et cette même voie particulière qui pique avec raison votre curiosité ».

Parlez avec confiance, monsieur, lui dit *Sidir*, et mettez le comble à l'intérêt que vous m'inspirez.

« Je vous avoue, monsieur, reprit *Eléazar*, que pour tout autre que vous, ce que j'ai à vous ex-

poser devroit être répété dix fois, si l'on vouloit en goûter le sens et l'esprit ; mais outre que je sais à qui je m'adresse, le tems qui vous presse ne me permettroit pas cette prudente précaution. Ce sera à vous à y suppléer par vos réflexions.

» Je vous dirai donc brièvement, et une seule fois, que depuis long-tems, nourri de l'étude de l'homme, j'ai cru appercevoir en lui des clartés vives et lumineuses sur ses rapports avec toute la nature et avec toutes les merveilles qu'elle renferme, et qui lui seroient ouvertes s'il ne laissoit pas égarer la clef qui lui en est donnée avec la vie.

» En effet, les objets sensibles ne nous occupent et ne nous attachent tant, que parce qu'ils sont l'assemblage réduit et visible de toutes les *vertus* et propriétés invisibles renfermées entre le degré de la série des choses auquel ils commencent à être, et celui de ces degrés auquel ils ont le pouvoir de se manifester. Oui, ces objets ne sont autre chose que toutes ces propriétés quelconques antécédentes à eux, sensibilisées ; comme une fleur est la réunion visible de toutes les propriétés qui existent invisiblement, depuis sa racine jusqu'à elle. Tous les objets renferment une portion de cette échelle, chacun selon leur mesure et leur espèce ; et la nature entière n'existant que par cette même loi, n'est autre chose qu'une plus grande portion de cette échelle des propriétés des êtres.

» C'est donc pour cela que les objets sensibles fixent tant notre attention, qu'ils nous inspirent

tant d'intérêt, et qu'ils aiguillonnent tant notre curiosité : aussi c'est moins ce que nous voyons en eux, que ce que nous n'y voyons pas, qui nous attire, et est le véritable but de nos recherches ; et c'est pourquoi lorsque les plus éloquens naturalistes s'efforcent de nous charmer par l'élégance avec laquelle ils décrivent ce qu'il y a de visible et de palpable dans ces objets sensibles, ils ne remplissent pas l'emploi qu'ils sembloient avoir pris auprès de la nature. Ils ne nous disent rien de ce que cette nature étoit sensée leur dire elle-même, de préférence aux autres hommes, ou de cette série de propriétés antécédentes, et de cette progression cachée dont elle n'est, soit en général, soit en particulier, que le terme ostensible et indicateur. Ils trompent notre attente, en ne satisfaisant pas en nous ce besoin ardent et pressant, qui nous porte moins vers ce que nous voyons dans ces objets sensibles, que vers ce que nous n'y voyons pas.

» Ils ne satisfont pas non plus leur propre attente, ni ce même besoin qui les a sûrement pressés souvent comme les autres mortels ; et ils ont beau se séduire eux-mêmes, et nous étonner par la perfection et le coloris de leurs tableaux, il n'en est pas moins vrai qu'intérieurement et pour sa satisfaction, leur esprit, comme le nôtre, attendoit sur tous les objets de la nature qui nous environnent, quelqu'instruction plus substantielle que celle de ces peintures.

» Mais ce besoin, pourquoi se fait il sentir dans notre être ? C'est parce que nous renfermons, par

privilège, sur tous les objets sensibles et sur la nature elle même, toutes les propriétés antécédentes qui se trouvent entre le point suprême de la ligne universelle des choses et nous : voilà ce qui constitue cette clef de la nature qui nous est donnée avec la vie ; c'est par là que nous avons le pouvoir d'embrasser tous les degrés de la série, et d'interroger tout ce qui se manifeste de sensible dans ces divers degrés ; au lieu que les objets sensibles et la nature elle-même, ne renferment qu'une partie de cette grande échelle.

» Voilà pourquoi ceux qui, avant d'avoir analysé l'homme, s'appuient sur la nature pour attaquer la vérité, de même que pour la défendre, marchent en imprudens, et ne peuvent faire faire que des faux pas à ceux qui les écoutent. Comment parler, pour ou contre, de ce qui est dans un palais, si on ne s'est pas muni de la clef qui doit en ouvrir la porte ? Oui, cette clef qui, dans toutes les discussions de ce genre, doit avoir le pas ; qui ne tient son rang ni des objets sensibles, ni des livres traditionnels ; qui par conséquent doit avoir sa marche à elle, et tenir dans le silence tous ces témoins secondaires, jusqu'à ce qu'elle juge à propos de les interroger, est la sublime dignité de notre être, qui nous appelle à planer sur l'universalité des choses.

» Mais comment ferions-nous usage de notre prééminence, si les *propriétés* qui nous appartiennent n'étoient pas développées en nous ; et comment se-

roient-elles développées en nous, si nous les séparions du sommet de la ligne universelle auquel elles sont liées par leur essence, duquel elles peuven seules sentir et nous démontrer l'existence, et qu est à-la-fois la source nécessaire et la racine exclusive d'où elles puissent tenir leur activité ?

» Voilà ce qui m'a fait croire que c'étoit en même tems pour nous une obligation et un droit de travailler à étendre notre existence, nos lumières et notre bonheur, en ranimant et vivifiant les rapports originels que nous avons avec cette suprême source, et qui sont comme enfouis et concentrés en nous par des causes que nous pourrions également connoître et qu'il nous seroit impossible de nier.

» En outre, j'ai cru que la plus étonnante de toutes les connoissances que nous pouvions acquérir, étoit celle de l'amour inépuisable de cette source pour ses productions, qui la fait voler journellement au devant de nous, dans tous les précipices où nous nous trouvons, et qui l'engage à se modifier et à s'insinuer par-tout dans nos blessures, comme fait l'industrieuse tendresse d'une mère, dont la pensée inquiète se porte continuellement dans les blessures de son enfant, et répare en esprit tous les dérangemens qu'il a pu éprouver; et comme font nos remèdes matériels pour nos plaies et nos maladies journalières.

» Etant déjà convaincu par mes observations, de toutes ces vérités importantes et fondamentales, qui existent dans tous les hommes avant que d'exister

dans aucun livre ; j'ai cru que par conséquent elles devroient toujours être étudiées par nous-mêmes et en nous-mêmes, avant de nous jeter dans le dédale des traditions. Car on ne sauroit calculer tous les maux qui ont été versés sur la terre et dans l'esprit de l'homme par les mal-adroits ou les fourbes, qui n'ont su marcher que par ces traditions. Aussi je pressens avec joie que le tems viendra, et il n'est pas loin, où les docteurs purement traditionnels perdront leur crédit. Ce sont eux dont les ignorances et les mal-adresses servent de reflet à l'orgueil du philosophe qui voit leur incapacité ; à l'aveugle et avilissante crédulité du simple qui ne voit d'autre divinité qu'eux, et à l'animosité des sectes qui se croient en mesure, et posséder la vérité quand elles se sont jetées à l'autre extrêmité des erreurs qu'elles leur reprochent. Lorsque ce miroir à tant de facettes ne subsistera plus, le philosophe ne sera plus arrêté par l'obstacle qui le repousse ; le simple pourra porter ses yeux jusqu'au trône de la vérité sans les concentrer dans ses intermèdes ; les sectes pourront avoir le loisir d'appercevoir ce qui leur manque ; et Mahomet lui-même, n'ayant plus d'antagonistes, reconnoîtra sa nudité ; car il est écrit qu'ils seront tous enseignés de Dieu. Tel est le plan de la providence. Malheur à ceux qui s'opposeront ou retarderont l'effet de ses desseins !

» Pénétré donc comme je le suis, des vérités fondamentales qui sont dans l'homme avant d'être dans aucun livre, j'ai goûté, je vous l'avoue, une joie inex-

primable de trouver ensuite une conformité parfaite entre une partie de ces vérités, et la foi de nos pères pour nos écritures saintes, qui pour lors sont devenues pour moi ce que doivent être toutes les traditions vraies, c'est-à-dire, les témoins d'un fait dont l'existence m'étoit démontrée par ma propre nature, et dont je n'eusse eu aucun doute, quand même nos livres saints ne m'en auroient pas parlé.

» Aussi je n'ai pas été surpris de voir Salomon s'annoncer comme connoissant la disposition du globe de la terre, les *vertus* des élémens, l'origine, le milieu et la fin des tems, le cours des astres, l'ordre des étoiles, la nature des animaux, la force des vents, les variétés des plantes, les propriétés des racines, les pensées des hommes et toutes les choses cachées; parce que je suis persuadé que tout homme peut connoître comme lui toutes ces profondeurs, s'il ne s'éloigne pas de la porte de la nature, qui, à tous les pas, ne cherche qu'à s'ouvrir pour nous, ni de la principale source supérieure d'où il tient la clef de cette porte de la nature.

» J'ai trouvé en outre des rapports si frappans entre l'autre partie de ces vérités et les traditions des chrétiens, que j'ai grandement suspecté la croyance opiniâtre de ma nation, et que je la crois dans un profond aveuglement. Mais n'osant la braver en face, et n'étant pas encore aussi éclairé que je souhaite de l'être, je garde ma foi dans mon cœur, et j'attends l'occasion favorable pour en faire un aveu public.

Vous parlez à un homme moins éclairé que vous, sans

doute, répliqua *Sédir*, mais assez persuadé pour que je vous félicite d'être parvenu au dégré où vous êtes ; et je prie celui qui nous entend l'un et l'autre, d'accomplir ses desseins sur vous. Mais à présent ne pourriez-vous pas me dire aussi, en peu de mots, quelle est cette voix particulière, qui vous engage à me parler avec tant de confiance ?

» C'est la même, répondit *Eléazar*, par laquelle j'ai évité les fureurs de l'inquisition : c'est la même, par laquelle j'ai reconnu l'espion qui est venu chez moi sous les dehors de la bienfaisance : c'est la même qui m'a fait connoître que vous me desiriez, que je devois arriver chez vous, sans trouble et sans inquiétude, et que vous ne me demandiez pour aucune raison fâcheuse : c'est la même enfin, qui me fait connoître en ce moment, qu'un jour vous rendrez à votre patrie de plus grands services que ceux que vous lui avez rendus jusqu'à présent.

» C'est cette même voix qui m'a porté à vous faire mon aveu sur la croyance de ma nation, et qui me fera savoir, sans doute, lorsqu'il sera tems de faire d'autres démarches.

» C'est l'effet d'un présent particulier qui m'a été fait dans ma jeunesse par un savant arabe, et dont j'ai senti tout le prix ensuite, en lisant dans l'ecclésiastique : *Que l'homme n'a point de meilleur conseiller qu'un cœur affermi dans la droiture d'une bonne conscience, et qu'un tel homme voit quelquefois mieux la vérité, que sept sentinelles qui sont assises dans un lieu élevé, pour contempler tout ce qui se passe.* J'ai cru aussi dans les momens

où nous nous trouvons, devoir faire quelques additions à ce présent, comme l'arabe m'a recommandé de le faire selon les circonstances et mes lumières ».

Il communiqua alors à *Sédir* une partie de ses secrets, en lui montrant sa boîte et les ingrédiens qu'elle contenoit; mais sans lui dire ni de qu'elle plante, ni de quel animal ces ingrédiens étoient tirés. Le tems n'en étoit pas venu; puis il ajouta : » Monsieur, j'ai suivi fidèlement ce que m'a enseigné le savant arabe; j'ai cru ce que dit l'ecclésiastique, et je ne puis vous exprimer ce que j'en ai retiré. Oui, monsieur, si tous les hommes le vouloient, leur séjour deviendroit l'asyle de la paix et de la lumière, au lieu des désordres et des ténèbres qui les environnent ».

J'ai cru comme vous, monsieur, lui dit *Sédir*, que l'homme étoit appelé par la sublimité de son intelligence, à avoir également des rapports sublimes avec la nature; j'en jugeois par les recherches journalières, et même par les découvertes qu'il fait de tems en tems dans le domaine des sciences. J'ai cru aussi que la dignité de son origine pouvoit l'élever jusqu'à avoir pour guide dans cette vaste carrière, la main même du principe où je sens qu'il a puisé la naissance; enfin, j'ai cru en appercevoir des indices et des témoignages dans vos écritures et les nôtres; mais trop peu instruit sur les principes fondamentaux de la nature de l'homme, ainsi que sur la liaison de ces principes avec les témoignages traditionnels, je suis bien loin d'avoir retiré de toutes ces notions les mêmes avantages que

vous ; et puisque le destin a jugé à propos de vous traiter, en ce genre, avec une prédilection distinguée, ne pouvez-vous employer vos dons en faveur de cette ville affligée, et m'éclairer sur la marche des puissans ennemis qui la menacent ? Le soulagement d'un grand peuple est digne de stimuler le zèle des belles ames, et ne peut être qu'une œuvre divine.

LE CROCODILE.

CHANT 24.

Eléazar *découvre à* Sédir *les ennemis de l'Etat.*

ELEAZAR emploie ses deux procédés, se recueille un moment ; puis il dit à *Sédir* : « Monsieur, on vous a parlé d'un grand homme sec, venu d'Egypte depuis peu : voilà le plus redoutable de vos ennemis visibles. Celle dont il est l'agent est dominée par de viles passions de jalousie, de vengeance et d'intérêt. Mais à lui seul, il renferme plus de vices que dix hommes ensemble. Ce qui le rend si redoutable, c'est qu'il est l'instrument d'ennemis cachés, qui sont encore mille fois plus redoutables que lui ; et quoique la relation du cap Horn n'apporte que l'effroi et nulle lumière dans l'esprit du crédule vulgaire, je ne puis vous laisser ignorer que tous les faits extraordinaires dont elle est pleine, ainsi que toutes ces idées de crocodile qui couroient Paris avant même qu'elle eût paru, renferment des vérités, malheureusement trop certaines ; et cet homme si dangereux n'épargnera rien pour nous en faire sentir les fâcheux effets.

» Ce n'est pas sans fondement que cette relation contient tant d'imprécations contre l'Espagne et contre la France : les ennemis invisibles dont elle

parle, veulent se venger contre l'Espagne de ce qu'elle m'a donné la naissance ; et ils veulent se venger contre la France, de ce qu'elle m'a donné un asyle, parce que tout homme dévoué à la même carrière que moi, réveille leur inquiétude et leur malice. Le grand homme sec est un de leurs organes.

» Ce qui le rend si à craindre, c'est qu'au moyen de quelques fausses lumières et de quelques puissances encore plus pernicieuses, il fascine les yeux de ses disciples, et leur ferme l'entrée aux lumières véritables. Je ne connois pas encore en détail tous ses projets, parce que mon instinct ne me découvre les choses qu'à mesure qu'elles se développent ; mais je vois déjà assez clair dans ses entreprises actuelles, pour vous assurer que les suites en seront terribles.

» Il soutient, tant qu'il peut, la révolte, par les moyens qui lui sont connus ; il souffle dans les conjurés l'esprit de vertige, et se prépare à les soutenir dans tous les désastres dont leur parti est menacé par les troupes fidèles : mais je suis bien loin de désespérer de la chose publique, et de croire qu'il l'emportera sur la justice. Quand même cet ennemi juré de la bonne cause auroit quelques momens de succès contre elle (et j'ai quelques raisons de vous parler ainsi), il ne faudroit pas vous en allarmer : car ces succès ne seroient que passagers, et il ne peut conduire aucune entreprise jusqu'à un heureux terme, parce qu'il ne connoît pas ses propres correspondances avec la porte de la nature ; et quand

il veut en essayer la clef, qui en effet se trouve par-tout, il la tourne toujours à contre-sens.

» Puisque je vous ai montré le léger apperçu que je puis avoir jusqu'à présent de tout ce qui compose et dirige ses infernales machinations, et dans lesquelles un crocodile doit, en effet, jouer un grand rôle, il faut que je vous donne aussi quelques apperçus de ce qui lui sera puissamment opposé.....

(Ami lecteur, je suis vraiment affligé de ne pouvoir vous peindre au naturel ces derniers apperçus que je viens de vous annoncer; mais si vous êtes juste, vous ne vous en prendrez qu'à ma muse, qui ne m'en donne pas la permission.)

Sédir fut si frappé des détails que lui fit *Eléazar*; il sentit si fort combien ce digne israélite pouvoit être utile à la chose publique, que lui sautant au col et l'embrassant, il lui dit: Monsieur, nous ne pouvons plus nous séparer; vous devenez nécessaire au salut de de cette ville; je n'hésite point d'avance à vous en regarder comme le libérateur. Je vous prie désormais de n'avoir d'autre demeure que ma maison; je ne veux pas même que vous retourniez chez vous; je ne veux plus que vous vous exposiez; il y a trop de désordres et de dangers dans la ville. J'enverrai chercher, sous bonne escorte, votre famille et tout ce qui compose votre maison. Vous serez ici comme chez vous; vous y vivrez selon les usages de votre religion; vous aurez une liberté entière.

« Monsieur, lui répondit *Eléazar*, je suis profondément touché de vos bontés; mais je crois que

pour l'intérêt même de la chose à laquelle vous voulez m'employer, il sera prudent que je ne les accepte pas. Un déplacement, une habitation commune avec vous, trop de rapports de votre part dans ce moment-ci avec un homme de ma nation, feroient ouvrir les yeux sur l'objet qui nous occupe, et qui, par lui-même, demande que nous évitions tout ce qui peut se faire remarquer, tant que les circonstances ne nous y contraindront point : permettez donc que je reste chez moi : je n'en serai pas moins à vos ordres à tous les momens où vous aurez besoin de mon secours ; et le tems viendra peut-être où nous pourrons avouer publiquement notre liaison.

» Quant au danger que vous craignez pour moi dans les rues, soyez tranquille ; j'espère, moyennant Dieu, qu'il ne m'arrivera rien, comme il ne m'est rien arrivé pour venir chez vous : si j'avois eu quelqu'inquiétude, je n'aurois pas souffert que ma fille *Rachel* m'accompagnât ; elle qui est la consolation de mes jours, et qui en outre, comme vous, monsieur, porte toutes ses inclinations vers la vérité. Oui, monsieur, quand on a le bonheur de craindre Dieu, et de ne craindre que lui, on est à couvert de tous les périls ».

A peine finissoit-il ces paroles, qu'il se forma autour de lui une sorte d'atmosphère lumineuse dont l'usage et les propriétés étoient à sa disposition, et qui même, s'il l'eût voulu, l'auroit rendu isolé au milieu de la plus grande multitude. Ce phénomène

frappa étrangement *Sédir* à qui *Eléazar* devint encore plus précieux par-là.

(Ami lecteur, ce seroit ici l'occasion de vous faire une belle comparaison, telle qu'il s'en trouve de consacrées dans les fabriques d'épopées, pour vous exprimer la surprise du curieux *Sédir*, et la magnifique enveloppe dont *Eléazar* étoit environné. Mais si j'allois la prendre dans la fable ; si j'allois vous parler des pétrifications opérées par la tête de Méduse, ou bien de la belle nue qui trompa si bien Ixion, je ravalerois mon sujet. Si je voulois prendre ces comparaisons ailleurs, vous ne voudriez pas y donner votre croyance ; il vaut donc mieux les supprimer.)

Sédir frappé d'étonnement, voulut envain redoubler ses instances pour garder *Eléazar* auprès de lui ; il alla rejoindre sa fille *Rachel*, que le vertueux *Sédir* voulut voir, et qu'il vint saluer avec un respect et un intérêt qui ne se peuvent peindre. Elle répondit affectueusement à ces attentions de sa part : mais elle étoit encore plus occupée du plaisir de retrouver *Eléazar* si calme, après les inquiétudes qu'elle avoit conçues pour lui, sur son entrevue.

Après quelques débats de politesse, ils prirent congé de l'honnête *Sédir*, et revinrent paisiblement dans leur logis, où indépendamment des soins du ménage, elle secondoit son père selon ses moyens, dans toutes les entreprises visibles ou cachées qu'il faisoit continuellement pour la bonne cause.

LE CROCODILE.

CHANT 25.

Sédir apprend de fâcheuses nouvelles par ses émissaires.

Sédir se disposoit à sortir de son côté, pour voir par lui-même où en étoient les combattans, lorsque deux de ses gens arrivent tout essoufflés, et se précipitent dans son appartement. Ils annoncent que tout est perdu ; qu'enhardie par la fidélité que l'on a mise à suivre les ordres de *Sédir*, qui défendoient de verser une goute de sang, l'armée des révoltés a dissipé toute l'armée des bons français ; que le commandant lui-même a été désarmé par *Roson* ; que les volontaires n'ont pu résister à ses efforts, et ont été obligés de céder le poste le plus important, celui de la halle aux blés, qui décidoit du sort de toute la capitale ; que *Roson* s'en étoit emparé, et en avoit accordé le pillage aux siens ; qu'il ne restoit plus qu'à fuir, ou à se voir englouti sous les ruines de la ville.

Le brave et généreux *Sédir* tout plein encore des paroles qu'il avoit entendues de la bouche d'*Eléazar*, leur répondit avec un sang froid inimitable : quand le mal seroit plus grand, je ne me déterminerai point

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS.

au parti que vous me proposez, et je ne désespérerai jamais de voir tôt ou tard triompher la bonne cause. Puisque le danger augmente, il nous faut augmenter aussi nos moyens de résistance. et nous n'avons pas à hésiter un instant à convoquer les troupes de ligne; nous avons d'ailleurs de fidèles appuis qui ne nous abandonneront pas, et sur lesquels repose ma plus ferme confiance.

Sur-le-champ, sans s'expliquer davantage, il vole chez le gouverneur de Paris et chez les commandans de ces troupes valeureuses qui ont signalé leur courage à Denin, à Guastalle. à Fontenoy. En peu de mots il leur expose l'état des choses dont la renommée les avoit déjà informés; il ne les engage pas moins à ménager la vie de leurs concitoyens, et il leur fait cette courte harangue :

Compagnons, appelés à d'utiles exploits,
Vous, qu'un mot, aux dangers à conduits tant de fois,
Le moment est venu de montrer à la France
Ce que peut le sang-froid aidé par la vaillance;
Songez tous, à répandre au milieu du combat,
De l'effroi, non du sang. La gloire de l'Etat
Vous défend d'oublier que tous ces téméraires,
Pour être révoltés, n'en sont pas moins vos frères.

On lui promet tout ce qu'il demande. Dans un instant la générale bat; les troupes de ligne sont rassemblées, les officiers à leur tête, et marchent au pas de charge vers le lieu principal; chemin faisant elles s'accroissent par de nombreux volontaires, qui, hon-

teux de leur défaite, et ranimés par la présence de ces troupes de ligne, ont à cœur de reprendre sur l'ennemi, le poste qu'ils ont été forcés de lui abandonner. *Sédir* lui-même se seroit mis dans les rangs, si sa place ne l'eût appellé à se montrer par-tout, et à ne pas agir comme simple soldat: mais par-tout où il se présentoit, il y portoit ce calme qui n'appartient qu'à la vertu, et peut-être, sans le savoir, y portoit-il aussi quelques-unes de ces heureuses influences sur lesquelles *Eléazar* lui avoit ouvert les yeux, et dont son cœur et son esprit se rendoient naturellement les organes.

LE CROCODILE.

CHANT 26.

Courage audacieux de Roson. *Son armure. Sa fuite.*

Roson n'est pas plutôt averti du danger qui le menace, que rappellant tout son génie et tout son courage, il rassemble sur-le-champ auprès de lui ses lieutenans, et leur donne des ordres prompts et précis de se mettre en défense. Son air martial anime ses troupes. En leur retraçant le souvenir de leur récente victoire, il redouble leur intrépidité; et il n'a pas besoin pour encourager son armée de jetter, comme le grand Condé, son bâton de commandant au milieu des bataillons ennemis.

Mais ce qui mit le comble à l'ardeur et à la vaillance de *Roson*, ce fut une épée que la femme de poids lui envoya dans le moment même où les troupes réglées se présentoient. Cette femme de poids sachant son parti menacé, avoit eu recours à son grand homme sec venu d'Egypte, et l'avoit prié de développer ses talens en sa faveur. L'homme sec, en attendant qu'il eût le tems de faire mieux, avoit remis par provision une épée merveilleuse à la femme de

de poids, qui l'avoit fait parvenir tout de suite à *Roson*.

La garde de cette épée en étoit la partie la plus remarquable, et l'emportoit même sur le fameux bouclier de Thétis; car elle étoit plus que défensive, étant garnie de plusieurs sculptures animées et mouvantes, dont le seul aspect remplissoit subitement de vertiges, ceux qui les regardoient, et les faisoit tomber par terre. Si quelqu'un dans le nombre se trouvoit assez robuste pour n'être pas renversé, et qu'il osât fixer ces sculptures enchantées, il étoit attiré involontairement et irrésistiblement par leur magique puissance, et venoit de lui-même s'engager dans la lame de cette redoutable épée.

Roson muni de cette arme incomparable, se présente aux troupes réglées, avec une fierté plus grande que celle de tous les lions du désert de Zara. Le pouvoir irrésistible de son épée jette par terre en un instant le premier rang de ses adversaires; mais au moment où les autres rangs étoient prêts de succomber aussi, on vit par un prodige inoui, cette arme si terrible s'échapper toute seule des mains de *Roson*, et tomber d'elle-même à ses pieds.

Brave *Ourdeck*, ma muse doit ici vous rendre justice. Oui, elle convient que c'est à vous qu'est dû ce prodige : elle convient que c'est en vous pénétrant vivement des instructions de madame *Jofi*, que l'épée de *Roson* ne vous a point donné de vertiges, et que vous avez pu en fixer les magiques sculptures, sans

vous enferrer dans sa lame : elle convient que vous méritâtes par votre confiance dans ses bons avis, d'avoir la preuve de leur justesse ; et elle dit que pour votre récompense votre esprit commença à n'être plus si opposé aux choses que vous ne connoissiez pas.

Soudain les rangs des troupes réglées, qui avoient été renversés, se relèvent, frémissant de rage. On s'empare de fatale épée avec toute la fureur qu'inspire la honte d'avoir été vaincu, et l'ardeur de la vengeance. Mais suivant les ordres que les commandans de division avoient reçus, de ménager le sang de l'ennemi, on ne fait point servir cette épée contre lui ; on se contente de la briser en mille pièces ; et toute l'armée combine à-la-fois ses mouvemens, pour serrer de plus près les révoltés.

Roson désarmé, saisit le sabre du premier soldat qui se trouve auprès de lui : mais ce sabre n'avoit aucune des propriétés de l'épée qu'il venoit de perdre. Cependant, son courage naturel, aidé également par la fureur et la honte de ce qui venoit de lui arriver, lui fait faire une défense qu'on ne pourroit comparer qu'à celle de Léonidas aux Thermopiles. Il frappe à coups redoublés autour de lui ; et si, grace au pouvoir inoui de quelque puissance protectrice, il ne tue personne, cependant, chacun de ses coups est une victoire.

Mais enfin, pressé par le nombre, et épuisé de fatigues, il est obligé d'abandonner le poste

qu'il avoit si bien défendu ; il fuit vers la rue Saint-Honoré, et de-là vers le fauxbourg ; mais, dans sa fuite même, il déploie une si grande intelligence et tant de valeur, que pour trouver quelque chose de semblable, il nous faudroit encore remonter dans l'antiquité, et nous rappeler la retraite des dix mille Grecs, et la gloire du fameux Xénophon.

LE CROCODILE.

CHANT 27.

Les révoltés se portent à la plaine des Sablons. Ils sont chargés par les troupes réglées.

Tous les révoltés s'enfuirent avec leur chef *Roson*. Sa fuite étoit tout ce qu'ambitionnoient les troupes réglées ; mais cependant, ces guerriers le poursuivent de près, et ne lui donnent point de relâche, qu'ils ne l'aient chassé hors de Paris.

On voyoit donc l'ennemi sortir par colonnes des différentes rues de la ville et des fauxbourgs, comme autant de torrens, et venir se jeter en foule vers l'endroit où il trouvoit le plus d'espace. Chaudronniers, maîtres à danser, cuisiniers, ramoneurs, fiacres, poëtes, tout étoit pêle-mêle dans cette horrible confusion ; ils s'enfuirent ainsi jusqu'à la plaine des Sablons, lieu où le brave *Sédir* dirigeoit ses pas, comme les autres ; lieu significatif par son nom, et choisi sans doute par le destin pour l'accomplissement de ses plans.

Là, le courage renaît dans les révoltés : *Roson* s'arrête, et voit avec transport cette ardeur qui se montre dans tous les siens ; puis, sur-le-champ, eur faisant reprendre leur rang, il les porte, avec

la rapidité des aigles, sur les troupes réglées : celles-ci, voyant l'audace de ces mutins, ont beaucoup de peine à se contenir dans les bornes qui leur sont prescrites ; elles fondent dessus avec l'impétuosité qui leur est naturelle. Elles frappent du pommeau et du plat de l'épée, elles bourent avec la crosse du fusil ; et ne donnant pas le moindre relâche à l'ennemi ; elles le serrent, le culbutent l'un par-dessus l'autre, et le font tomber par rangs entiers.

Dans un instant, la campagne fut jonchée de révoltés renversés. Sans doute leur parti alloit être exterminé tout entier, et la guerre alloit finir ; mais l'homme sec, mais la femme de poids existoient encore, et les destins avoient fait naître ces terribles ministres de la justice, pour le malheur et la punition de la capitale : aussi, malgré les glorieux succès qui sembloient devoir bientôt couronner les efforts des troupes réglées, nous allons voir le champ de bataille tellement changer de face, qu'il est impossible d'imaginer un témoignage plus frappant, et en même-tems plus inattendu, de l'incertitude et de l'instabilité des choses.

LE CROCODILE.

CHANT 28.

Prodige inattendu. Les académiciens examinent ce prodige.

C'EST donc ici, Muse, qu'il faut reprendre tous tes droits et développer tous tes talens. Il ne s'agit plus de peindre des émeutes, des combats, des bataillons couchés sur la poussière; il faut dévoiler aux yeux de la postérité des faits si extraordinaires, que jamais, sans ton secours, l'esprit de l'homme n'en eût pu concevoir la pensée.

Dans le moment où le choc des armées est le plus violent, où la mort, ou au moins la honte d'être vaincu, menace tous les rangs, une force inconnue élève soudain en l'air le champ de bataille, avec tous les champions qui s'y trouvent. On entendit pendant quelques momens, les cris de leur effroi et de leur surprise; mais ces cris cessèrent bien tôt de se faire entendre, soit que les champions fussent tous morts de frayeur, soit qu'ils fussent précipités dans quelque gouffre, comme quelques uns le présumèrent.

On voyoit sortir du sol une espèce de colonne grisâtre, d'une grosseur immense, toujours en mouvement, comme par l'effet d'un tremblement de terre; et cependant, ne laissant pas détacher la moindre partie des matières qui la composoient. Indépendamment de sa largeur inimaginable, cette colonne s'élevoit à une hauteur qui étoit comme à perte de vue.

Des vapeurs bruyantes sortoient avec éclat de ce gouffre si merveilleux; de façon que le bruit, les secousses et les éruptions étoient autant de fléaux qui, séparés, pouvoient effrayer, mais qui, réunis, étoient capables de tout pétrifier.

Sédir, qui avoit eu le tems d'approcher du lieu de la scène, est frappé de surprise à la singularité de ce spectacle, auquel il ne peut rien comprendre; et après avoir considéré cette colonne pendant quelques momens, il revole à Paris pour y préparer de nouveaux moyens de défense, si c'est un nouvel ennemi qui s'annonce, et en même-tems pour y consulter *Eléazar*, qu'il mande sur-le-champ, ne croyant pas pouvoir s'adresser mieux pour expliquer cette surprenante énigme.

Dans la frayeur générale où ce phénomène jetta tous les esprits, les curieux, qui n'ont pas les mêmes ressources que l'heureux *Sédir*, crurent n'avoir rien de mieux à faire que de s'adresser aux savans, pour obtenir des éclaircissemens sur un fait si extraodinaire; quelques-uns reviennent donc tout

pensifs ; ils se présentent à l'académie, et l'un d'eux chargé de la harangue, dit :

Ornement de la France, illustre académie,
Vous, des sœurs d'Apollon et la sœur et l'amie,
Qui, près de Jupiter, savez si bien agir,
Qu'il n'oseroit tousser sans vous en avertir ;
Venez nous expliquer un prodige effroyable :
Sans vous nous croirions tous qu'il ne vient que du diable.

Du diable ! répond le président ; si cela étoit, ce ne seroit plus un fait de notre compétence : mais soyez tranquilles ; nous allons nommer une commission, et bientôt vous saurez à quoi vous en tenir sur ce qui vous inquiète.

En effet, peu de momens après, on voit partir un détachement d'académiciens avec tous les sextans, octans, astrolabes, lunettes acromatiques, etc. Ils arrivent à l'entrée de la plaine des Sablons ; mais la terre étant agitée par les grandes secousses de cette force inconnue qui occasionnoit tant de rumeur, ils se tinrent à quelque distance, et braquèrent tous leurs instrumens. Voici les résultats de leurs opérations :

Hauteur de la colonne : six mille toises, ou huit mille cinq cents toises, ou trois mille deux cent cinquante toises trois pieds, ou vingt-cinq mille toises cinq pieds et demi.

Couleur de la colonne : Grise ou verte, ou

ventre de crapaud mâle, ou cul de bouteille, ou boue de Paris.

Matière de la colonne : Vif argent, ou ardoise, ou granit quartzeux, ou portion du verre fondu, qui se trouve encore liquide au centre de la terre, selon nos plus savans naturalistes.

LE CROCODILE.

CHANT 29.

Décision des commissaires de l'académie. Leur étonnement.

Les commissaires qui ont chacun un résultat particulier, veulent cependant faire un rapport uniforme à l'académie : alors ils sont obligés d'aller aux opinions ; et il fut décidé à la pluralité des voix que la colonne auroit quarante-cinq mille neuf cent cinquante-deux toises trois pouces deux lignes de hauteur, trois mille trois cent trente-deux toises de diamètre, et qu'elle seroit composée de laves volcaniques encore en incandescence.

Ils étoient près de retourner à l'académie, pour y faire leur rapport, lorsqu'ils entendent sortir de la colonne une voix mêlée de quelques éclats de rire, et qui disoit : les habiles gens ! oh, les habiles gens !

Nos commissaires interdits se retournent. La voix continue : les habiles gens ! oh, les habiles gens ! puis elle se tait. C'est un écho, dit un des commissaires : quelque plaisant dans la foule aura lâché ce propos pour s'amuser, et l'écho de la colonne le répète, en vertu des loix de la Tautologie ; et ils alloient continuer leur chemin. Ils s'arrêtent de nou-

veau, comme s'ils étoient pétrifiés, en entendant la voix leur dire :

Non, non, ne prenez pas ma voix pour un écho.
Ce n'est pas, je le sais, le premier qui-proquo
Où vous ait exposés votre vaste science ;
Il falloit qu'avec moi, vous fissiez connoissance:
Modérez-vous, tâchez que dans votre cerveau
Il puisse entrer encore un prodige nouveau ;
Et ne me jugez pas d'après ma couleur blême;
Car je suis, quand je veux, plus tranchant qu'un dilemme.

Comment peindre la surprise, l'effroi, la honte, l'inquiétude, tout ce qui se passoit dans l'ame et sur le visage des spectateurs, académiciens et autres ! tous tombent à plat, la face par terre; et la voix continue :

Je ne suis ni volcan, ni lave, ni fossile,
Je suis vivant; enfin, je suis un crocodile :
J'habite pour toujours les plaines de Memphis ;
Sans les quitter j'ai su venir jusqu'à Paris.
J'ai voulu voir comment il prendroit ces mystères.
J'aime à jouer aussi mon rôle dans les guerres ;
Je devois prendre part à vos dissentions,
Et faire une campagne avec vos bataillons.
Que vos ames pourtant, ne soient point alarmées
De m'avoir vu d'un trait, avaler deux armées;
Vous apprendrez leur sort quand il en sera tems.

(Ici des Parisiens se rappelèrent les derniers mots

de la relation qui les menaçoient d'être entonnés; avant cette engloutissement inattendu, ils n'auroient pu en comprendre le sens).

Jusques-là je veux bien donner quelques instans
A faire en votre honneur un cours scientifique.
De l'univers, je tiens la clef philosophique.

Les spectateurs qui avoient déjà un peu levé la tête au mot de crocodile, et au voyage miraculeux de cet animal, se relevèrent tout-à-fait au mot de *cours scientifique*, et tout le monde écoutant, la voix continua ainsi :

LE CROCODILE.

CHANT 3o.

Cours scientifique du crocodile. Origine des choses.

» L'UNIVERS que vous voyez, n'existoit pas encore, et cependant il y avoit déjà un grand et beau crocodile qui étoit moi, et dont je ne suis plus qu'une foible image. Il se promenoit librement dans l'espace : rien ne le gênoit dans ses mouvemens; rien ne l'arrêtoit dans sa marche.

(Ami lecteur, je ne puis m'empêcher de vous prévenir que ce qu'il dit là est ou un mensonge ou un grand mystère, (en lui supposant toutefois ici un langage figuré); que la puissance créatrice qu'il peint dans le reste de son discours est au moins suspecte; que cette puissance créatrice appartient à une source qui ne lui est pas connue ; qu'il paroît au reste moins chercher ici à instruire, qu'à faire une parodie des systêmes anciens et modernes sur ces grands objets; que s'il n'est pas très-difficile sur les moyens de satisfaire sa malice, vous ne devez pas l'être non plus sur ce qu'il vous présente; qu'enfin si vous êtes instruits dans les sciences profondes de la vérité, et dans les vaines sciences des écoles, il vous sera aisé de suppléer à ce que ce professeur ne dira point, de rectifier ce qu'il dira de faux, et de sentir quand ses coups seront dirigés juste).

» Il ne se contenta pas de cette existence; il voulut par une chymie supérieure se rendre compte des ingrédiens qui étoient renfermés dans cet espace, et il s'arrêta pour les examiner. Mais au lieu d'atteindre à ces ingrédiens qu'il désiroit d'analyser, il en obtint d'une toute autre espèce, et d'un genre auquel il ne s'attendoit pas. Car dès l'instant qu'il se fut arrêté, il cessa de conserver cette figure allongée et libre, que formoit son corps. Ses deux extrêmités se courbèrent en cercle et se joignirent naturellement par la pression du courant atmosphérique devant lequel il s'étoit mis en travers.

» Bientôt les effluves qui sortent de son corps dans l'intérieur de cette circonférence se rassemblent, se concentrent, s'échauffent et se transforment en vapeurs. Mais à mesure que ces effluves s'échappent de son corps et deviennent plus grossiéres, lui-même devient plus pesant, parce qu'elles étoient aussi de nature méphitique, et que jusques-là c'étoient elles qui l'avoient aidé à voguer légèrement dans l'espace. Voilà par quels moyens la nature actuelle est devenue visible. Et c'est là le principe originel de ce moule du tems qu'on nous menace de briser un jour, et que j'ai tant d'intérêt de conserver.

» En effet, par leur rassemblement, ces vapeurs acquîrent différens dégrés d'épaisissement et de solidité, et formèrent ainsi les différens êtres qui composent l'univers.

» C'est des effluves les moins condensées et les

plus proches de leur ancienne subtilité, que sont sorties les étoiles et le ciel empyrée : le second dégré forma les planettes ; il y eut quelques effluves vagues qui formèrent les comètes ; et le corps lui-même, réduit à sa partie solide par les émanations qui en étoient sorties, forma la masse de la terre. Il resta cependant quelques humeurs âcres, qui ne pouvant ni devenir terre, ni monter à la classe des effluves limpides, formèrent le bassin des mers. D'autres s'élevèrent comme des nuages, et c'est ce qui forme les pluies. D'autres se sont fixées à la surface comme des transpirations arrêtées, et ce sont les neiges et les glaces des montagnes.

» Une portion d'air incandescent se trouva prise au milieu de cette circonférence, et laissa un vide que nulle substance n'a pu remplir ; c'est ce qui a fait dire à des philosophes, comme par inspiration, que le noyau de la terre étoit vide et chaud.

» Ils ont aussi parlé selon les principes, quand ils ont dit que tout avoit commencé par être du verre ; quoiqu'ils l'ayent peut-être dit sans dessein ; car quoiqu'ils aient pris là probablement, pour l'état primitif, ce qui n'en étoit que la destruction et le résidu, ils n'en ont pas moins prouvé par là les deux ordres de choses, ou l'ordre premier et l'ordre second que je vous expose.

» En effet, la chymie ne vous dit elle pas, messieurs, que pour faire du verre, il faut d'abord ras-

sembler des matières vitrifiables ; qu'ensuite il faut y joindre des substances alkalines; que ces substances alkalines ne sont pas des substances natives, puisque vous les tirez d'autres corps que vous dissolvez? Or s'il faut toutes ces données-là pour faire du verre, vous voyez donc bien qu'il y avoit des choses antérieures à la formation du monde, suivant le système de vos fameux philosophes : aussi suis-je parfaitement d'accord avec eux, sur l'existence de ces ingrédiens antérieurs, quoique nous différions du tout au tout, sur la nature de ces ingrédiens.

» Votre fameux Buffon est aussi à-peu-près d'accord avec moi, quand il pense que les satellites des planettes sont des masses concomitantes, formées aux dépens de la matière de leur planette principale, comme les planettes elles-mêmes paroissent être formées aux dépens de la masse du soleil ; car il ne veut dire par là que ce que je viens de vous annoncer, savoir, que toute la nature n'est formée que des effluves sorties du corps du crocodile primitif; seulement je mettrai un correctif à son système : c'est que les êtres qui constituent l'univers, ne se sont point formés ainsi aux dépens les uns des autres, et que chacun d'eux est le produit d'une effluve particulière, et qui lui est propre.

» Au risque d'être accusé de plagiat moi-même, j'ajouterai que son système n'est pas nouveau, et qu'il a pu, s'il l'a voulu, le puiser dans d'autres philosophes ; car ce système, modifié par mes cor-

rectifs, a été rendu public en allemand, à Amsterdam, en l'année 1682; et je suis d'autant plus loyal en fesant une semblable déclaration, que celui qui, dans ce tems-là, a mis au jour cette découverte, a dit beaucoup de mal de moi.

LE CROCODILE.

CHANT 31.

Suite du cours scientifique du crocodile. Développement du système du monde.

» Le système de l'univers, formé de la manière qui vient de vous être exposée, reste dans ses mesures et dans ses lois, parce que les effluves légères n'ayant plus rien de grossier à perdre, ne peuvent pas s'élever plus haut, et la masse solide n'ayant plus d'évaporations subtiles à subir, la terre ne peut plus descendre. Mais comme le corps de ce grand crocodile, qui étoit moi, avoit pris la figure d'une circonférence, comme par là il embrassoit et comprimoit tout, et que la portion d'air qui étoit au centre, combattoit contre cette compression, ainsi que l'ont peint Newton et Kepler, par leurs lois de l'attraction et de la répulsion, il en résultoit que ce corps descendoit en tournant, et tournoit en descendant.

» Par une conséquence naturelle, il imprimoit le même mouvement à toutes les effluves de divers degrés qui sortoient de lui : voilà pourquoi tous les astres circulent ; et tel est le principe de la rotation.

universelle. (L'orateur s'arrêta là un moment ; puis il ajouta, comme à regret :) Une voix inconnue m'oblige à vous dire que c'est ce mouvement de rotation universelle, qui est cause que la nature entière est comme endormie, comme en somnambulisme, et ne connoissant rien de ce qu'elle fait, et vous pouvez regarder tous les êtres corporels qui la composent, comme les coqs à qui vous vous amusez quelquefois à mettre la tête sous l'aile, que vous étourdissez en les fesant tourner, et dont ensuite vous faites ce que vous voulez, sans qu'ils s'en apperçoivent ».

(Dès le commencement de ce discours, tous les auditeurs avoient voulu fuir, un peu par dédain, et beaucoup par frayeur : mais une force souterraine les retenoit malgré eux ; ils sentoient sous leurs pieds comme l'effet d'une pompe aspirante qui, à force d'attirer l'air, colloit leurs pieds à la terre, et les empêchoit de bouger de place. Quand ils entendirent cette singulière explication du système du monde, il y eut une rumeur considérable dans l'assemblée, et sur-tout parmi les académiciens, qui sont accoutumés depuis longtems à voir les choses autrement ; mais la même force qui les fesoit rester sur pied, sut bien aussi les faire taire : cette pompe aspirante étendit, par le moyen de leurs artères et de leurs nerfs, son action jusqu'à leur bouche, et à force de pomper l'air par en dedans, elle leur ferma si bien les lèvres,

qu'ils ne pouvoient les ouvrir, ni proférer un seul mot, ainsi qu'il en est des auditeurs condamnés au silence dans les écoles où certains professeurs ont beau jeu pour répéter leur leçon dans leur chaire. L'orateur continua donc ainsi tout à son aise :)

LE CROCODILE.

CHANT 32.

Suite du cours scientifique du crocodile. Formation des êtres particuliers. La pyramide.

» INDÉPENDAMMENT de ces bases fondamentales de la nature, il y eut quelques autres classes d'êtres produites par des effluves particulières sorties du corps du grand crocodile. Ces effluves prirent divers caractères, et parurent sous différentes formes; et comme quelques-unes avoient en elles une portion de vie, ou un globule d'air subtil ; cet air fesoit marcher ces formes dans tous les sens, et les fesoit errer sur la terre. C'est ce qui compose le règne animal.

» D'autres de ces effluves restèrent attachées à la surface de quelques parties charnues du corps du grand crocodile : c'est ce qui forme les arbres et toute la végétation. D'autres furent crispées en dedans, ou arrêtées entre cuir et chair ; et c'est ce qui forme les métaux.

» Vos doctes ne savent pas ce qu'ils doivent au courant de cet air subtil, qui ne pouvoit être contenu dans le fer ; parce que ce métal, est, comme vous le voyez, trop fusible au souffre. C'est pourtant cet air qui, en conséquente, se porte toujours

vers le nord, où, par son action, les principales effluves, qui sont ascendantes comme le feu, ont formé l'élévation du pôle, et ont fait qu'il y a plus de terre dans l'hémisphère boréal, que dans l'hémisphère austral. C'est lui aussi qui, par la même raison, est la véritable cause de la direction de la boussole vers le pôle septentrional, parce que l'air et le feu sont très-analogues; mais ce n'est pas à moi à leur révéler ces secrets.

» Toutes ces corporisations particulières, ainsi que celles qui formoient les bases fondamentales de la nature, devinrent comme autant de sens pour le grand crocodile, qui étoit moi; et antérieurement je n'en avois pas besoin, puisque j'appercevois et que j'approchois tout sans intermède. Aussi je me rappelle bien qu'à mesure qu'il se formoit de ces sens pour moi, je perdois en échange autant d'idées; ce qui paroît être absolument le contraire de ce que vos doctes vous enseignent aujourd'hui, puisque, selon eux, le moyen de vous retrancher les idées est de vous retrancher les sens; mais, selon moi, tout ceci n'est qu'une dispute de mots : je n'ai prétendu dire autre chose si non que toutes ces productions qui se formoient autour de moi, n'étoient plus que les figures corporisées de ce que je pouvois antérieurement appercevoir et connoître en réalité; et sûrement vos doctes ne prétendent autre chose, si non que vous avez besoin de vos organes pour puiser aujourd'hui dans ces figures corporisées le peu de réalité qu'elles peuvent avoir conservées; le tout afin que l'harmonie ancienne, et la

circulation primitive, s'entretiennent encore, autant que possible.

» Quand ce nouvel ordre de choses fut ainsi établi, je me trouvai à-peu-près souverain dans mon petit empire. Cependant je ne tardai pas à vouloir y jouer un autre rôle, dont je n'ai pas besoin de vous parler, puisque vous le répétez vous-même tous les jours; mais un génie puissant attaché sans doute à cette région des idées dont je ne jouissois plus, s'appercevant de mon dessein, et craignant que les dérangemens que j'avois occasionnés dans cette région de la primitive harmonie, n'allassent encore plus loin, commença par rompre cette forme circulaire que j'avois prise lors de mon changement d'état, et qui désormais devoit faire toute ma force; puis, remarquez bien ceci, je vous prie, il attacha ma queue à un écrou sous une des plus hautes pyramides d'Egypte que lui-même bâtit exprès avec quelques morceaux de granite, que mes propres effluves avoient formé.

» De l'écrou auquel il attacha ma queue, partoient quatre branches, qui s'étendoient chacune jusqu'à une des faces de la pyramide et en consolidoient la base; et si l'on fouilloit sous ces pyramides, on y verroit pourquoi, malgré les secoussses qu'elles ont éprouvées et qu'elles éprouvent tous les jours, elles ont cependant conservé leur exacte direction vers les quatre points cardinaux du monde.

» En me clouant ainsi, le génie qui avoit détruit

ma forme circulaire, me laissa la liberté de parcourir, avec le reste de mon corps, toutes les parties du globe, et dans tous les sens, en y mettant néanmoins la dure condition que toute la race des hommes, ainsi que celle de tous les bons génies, me combattroient dans mes entreprises, et ne m'en laisseroient tenter aucune, sans me contrarier de toutes leurs forces.

» A ce prix, j'ai le pouvoir de traverser toutes les entrailles de la terre, de m'allonger à mon gré jusqu'aux extrêmités du globe, et même au-delà, et de me resserrer jusqu'à une mesure de quinze ou vingt pieds, comme un crocodile ordinaire; enfin, quoique ma queue soit toujours fixée sous la pyramide, je peux tournoyer comme une fronde, et embrasser, dans mes divers circuits, toutes les contrées et tous les climats de l'univers. Aussi j'ai tellement usé des droits qu'on m'a laissés, que, malgré les conditions qu'on m'a imposées, je suis parvenu à porter une de mes mains jusques devant le soleil, dont, sans la clef que je vous donne, vous n'expliquerez jamais les taches. Je suis parvenu aussi, par les moyens dont je dispose, à me faire un nom assez célèbre, non-seulement en Egypte, mais encore dans plusieurs autres parties de la terre.

» Cette faculté de me mouvoir, que j'ai conservée, malgré le pouvoir qui me tient cloué sous la grande pyramide, et ce combat que j'éprouve de la part des bons génies, est la cause pour laquelle on n'a jamais pu, ni du temps d'Hérodote,

ni du tems de Strabon, ni du tems de M. Maillet, mesurer juste les dimensions de cette grande masse, que je tâche de tenir toujours en mouvement ; et c'est aussi la même cause qui a occasionné tant de diversité dans les décisions des académiciens, qui, tout-à-l'heure, ont voulu me soumettre à leur examen.

LE CROCODILE.

CHANT 33.

Suite du cours scientifique du crocodile. Députation des sciences.

» Ce n'est pas la seule difficulté qu'ils aient à éprouver dans leur carrière scientifique ; car j'ai usé de mes droits aussi bien sur les sciences que sur tous les autres objets que je pouvois atteindre. Aussi lorsque je commençois à établir mon règne, je reçus une députation de toutes les sciences en corps, qui me demandèrent de pouvoir exercer chacune leur talent dans mon empire. Je leur en accordai volontiers la permission ; mais ce fut en y mettant une condition indispensable que je crus nécessaire au soutien de ma gloire et de ma puissance. Je dis donc à la science mathématique, que je lui permettrois de compter, peser et mesurer dans toute l'étendue de ma souveraineté ; mais que ce seroit à condition qu'elle déposeroit à demeure dans mes archives, l'étalon du nombre du poids et de la mesure, et qu'elle s'en composeroit un comme elle pourroit.

» Je dis à la physique, qu'elle pourroit disserter sur les formes des êtres et s'occuper du mode ou

de la manière dont ils existent et dont ils opèrent, à condition qu'elle déposeroit dans mes archives, le pourquoi de leur existence ; parce que je perdrois trop à ce que cette connoissance se répandît. Par ce moyen je tins la physique entièrement sous mes loix, parcequ'il est impossible de connoître parfaitement le mode des êtres sans connoître la raison de leur existence, et que le *pourquoi* est la clef du *comment*, et non pas le *comment* la clef du *pourquoi*.

» Je dis à la chymie : vous venez d'entendre ce que j'ai dit à la physique. S'il est impossible de connoître le *comment* des êtres, sans en connoître le *pourquoi*, je puis bien vous laisser manipuler à votre gré toutes les substances chymiques ; mais me réservant la clef du *comment*, puisque je me réserve celle du *pourquoi*, vous ne pourrez rien décomposer ni recomposer qu'en apparence.

» Je dis à l'astronomie, qu'elle pourroit s'amuser à faire l'almanach de tous les corps célestes, et même à tracer les lois extérieures de leurs mouvemens ; mais que quant au pivot autour duquel ils circulent, et quant aux droits que j'avois sur eux, je défendois expressément qu'elle en parlât, et que ce secret devoit rester dans mes archives.

» Je dis à la botanique, que je la laisserois débiter ses systêmes sur la classification des plantes par leurs figures, par leurs sexes, par leurs fruits, par leurs calices, par leurs feuilles ou par leurs familles ; mais que je lui interdisois la seule classification véritable

qui est celle de leurs élémens constitutifs, et que cette clef seroit déposée dans mes archives.

„ Je dis à la médecine, que je lui abandonnois le soin de la santé des hommes; mais qu'il lui faudroit laisser dans mes archives, le secret si important de purger les substances médicinales elles-mêmes, avec lesquelles elle essayeroit de purger les malades, et que ce seroit à elle à y suppléer de son mieux.

„ Je dis à la musique, que je lui donnois la carrière la plus vaste pour peindre tout ce qu'elle voudroit; mais j'y mis deux conditions : la première, que le diapazon resteroit dans mes archives; la seconde, que la portée de sa voix et de ses instrumens seroit limitée à la gamme planétaire connue des nations; seulement, je n'imposai cette seconde condition que pour un tems, et jusqu'à ce que Herschell eût découvert une nouvelle planette qui seroit le grave d'une nouvelle gamme, et la tonique d'une nouvelle octave.

„ Je dis à la grammaire, que je n'avois ni permission à lui donner, ni limites à lui prescrire, parce que le vrai secret qui la concerne n'avoit pu être consigné dans mes archives, et qu'il appartenoit à un autre souverain que moi; que les archives de ce souverain là étoient toujours ouvertes, ce qui faisoit que la grammaire étoit si universellement pratiquée, quoique si universellement méconnue.

„ Je dis à la peinture, qu'il lui seroit libre de représenter tous les objets, soit physiques, soit mo-

raux, qui s'offriroient à ses crayons ; mais qu'elle seroit obligée de laisser dans mes archives le secret des couleurs vives, et par conséquent celui de faire des tableaux vivans, et qui présentassent aux yeux une véritable lumière.

» Je dis à la poésie, qu'elle auroit le droit d'exprimer à son choix tout ce qu'il y auroit de plus sublime ; mais qu'elle seroit réduite à faire des portraits d'idée et d'imagination : car les modèles devoient rester dans mes archives, à moins qu'elle n'eût l'adresse et le bonheur d'aller en puiser dans les archives de la grammaire.

Enfin, je dis à l'histoire, que je consentois à ce qu'elle rassemblât les actes des hommes ; mais que je me réservois la connoissance des articles secrets du contrat-social universel, et des mobiles cachés de tout ce qui se passe entre les nations : c'est ce qui fait que je tiens les peuples dans ma main, et que les historiens n'ont à peindre que le jeu apparent de ces espèces de marionettes, sans pouvoir rien dire des fils auxquels elles sont attachées et qui les font mouvoir.

» Je mis ensuite une condition obligatoire pour toutes ces sciences en général. C'est qu'il ne se feroit dans le ressort de chacune d'elles, aucune découverte dont on ne me communiquât la connoissance ; et qu'elles ne feroient aucun disciple, qu'elles ne l'eussent spécialement dévoué à ma gloire et à mon service.

» A ces mots, toutes les sciences sortirent con-

fuses, et gémissant tout bas des restrictions auxquelles je les avois soumises. Mais malgré tous les efforts qu'elles ont faits pour obtenir de plus amples franchises dans mon empire, je les ai tellement surveillées, qu'elles sont bien loin d'avoir atteint le but auquel elles aspiroient, et que l'impôt que j'ai mis sur elles, m'a rendu plus que je n'en attendois.

» Il est vrai qu'il y a quelques sciences particulières qui ne se trouvèrent point dans la députation, et à qui je n'eus rien à prescrire, puisqu'elles n'ont pas jugé à propos de me rien demander. Mais si elles ont cru pouvoir se passer de moi, je n'en ai que d'autant plus de raisons de me défier d'elles. Aussi m'ont-elles voulu souvent contrarier dans mes desseins. Heureusement que ma surveillance à jusqu'ici maintenu tous mes droits, et j'espère qu'elle les maintiendra encore plus à l'avenir.

(L'auditoire étoit toujours fixe et muet par le pouvoir de la pompe. Cet auditoire s'augmenta même en ce moment par une foule de curieux que l'impatience amena pour savoir ce qui se passoit, et ce qu'étoit devenue la commission académique. Mais à mesure que ces curieux approchoient de l'atmosphère de la pompe, ils étoient pris comme les autres, et étoient forcés de rester en place, sans mot dire).

(Ami lecteur, tâchez de percer dans cette immense vérité qu'il vient de vous offrir ici, peut-être malgré lui; et vous serez dédommagé de vos peines).

La voix ne s'interrompit pas pour cela, et elle continua ainsi ses instructions :

LE CROCODILE.

CHANT 34.

Suite du cours scientifique du crocodile. Etat de l'espèce humaine.

» Me voici arrivé à l'histoire de l'humanité ; et vous devez savoir à présent que mon règne actuel ne se borne pas seulement au domaine de la nature et à celui des sciences, mais qu'il comprend aussi celui de l'espèce humaine. J'avoue cependant que l'origine des hommes m'embarasse un peu, et que je n'ai pas encore pu deviner d'où ils viennent ; mais il me suffit de disposer d'eux comme ils m'en ont laissé recouvrer les droits.

» Le premier essai que j'ai fait de ma puissance à leur égard, dès qu'ils eurent posé le pied dans mon empire, ce fut de leur mettre aussi la tête sous l'aîle : figure que vous pouvez comprendre. Mais en leur mettant la tête sous l'aîle, je leur ai laissé l'usage des pieds, des mains et de la langue ; et comme je me suis réservé celui du cerveau, il faut qu'ils soient bien adroits, s'ils parlent, s'ils agissent et s'ils se meuvent autrement que selon ma volonté : aussi je les emploie journellement à l'exécution de mes plans, et je les tiens dans un véritable somnambulisme. Par

ce moyen je gouverne depuis long-tems les empires, comme je dispose des lois de l'univers.

» Cependant je conviens que c'est la faute des hommes si la chose est ainsi : car ils auroient bien des moyens de me contester ma souveraineté : mais ce n'est pas à moi à les en avertir. Je me bornerai même par prudence à ne vous parler de leur histoire, que depuis le déluge.

LE CROCODILE.

CHANT 35.

Suite du cours scientifique du crocodile. Histoire du genre humain.

» JE m'apperçus avant de commencer le tour du monde, que les hommes essayoient d'ouvrir un peu les yeux et de sortir de l'état où je les avois mis: alors je pris dans mes quatre pattes et dans ma gueule tout ce qu'elles purent contenir de la vase du Nil desséchée, qui est un vrai natrum, et qui forme toute la terre d'Egypte. Par sa qualité expansive et dissolvante, elle a la propriété d'obscurcir l'atmosphère dans une grande étendue, pour peu qu'on en jette en l'air; mais en obscurcissant les yeux du corps, elle a aussi la propriété de faire le même effet sur les esprits et sur l'imagination des hommes. Aussi avant de me mettre en route, je commençai par inspirer aux Egyptiens un tel respect pour les animaux (attendu que j'étois du nombre), que dans des famines que ce peuple éprouva par la suite, les habitans aimèrent mieux se manger eux-mêmes que de manger les animaux sacrés, ainsi que vous l'a appris Diodore. Il ne me fut pas difficile après cela, d'éta-

blir dans toute l'Afrique et dans bien d'autres lieux, le culte des fétiches de toute espèce, soit vivantes, soit mortes, parce que j'ai le pouvoir de parler partout, et dans tout, comme vous le voyez.

» Ma première excursion fut à la Chine. Je sus qu'un grand génie avoit communiqué aux hommes de cette contrée de magnifiques connoissances. Je me proposai d'aller en recouvrer quelques portions, si je pouvois, afin d'étendre d'autant mon empire sur la terre. Dans ma route je traversai tantôt sous terre, tantôt sur sa surface, toute l'Arabie, la Perse, la Sèrique, la Tartarie, le Tibet; le tout en m'allongeant selon mon gré, mais sans pouvoir me déclouer de ma pyramide. Et c'est par de semblables mouvemens onduleux que j'ai formé dans tout le globe, les vallées, les chaînes des montagnes et le lit des fleuves. Voilà pourquoi aussi on ne voit pas une ligne droite sur le corps terrestre.

» Je trouvai les Chinois en pleine jouissance de beaucoup de lumières, et sur-tout d'une superbe vérité, pour laquelle deux mille ans après, vous avez vu Pythagore vouloir immoler cent bœufs : ils l'avoient même portée à un tel dégré audessus de lui,

Qu'ils pouvoient hardiment en immoler cent mille.
Mais ma terre d'Egypte, en miracles fertile
Sçut si bien sur ce point leur brouiller le cerveau,
Qu'aujourd'hui c'est beaucoup s'ils immoloient un veau.

» Ce fut à un des plus fameux sectateurs de *Fo*

que je m'adressai ; et après l'avoir un peu travaillé, je lui promis d'attacher son nom et sa gloire aux plus grands évènemens qui devoient remplir l'univers jusqu'à la fin du monde, s'il vouloit seulement me confier quelques-uns de ses secrets, et donner cours à quelques-uns des miens dans son pays. Flatté de l'espoir que je lui faisois envisager, frappé des preuves dont j'appuyois mes promesses, l'échange fut bientôt fait entre nous deux. Alors, muni des importantes lumières de *Fo* qui me manquoient mais que je frelatai un peu, et ne doutant plus du succès de mes entreprises, je partis sur-le-champ pour aller faire usage de mes provisions sur la terre, pour acheter par leur moyen tout ce que les hommes pourroient me vendre en retour, et pour les acheter ainsi peut-être eux-mêmes les uns par les autres selon que les tems le permettroient.

» J'étendis d'abord une de mes pattes jusqu'au Japon. J'offris de mes provisions au Dairi, qui, grâce à ma terre d'Egypte, les trouva meilleures que celles de *Fo* dont il s'étoit nourri jusque-là ; et moyennant quelques petits secrets que j'obtins de lui à son tour, je le fis empereur du Soleil, et c'est depuis ce tems là que ses successeurs ne sortent jamais de leur palais, quand il y a de la lune, dans la crainte de s'encanailler.

» Après une légère excursion dans le Nord, où *Odin* consentit à se laisser arracher un œil, à condition que je le rendrois le plus grand devin du pays ; je continuai ma route autour de la terre, en ne co-

toyant d'abord que ses confins, afin de la circonvaller toute entière ; et j'eus soin de gagner ainsi tous les chefs des postes avancés. Mais il faut qu'il y ait dans la nature des caps bien redoutables, car le promontoire des tempêtes qui a illustré le Camouens n'est rien auprès de certains points du monde que j'ai rencontrés ; et si la fiction de ce poëte a paru si imposante, que seroit-ce donc s'il eût connu comme moi la réalité ?

» Quand ma course extérieure fut terminée, je me rapprochai de l'intérieur de l'Asie. Là je fis un traité avec la fameuse Sémiramis, par lequel, en donnant à quelques-uns de mes adjudans, des places dans son temple de Bélus, elle devoit jouir de toute l'illustration qui a signalé son règne. Je fis inventer les livres par la famille de Chanaan, qui ne tarda pas à les propager chez ses voisins. j'établis le goût des raisonnemens et des disputes parmi les brachmanes et les talapoins ; je rendis le Lama vénérable au suprême dégré chez les Tartares ; je promis pour l'avenir la surabondance de l'or au grand Mogol, et je délivrai sur-le-champ de superbes titres généalogiques aux Indiens : le tout en échange de la doctrine de *Fo* que j'obscurcissois dans tous ces pays.

» Quand j'eus ainsi mis à-peu-près toute l'Asie en combustion, je revins en Egypte pour y renouveller ma provision de terre du pays ; mais sur-tout pour y mettre en mouvement le célèbre Sésostris, qui étoit compris pour beaucoup dans le traité secret que j'avois fait à la Chine ; je lui en donnai des signes

non équivoques : aussi il ne cessa d'immoler à son humeur guerrière tous les peuples que j'avois livrés à son glaive ; et c'est en me mêlant un peu de ses exploits, qu'ils ont parus assez extraordinaires, pour que les savans aient regardé Sésostris lui-même comme un personnage fabuleux : pour moi, qui sais mieux qu'eux à quoi m'en tenir, je vous déclare que c'est à cet esprit guerrier qu'il a semé dans les divers théâtres de ses conquêtes, renforcé de la nouvelle doctrine de *Fo*, que je dois les pouvoirs dont j'ai joui depuis, de bouleverser tout l'univers.

» En effet, je passai bientôt dans la Grèce, où, pendant un festin royal que donnoit la belle Hélène, je jetai dans sa coupe une goutte du sang du vaillant Pâris, imprégnée de ce double esprit ; et telle est l'origine de la guerre de Troye. Ne soyez point étonnés que cette belle Hélène ait eu une fin tragique, ainsi que l'infortunée Polyxène ; elles étoient aussi un article de mon traité avec Sésostris.

» Par une suite de mes engagemens, je retournai dans l'Assyrie pour y fixer une ère fondamentale de l'histoire du genre humain, dans le renversement du royaume de Sardanapale ; mais j'étois pressé d'étendre une de mes pattes jusqu'à Rome, pour y fonder cette nation guerrière qui, selon mes engagemens et le besoin que j'ai de remuer, devoit envahir un jour la Grèce et une partie de l'Asie. J'eus un peu d'ouvrage pour faire passer le peuple romain de la simplicité du roi Arunce, qui n'avoit que deux chiens pour régiment des gardes, jusqu'au faste de Néron

et de Domitien ; mais graces à ma vase du Nil, je lui fis éprouver tant de révolutions, que j'assouplis son caractère, que je lui mis aussi la tête sous l'aile, et que j'ai fait de lui tout ce que j'ai voulu.

» Cependant la race des génies et des hommes me donna un peu sur les doigts lors des commencemens de la république ; ils ne me ménagèrent pas non plus en Grèce, où les dons les plus redoutables pour moi s'étoient venus reposer dans Pythagore : mais je pris des précautions pour que tout ce qui sortiroit de lui fût un peu défiguré. Aussi Pythagore avoit eu la sagesse dans l'esprit et dans le cœur ; mais son disciple Socrate l'eut beaucoup plus dans le cœur que dans l'esprit ; et la chose allant toujours en décroissant, son disciple, le fameux Platon, eut la sagesse plus dans l'esprit que dans le cœur ; Aristote, disciple de Platon, l'eut plutôt dans la mémoire que dans le cœur et dans l'esprit ; enfin, son royal disciple, Alexandre, ne l'eut que dans l'estomac et au bout de son épée ; et c'est où je l'attendois pour l'envoyer en Assyrie dissiper un peu les riches successions de Cyrus.

» Pendant ces préparatifs dont l'effet, quoiqu'éloigné, ne pouvoit manquer, je fis un voyage très-court en Egypte, pour y aller traiter l'armée de Cambise égarée dans les déserts, comme je viens de traiter les deux vôtres ; et c'est pour cela que les historiens n'ont jamais pû savoir ce qu'elle étoit devenue.

» Dans la route, je passai sous la presque île

de l'Eubée, où j'occasionnai un tremblement de terre assez violent pour engloutir la ville d'Atalante; et ce n'étoit qu'une petite répétition de ceux que je méditois à d'autres époques, et particulièrement de celui qui est arrivé dans votre siècle à la province de Chensi, où j'ai écrasé nombre de villes en y jouant à la boule avec des montages; tant mes mouvemens sont de nature à se faire remarquer!

» J'étois pressé de revenir à Rome pour y fomenter des querelles avec Carthage, avec l'Espagne, la Grèce, l'Asie mineure et la Judée. Vous êtes trop instruits pour que j'aie besoin de vous retracer tous ces faits. Je ne dois pas me plaindre de mes succès. Graces aux Tarquins, aux Appius, aux Marius, aux Sylla, aux Cinna, aux Pompée, aux César, aux Tibère, aux Caligula, j'ai assez agité cette nation au-dehors et au-dedans, pour lui faire un peu payer le mal qu'elle a fait aux autres. Dans une de mes courses, je passai sous terre près de Naples, où, par la rapidité de mon mouvement, j'enflammai plusieurs matières combustibles, dont l'explosion éclata par le mont Vésuve, et qui engloutirent Pompeia, Herculanum, Stabia et d'autres villes.

» Je ne pouvois agiter Rome que dans le genre des furibonds; elle n'avoit pas assez d'esprit pour que je me servisse avec elle de tous mes moyens.

» Aussi, dégoûté d'elle, je me rendis dans les régions septentrionales, où le borgne Odin me servit grandement pour exciter tout le nord à la révolte, contre ces mêmes Romains que j'avois rendus comme

les rois de l'univers. Goths, Vandales, Scythes, Huns, Lombards, Hérules, obéirent à son impulsion et à la mienne, bien plus qu'à l'impulsion guerrière. Je les détachai ainsi de tems en tems contre ce colosse dont, à chaque attaque, ils emportoient toujours pied ou aile. Sans cela, ils ne se seroient pas maintenus indépendans de ce peuple impérieux. Toutefois, je devois un jour les agiter à leur tour les uns par les autres, comme vous l'avez vu depuis dans l'histoire, parce qu'Odin n'avoit plus qu'un œil, et que tous ceux qui se disoient ses affidés se disputoient à qui se l'approprieroit.

» Lorsque j'agitois ainsi l'occident, l'orient devenoit trop tranquille par le pouvoir des génies qui y avoient ramené la paix ; il me fallut y voler pour le réveiller de son assoupissement. Je me rendis à l'instant dans l'Arabie. Là, grace à la négligence de ceux..... [*Il fit une pause.*], je trouvai dans Mahomet un homme selon mon sens, et analogue à mes desseins : je l'engageai à prêcher à coups de sabre, ayant bien formé le projet de l'opposer aux.., [*Il fit une seconde pause.*] et par conséquent aux.... [*Une troisième pause* ;] car Mahomet avoit trois yeux, attendu que, pour mieux le déterminer, je lui avois donné celui dont Odin s'étoit défait.

» C'est ce qui fit que par lui et ses successeurs, il étendit si rapidement et si loin ses conquêtes dans l'Asie et dans l'Europe, et qu'il fut près même de subjuguer toutes ces nations septentrionales que j'avois lâchées contre les Romains. Mais je ne sais

où Martel avoit aiguisé l'épée qu'il lui opposa : sans elle, toute l'Europe porteroit le turban.

» Je pris ma revanche dans les croisades que je fus bien aise de voir paroître, mais que je n'aurois pas pu inventer. J'en profitai assez pour que l'occident fût molesté : aussi, moyennant les complaisances d'Eléonore de Guyenne pour Saladin, en a-t-il coûté, dans un seul article, environ trois millions d'hommes à l'Europe.

» Pendant ce tems-là, Gengiskan ne m'en immoloit guères moins dans l'Asie, parce que je reportai bien vîte sur lui le charme que j'avois mis sur Mahomet, et qui n'avoit pas assez prospéré dans l'occident. C'est moi aussi qui, avec une portion de ce charme, établis une pomme de discorde entre Naples et la Hongrie, et ensuite entre Naples et l'Aragonois ; discorde où mon commissaire Procida se distingua en préparant le massacre de tous les Français dans la Sicile.

» Je fis bientôt après un traité avec *Cecco d'Ascoli*, dans lequel je lui fis part de la plus grande partie des différens secrets que j'avois recueillis dans mes courses ; et il me promit en retour d'exercer avec le plus grand soin et la plus grande assiduité, les pouvoirs que je lui avois donnés sur les astres : il est vrai qu'il finit par être brûlé vif, mais ce ne fut pas sans avoir rempli ses engagemens.

» Aussi c'est par son influence que dans la suite les orientaux me servirent de nouveau en s'emparant de Byzance, de l'île de Rhodes, en venant menacer

jusques dans Vienne les dernières images des César, et enfin en abolissant le premier empire des romains. Par sa même influence et dans le même siècle, je fis découvrir aux Portugais un passage par le cap de Bonne-Espérance; je fis aller *Colomb* en Amérique, et j'étendis grandement la puissance de l'Espagne. J'enchantai l'Europe par l'imprimerie que j'avois apprise depuis long-tems en traitant avec mon chinois, mais dont je lui avois promis de ne pas faire usage avant cette époque; et ce présent que j'ai fait aux hommes, me rend plus que celui de la poudre à canon que je leur avois fait le siècle précédent, parce que c'est à qui s'empressera le plus par ce moyen de montrer tout ce qu'il sait, et de mettre au jour tous ses secrets. Or j'aime beaucoup à apprendre les secrets des hommes depuis que j'ai perdu ceux que je possédois par ma nature.

» Ce n'est point sans motif que j'ai choisi le quinzième siècle pour offrir à l'univers toutes ces merveilles. Ce n'est pas non plus sans motif, que j'ai choisi le règne de Louis XV, pour venir en personne me montrer sur les bords de la Seine; et le tout à cause du moule du tems que je veux conserver. Mais à quelque époque que je fasse mes présens, j'ai soin de ne rien prêter en ce genre qu'avec usure; aussi les Arabes n'ont pu échapper à Thamas-Kouli-Kan; les Portugais ont été chercher des épices qui leur brûlent le sang; les Espagnols trouvèrent la mort dans leurs plaisirs en Amérique, après y avoir cherché l'or dans le sang de ses habitans, et chez eux je leur ai

donné l'inquisition, qui est comme l'abrégé et l'élixir de toutes mes industries. Enfin Mahomet lui-même, malgré ses trois yeux, est prêt à perdre la vue.

» J'irois contre mes intérêts, si je vous expliquois davantage quelle est cette usure que j'exige finalement de tous ceux que je favorise. je vous en ai dit assez en vous confiant ce que je retire de l'imprimerie. Quant à la poudre à canon, et à toutes les inventions destructives dont les hommes se servent, elles ont un but au moins aussi utile pour moi; mais qui ne peut être connu sur cette terre. Car ceux-là n'ont pas trouvé la clef toute entière, qui ont dit, que les meurtres et les batailles étoient une suite de la grande ardeur de la soif qui me dévoroit et que je ne pouvois étancher qu'avec du sang, n'ayant pas d'autre liquide à ma disposition. Il vous suffit de savoir combien tous ces moyens puissans et redoutables m'ont rendu depuis deux ou trois siècles. La guerre de trente ans, les différentes brûlures d'hérétiques, la ligue, la fronde, les deux guerres de succession en sont pour moi des témoignages incontestables.

» j'ai été amplement secondé dans mes succès de différent genre, sous le plus long règne des rois français. L'Europe par son moyen a été long-tems en feu dans les champs de bataille, par le canon; et dans les cabinets et les écoles, par les savantes futilités des assemblées doctorales, où j'ai toujours une place marquée: et le profit que j'ai fait à la découverte des Indes et de l'Amérique, c'est qu'actuellement il ne me faut plus qu'une allumette pour embraser le globe.

Ainsi la politique, sur toute la terre, est devenue, par mon ministère, comme une partie d'échecs qui commence toujours et qui ne peut plus finir, parce que les puissances qui en forment les diverses pièces, peuvent bien se prendre les unes et les autres; mais elles ne peuvent me prendre, moi, qui en suis le roi, et elles ne savent pas me faire mat : aussi les génies, mes adversaires, sont-ils entièrement déroutés aujourd'hui.

» Sous le règne actuel, le canon a eu un peu moins d'emploi; mais les livres en ont eu un prodigieux, d'autant que quand les matières sembloient épuisées, j'avois, grace à la nouvelle doctrine de *Fo*, et à l'influence de *Cecco d'Ascoli*, le moyen d'y remédier. C'est ce qui me fit inventer tant d'associations singulières.

» On a eu tort d'accuser généralement de fourberies, les membres qui les composent : la plupart ne sont pas maîtres de leurs mouvemens : c'est une vapeur active que je leur souffle par fois, afin de leur faire faire des actes extraordinaires. D'ailleurs, il y a de ces sociétés qui ne m'appartiennent qu'en second, et qui ont commencé par être sous la loi des bons génies. Il y en a que je dirige encore, mais que les bons génies me menacent tous les jours de soustraire à mon empire. Il y en a que nous gouvernons par indivis, les bons génies et moi; mais, dans toutes, je n'oublie rien pour m'accréditer dans l'esprit des hommes, aux dépens de la puissance qui ne cesse de me combattre; et sur

cela, je ne laisse pas de trouver quelques hommes assez dociles.

» C'est pour les payer de leur confiance en moi, et de leur docilité que je les ai livrés au pouvoir de ces diverses sciences mutilées que j'ai laissées s'établir dans mon empire ; c'est pour cela que j'ai fait professer aux philosophes de ce siècle toutes ces doctrines qui ont appris aux hommes que tout n'étoit rien ; que les corps pensoient, et que la pensée ne pensoit point ; que l'on n'avoit pas besoin de recourir à un sens moral, pour expliquer l'homme ; mais qu'il falloit seulement lui apprendre à faire des idées. Je ne les ai point avertis de la contradiction de ces doctrines, qui me sont si profitables ; car ils verroient bientôt que s'il n'y avoit rien de moral dans le mobile et le jeu de leurs idées, il leur seroit inutile de chercher à les faire et à les rendre plus parfaites, puisque leur nature physique devroit se charger de l'entreprise, comme elle se charge de perfectionner tous vos sens ; mais je leur ai persuadé en même tems que cet homme, moral ou non, n'avoit point été altéré depuis son origine ; que, par conséquent, il n'avoit besoin d'aucun mode de restauration : ce qui, dans une seule phrase, offre la mesure de leur logique, et me donne un avantage immense sur le plus redoutable de mes adversaires.

» Je leur prépare de nouvelles récompenses pour le tems où j'aurai trouvé encore parmi eux de plus grands renforts ; car je ne puis agir qu'avec ce qu'ils me donnent : je leur ferai donc trouver alors des

secrets si étonnans, par le magnétisme et le somnambulisme, qu'ils pourront à la longue se mettre à ma place, et que je pourrai vaquer plus librement à d'autres occupations : je les étourdirai si bien, que les particules des corps qu'ils auront obtenues par leurs manipulations, ils les donneront comme étant les échantillons de la nature, tandis qu'elles ne sont que les échantillons de sa démolition et de ses brisures ; car, quand je voudrois le taire, vous n'ignorez pas que l'un de vos plus célèbres comédiens leur avoit donné cette leçon d'avance, en portant sous son bras une pierre qu'il montroit bêtement comme l'échantillon d'une maison qu'il avoit à vendre.

» Je leur ferai dire un jour que l'eau n'est point un élément, parce qu'ils la réduisent en vapeurs ; comme si un morceau de glace n'étoit pas un corps solide et palpable, parce qu'on peut le réduire en eau, et comme s'ils avoient jamais joui d'un élément pur, pour oser prononcer sur sa nature.

» Je leur ferai dire au contraire que le souffre est une substance simple, parce qu'ils ne savent pas se rendre compte de ce qui le constitue ; et ce sera là un des tours les plus adroits que je puisse leur jouer : car si je viens à leur persuader que le souffre est simple, il faudra bien qu'ils me croient simple aussi, attendu que le souffre et moi nous le sommes autant l'un que l'autre.

» Je leur ferai trouver un nouveau secret pour la reproduction de l'espèce humaine. Malheureusement

le beau sexe ne s'en accommodera point, parce qu'il n'en auroit par là que les charges.

» Je mettrai dans leur esprit assez de variation pour qu'il y en ait parmi eux qui ne croyent à rien, et qui cependant aillent consulter des sorciers et des tireuses de cartes.

» J'inspirerai à un grand navigateur l'idée de se faire initier aux cérémonies des habitans d'Owhyhe ; et cela le conduira à être mangé par ces antropophages ; car je peux mener loin les hommes avec les cérémonies.

» Je confirmerai les géomètres dans l'opinion où ils sont depuis long-tems, que les racines sont des puissances mises en fraction : comme si les puissances de la nature pouvoient se fractionner, et subir une autre loi que d'être comprimées, et qu'ainsi les racines pussent être autre chose que des puissances en compression.

» Je ferai naître dans quelques têtes l'idée d'établir par toute la France de belles écoles scientifiques, et de généraliser le mode d'une instruction universelle, grandement favorable à mes desseins ; mais garre à la main qui pourra bien jeter quelque pierre dans le front de quelque Goliath ! et sur-tout garre au défaut de finances, qui fera peut-être supprimer l'établissement ! Ah ! sans ces inconvéniens, quels fruits n'aurois-je pas retirés de cette Encyclopédie animée, qui, pullulant sans cesse, eût successivement étendu mon règne sur toute la terre !

» Mais le moment arrive où je serai amplement dédommagé. La raison va naître ; bientôt elle

fleurira : c'est à moi qu'on en sera redevable ; c'est moi qui aurai fait revivre la philosophie, en la purgeant de tout ingrédient qui ne viendra pas de moi. Les nations, pour ce service éminent que je leur aurai rendu, m'élèveront des autels, et diront hautement : Vive le crocodile ! Honneur et hommage au crocodile !

LE CROCODICE.

CHANT 36.

Projets audacieux du crocodile, renversés.

SOIT que le crocodile eût des partisans dans l'auditoire, soit que le magisme de sa parole opérât naturellement, on entendit en effet parmi les spectateurs répéter ces derniers mots : Vive le crocodile ! Honneur et hommage au crocodile ! On vit même quelques-uns des assistans s'incliner comme pour l'adorer, et un autel colossal se former subitement devant lui. On vit en même tems une tête encore plus colossale se former au sommet du crocodile, ou de cette colonne mobile qui avoit fixé tous les yeux, et d'où étoient sortis de si étranges discours. Cette tête étoit belle en apparence, et avoit à l'extérieur des proportions assez régulières. Elle portoit écrit sur le front : *Les sciences universelles* : mais ce n'en étoit que le fantôme ; parce que soit que le crocodile se soit vanté, en disant qu'il tenoit réservé dans ses archives ce qui est comme le principe de vie des sciences, soit que ce principe de vie soit déposé ailleurs, il est évident que cet esprit vivificateur leur manque, par les soins et les tourmens continuels que les hommes se donnent par-tout pour y suppléer.

C'étoit cependant par ce phantôme des sciences universelles, que le crocodile espéroit obtenir les hommages les plus honorables ! Mais à peine cette tête fut-elle posée sur lui, qu'elle perdit de sa beauté, et de la justesse de ses proportions ; et lui-même vit bientôt tout son espoir s'évanouir ; car il se présenta aussitôt dans les airs, en face de lui, une jeune fille de l'âge d'environ sept ans, que quelques-uns ont cru depuis être madame *Jof* elle-même, sous une autre forme. Quoiqu'il en soit, cette jeune enfant avoit à la bouche un chalumeau d'or, avec lequel elle souffla sept fois sur cette tête. A chaque fois, cette tête sembloit diminuer de volume ; et à chaque fois aussi, l'autel colossal diminuoit de hauteur, jusqu'à ce qu'enfin, à la septième fois que l'enfant souffla, il ne resta plus rien de cette tête ; et l'autel fut tellement réduit à fleur de terre, qu'on n'eut plus le moyen de le discerner.

A ce septième coup, soudain le crocodile
Remit dans son étui la colonne mobile.
Le trou qu'il avoit fait se referma si bien,
Que sans des yeux *ad hoc*, on n'y connut plus rien.
Alors chaque auditeur cessa d'être enchanté ;
Et chacun d'eux n'eut pas plutôt sa liberté,
Qu'il vola vers Paris, pour y conter l'histoire
Dont l'orateur avoit étonné l'auditoire.

LE CROCODILE.

CHANT 37.

Stupeur des Parisiens. Décret académique.

COMMENT peindre la stupeur des Parisiens au récit de tant de merveilles ? Ils se seroient cependant plus livrés à l'admiration si la frayeur n'eût pas continué à travailler leur courage, et la faim à travailler leur estomac.

Mais le zèle de la gloire académique l'emportant dans l'esprit des commissaires sur tous ces maux, ils s'empressent de faire leur rapport à l'assemblée ; chacun des membres fait un saut, en apprenant une doctrine et des explications si différentes de ce qu'on leur a enseigné jusqu'alors. Après un quart d'heure de silence, où l'embarras et la confusion occupent tous les esprits, on va aux voix ; et par l'organe du président qui recueille les avis :

Ordonné de fouiller dans les bibliothèques,
Dans les traditions Guébres, Teutones, Grecques,
Pour tâcher d'expliquer tout naturellement
Un fait qui, dès l'abord, semble un peu surprenant.
Car sur un tel sujet, avec tant de lumière,
Il nous seroit honteux de rester en arrière ;
Et pour sauver ici l'honneur de notre nom,
Il faut absolument que nous ayons raison.

LE CROCODILE.

CHANT 38.

Plaie des livres.

CHACUN d'eux se détache et court avec empressement, compulser les bibliothèques publiques et particulières ; jamais l'esprit de recherche ne les anima d'une pareille ardeur, parce que jamais il ne se présenta une occasion si urgente.

Mais, ô merveille étrange ! ô prodige inoui !
Dont l'œil humain sera tellement ébloui,
Qu'ici la vérité ne paroîtra plus vraie !
Apprenez-donc qu'il faut joindre une onzième plaie
A celles que Moses, sur l'Egypte autrefois,
Avec tant de succès répandit par sa voix.

En effet, une plaie tomba subitement sur tous les livres. Et qu'elle plaie ! Ce ne furent point des rats qui les rongèrent ; ce ne fut point le feu du ciel qui les consuma ; ce ne furent point les ténèbres qui les dérobèrent à la vue ; ce ne furent point les eaux de la mer rouge qui les inondèrent : ce fut une certaine humidité relâchante qui porta la débilité dans toute leur substance, et qui transmua comme en une pâte molle, de couleur grisâtre, papier, parchemin, carton, couverture et généralement tout ce qui les

composoit ; phénomène qui avoit été annoncé par quelques étoiles nébuleuses qu'on avoit vues se promener quelques jours auparavant dans plusieurs bibliothèques.

Enfin à contempler un pareil changement,
On n'eût pu s'empêcher de croire fermement,
Que pour se divertir, quelque méchant génie
Eût voulu, pour les chats, faire de la bouillie.

Ce qui peut encore le faire croire davantage, c'est qu'en même tems, il parut tout-à-coup, dans tous les lieux où se trouvoient ces savans, une quantité de femmes ressemblantes à des bonnes et à des nourrices. Elles parurent toutes avec une cuiller à la main, sans qu'on sût d'où elles venoient, et comment elles avoient fait pour entrer ; et sur-le-champ, prenant de cette bouillie grisâtre avec leur cuiller, elles la portent à la bouche de tous ces savans.

Ceux-ci frappés sans doute par le même pouvoir magique, oublient l'objet qui les avoit amenés ; l'appétit prend en eux la place du désir de la science, et voyant cette pâte molle et grisâtre que les nourrices leur présentent, ils se jettent dessus avec toute la voracité de la faim ; et ils ne cessent d'avaler que quand ils en ont jusques par dessus les oreilles, et que quand les nourrices se sont retirées.

LE CROCODILE.

CHANT 39.

Résultat de la plaie des livres.

C'EST alors que l'on put juger le projet du génie qui avoit versé une si énorme plaie sur les livres. Le mélange qui s'étoit fait lors de leur décomposition, se fit aussi dans les idées de ceux qui venoient de s'en nourrir; ils sortirent de là avec une telle confusion de pensées et de langage, que la tour de Babel, en comparaison, étoit un soleil de clarté; parce que tous parloient ensemble, et que chacun d'eux parloit de toutes les sciences à la fois.

Triste spéculateurs, infortunés humains!
A quoi vont aboutir les œuvres de vos mains!

Encore si ce fléau s'étoit borné à la capitale! Mais il étoit général par toute la contrée; que dis-je! par toute la France, excepté un seul cabinet qui nous sera connu en tems et lieu. Ce fléau s'étendoit non-seulement sur les livres déjà existans, mais sur ceux qui n'existoient pas encore, puisqu'il avoit agi sur toutes les matières qui peuvent servir à transmettre nos pensées à la postérité; et nos savans n'avoient plus à leur disposition une seule feuille de papier où ils pussent même écrire un simple programme.

LE CROCODILE.

CHANT 40.

Courte invocation à ma Muse.

MUSE, savante Muse, quels tableaux ne pourrois-tu pas nous tracer si tu voulois employer ici tes crayons! Tu nous peindrois le bouleversement général de la France; la perte irréparable de toutes les généalogies; l'anéantissement de tous les traités politiques, de tous les contrats civils, de tous les témoignages écrits de la fidélité des amans, des annales de l'histoire de nos pères, des dépôts des vérités religieuses, et de tout ce que l'ignorance et la mauvaise foi y ont substitués, enfin tous les esprits abandonnés à des ténèbres épouvantables, et à une incertitude pire que le néant, et le tout parce qu'ils n'ont plus de papier.

Mais tu as tant de faits à nous raconter, que tu ne peux t'amuser à nous dessiner longuement tous ces tableaux, comme un peintre qui pourroit disposer de tout son tems.

Au moins trempes un moment tes pinceaux dans les plus vives de tes couleurs, pour nous peindre celui de tous ces faits qui te paroîtra le plus frappant.

On vit donc arriver en hâte un de ces commissaires envoyé par l'académie. Soit qu'il eût les fibres du cerveau plus électriques que ses confrères, soit qu'il

eût mangé davantage de cette pâte grisâtre dans laquelle s'étoient convertis tous les livres ; une fureur de paroles, de citations et d'interprétations s'empare de lui ; et se présentant devant l'académie, il commença ainsi son discours :

(Ami lecteur, je dois vous prévenir qu'au milieu de cette confusion, il lui échappoit de tems en tems quelques éclairs instructifs, quelques vérités profondes et respectables, qui ne sont guères accoutumées à se manifester par la bouche des académiciens. Je sais même de bonne part que chaque fois que ces éclairs et ces vérités lui échappoient, il éprouvoit une sorte de violence secrète, comme si quelque puissance supérieure le pressoit, et le forçoit malgré lui à rendre hommage à la lumière; et vous ne devez pas être surpris des effets de cette puissance, si vous êtes persuadé que le mensonge n'est pas exclusivement ce qui domine l'homme ici bas, et si vous vous rappellez jusqu'où s'étendent les droits du vertueux *Eléazar*, et la surveillance de la société des Indépendans. Vous tenant donc pour averti sur ce point, écoutez maintenant le discours que notre orateur prononça).

LE CROCODILE.

CHANT 41.

Rapport de la commission scientifique à l'académie.

» MESSIEURS, La perruque de l'empereur Commode, si l'on s'en rapporte à la description que nous en a faite Lampride, est ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans le monde. Aussi le poëte Ossian l'avoit-il toujours présente à l'esprit lorsqu'il chantoit les blonds cheveux des belles Calédoniennes; parce que la différentielle de la tangente d'un arc est égale à la différentielle de cet arc divisé par le quarré de son cosinus: car quand même vous nous auriez envoyés à la plaine des Sablons, prendre des informations sur un phénomène que le peuple appellera sans doute un prodige, la paragoge proslambanomenos n'en auroit pas moins été ajoutée au dessous de l'Hypate-Hypaton, comme nous l'enseigne le petit Albert.

Le Président: Orateur, remettez-vous dans votre assiette.

» Oui, messieurs, laissons le vulgaire ignorant donner le nom de prodige aux choses qu'il ne peut comprendre; il n'est point, comme nous, naturalisé avec les sciences: il n'a point été alimenté comme

nous, dès le berceau, de l'enfantine nourriture des livres ; *et Dieu n'aime que celui qui habite avec la sagesse*, disoit Salomon. Ces profanes vivent trop éloignés de nos sanctuaires, pour avoir quelque accès auprès de la vérité ; pour nous, qui passons nos jours à sa cour, il n'est rien dont l'explication doive nous embarrasser.

» Sans recourir aux savantes collections de l'abbé Muratori et du père Mont-Faucon, n'avons-nous pas pour témoin tout l'ordre Teutonique, ainsi que la grammaire de Restaut ? Ne savons-nous pas même que le logarithme de moins *un*, a une infinité de valeurs toutes imaginaires, puisque, hors de *un*, il ne peut exister aucunes valeurs qui soient réelles ?

» Aussi les mathématiques sont une science qui ne pénètre pas jusqu'à notre essence radicale et intégrale. Il semble que ce qui les apprend et les sait en nous, est un être moindre que nous et autre que nous. Comment cela seroit-il autrement, puisque, ne connoissant point la racine de *deux*, nous ne pouvons être parfaitement sûrs de toutes les autres racines qui se montrent après ce nombre ; attendu que c'est par lui qu'elles doivent passer, et qu'ainsi nous ne savons d'où elles viennent, par où elles marchent, ni où elles arrivent ? En nous n'avons autre chose en ce genre que de l'approximatif, parce que nous ne tablons que sur des données et des suppositions, dont la valeur n'est pas même connue de ceux qui nous les présentent. Pilpay n'est pas le seul qui ait passé son tems dans des fictions.

» Nous n'avons pas besoin cependant de nier les faits, dans la circonstance dont il s'agit, comme, entre nous, cela nous est arrivé quelquefois, lorsque nous ne savions pas comment nous en tirer. Oui, convenons que les deux armées ont été avalées; convenons qu'une colonne monstrueuse s'est montrée, et a englouti tous les champions; convenons qu'une voix extraordinaire s'est fait entendre; convenons même, s'il le faut, que l'animal en question est un véritable crocodile. L'homme, sur la terre, peut-il croire y remplir son emploi, s'il y est un instant sans prophétiser?

» Que résultera-t-il de là contre notre gloire et nos connoissances? On nous a bien dit que nous ne parlions que de la couverture du livre de la nature, et jamais de son esprit: qu'en peignant avec tant de soin les couleurs, les dimensions et les formes des plantes et des animaux, ou en calculant les mouvemens des astres avec une précision scrupuleuse, mais ne sachant pas un iota sur la destination de toutes ces choses, nous étions comme quelqu'un qui prétendroit avoir donné le portrait moral et physique d'un homme, quand il auroit donné la description de ses habits. C'est par là que Trimalcion, en présentant à la cour de Mandane le fameux imprimeur Christophe Plantin, né à Mont-Louis près de Tours, surprit beaucoup les sept sages de la Grèce. Or, si Leibnitz a été persécuté par Galilée, pour avoir apperçu le premier la pesanteur de l'air, Néron n'a pas eu si grand tort d'en vouloir à l'abbé de Pétrone.

Le président : Orateur, vous faites des anachronismes ; reprenez-vous.

„ Nous avons bien su nous passer de la philosophie occulte de Cornelius-Agrippa, pour apprendre aux hommes comment étoient toutes choses ; nous leur avons bien donné, sans cela, des explications de tous les phénomènes de la nature, et nous avons simplifié tellement les sciences, que :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

„ Mais, messieurs, en apprenant aux hommes comment étoient toutes choses, nous ne nous sommes point interdit le pouvoir d'ajouter de nouvelles lumières à celles que nous avions répandues ; et rien ne nous empêche de convenir que les choses peuvent encore avoir une autre manière d'être, après celle que nous leur avons donnée.

„ Notre confrère *Freret* a bien dit en effet que toutes les idées divines et religieuses ne provenoient que des phantômes de notre imagination, parce qu'il n'a regardé l'arbre que par en-haut, et en dehors, et que là il ne se trouve effectivement que des milliers de feuilles mobiles, et sans cesse agitées par tous les vents ; mais s'il eût regardé en-bas de l'arbre et en dedans, il n'y eût trouvé, quoique nous en disions, qu'une seule sève, qu'une seule souche, qu'un seul germe et qu'une seule racine, que les vents même ne peuvent atteindre, et sans laquelle l'arbre n'auroit ni feuilles, ni fruits ; et même convenons que celui qui croit savoir quelque chose, ne sait pas seulement comment on doit savoir : mais

Μηλεν το αδυ, *Industriæ nil impossibile.* Aussi les Agwans qui ont renversé le trône de Perse ont tellement enflammé le génie de Catilina, que voyant près de Sharing-cross la statue de Narsès, méditant profondément sur les stratagêmes de Polyen, il engagea le moine Alcwin à reconcilier Pibrac avec Charlemagne.

» C'est ainsi que dans les sciences exactes, après avoir reconnu les trois degrés de puissance qui composent le cube, nous n'avons pas moins imaginé des puissances subséquentes, qui ne sont, il est vrai, que des multiples des degrés précédens, mais qui, cependant, offrent à la pensée une manière d'être différente, et une nouvelle mine pour l'intelligence : d'ailleurs n'est-ce pas une vérité certaine, qu'un effet peut être attribué à plusieurs causes diverses ?

» Mais, que dis-je ? Comment croirions-nous à une vérité ? nous ne croyons pas à l'ame de l'homme; et l'ame de l'homme est, ici bas, le seul miroir de la vérité. Aussi nous n'aurions pas besoin de remonter aux fragmens de Sanchoniaton ni à l'Ezourvedam, et il nous suffiroit d'observer que notre ame embrasse l'universalité; qu'ainsi, pour qu'elle pût mourir, il faudroit que le *plus* prît place dans le *moins*; tandis que dans l'ordre réel et non conventionnel des choses, il n'y a que le *moins* qui puisse prendre place dans le *plus*. Aussi j'étois près de dire qu'il n'y a rien de plus auguste que notre ame, si je n'avois pas remarqué que Voltaire, Crébillon, Ra-

cine et plusieurs de leurs confrères, ont abusé du droit de l'épithète, en employant le mot *auguste*, dans des sujets qui n'en étoient pas dignes, et qui non-seulement étoient antérieurs au règne comme à la gloire de l'empereur de ce nom, mais même au poëte Ennius, qui avoit appliqué ce titre là aux augures.

» Par exemple, si nous avons attribué les tremblemens de terre, tantôt à l'air comprimé dans les souterreins, tantôt à l'effort des eaux, tantôt à la force électrique de l'atmosphère, cela empêche-t-il que nous ne puissions aussi les attribuer à quelque corps étranger, animal ou non, qui se glisseroit dans les interstices de la terre ? Nous ne connoissons pas encore tous les animaux ; nous ne savons pas même pourquoi la classe des papillons phalênes ou nocturnes, est la plus nombreuse, et nous ne nous connoissons pas nous-même, parce que l'ame de l'homme, sans pouvoir cesser d'être immortelle, est cependant devenue un papillon phalêne, et que l'inquiétude journalière qui la dévore, prouve plus sa dégradation, que tous les balbutiemens des philosophes ne prouvent le contraire. Aussi voit-on avec beauconp de douleur que la pomme épineuse ou l'herbe aux sorciers, est naturelle aux deux Indes, et qu'elle s'est naturalisée dans nos climats. Voyez l'ouvrage de M. de l'Ancre, conseiller au parlement de Bordeaux, sur l'inconstance des mauvais anges et des démons.

Le président : Dans votre sujet, orateur, dans votre sujet.

» Quant à cette propriété d'avoir pu s'étendre depuis l'Egypte jusqu'à Paris, selon la voix que nous avons entendue, nous ne pourrions prononcer contre avec certitude. N'avons-nous pas sous les yeux la prodigieuse ductilité de l'or? N'avons-nous pas dans le règne végétal une substance merveilleuse en ce genre, la gomme élastique? N'avons-nous pas vu dans le célèbre Métastase, que lorsque don Quichotte rencontra les autruches et ce lion encagé.... Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

» Je reviens à mon sujet. Croix par Dieu : b, a, ba; b, e, be; b, i, bi; b, o, bo; b, u, bu : ba, be, bi, bo, bu. Sans doute, avant que cette gomme élastique nous fût connue, nous nous serions moqués de ceux qui auroient osé nous la peindre telle qu'elle est. Que savons-nous s'il ne seroit pas également honteux de nier que cette même propriété pût avoir une force incommensurable pour nous, dans quelque classe du règne animal?

» Nous verrons, au tems à venir, que dans la chymie, les formiates, les bombiates, les prussiates, sont au nombre de trente-cinq genres de sels composés d'après le nombre des acides; mais nous nous sommes un peu trop pressés de composer tous les corps avec des molécules salines ou crystallisées; car ces substances ou ces aggrégats, ne sont que des résidus : la nature ne voudroit que du fluide, et les crystaux et les sels ne sont pas les corps des choses;

ils n'en sont absolument que la carcasse cadavéreuse.

„ Aussi nous savons que les régnes de la nature vivante sont liés les uns aux autres. Non-seulement les règnes de la nature, mais encore toutes les parties de ces règnes semblent se toucher, et ne se distinguer les unes des autres que par des logarithmes imperceptibles. Mais Condillac et Claude Bonnet, moins sages que l'Heptaméron et le fameux baron de Vérulam, ont voulu tellement lier les choses et les confondre, qu'à les en croire, nous n'aurions plus besoin de discernement, puisqu'il n'y auroit plus de différence; et dans l'âne d'or d'Apulée qui porta Clémence Isaure à la baie de Chesapeak, on voit que si les substances du règne végétal nous présentent souvent les propriétés du règne minéral, comme nous nous en sommes convaincus par nos opérations sur les plantes, le règne animal pourroit bien participer aux propriétés du règne végétal. Non, Linneus, Tournefort, Jussieu, Magnol, Sauvage, vous ne tenez point la clef du système réel de la botanique.

„ Il ne faut pas non plus chercher dans Hérodote celle de tous les hiérogliphes Egyptiens; et nos plus savans naturalistes ne savent pas pourquoi les pétales des fleurs ne portent point la couleur verte, qui n'est que la couleur d'attente, et non point la couleur du triomphe. C'est pourquoi nous devons convenir avec les sages organes de la vérité, que nous l'avons abandonnée, elle qui est une source

d'eau vive, et que nous nous sommes creusés des citernes qui ne tiennent point l'eau ; car pour avancer dans la carrière scientifique, disoit quelqu'un de ma connoissance, ce ne seroit pas la tête qu'il faudroit se casser, comme font tant de gens ; ce seroit le cœur. Ce quelqu'un voudroit bien aussi que tout le monde fît des livres, mais en même-tems il voudroit que personne n'en lût. Car enfin, messieurs, Shakespear n'avoit-il pas raison de dire que les livres n'étoient que de la sciure de livres ?

» Je ne trouve donc rien dans la physique, qui s'oppose à ce que le crocodile que nous avons vu, ait pu s'étendre depuis l'Égypte jusqu'à Paris ; je ne sais même si nous ne pourrions pas le démontrer par le calcul. J'ai vu dernièrement chez un curieux un morceau de gomme élastique, figurée en cheval, de la longueur de trois ou quatre pouces. En tirant le col de ce cheval, il parvenoit à l'allonger sans le rompre, jusqu'à la longueur d'un pied. Or, nous savons qu'un crocodile est comme un incommensurable pour sa longueur, comparée à celle de ce cheval de trois pouces. *Ist es nicht zu bezweifeln dass unser werck hiedurch einen höhern grad der vollkommenheit erhalten hat*, disoit Pompée, lors de la bataille de Salamine ; car klopstok et la bibliothèque orientale de d'Herbelot prenant place parmi les merveilles du Dauphiné.

Le Président : Orateur ! orateur !

» Si donc nous ne nions pas que ce crocodile

puisse étendre sa propriété élastique jusqu'à une longueur incommensurable, comparée à celle où l'on étendoit le cheval de gomme, nous trouvons tout de suite une règle de trois, par laquelle le cheval de gomme, dans son état naturel, est au crocodile dans son état naturel, comme le cheval de gomme dans son état extraordinaire, est à *X*, qui est le véritable prolongement du crocodile, depuis l'Egypte jusqu'à Paris.

» Cela n'empêche pas que la science de l'homme ne soit nulle et vaine comme le néant. Il l'a dit, le prophête Isaïe : *La vérité ne mettra point sa joie dans les docteurs.* Aussi pouvons-nous nous regarder en fait de sciences, comme des chevaliers d'industrie qui ne s'occupent qu'à dissimuler leur pénurie. Si seulement nous savions pourquoi le paramètre est une ligne constante, et pourquoi les végétaux vont puiser dans la terre la potasse que nous découvrons dans leur substance !

» Car si ce que le crocodile nous a dit sur la formation du monde est, dans le vrai, susceptible de quelque difficulté, convenons que nous ne sommes guères plus imprenables que lui sur cet article : nous pouvons donc le lui passer ; ainsi tenons nous-en à cette vérité profonde, que pour échauffer un corps jusqu'au degré de fusion, il faut au moins la quinzième partie du tems qui est nécessaire pour le refroidir ; mais si cette échelle n'est pas employée avec ménagement, elle peut grandement nous égarer.

» Combien de fois est-il arrivé à ceux qui ont monté dans les aérostats, de penser que, parce que leur corps étoit emporté jusqu'aux nues, leur esprit étoit glorifié, sans qu'il eût besoin de chercher d'autre moyen de se diviniser; et que tout le secret de l'aventure d'Elie est qu'il étoit monté dans un ballon ?

Nous savons, il est vrai, par des expériences positives, que l'air fait sa demeure dans l'eau, et qu'une seule goute d'eau contient un nombre indéfini d'êtres vivans; servons-nous de cette observation; voyons-la en grand, et ne soyons pas étonnés que les choses aient pris leur origine par condensation, et que tous les êtres vivants qui animent la nature, soient, par ce moyen, arrivés à la vie. Aussi ai-je lu, par ordre de monseigneur le chancelier, un ouvrage ayant pour titre : *Origine des origines*; à ces causes, voulant traiter favorablement ledit exposant, dans la chambre syndicale, signé Sainson.

Le président : Dans votre sujet.

« J'avoue que ce qui m'a paru le plus surprenant dans les merveilles que nous a offert le crocodile, c'est de l'avoir entendu parler; mais les voiles dont la nature s'enveloppe, ne sont peut-être pas encore tous levés pour nous. Nous répétons bien les uns après les autres, comme Annius de Viterbe l'a fait dire à Bérose, qu'il n'existe ni un système religieux, ni une extravagance surnaturelle, qui ne soient fondés sur l'ignorance des lois de la na-

ture. Or, comme c'est ici une courbe à double courbure, nous devons convenir entre nous, qu'il n'y a peut-être pas un système scientifique de notre façon, ni une de nos assertions en physique, qui ne soient fondés sur notre ignorance du principe des choses religieuses et de l'ordre surnaturel, où doit se trouver la clef de toutes choses.

« Car nous sommes un peu semblables aux rats, qui s'introduisent dans les temples, qui y boivent l'huile des lampes, et détruisent par-là la lumière qu'elles pouvoient répandre ; et puis nous disons qu'on n'y voit pas clair.

» La parole, selon nos plus habiles confrères, est le jeu de certaines touches organiques, qui composent le gosier des animaux ; quelques-uns même ont prétendu qu'il n'y auroit rien de si aisé que de faire parler le canard de Vaucanson.

» D'autres ont dit que la parole étoit comme une main qui s'ouvroit et se fermoit sans interruption ; que par conséquent elle étoit impossible à peindre, bien plus encore à composer, puisqu'on ne pouvoit saisir son action, ni se rendre maître de ses ressorts. Disons toujours, suivant nos plus grands physiologistes, que la nature a donné probablement au crocodile quelques touches organiques de plus qu'aux perroquets, pour qu'il ait pu parler seul ; tandis que les perroquets ayant ces touches-là de moins, sont obligés d'attendre que nous les instruisions, pour suppléer à ce que leur a refusé la nature ; car il n'y a jamais eu, à ma

connoissance, que le perroquet du Tasse, qui ait chanté des chansons de sa propre composition.

» N'est-ce pas pour que Couperin jouât les Folies d'Espagne que Ferdinand et Isabelle chassoient les Maures du royaume de Grenade ? Si nous n'avions pas ce moyen-là de résoudre la difficulté, nous serions peut-être plus embarrassés encore de savoir comment le crocodile a pu nous parler sur les sciences et sur l'histoire comme il l'a fait ; mais une touche de plus dans l'organe de la parole ne suffit-elle pas pour rendre cette merveille-là toute aussi naturelle que les autres ?

» Il est vrai qu'un philosophe inconnu nous a dit qu'il falloit combiner les émanations de notre source avec les diverses résistances, si nous voulions trouver l'origine des langues ; que nous desirerions de connoître la vérité, et que nous ne faisons rien pour en nétoyer le miroir ; que c'est comme si nous prétendions voir clair au travers de nos vîtres crasseuses et couvertes de poussière et d'ordures.

« Mais vous, messieurs, vous n'ignorez pas que tout ce qui se passe dans l'univers, doit avoir un rapport et une influence avec tous les êtres qui en sont les témoins, comme habitans dans cet univers ; que cette influence et ces rapports viennent frapper des touches organiques, qui composent le gosier de ces différens êtres, et produisent sur eux un effet analogue, soit à leur stucture, soit à l'influence qu'ils reçoivent.

» C'est ainsi que, comme nous l'enseigne Eusèbe

de Césarée, les Imans, qui n'ont pas les yeux d'Argus, ne veulent point qu'on prenne de précautions contre la peste. C'est leur cupidité qui a consolidé chez eux l'impie système de la prédestination; aussi est-il devenu pour le clergé turc une rente foncière qui, en tems de peste, est une vraie tontine.

» Vous savez tous que nous varions les sons dans un cor-de-chasse, soit en diminuant ou en augmentant le volume d'air qui sort de notre bouche, soit en en accélérant ou en en retardant la vitesse; au lieu que la variété des sons dans l'orgue vient, au contraire, de la variété des tuyaux, tandis que l'air qui y souffle est toujours le même.

» Mais falloit-il pour cela introduire dans les principes fondamentaux de la musique, la théorie des progressions arithmétiques, tandis que dans tous les phénomènes de la nature il n'y a que des progressions géométriques? Et au lieu de toiser le son comme ont fait les savans, n'auroient-ils pas dû plutôt nous enseigner ce que c'est que le son, et nous montrer que puisqu'il ne se forme que par des brisures, il nous seroit possible de parvenir jusqu'à sa demeure, en suivant les traces de ces mêmes brisures? Néanmoins avec les seuls moyens qui nous sont connus, nous voyons opérer différentes merveilles et différens effets de musique; nous exprimons la gaieté, la tristesse, l'amour, la terreur, la haine, une mouche qui vole, un hollandais qui fume sa pipe.

Médicis la reçut avec indifférence,

Car la tête fumante de Coligni après avoir été couronnée aux jeux olimpiques.

» Je reviens à mon sujet; ne voyons-nous pas dis-je, sans sortir de notre propre exemple, que tous les objets qui nous environnent et qui nous frappent, arrachent de nous des expressions et des paroles conformes à l'impression que nous recevons? Ne voyons-nous pas que la mémoire s'en conserve en nous, et que nous avons la faculté d'en transmettre à d'autres le souvenir par nos récits?

» Ne nous le dissimulons pas plus long-tems, messieurs; malgré l'altération de l'esprit dans l'homme qui ne peut être niée, quelques soient les balbutiemens des philosophes, il y a une chose bien plus incontestable encore, c'est que la source qui nous a formés, ne peut jamais nous perdre de vue dans nos ténèbres, et qu'elle ne peut se séparer de rien, puisque tout vient d'elle : ainsi dans quelques lieux que nous soyons, nous n'existons, que parce que nous aspirons sa substance.

» Laissons donc là la difficulté, que ce crocodile ait pu vivre assez long-tems pour être témoin de tous les évènemens de l'ancienne histoire; que vû la mobilité qui lui est propre, il ait pu se transporter à son gré dans toutes les parties de la terre : comme on voit, nonobstant les aphorismes d'Hippocrate et la pathologie de Gaubius, que la mouche cantharide est un scarabée où il y a un air supérieur concentré, et que c'est là où on trouveroit pourquoi elle agit si fortement sur la vessie.

» Qu'elle difficulté, en effet, que le crocodile,

étant par sa nature, muni d'un plus grand nombre de touches organiques de la parole, que les autres animaux, elles eussent été frappées par tout ce qu'il a vu se passer auprès de lui ; (lisez Barême, et vous saurez en connoissant votre revenu, ce que vous avez à manger par jour) ; que par leur jeu naturel, elles aient rendu des sons relatifs à ces faits, et que par là le crocodile ait pu, au moyen de sa mémoire, les transmettre de nouveau à tous ceux qui viennent de l'entendre ?

» J'aurois pu avoir recours aux échos pour expliquer ce phénomène, ainsi qu'à la basse fondamentale du fameux Rameau, et aux recherches de monsieur de Paw sur les Américains ; j'aurois pu prouver aux publicistes qui, en traitant de l'association humaine, n'ont fait que circuler autour du principe ; j'aurois pu, dis-je, leur prouver que l'association humaine n'a point commencé par les nécessités corporelles et matérielles comme on l'enseigne ; que c'est après être tombés dans la situation étrangère où nous sommes, qu'il a bien fallu songer à en sortir ; que c'est mal-à-propos que les publicistes regardent cette époque de l'association comme la première, tandis qu'elle n'en est que la seconde.

» Mais on saura un jour que l'hydrogène et le carbonique unis dans les filières des végétaux et contenant des portions d'Alkali, d'Acide et sur-tout d'Oxigène, forment les bitumes, les huiles et les résines. Aussi au moyen de l'influence du calorique et de l'oxide, je n'ai pas besoin de supposer un interlocuteur ca-

ché dans quelqu'alvéole de ce grand crocodile ; et prenant son nom pour mieux mystifier l'assemblée.

» Enfin, comme nous n'existons qu'autant que l'immortelle vérité nous fait aspirer sa substance, nous ne pouvons plus dire que nous ne savons pas où nous adresser pour chercher à découvrir sa lumière ; car si nous ne parvenons pas à la trouver, nous ne pouvons nous en prendre qu'à notre paresse et à notre orgueil : un jour, un jour nous connoîtrons une planette de plus ; et l'on partira de là pour se moquer de l'heptomanie, tandis que nous n'y arriverons qu'à cette époque, quoique nous ayons toujours vécu *incognito* sous son régime. En conscience, les astres sont pour nous de beaux instrumens, que nous savons bien décrire, mais dont nous ne savons pas jouer ; car nous ne savons pas même s'ils sont faits pour que l'on en joue.

» Il reste encore un article qui peut vous inquiéter, messieurs ; c'est celui de la destination des pyramides : j'avoue que la physique ne nous apprend en rien comment elles ont pu être bâties pour clouer dans l'Egypte la queue d'un crocodile. Mais sans le recueil de Fabricius, et sans l'histoire de la ligue de Cambrai, deux volumes *in*-12, par J.^h B. Dubos, nous connoîtrions bien peu encore l'antiquité. De même que sans l'ouvrage des jours par Hésiode, et sans la chronographie de Georges le Syncelle, augmentée de la connoissance des tems, à peine saurions-nous aujourd'hui que la fougère mâle est le spécifique contre le ver solitaire. Faudroit-il admettre, comme l'enseignera un jour un fameux professeur,

que les rois d'Egypte firent élever les pyramides pour s'y mettre à couvert du soleil et s'en servir comme de parasols?

» Ce seroit envain aussi qu'on voudroit supposer que ces édifices servîrent autrefois de cabinets d'histoire naturelle aux Pharaons, et que quelques crocodiles échappés de leur ménagerie, auront fait là leur nid de père en fils, et auront fini même par obtenir les honneurs divins, comme on en peut juger par la croyance des Zabiens.

» Ainsi sans m'arrêter à une explication qui ne nous instruiroit pas, j'aime mieux croire que le crocodile nous a tenu là un langage allégorique, conformément au goût de tous les anciens peuples chez qui il a voyagé, et que nous ne devons pas nous presser de fixer le sens de cette allégorie tant que nous n'aurons pas plus d'éclaircissemens.

» Je me résume en disant, que tous les êtres reposant sur leur propre racine, c'est de la fermentation de cette même racine qu'ils doivent tous attendre leur développement, comme le dit Balthazar Gracian dans son homme universel; que si cette racine n'opère pas en nous cet acte végétatif de la lumière, elle opère sa propre destruction, en se dévorant elle-même; qu'ainsi nous portons avec nous notre vie ou notre mort, et que c'est pour cela qu'il est écrit que *celui qui voudra ménager sa vie la perdra*. Je laisse Képler disputer à Newton la découverte des lois de l'attraction; je laisse Eschine déclamer le plaidoyer de la vîtesse des astres, contre la raison inverse du quarré des distances: je m'en tiens à

l'idée que je viens de vous exposer sur la tâche de l'homme, et je prétends que la vérité la plus utile qui ait été dite aux humains, est qu'il n'y avoit pour eux qu'une seule chose de nécessaire ; et que cette chose exclusivement nécessaire étoit qu'ils se renouvelassent de la tête aux pieds.

Le Président : Orateur, prenez vos conclusions dans votre sujet.

» D'après toutes ces considérations, mon avis est que nous ne pouvons qu'admirer les étonnantes propriétés de ce crocodile ; et que s'il pouvoit quitter l'Egypte, et diminuer un peu de volume pour pouvoir habiter parmi nous, on ne pourroit se refuser à lui donner la première place vacante dans chacune de nos académies. Voici mes motifs.

» Le crocodile nous a donné un systême de plus sur l'univers et sur la physique ; c'est là un titre pour qu'il soit de l'académie des sciences : il nous a expliqué d'une manière neuve la destination des pyramides d'Egypte ; le voilà propre à l'académie des inscriptions et belles-lettres : enfin, il nous a fait des discours tels que nous n'en avons jamais entendus de semblables ; cela ne suffit-il pas pour qu'il paroisse avec gloire au milieu de l'académie française ?

» Remarquez sur-tout, messieurs, qu'il n'a pas prononcé une seule fois certain nom qui est tombé chez nous en désuétude, et qu'il est ce que nous appellons *dans les principes*. Je pense donc qu'en faveur de cette attention de sa part, qui ajoute à ses grands talens et à ses grandes connoissances, nous pourrions

le dispenser des visites d'usage, et que ce seroit à nous à le prévenir. Cependant au sujet de ce nom en question, des philosophes de l'antiquité et qui parlent une autre langue que nous, ont une idée qu'il faut que je vous communique ; c'est que ce n'est pas ce nom lui-même qui nous offusque, comme nous l'imaginons, que nous n'en voulons réellement qu'à la teinte *capucineuse* (passez-leur ce terme) avec laquelle on l'a imprégné et affadi ; et que parconséquent s'il venoit un tems où il n'y eût plus de capucins, nous serions peut-être fort embarassés pour savoir que dire, et pour nous soutenir.

Allons, mon ame, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins, sans offenser Chimène.

LE CROCODILE.

CHANT 42.

Bouillie des livres donnée aussi pour restaurant à l'académie.

L'AUDITOIRE crut véritablement que l'orateur avoit voulu s'amuser à ses dépens, et fut sur le point de lui faire un mauvais parti, lorsque les bonnes et les nourrices qui s'étoient montrées dans les différentes bibliothèques, parurent de nouveau, ayant à la main les mêmes cuillers pleines de cette même bouillie scientifique, et vinrent donner la pâture à chacun des membres de l'académie. Cela détourna un moment leur attention. Puis, prenant un ton plus sérieux, ils se déterminèrent à aller aux voix sur les conclusions de leur confrère.

Les avis se trouvèrent partagés en nombre égal: les têtes se montent, les esprits s'échauffent; on se dispute avec un acharnement sans exemple; tout le feu de ces diverses compositions scientifiques qu'ils avoient avalées s'exaspère; la force qu'ils avoient acquise par ce restaurant les entraîne à des excès inouis jusqu'alors dans ce sanctuaire de la raison.

Enfin au bout de ces scènes scandaleuses, on alloit recommencer le scrutin, lorsque sur-le-champ

la salle se trouva remplie d'une poussière fine qui obscurcit les yeux des assistans : ils ne savent où ils en sont, ils se lèvent de leurs sièges, ils veulent marcher et sortir de ce lieu ténébreux ; mais ils se heurtent les uns les autres, ils se culbutent et ne savent comment se débarasser de cette épouvantable situation.

LE CROCODILE.

CHANT 43.

Les académiciens tourmentés par une poussiere fine.

Cet accident provenoit de cette même bouillie dont ils s'étoient remplis. Le feu de leur dispute en avoit fait évaporer tout l'humide radical, et l'avoit transformée dans leurs estomacs en petits grains durs comme du sable.

L'agitation qu'ils s'étoient donnée avoit servi de véhicule à ces petits grains durs, et les avoit expulsés, par la transpiration, avec une violence qui les avoit encore atténués dans le passage et qui les avoit lancés presque tous à-la-fois, dans l'atmosphère. Voilà pourquoi cette poudre étoit si fine, et pourquoi, en arrivant si subitement, elle mit nos docteurs dans un si grand embarras.

Que n'ai-je, disoit l'un, les dons secrets du Sphinx,
Les pattes de la taupe, ou bien les yeux du Linx!
Mais, hélas! l'insensé sera pris dans son piège.
L'autre disoit : Je crois que c'est un sortilège.
Sois humble : le savoir, malgré tout son éclat,
Met l'esprit et le corps dans un piteux état.
Un troisième disoit : N'aurois-je aucune issue,
Pour jouir à-la-fois de l'air et de la vue.

Mais, lamentations innutiles! Il falloit qu'ils sentissent quelle est la puissance des ténébres.

LE CROCODILE.

CHANT 44.

Les académiciens secourus, mais sous une condition.

QUAND les ténèbres eurent duré vingt-cinq minutes et demie, une main bienfaisante, mais juste, qui agissoit sous la surveillance de la société des Indépendans, voulut bien s'employer à rendre la vue à ces malheureux académiciens; mais elle s'y prit de manière à ce que leur amour-propre eût peu à se glorifier de l'évènement; elle fit donc ensorte que tous ces grains de poussière dure qui remplissoient la salle, s'agglomerassent en petites pyramides quadrangulaires qui s'élevèrent sur le plancher, et dont les faces ne répondoient point aux quatre points cardinaux du monde, comme celles d'Egypte; et ces masses doivent rester dans cet état pendant un tems, pour indiquer combien les sciences se sont écartées de leur véritable direction par l'inadvertence de ceux qui ont voulu les soumettre à leur administration, sans avoir percé eux-mêmes dans aucunes des profondeurs de la nature.

La même main bienfaisante laissa au contraire circuler, en fluides subtils, les ingrédiens des vérités qui, au moyen de cette même bouillie des livres,

avoient passé par la bouche de l'orateur et des autres académiciens ; et ce sont ces ingrédiens-là qui, un jour, aideront aux sciences immortelles à sortir de l'esclavage où les retient l'ennemi de toute science vraie, et apprendront aux hommes les élémens réels de la grammaire, qui s'offrent en nature et en action à leurs yeux dans toutes les parties de l'univers.

La clarté reparut alors dans la salle ; mais cela ne dissipa point l'irritation interne que les fibres scientifiques de nos docteurs avoient éprouvée par l'espèce de nourriture qu'ils avoient prise ; et ils sentoient une sorte de titillation loquace, qu'ils ne pouvoient sur-tout soulager qu'en donnant cours à ce flux de paroles dont ils s'étoient remplis, et à l'envie qu'ils avoient de faire part à tout le monde des merveilleuses aventures dont ils avoient été les témoins et les acteurs.

Ils les auroient sûrement consignées dans leurs mémoires académiques, si la plaie qui avoit tombé sur les livres et sur le papier, leur en avoit laissé les moyens ; mais ne pouvant écrire, ils eurent au moins la ressource de se répandre çà et là pour parler de ces prodiges à tous ceux qu'ils rencontroient ; et cela, dans le même langage qu'avoit employé l'orateur de la commission, en présence de l'académie assemblée ; de façon que le peuple, qui attendoit de ces hommes si éminens en science, quelque éclaircissement et quelque rayon d'espérance, ne recevant de leur part ni l'un ni l'autre, et ne se trouvant pas, après leur récit, plus avancé

qu'auparavant, se livra d'autant plus à ses murmures.

Aussi on n'entendoit dans les rues que gémissemens, lamentations et complaintes:

Indigence, malheur, aveuglement, disette,
Jusqu'à quand viendrez vous, d'une main indiscrette?
Transpercer de vos traits nos tristes citoyens!
Pourquoi multiplier les effrayans moyens
Dont vous vous amusez à tourmenter nos ames?
Et pourquoi tout d'un coup n'allumer pas des flammes,
Ne pas ouvrir un gouffre, et nous y plongeant tous,
Ne pas, dans un seul coup, rassembler tous vos coups

LE CROCODILE.

CHANT 45.

Fureurs du peuple contre le contrôleur général.

Le peuple, que la faim travaille de plus en plus, et que les discours des savans ne soulagent point, cherche enfin à connoître l'auteur de tous ces désastres ; ou plutôt, il cherche à assouvir sur lui sa vengeance : car il ne lui étoit pas inconnu. On court en foule à son hôtel, qu'on entoure ; on enfonce la porte, et l'on entre : que trouve-t-on ?

Dans ce tems désastreux, dans ce tems d'indigence
Où chacun, malgré soi, fait entière abstinence,
Le ministre est à table, entouré de perdrix,
De pain frais, de gâteaux, de vins les plus exquis ;
Et pour mieux oublier la misère publique,
Il appelle au festin le Dieu de la musique.

Mais sa joie est bientôt troublée par les tumultueuses visites qui lui arrivent : les uns brisent les vitres et les meubles ; les autres se jettent sur les mets qui sont sur la table, et vont chercher dans toute la maison s'il n'y a pas quelques provisions en réserve : les plus furieux poursuivent le maître du logis, qui se sauve au plus vîte, et leur échappe

par une fenêtre qui donnoit sur une petite cour de derrière, sans qu'ils puissent le découvrir.

Mais la terreur l'accompagnant par-tout, il croit voir à chaque instant tout Paris armé contre lui; et il est obligé de renoncer à prendre la moindre part à la lumière du jour: aussi n'a-t-on jamais su depuis ce qu'il étoit devenu.

Les furieux se voyant ainsi privés de leur proie, prennent la résolution de se venger sur la maison même; et après en avoir enlevé toutes les provisions, ils mettent le feu à tous les étages, et s'en vont, en regrettant de n'avoir pû jeter le ministre au milieu des flammes. La cour nomma bientôt à sa place; mais les maux qu'il avoit attirés sur Paris avoient fait trop de progrès, pour se guérir par ce médiocre remède; et il falloit de plus grands moyens pour contenir les grands ressorts que faisoient jouer les ennemis du repos public.

LE CROCODILE.

CHANT 46.

Réunion de Sédir *et d'*Eléazar *contre le crocodile.*

HONNÊTE *Sédir*, il est tems de te dévoiler les sources de ces évènemens extraordinaires, qui au lieu de calmer les besoins et la disette de la patrie, ne font que la plonger de plus en plus dans l'abîme, et la tourmenter par les angoisses de la frayeur. Ton cher et digne *Eléazar* arrive ; il gémit comme toi sur la situation horrible de la capitale, et sur l'inutilité de toutes les démarches des académiciens, quoiqu'il s'y fût bien attendu. Il a recommandé à sa fille *Rachel* qui est restée au logis, de ne rien négliger de tout ce qui est en son pouvoir, pour le seconder dans l'œuvre particulière qu'il va entreprendre, et sur-tout d'être bien tranquille sur son compte ; et c'est avec sa sénérité ordinaire qu'il se présente à toi.

» Soyez le bien-venu, lui dit *Sédir* ; vous êtes le seul dont je puisse recevoir des consolations et des éclaircissemens sur ce qui se passe, et j'espère que le moment est arrivé où vous ne me refuserez pas vos secours.

» Je suis sorti de chez moi avec cette intention,

répondit *Eléazar*; et sachant par mes moyens ordinaires votre détresse, je n'ai pas attendu vos ordres pour venir. Remplissez-vous de confiance et prenez courage. *L'impie verra venir sur lui ce qu'il craint; et le juste verra venir sur lui ce qu'il désire; parce que celui qui ne moissonne que dans le vent ne peut recueillir que des tempêtes, tandis que celui qui sème dans la justice moissonnera les consolations.*

» Je ne vous ai point trompé, vous le voyez, quand je vous ai dit que ces bruits de crocodile qui se répandoient, n'étoient point si indifférens; tout ce que vous avez vû par vous-même et tout ce que la voix publique vous en a appris depuis que vous avez quitté le lieu de la scène, doit vous convaincre qu'il y a là-dessous de très grands secrets. Ils se développeront successivement. Pour aujourd'hui, contentez-vous de savoir que ce crocodile est un être cruel, mais fourbe comme les méchans, et timide comme les fourbes; il a en horreur le saffran, parce que cette plante est un soufre exalté comme lui et qui lui rappelle son origine.

» Mais afin de ne point anticiper sur les époques, trempez pour le moment votre petit doigt dans cette boîte, et respirez le peu de poudre qui s'y sera attaché; par la suite vous en ferez un autre usage. Je ne peux lever le voile pour vous que par degrés. » *Sédir* obéit.

Eléazar se recueille une minute dans un coin de la chambre, et dit à *Sédir*: Actuellement, regardez dans la flamme de cette bougie que je viens d'allumer à votre insçu. Que voyez-vous? — C'est une chose bien singulière; j'y vois plusieurs figures en

mouvement, à peu-près comme les ombres chinoises. —Fixez-les, suivez-les avec attention, et rendez-moi exactement tout ce qui va se présenter à vos yeux.

Sédir, frappé d'étonnement et s'armant de tout son courage, lui rend ainsi le compte le plus fidèle de tout ce qu'il apperçoit.

LE CROCODILE.

CHANT 47.

Ce que voit Sédir *dans la flamme d'une bougie.*

» Je vois d'abord par terre, au fond d'un cabinet obscur, un vase de fonte, large d'un empan. Je vois au fond de ce cabinet, qui n'est éclairé que par le feu de la cheminée, trois personnes vêtues de longues robes noires. De ces trois personnes il me semble que j'en connois une, et que c'est précisément la femme de poids dont nous avons déjà parlé ensemble; elle s'agite beaucoup, elle est toujours en mouvement, et paroît avoir dans les yeux la colère et la rage. Je crois voir aussi ce grand homme sec qu'elle a fait venir d'Egypte. Il paroît plus posé; mais il a l'air bien affecté et bien triste. Quant au troisième personnage, je n'ai aucune idée de ce qu'il peut être. Il est basané, et il me semble employé là au service des deux autres; car il tient à la main un bassin et une aiguière comme pour leur donner à laver. En effet, les voilà qui se lavent les mains. L'eau en fait sortir une fumée bien noire, dans laquelle je vois même jaillir quelques flammes de feu et qui répand une violente odeur de souffre. Le domestique jette cette eau sale dans le vase de

fonte qui est au milieu de la place ; et cette eau le remplit jusqu'aux deux tiers. Il sort du cabinet. Nos deux personnages restent seuls, et ils s'asseoient comme pour faire la conversation ».

Ecoutez bien ce qu'ils disent, interrompit *Eléazar*, et écrivez d'après eux. Vous en avez les moyens ; car j'ai préservé par ma présence votre cabinet, du fléau qui a tombé sur les bibliothèques : et vous en aurez la facilité ; car ils ne parleront pas plus vîte je que ne voudrai, et je les ferai s'arrêter exprés, entre chaque phrase. C'est le grand homme sec qui va parler.

LE CROCODILE.

CHANT 48.

Sédir *écrit le discours du grand homme sec.*

Sédir prend du papier et une plume ; il suit exactement l'instruction d'*Eléazar*, et écrit ainsi le discours du grand homme sec à la femme de poids :

« Vous me voyez triste, madame, et rempli d'idées bien importunes, au moment où j'aurois si grand besoin d'être à moi, pour mener à bien l'entreprise qui nous réunit. C'est une chose inconcevable que ce qui se passe en moi depuis quelques instans. J'ai eu quelquefois des remords de la vie que j'ai menée depuis ma jeunesse ; mais jamais d'aussi violens que ceux qui me rongent. Qu'ils doivent être heureux et tranquilles ceux qui n'ont pas, comme moi, négligé les occasions de s'avancer dans la vérité ! Ma mère, qui étoit de Coptos, a fait tout ce qui étoit en elle pour me maintenir dans des voies utiles et salutaires ; et elle avoit pour cela des avantages que n'ont pas bien d'autres mères. Elle possédoit à-la-fois les lumières les plus sublimes, les vertus les plus rares et les dons les plus extraordinaires ; ce qui la rendoit chère et re-

commandable à tous ceux qui la connoissoient. Elle ne cessoit de m'engager, par toutes sortes de moyens, à marcher sur ses traces : elle m'avoua même qu'elle tenoit à une société qui se nommoit la société des Indépendans, et que c'étoit par sa fidélité à en suivre les instructions et les préceptes, qu'elle jouissoit de si grands privilèges ; et pour me prouver qu'elle ne m'en imposoit pas, elle me donnoit tous les jours les preuves les plus signalées de ses pouvoirs, de ses connoissances et de ses dons surnaturels ; et cela, sans aucun autre moyen que celui de sa prière, de sa confiance entière dans le principe suprême, et de l'exercice de toutes les vertus : aussi me recommandoit-elle, sur toute chose, de ne point livrer ma confiance à tous ces gens à secrets, dont mon pays est couvert ; et de ne rien recevoir, en fait de moyens puissans et extraordinaires, que de la providence, ou de ceux qui, par leur conduite et par tous les signes qu'elle me donnoit, seroient évidemment au nombre de ses fidèles serviteurs, et qui, pour récompense de leurs vertus et de leurs services, auroient été mis en possession de la clef de la nature. Mais plus séduit par l'appas de toutes ces merveilles, que dévoué à la sagesse qui devoit y conduire, j'écoutai d'autres maîtres que cette respectable mère ; d'autant que ces maîtres me promettoient les mêmes prodiges, sans y mettre les mêmes conditions : pour me convaincre, ils me donnèrent aussi des preuves, que je ne pris pas même la peine d'examiner de très-près ; ils m'eurent bientôt entraîné dans leur carrière,

par l'espoir de disposer à mon tour de leurs moyens. Et en effet, depuis les simples diseurs de bonne aventure, jusqu'aux possesseurs des recettes les plus compliquées en fait de sciences occultes ou ténébreuses, il n'y a presque pas de porte qui ne m'ait été ouverte en ce genre, et où je n'aie trouvé à satisfaire, en partie, mon penchant. Ma pauvre mère faisoit des efforts continuels pour me ramener à elle; mais ses efforts ne réussissoient point, parce que je m'étois laissé subjuguer; et aujourd'hui même que je me sens si fort combattu, et que c'est sûrement sa voix qui me poursuit, je n'ai pas la force de l'écouter et de m'y rendre; je n'ai que celle de me déchirer moi-même dans les horribles combats que j'éprouve. Il est donc bien terrible l'empire de ces cérémonies secrètes par où ces maîtres m'ont fait passer, puisque; dès que j'y ai eu mis le pied, le joug s'est posé sur moi, et ne m'a laissé, depuis, aucun relâche. Au lieu de la paix qu'ils m'avoient promise, je n'ai que du trouble; et au lieu des lumières que j'ai crû pouvoir acquérir par des voies qui m'ont été présentées comme plus commodes, je n'ai qu'une incertitude universelle, et qui est telle, que si vous m'en croyez, madame, nous remettrons notre œuvre à une autre fois; car je ne me sens point, pour le moment, en état de l'entreprendre ».

La femme de poids, en fronçant le sourcil, lui dit :

« Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Si vous ne me tenez pas parole, je vous dénoncerai

au parlement comme perturbateur du repos public, et même, s'il le faut, comme magicien ; car quoi-qu'il ne croie pas à la magie, j'ai cependant assez de crédit pour vous faire condamner par lui quand je le voudrai, comme je le voudrai et pour ce que je voudrai.

« Alors un sifflement part du côté de la porte ; une voix de tonnerre se fait entendre ; et, apostrophant l'homme sec, elle lui dit d'un ton de colère : Egyptien ! Egyptien ! oubliez-vous les sermens que vous avez faits à notre maître commun ? Oubliez-vous les dons merveilleux qui vous ont été accordés, vos nombreux succès, et les avantages inexprimables qui vous attendent ? Oubliez-vous enfin que si vous ne tenez votre engagement tout-à-l'heure, vous n'aurez pas une minute à vivre ? Car si je suis votre ami, je suis aussi l'exécuteur des ordres de mon maître, qui, comme vous savez, ne relâche rien de ses droits.

La voix se tait. La femme de poids, toute étonnée, cherche d'où peut venir cette voix : *Sédir* ne le sait pas davantage ; mais il fait bonne contenance, et il continue :

» Je vois l'homme sec se ranimer : l'orgueil, l'ambition et les menaces opèrent sur lui ; ses yeux s'enflamment ; il se tourne vers la femme de poids, et lui dit : Pardon, madame, de ma foiblesse ; je n'étois pas à moi quand je me suis lamenté, comme je l'ai fait : j'oublois même toutes les grandes choses que nous avons déjà opérées, et qui nous promettent de si brillans succès ! Oui, madame, oui ! j'ai assez bien rempli vos

vues; et vous n'avez pas lieu de regreter ce qu'il vous en coûte pour m'avoir fait venir d'Egypte. Un ministre, votre ennemi mortel, entièrement humilié, et plongé dans le plus grand embarras; une révolte des plus décidées; un crocodile de mes compatriotes venant avaler tout un champ de bataille; la force avec laquelle j'ai contraint toute une députation académique d'écouter les leçons d'un reptile; la destruction de tous les livres convertis en bouillie; les académiciens eux-mêmes se perdant dans leur propre science, et professant d'une manière si peu favorable à leur gloire; enfin la disette la plus entière, et Paris livré à-la-fois à la famine et aux horreurs du brigandage: il semble que tout cela seroit suffisant pour vous payer de vos bienfaits; mais je me croirois ingrat, si je ne portois pas plus loin la reconnoissance. Nous avons un adversaire redoutable à combattre. Tant qu'il existera, ce que nous aurons fait peut se regarder comme rien, parce qu'il lui seroit possible de le détruire, et de réparer tous les maux que nous avons versés dans Paris.

Ce terrible ennemi se nomme *Eléazar*.
Il faut sur cet hébreu, que j'épuise mon art.
Autrefois ses pareils m'auroient prêté main-forte;
Mais aujourd'hui, sur nous, à lui seul il l'emporte;
Seul, il pourroit nous perdre; et pour le renverser,
Madame, c'est ici le cas de tout forcer.

» Ah, monsieur, dit *Sédir*, se retournant vers *Eléazar*, qu'est-ce que je vois paroître auprès de

ces deux interlocuteurs ? j'y apperçois deux écrivains qui se tiennent comme en l'air et auprès de leur bouche ; et l'un d'eux écrit à mesure que l'homme sec parle, l'autre est près de la dame de poids, tenant la plume à la main mais n'écrivant point ».

LE CROCODICE.

CHANT 49.

Explication des sténographes. Continuation du discours du grand homme sec.

„ MONSIEUR, reprit *Eléazar*, puisque vous voyez ce prodige dont je ne vous aurois peut-être pas encore parlé, je ne puis vous en refuser l'explication: chacun de nous a ainsi un sténographe près de lui, qui écrit fidèlement, non-seulement tout ce que nous disons, mais aussi tout ce que nous faisons, et qui en tient le compte le plus exact. Ces sténographes nous suivent par tout, jusqu'au tombeau: là, ils nous présentent nos annales, qui seules deviennent nos juges et nos pièces de conviction.

„ Parmi ces pièces de conviction se trouveront spécialement celles qui accuseront les hommes légers et imprudens d'avoir couru après les prodiges et les faits merveilleux sans en avoir sondé la source, et plutôt pour nourrir leur ignorante curiosité que pour rechercher la sagesse qui marche par des voies plus simples. La vraie science tient à la clef des merveilles éternelles et naturelles; or cette clef ne se trouve que dans la lumière de l'intelligence; et la lumière de l'intelligence ne se trouve que dans

les humbles et vivifiantes *vertus* de l'ame, comme nous voyons que la clarté que l'huile nous procure n'est si brillante et si pure que parce que cette huile est la substance la plus douce et la plus bienfaisante de la terre. Et c'est à cet heureux terme que tout devroit conduire ; mais tandis que les hommes prudens cherchent la sagesse, les autres en plus grand nombre, ne cherchent absolument que les prodiges : c'est ce qui force la vérité à mettre en usage tous ces moyens sensibles que vous me voyez employer, et qui sans cela seroient inutiles, parce que la voie simple auroit suffi pour le travail primitif et naturel de l'homme; c'est donc par une suite de la corruption des hommes imprudens, et de la vigilante surveillance de leur principe, que tant de faits extraordinaires se sont déjà passés et se passeront encore dans cette grande cité.

» Néanmoins ces sténographes que vous voyez, ne sont qu'un signe que la vérité a bien voulu prendre dans l'ordre des choses où vous vivez, et où l'on a des écrivains; car les annales en question se tiennent encore d'une manière plus simple, et s'étendent encore plus loin que l'on ne vous le montre, comme vous pourrez l'apprendre par la suite. Pour le présent, continuons notre œuvre. Le grand homme sec qui s'est interrompu par votre question, va continuer ; écrivez :

» Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que j'ai à me garantir des pouvoirs de ce juif; et avant de commencer l'œuvre qui doit lui donner la mort,

il faut que je vous fasse connoître combien j'ai à me plaindre de lui. J'ai recueilli dans ces planches gravées, tous les tours qu'il m'a joués. Ils sont représentés sous des caractères emblématiques que je vous expliquerai.

» Celui-ci est une tête de Méduse pétrifiée elle-même par la présence d'un javelot fait d'une branche de frêne. Le bey d'Alger, voulut m'employer il y a quelque tems dans une entreprise secrète contre le grand seigneur. Une fortune immense m'étoit promise; et je mis en œuvre tout ce que mon art put me fournir de ressources; mais *Eléazar* fit manquer le coup; et le bey d'Alger mécontent, et croyant que je l'avois trompé, me fit donner au lieu de la fortune que j'attendois, trois cents coups de bâton sous la plante des pieds. Je ne sçus pas d'abord que c'étoit ce juif qui m'avoit combattu avec tant d'avantage; je n'en fus instruit que quand un de mes familiers m'apporta une flèche de frêne qu'il avoit reçue au travers du corps sans voir personne, tandis qu'il étoit en chemin pour aller accomplir mes desseins contre le grand seigneur; car sur cette flèche étoit écrit le nom d'*Eléazar*: en outre elle étoit à moitié couverte d'une poudre végétale à moi inconnue, et que je n'ai jamais pu décomposer.

» Ce second tableau représente une cage d'or au milieu d'une prison; un seigneur d'importance dans les états du grand Mogol avoit déjà immolé plusieurs victimes pour la conservation d'un trésor considérable, enfoui dans une forêt voisine; un avide rival en avoit encore immolé davantage, et par là sembloit

s'en assurer la possession. Le seigneur d'importance eut recours à moi pour le rendre à jamais possesseur de ce trésor, en y plaçant des *gardes sûrs*. J'arrive, je fais le tour de la forêt ; j'entre, et je vais prendre connoissance du local. j'appelle deux de mes plus fidèles *serviteurs*, pour les poser en sentinelle auprès du trésor; mais au moment où ils se disposent à prendre leur poste, il se forme à la place du trésor, un gouffre immense. Je reçois aussitôt par le pouvoir de mon ennemi un coup semblable à un coup de massue; et dans l'instant, je me sens plonger avec une vîtesse incroyable, dans ce gouffre, dont l'horreur ne sauroit se peindre : je me trouve sur-le-champ enfermé avec le seigneur Mogol dans une cage d'or, où je me rappelle que nous souffrîmes beaucoup de la faim; et où on nous disoit sans cesse: *L'or* est pur ; il ne s'obtient point avec des souillures et des crimes, et sur tout avec le *sang*. Car l'*or* et le *sang* sont amis, et on ne doit pas les acheter l'un par l'autre, comme les hommes le font tous les jours. Je ne comprenois pas trop ces paroles; je ne puis vous dire non plus combien de tems nous sommes restés dans ce gouffre; nous n'avions aucun moyen d'en faire le calcul. Enfin un jour, après un sommeil très-agité, je me réveille, voyant très-clair, n'étant plus enfermé dans ce gouffre, ni dans la cage, n'ayant plus le seigneur Mogol avec moi, et me trouvant dans mon pays et dans ma maison, sans que j'aie jamais su qui m'y avoit ramené.

» Le troisième emblême que vous appercevez, est une tasse de chocolat; c'est celle que je fis ava-

ler à un fameux souverain d'Italie, et qui lui causa la maladie dont il est mort. Pour cette fois là, la science de mon ennemi fut en défaut. Mais à peine eus-je rempli mon objet, que j'eus des preuves certaines qu'il cherchoit de toutes ses forces à se venger; et je puis dire que depuis ce moment je n'ai pas été un seul jour sans m'appercevoir de ses poursuites opiniâtres. Il vient de m'en donner une preuve frappante dans l'aventure de la bouillie des livres: c'étoit une facétie que j'avois employée par ordre supérieur pour me moquer un peu des docteurs académiques, et à l'ombre de laquelle je ne tendois qu'à avancer mes desseins. Mais ce terrible juif a été plus adroit que moi. Il a apperçu que je cherchois bien à peindre aux docteurs académiques leurs illusions et leur ignorance; mais que je cherchois encore plus à les tenir loin de la vérité, parce que comme je ne règne que dans un zéro, je fais ce que je peux pour retenir les hommes dans mon royaume: il a donc trouvé dans ma facétie même, le moyen d'en retirer un fruit opposé à celui que je me proposois, puisqu'il a pu employer contre moi des élémens de science et de sagesse qui se trouvoient aussi dans le deliquium des livres, et faire dire à l'orateur des vérités qui, grace à mes soins, n'étoient pas jusqu'à présent très-familières aux académiciens, et ne se trouvent pas communément dans leur bouche: c'est ainsi qu'il ne cesse de me contrarier.

» Tous les autres emblêmes sont autant de témoignages de son acharnement contre moi; et si

ce n'étoit la force de mon art, il y auroit long-tems que j'aurois succombé. J'ai parmi le monde des camarades qui ont également à s'en plaindre. J'en ai trouvé en Afrique qui l'accusoient d'avoir anéanti la puissance de leurs fétiches: nos arabes disent hautement que c'est le plus grand ennemi qu'ils aient jamais rencontré dans toutes les entreprises de géomancie; ce sont sur-tout les juifs qui lui en veulent; car la plupart de ceux d'entre eux qui s'occupent de sciences secrètes sont tellement contre-carrés, qu'ils ne peuvent presque plus réussir à rien. J'ai vu même à Venise un fameux rabin qui a été obligé d'abandonner totalement cette carrière occulte et lucrative qu'il avoit suivie long-tems avec un grand succès. C'est à ce rabin que je dois le plus pour mon avancement dans la science; mais il m'a dit que rien ne manquera à mes connoissances quand j'aurai pu joindre un autre rabin qui demeure à Goa, et qui est en état de me rendre si savant, que le crocodile lui-même et le génie puissant qui le gouverne, seront obligés de baisser la lance devant moi; et que le destin, tout puissant qu'il est, ne pourra plus rien ordonner sans moi: car je présiderai non-seulement aux horoscopes de tous les hommes; mais même aussi à l'horoscope de l'univers. Oh! si j'avois pu déjà voir ce rabin de Goa! combien notre œuvre aujourd'hui eût été simplifiée! combien j'aurois déjà molesté mon ennemi! et même je n'aurois pas attendu jusqu'à ce moment pour le faire périr. Mais espérons qu'il n'aura rien perdu pour attendre.

» Vous savez en effet, madame, que ce n'est point assez des ingrédiens que nous avons employés jusqu'à présent dans toutes nos œuvres précédentes, pour résister à cet ennemi; tous ces mêmes ingrédiens me seront nécessaires pour lui résister encore, puisqu'il peut combattre mes entreprises dans tous les points. Mais outre ces ingrédiens qui ne sont que comme desarmes défensives, il m'en faut qui me tiennent lieu d'armes offensives pour attaquer directement sa personne. Voici donc ce que j'ai préparé: un fer de lance, dissous dans du jus de coloquinte; trois têtes d'aspic infusées dans une décoction de tytimale; cinq ergots de renard arrachés, l'animal vivant; de la suie de cheminée où l'on a brûlé du houx et des orties; de la crasse de la tête d'un juif caraïte qui n'ait pas été peigné depuis deux quartiers de la dernière lune; enfin, de la fumée de pipe d'un renégat chrétien. Mais quoique tous ces ingrédiens soient indispensables pour mon entreprise, je ne pourrois par moi-même en tirer aucun parti; et j'ai été obligé d'employer les secrets de mon art, pour me procurer les secours dont j'ai besoin. J'ai su par ce moyen, obtenir l'assistance d'un bon ami, qui va bientôt mettre tout en œuvre pour l'accomplissement de mes désirs. Ce bon ami ne vous est pas encore bien connu, quoiqu'il ait souvent paru en votre présence, et que ce soit lui dont la voix tout-à-l'heure m'a rendu le courage et vous a un peu étonnée. Sachez que ce bon ami est un génie puissant, qui comme tous les génies a le pouvoir de prendre telle forme qu'il lui plaît; c'est lui qui

s'est distingué à l'assemblée du cap Horn sous le nom du génie de l'Ethiopie. Enfin puisqu'il faut vous le dire, ce génie est ce même homme qui vient de nous donner à laver ; car ce préliminaire de propreté est de rigueur dans les œuvres que nous entreprenons. J'ai écarté ce génie pour un instant, afin de vous préparer à son apparition sous une autre forme ; car il faut vous attendre à le voir revenir dans un moment. »

LE CROCODILE.

CHANT 5o.

Sédir *voit un génie vêtu en guerrier, et plusieurs autres prodiges.*

Le voilà qui arrive, dit *Sédir* à *Eléazar*; il est vêtu en guerrier, ayant un grand sabre dans la main droite, et deux baguettes noires dans la gauche.

Suivez tout ce qui se passera, et rendez-m'en compte, répond *Eléazar*. Cette séance est destinée particulièrement à votre instruction. C'est pourquoi je puis me dispenser de contempler cette œuvre en personne. Je me réserve pour des momens où j'aurai un autre rôle à remplir.

» Le guerrier, dit *Sédir*, commence par saluer avec le sabre le grand homme sec et la femme de poids; il leur donne à chacun une des baguettes noires. A présent, il plonge son sabre dans le vase de fonte et s'en retourne sans sabre au fond du cabinet. Les deux autres en font autant de leurs baguettes noires, et s'en retournent de même; ils s'asseoient tous les trois : oh, monsieur, voici un singulier

prodige ! je vois sortir d'un coin du cabinet une multitude de végétaux de toute espèce qui passent auprès du vase de fonte ; ils sont d'une beauté ravissante. Mais il sort du vase comme une nuée de vers, qui sautent sur ces végétaux et s'y attachent à mesure qu'ils passent auprès de lui ; et je les vois, ces végétaux, devenir tout secs après qu'ils l'ont dépassé. Je vois une multitude d'animaux sortir à leur tour du coin du cabinet d'où étoient sortis les végétaux, et se jetter dessus pour s'en nourrir. Mais je vois encore un plus grand nombre d'insectes de toutes les formes sortir du vase, et se jetter sur les animaux et les tourmenter d'une manière effroyable ; enfin je vois sortir du même coin du cabinet un lion d'une grande beauté, qui s'avance vers le vase de fonte : les trois assistans paroissent endormis, et ne pas s'appercevoir de tout ce qui se passe. Le lion écrase avec ses pieds les vers et les insectes qui sortent du vase ; les végétaux reprennent leur belle couleur, et les animaux leur tranquillité : le lion prend le sabre et les deux baguettes qui sont dans le vase ; il les brise en mille morceaux et les jette au feu : il revient auprès du vase qui s'élargit à mes yeux presque de la grandeur d'une cuve, et qui néanmoins reste toujours plein jusqu'aux deux tiers. Ah ! chose singulière ! Le lion prend un des hommes endormis, et vient le plonger, la tête en bas, dans cette cuve. Il va prendre le second et le plonge de même. Il en fait autant du troisième : ces trois personnages ne se sont point réveillés, quoique le lion les ait ainsi

transportés ; ils ne s'agitent point dans cette cuve, comme je m'y serois attendu, vu qu'ils y sont la tête dans l'eau, et sur-tout dans une eau qui doit avoir un goût et des qualités si désagréables ! »

« Je vais suspendre un instant ces prodiges partiels, dit *Eléazar* ; car puisqu'ils sont pour votre instruction, il faut vous donner sur-le-champ un petit éclaircissement sur ces choses singulières que vous venez de voir.

« Vous présumerez bien d'abord que ces animaux et ces végétaux gâtés et ravagés par les insectes, vous montrent le triste état où sont les sciences de tout genre par le pouvoir de l'ennemi que nous combattons. (Oui, s'écrient alors plusieurs voix à-la-fois, sans qu'il y eût rien de visible, nous sommes toutes captives sous son pouvoir, et nous attendons de vous notre délivrance). Après un moment de recueillement où *Eléazar* et *Sédir* furent touchés jusqu'au fond du cœur, *Eléazar* continue et dit :

« Ces signes ont un sens plus directement relatif encore à cet ennemi lui-même. Ils peignent les nombreuses phalanges qu'il traîne à sa suite, et qui sont sans cesse occupées à ronger les bases universelles et particulières de la nature. Il recrute par-tout ces phalanges dans les gouffres qui les resserrent par l'ordre et le pouvoir de la puissance suprême. Il est continuellement à fouiller dans la mer Rouge, dans le lac Asphaltite, dans tous les lieux de la

terre et de la mer, où ont été engloutis des malfaiteurs ; le tout pour en retirer les légions qui y ont été précipitées avec eux, et cela afin de les faire servir à de nouvelles séductions, et à de nouveaux engloutissemens pour les mortels qu'il peut gagner. Si les momens urgens où nous nous trouvons nous laissoient le tems de parcourir en détail ces grands tableaux, je pourrois vous faire passer comme une véritable revue de toutes ces phalanges dont cet ennemi cherche à s'environner. Vous y verriez non-seulement celles qui ont été englouties avec les habitans de Sodôme, avec l'armée de Pharaon, avec Coré, Dathan et Abiron ; non-seulement celles qu'il avoit enfermées dans le veau d'or, dans le rocher de contradiction, dans le sépulcre de concupiscence, dans Jéricho, dans Haï et dans toutes les villes de Chanaan ; mais celles même qui ont été englouties avec le genre humain, lors du déluge. Enfin, s'il faut vous le dire, vous y verriez celles qui ont été englouties dans l'univers entier et dans tous les élémens, lorsque cet ennemi a reçu le prix de son iniquité ; ce que l'histoire naturelle nous indique en nous montrant qu'il n'y a pas sur la terre une seule production qui n'ait son insecte. Vous verriez, donc passer en revue les phalanges qui ont été englouties dans l'eau, celles qui ont été englouties dans le feu, celles qui l'ont été dans la terre et dans l'air ; et c'est là le vrai sens de ces nombreux insectes que vous avez apperçus. Elles sont innombrables, ces phalanges que l'ennemi recrute de son mieux ;

mais telle est sa foiblesse personnelle, qu'il ne peut rien opérer d'un peu considérable dans ce monde, sans les avoir rassemblées toutes : voilà pourquoi il est si fort en mouvement dans ce moment-ci. La puissance qui lui est opposée, au contraire, est si grande, qu'elle n'a besoin que d'un seul acte pour dissiper toutes ces phalanges comme de la poussière ; et c'est là ce que vous a indiqué le lion que vous avez vu.

« Lorsque nous aurons plus de loisir, nous nous occuperons de ces sortes d'études : je vous mettrai à même également de considérer et de reconnoître les correspondances cachées de tous ces faits avec l'histoire de ma nation ; et vous verrez par-là quels étoient les plans et les desseins de la providence. Si nous avons si peu répondu à ses vues, ce n'étoit pas un titre pour les autres nations de nous décrier comme elles l'ont fait. L'espèce entière est dégradée ; la sagesse divine prend les hommes tels qu'elle les rencontre ; et si elle eût manifesté ses volontés à quelqu'autre peuple que ce fût, y en a-t-il beaucoup qui lui eussent été plus fidèles ?

« Quant à ces trois hommes endormis qui ne se sont point réveillés lorsque le lion les a apportés de leur place, et qui ne s'agitent point même étant plongés dans une eau bourbeuse, ils vous peignent quel est le degré d'aveuglement de ceux qui se livrent aux fausses sciences ; puisqu'au milieu de leurs prestiges les plus illusoires, il leur semble être dans leur état naturel ; et puisqu'au milieu des dangers les plus pro-

pres à leur donner une mort certaine, ils dorment dans la sécurité ; au reste ces tableaux qui n'ont eu que vous pour objet, n'ont eu lieu en effet que pour vous, et rien n'a changé, dans le cabinet, à tout ce que vous y aviez vu précédemment. Regardez dans la flamme de la bougie pour vous en convaincre.

En effet, dit *Sédir*, tout m'y paroît dans le même état qu'auparavant ; les animaux, les végétaux, le lion, les insectes, tout est disparu : le vase est ce qu'il étoit, et nos trois personnages sont assis sur leur chaise.

Ecoutez attentivement, dit *Eléazar* ; le guerrier va parler à l'homme sec. *Sédir* obéit, et copie ainsi ce qu'il entend.

LE CROCODILE.

CHANT 5ı.

Manœuvres du guerrier contre Eléazar.

« J'ai jeté dans l'égoût de la rue Montmartre toutes les drogues que vous m'avez fait rassembler pour notre entreprise contre Eléazar. Cet égoût passe près de sa maison ; et je ne doute point qu'au moyen des conjurations que j'ai jointes à tous ces ingrédiens, la maison ne saute avant peu : mais pour assurer la réussite de notre grand projet, voici ce qu'il nous faut faire, afin d'attaquer radicalement la vie de notre adversaire. Mon sabre et les deux baguettes ont assez infusé dans l'eau de ce vase, pour l'avoir amenée au point de corruption nécessaire. Il nous faut y jetter maintenant autant de charbons de feu, qu'il y a de lettres dans le nom de notre ennemi ; c'est un coup auquel il ne résistera pas. Reprenez vos baguettes comme je vais reprendre mon sabre, et suivez-moi à tous les pas que je vais faire.

» Je vois le guerrier, dit *Sédir*, qui reprend son sabre, et marche vers la cheminée ; les deux autres prennent leur baguette et le suivent. Il prend un charbon de feu sur le bout de son sabre et vient le jetter dans l'eau du vase. Il retourne une seconde fois à la cheminée, et prend un second charbon sur le bout de

son sabre qu'il apporte encore dans l'eau du vase; il en fait de même une troisième fois: ses deux compagnons le suivent toujours, et ainsi jusqu'à sept fois. A chaque charbon qu'il jette dans l'eau, il se fait un violent frémissement dans le vase; mais au septième charbon le frémissement est si fort que les trois compagnons paroissent grandement s'en réjouir.

» A présent, dit le guerrier, nous pouvons nous regarder comme étant sûrs d'avoir remporté la victoire; et nous pouvons faire venir le crocodile lui-même, afin qu'il dévore les restes d'*Eléazar*, et qu'il le fasse si bien disparoître que personne ne puisse trouver son cadavre, ni remonter à la source de la cause qui l'a fait mourir; car ne doutons pas qu'il ne vienne d'expirer ».

Monsieur, dit *Sédir*, je vois que vous vous portez bien, malgré la persuasion où ils sont que vous êtes mort de leur façon, et je pressens que nous n'aurons pas davantage à redouter de l'apparition du crocodile.

» J'aime à vous voir sans inquiétude, répondit *Eléazar*; en effet, la sagesse qui veille sur vous et sur moi, est assise sur un plan fixe et inébranlable; aussi est-elle mille fois plus stable que ces solides réguliers qui ne peuvent cesser d'être d'aplomb, puisqu'ils reposent toujours sur une de leurs faces. C'est pourquoi il ne nous arrivera pas plus de mal à cette seconde tentative qu'il ne m'en est arrivé à à la première ».

LE CROCODILE.

CHANT 52.

Apparition manquée du crocodile.

Il n'eut pas proféré cette dernière parole, que *Sédir* s'écrie : je l'entends, je l'entends s'avancer. Enfin nous allons en avoir raison.

» Oui, répliqua *Eléazar*, et pour vous prouver que nous n'avons rien à craindre, et que je puis disposer de cet événement particulier selon mon gré, je vous préviens que le crocodile ne se montrera point, et que seulement vous l'entendrez parler: continuez d'être attentif, et de me rendre compte de tout ce que vous observerez, afin que je me dirige en conséquence ».

(Et moi, cher lecteur, je vous dirai qu'indépendamment des moyens qui étoient au pouvoir d'*Eléazar*, une main bienfaisante liée à la société des Indépendans, fit passer invisiblement à ce digne et courageux israélite, un ingrédient actif et sur-matériel, qui dans l'ordre naturel correspond à l'esprit de safran).

Sédir poursuit : Les trois personnages ont l'air fort impatiens et fort inquiets de ne point voir paroître le crocodile ; les voilà qui avalent chacun une pincée de cendre, les voilà qui tournent comme des der-

viches, puis ils paroissent tous écouter bien attentivement.

» Je suis le croc. . . . . croc. . . . . croc. . . crocodile, que vous avez ap. . . . . ap. . .ap. . . appellé. Je ne puis me mont. . . . . mont. . . . mont. . . . . montrer; il y a quelqu'un qui m'en emp. . . . . emp. . . . . emp. . . . . empêche; jai même de la dif. . . . . dif. . . . dif. . . . . difficulté à rem. . . . . rem. . . . . rem. . . . . remuer la langue. J'avois beau. . . . . beau. . . . beau. . . . . beaucoup de choses à vous dire; je n'en puis ven. . . . . ven. . . . . ven. . . . . venir à bout. Bons. . . . . bons. . . . bons. . . . bonsoir ».

(Ami lecteur, je n'ai pas besoin de vous faire observer quelle puissance s'opposoit ainsi à ce que le crocodile donnât jour à tout ce qu'il avoit à vous apprendre. Je sens cependant qu'il est triste pour vous de ne savoir encore ce qu'est devenu ce crocodile, et d'être venu si près de l'apprendre de lui-même, pour voir sur-le-champ renverser vos espérances. Mais si l'on a loué l'invention de ce peintre qui couvrit d'un voile la figure d'Agamemnon, pourquoi me blâmeriez-vous aussi de mettre un voile sur la face de mon crocodile? L'un est bien plus malaisé à peindre que l'autre. Néanmoins pour que vous ne m'accusiez pas de couper le nœud gordien au lieu de le dénouer, vous serez bientôt à portée d'apprendre ce que vous désirez, et vous m'aurez une obligation de plus, de vous l'avoir fait raconter par une bouche moins effrayante que la gueule d'un crocodile).

Le crocodile en disant bonsoir aux trois associés, fit souffler un vent qui éteignit le feu de la cheminée, et *Sédir* ne vit plus rien; le crocodile ré-

pandit aussi une odeur qui infecta les trois associés. Il donna une telle secousse à la maison, qu'elle en fut à moitié renversée, et que deux de ces associés se trouvant ensevelis sous les débris eurent beaucoup de peine à se tirer de cette périlleuse situation; pour le troisième, qui étoit le génie transformé en homme, il n'étoit point formé d'une substance à pouvoir être ainsi retenu sous des débris matériels, et il disparut aussitôt, en laissant ses deux compagnons dans l'embarras.

Il jaillit aussi dans les souterrains de cette maison, une fontaine d'eaux noires et bourbeuses, qu'on n'a jamais pu tarir depuis, et qui rendent cette maison inhabitable par les odeurs insuportables que ces eaux y répandent.

Quand ce tableau magique, qui n'étoit que la représentation de ce qui se passoit réellement dans la maison de la rue Montmartre, fut à sa fin, *Sédir* voulut approfondir les merveilles qui venoient de s'offrir à ses yeux; et *Eléazar* lui donna rapidement sur tous ces objets les instructions que les circonstances pouvoient permettre.

Madame *Jef* présenta aussi dans ce même tems à la société des Indépendans, un tableau touchant de l'incommensurable pouvoir supérieur, qui préserve journellement les mortels de la fureur de leur ennemi, tandis qu'ils ne s'en apperçoivent seulement pas, et qu'ils n'y font pas plus d'attention que les enfans n'en font à tous les soins conservateurs de leurs nourrices: elle exposa que les tendres surveillances de ce pouvoir suprême, étoient si con-

tinuelles et les dangers si imposans, que les hommes frissonneroient à-la-fois de frayeur et de reconnoissance, si leurs yeux s'ouvroient un instant sur la situation de l'espèce humaine dans ce bas monde.

Mais c'est-là tout l'extrait que nous avons pour le présent de cette conférence; et nous en sommes vraiment affligés, car nous aimerions bien mieux nourrir amplement les hommes de toutes ces grandes vérités, qui devroient être leur aliment naturel et journalier, que de les accompagner comme nous le faisons dans des sentiers si coupés et si épineux. Mais de trop vastes évènemens nous appellent hors de l'enceinte de nos trois malfaiteurs, pour nous livrer en ce moment à ces réflexions.

Lève toi donc, ma Muse, expose aux yeux du monde
Ce que peut opérer ta science profonde;
Promène mon esprit jusqu'au sein des enfers;
Tu le pourras après promener dans les airs;
Dans ces divers pays, aidé de ton courage,
Il a le ferme espoir de faire un bon voyage.

LE CROCODILE.

CHANT 53.

Arrivée inopinée d'un voyageur par l'égoût de la rue Montmartre.

Près de l'égoût de la rue Montmartre, non loin de la maison d'*Eléazar*, on entend un bruit souterrain, comme celui d'un charriot qui roule; on sent de violentes secousses de tremblemens de terre, qui agitent horriblement tout le quartier; les vents souffient, les animaux mugissent; on voit même le ciel s'obscurcir dans toute l'étendue de l'horison, et l'on crut remarquer en l'air comme des corps étrangers lancés en haut avec une grande force: enfin tout paroît être en convulsion, lorsqu'on voit soudain un ruisseau bourbeux sortir de l'égoût; et un homme en habit verd, nager dans ce ruisseau pour gagner la terre.

Tous les yeux se fixent sur cet homme verd. Sitôt qu'il est sorti de l'eau, tout le monde l'entoure; ah! c'est le volontaire *Ourdeck*, dit quelqu'un qui le reconnut: on se presse encore plus autour de lui, et c'est à qui lui demandera d'où il vient: j'arrive de l'armée, répondit-il brièvement; puis il se tait, et on ne peut en tirer un mot de plus.

Le malheureux est si mouillé, si crotté, si affamé, qu'on pouvoit bien lui pardonner son silence, ayant tant de besoins pressans à satisfaire. Il est vrai que quelques amis s'empressent de l'essuyer, de le nétoyer, même de lui prêter des vêtemens. Mais comment soulager sa faim !

Cela n'empêche pas que la curiosité étouffant dans le peuple, tous sentimens de compassion, on le serre, on s'en empare, et on veut le forcer de rendre un compte exact de son voyage, depuis la disparution des deux armées; cependant, comme dans les plus grands tumultes, il se trouve toujours quelque tête froide qui rappelle les autres au bon sens et à la raison, un homme s'avance au milieu du peuple, et le harangue ainsi :

» Chers concitoyens, compagnons de ma misère, et qui me la rendez moins dure dès que je la partage avec vous, j'éprouve comme vous, l'empressement de savoir ce que vous demandez à ce malheureux, avec tant d'instance; mais quand même, il vous feroit en ce moment tous les recits que vous desirez, il faudroit encore qu'il les recommençât devant les chefs qui ont votre confiance, et qui sûrement sont au moins aussi intéressés que vous, à apprendre ce qu'il a à raconter. Or, jugez d'après l'état où vous le voyez, s'il lui seroit possible de remplir plusieurs fois une pareille tâche; je crois donc, sauf votre meilleur avis, qu'il conviendroit mieux que nous allassions avec lui, chez le respectable *Sédir*, et que là nous écoutassions tous ensemble ce qu'il auroit à nous dire ».

Il a raison, dit quelqu'un de la troupe: et la troupe répétant après lui, *il a raison*, on emmène le nouveau débarqué chez le lieutenant de police, qui fut surpris de cette visite, d'autant qu'*Eléazar* ne l'en avoit pas prévenu. Nombre de curieux viennent en hâte pour entendre le voyageur; car dans l'instant le bruit de son arrivée fut répandu.

Il n'est pas jusqu'à la sensible, mais curieuse *Rachel* qui, agitée par l'explosion de l'égoût de la rue Montmartre, attirée par la nouvelle qui couroit, et inquiète pour son père, ne se fût mise aussi en chemin pour être au fait de tout ce qui se passoit, et pour donner à chacun, autant qu'elle pourroit, des paroles d'encouragement ou de félicitation, selon l'occurence.

Prêtons-nous au désir de ce peuple, dit *Eléazar* à *Sédir*. Il vous chérit, il sait l'impossibilité où vous êtes de lui procurer des subsistances, et l'aventure du moment sert à le distraire de ses besoins; j'ai contribué plus que vous ne pensez à l'arrivée de ce volontaire, qui doit vous instruire de choses assez peu connues, et je contribuerai de tout mon pouvoir aux évènemens qui pourront suivre: mais je ne veux point vous flatter d'avance; la paix et l'abondance ne renaîtront pas dans Paris, qu'il n'y ait eu trois personnages d'arrêtés. C'est au tems à les faire connoître. Je vous préviens aussi que les sciences captives, ne recouvreront leur liberté, que quand le crocodile lui même sera entièrement privé de ses moyens de nuire. Ne me demandez pas pourquoi ces heureuses époques ne s'accélèrent pas davantage. La grande sagesse laisse à toutes ces puissances bonnes et mau-

vaises, le tems et la liberté de remplir chacune leur mesure, pour servir de matière à la résipiscence encore plus qu'au jugement. Pour le moment, faites ranger tant de monde qu'il en pourra tenir dans la place voisine; mettez le voyageur au milieu, je lui ferai prendre une pincée de ma poudre saline, qui le soutiendra pendant son récit. Pour moi, lorsqu'il s'acquittera ainsi de sa fonction, je me retirerai un peu à l'écart, afin de suivre la mienne qui devient plus urgente à chaque moment : je sais tout ce qu'il a à dire, et j'ai besoin d'être tout entier à mon œuvre; quand il cessera de parler, nous nous approcherons vous et moi.

Sédir exécute fidèlement ce que dit *Eléazar* : et le voyageur *Ourdeck*, après avoir mis un peu de ce sel sur sa langue, parle ainsi au peuple assemblé, parmi lequel se trouvent encore nos académiciens, espérant entendre de la part de ce nouvel historien, des choses plus conformes à leur doctrine que celles qu'ils avoient apprises du crocodile.

LE CROCODILE.

CHANT 54.

Récit du volontaire Ourdeck.

„ Vous voyez devant vous, chers concitoyens, le fidèle volontaire *Ourdeck* qui, naturalisé chez vous, a cru de son devoir de vous prêter le secours de son bras, dans les combats qui se sont donnés dans les différens quartiers de Paris. Si nos premiers efforts n'ont pas eu tout le succès que j'aurois désiré, vous savez que nos armes ont fini par être plus heureuses, et qu'elles nous promettoient une victoire complette ; j'avois lieu de le croire d'après un événement extraordinaire qui avoit changé mes idées un peu incrédules. Dans cet espoir, j'avois suivi les combattans à la plaine des Sablons, sur-tout ayant eu le bonheur de voir tomber devant moi l'épée de *Rosen*. Mais là, j'ai été avalé avec les deux armées, par un monstre dont on ne pourroit vous exprimer la grandeur.

„ D'abord nous nous trouvâmes pêle-mêle les uns et les autres, et il y eut entre nous tous un choc effroyable, tant de nos personnes que de nos armes et de la terre que le monstre avoit avalée.

Dans le premier moment, nous fûmes plongés dans une obscurité profonde ; mais peu de tems après,

soit que le monstre eût d'espace en espace des soupiraux, soit qu'il y ait une lumière affectée aux ténèbres, et qui fait qu'on s'habitue même à leur épouvantable séjour, nous commençâmes à appercevoir quelques crépuscules et bientôt assez de clarté, pour pouvoir discerner les objets qui nous environnoient, et sur-tout les différens organes et viscères de ce monstre qui nous avaloit sans nous digérer; et je remarquai avec surprise que ces viscères et les organes intérieurs de cet animal portoient chacun une inscription où on voyoit le nom d'un de ces génies qui avoient figuré dans la relation du cap Horn ; ce qui me fit pressentir en quel lieu et en quel compagnie je me trouvois.

» Je le sus bien mieux encore quand je me sentis tirer dans tous les sens et dans tous les points de mon existence, par toutes les puissances diverses attachées à ces noms qui tapissoient l'intérieur du monstre ; il faut que tout ce qui constitue cet être, et tous les ingrédiens qui le composent soient ensemble dans une séparation et une dissolution continuelle, puisqu'ils opéroient sur mes propres élémens le sentiment effroyable d'une pareille séparation, et d'une pareille dissolution. Telle est l'épouvantable impression que l'on éprouve d'abord en entrant dans ce monstre ; elle n'a jamais cessé tant que j'y ai demeuré; et si je n'y ai pas perdu la vie, il faut qu'une puissance supérieure ait mis sa main protectrice sur nos corps mortels.

» Bientôt on nous dépouilla de nos vêtemens et on les remplaça par des habits extrêmement étroits et d'une étoffe dont la rudesse est inimaginable ; et tous

ces habits étoient marqués au timbre de l'un de ces génies. Cela fait, les deux armées reçurent ordre de faire route l'une devant l'autre, sans qu'il leur fût permis de s'approcher. L'armée des bons français marchoit la dernière et sembloit chasser l'autre devant elle comme par suite de la victoire que nous avions déjà remportée dans la plaine. Nous avions même une ardeur extrême de continuer la bataille et de nous mesurer corps à corps; mais le pouvoir de l'animal sembloit vouloir nous faire souffrir par notre colère même, en la comprimant, et en ne lui laissant prendre aucun essor.

„ Après neuf stations dans différens viscères de cet animal, je fus comme entraîné avec les deux armées jusque dans un grand gouffre que je pris avec raison pour être le bas-ventre du monstre, et dont la capacité sembloit s'étendre jusqu'au bas de sa queue; et bientôt nous apprîmes avec surprise une tradition qui régnoit dans ces abîmes, c'est que cette queue elle-même étoit clouée dans le souterrain d'une pyramide d'Egypte, sans qu'elle put s'en détacher, quelques efforts qu'elle fit, mais que le corps de l'animal avoit le pouvoir de s'étendre à son gré dans toutes les parties de l'univers. Autrefois je n'aurois jamais cru tout ce que je venois de voir et tout ce que je voyois, quand mille témoins me l'auroient attesté. Ainsi je ne me flatte pas, messieurs, que vous me croyez sur tous mes récits; mais vous avez souhaité de m'entendre, je vais répondre à vos désirs. (A ce début, mille claquemens de mains, mille cris: c'est là en effet ce que le crocodile nous a dit lui-même) „.

LE CROCODILE.

CHANT 55.

*Suite du récit d'*Ourdeck. *Entrée des armées dans les profondeurs du crocodile.*

» En entrant dans ce gouffre, ou dans le bas-ventre de l'animal, qui étoit éclairé comme le reste de son corps, par une lumière que vous pourriez appeller ténébreuse, je le trouvai rempli d'être vivans, hommes et femmes, de toutes nations et de toutes professions. Quoique vivans, tous ces êtres n'étoient point palpables comme nous; ils n'avoient que la forme d'êtres, et ils n'en avoient pas la substance. Cependant nous, quoique nous fussions vivans corporellement, nous n'éprouvions point la faim, parce que toutes nos facultés digestives étoient supendues.

» Les hommes et les femmes de différentes nations étoient partagés en familles, ou petites sociétés particulières; et quoique nous fussions plus matériels que cette nouvelle espèce d'hommes, on nous attacha cependant à leurs diverses sociétés; on distribua dans un instant les individus des deux armées entre ces diverses familles impalpables. Cette distribution se fit, non-seulement d'après les différentes professions ou habitudes que nous avions eues

auparavant sur la terre; mais encore selon les signes que les génies avoient attachés sur nous, parce qu'on ne nous plaçoit que dans les familles qui étoient régies par le même génie que nous.

» Comme voyageur dans le Nord et par la nature de mon signe, je tombai dans une famille tartare qui avoit été attachée à la nouvelle doctrine de *Fo*. Le but des génies, en nous distribuant ainsi, étoit de tâcher de tirer de nous par le moyen de ceux avec qui ils nous associoient, tous les secrets qu'ils pouvoient, relativement à tout ce qui se passe sur la terre, soit dans la politique, soit dans la nature, soit dans les sciences.

» Aussi la famille tartare avec qui j'étois lié ne négligea rien pour me faire parler; et le génie qui la gouvernoit, elle et moi, ne cessoit de la presser là dessus. Mais dans la situation où je me trouvois, et persuadé comme je l'étois que cette classe d'êtres n'avoit que de mauvais desseins, je n'ouvrois pas la bouche; et je ne l'aurois pas ouverte quand même j'aurois eu plus de choses à leur apprendre que je n'en avois réellement.

» Notre génie s'appercevant de ma résistance, voulut se charger lui-même de me questionner; et il commença par me menacer de toute sa rigueur, si je ne le satisfaisois pas; et voyant que je tenois ferme : regarde, me dit-il, comment les autres génies traitent tes compagnons qui, sûrement, auront été aussi récalcitrans que toi.

» En effet, je vis combien l'on les maltraitoit pour les faire parler. Il me sembloit qu'on exerçoit

sur eux les mêmes tourmens, que les malfaiteurs de notre monde, exercent quelquefois sur des malheureux, pour leur faire avouer où ils ont déposé leur argent. Veux-tu bien m'apprendre, disoit un génie à mes tristes compagnons d'infortune, comment est-ce que l'on fait de l'or? veux-tu m'apprendre, disoit l'autre, l'état actuel des cabinets politiques de l'Europe? Veux-tu bien m'apprendre, disoit un troisième, quel est le secret auquel tient l'étonnante propriété de l'aimant? Et puis, ils redoubloient de supplices, à mesure que mes compagnons s'obstinoient au silence, soit qu'ils ne voulussent pas parler, soit qu'ils n'eussent rien à dire.

» Quand le génie qui me questionnoit, eût vu que malgré cet horrible spectale, je ne persistois pas moins à rester muet, il se prépara tout de bon à me traiter comme mes camarades; ce fut alors que me revinrent dans la pensée, les paroles frappantes d'une personne qui vous est inconnue. Ce souvenir ranima ma confiance, et ma confiance ranimant mon courage, je lançai sur ce génie un regard si fier et si imposant, qu'il se calma et ne me questionna pas davantage; j'entendis seulement quelques mots qu'il marmottoit en dessous, et qui me sembloient dire que s'ils n'avoient jamais rencontré que des gens aussi têtus que moi, ils n'auroient jamais rien appris de ce qui se passe dans l'univers, et qu'ils ne sauroient comment gouverner le monde.

» Je compris par-là combien il est important d'être sur ses gardes, lorsque l'on se livre à la car-

rière des sciences, puisque par l'envie et les exactions où cela nous expose de la part de ces génies malfaisans, on peut devenir, un jour, par foiblesse, le contribuable de l'iniquité, comme les savans le sont si souvent ici bas par leur amour propre; car, même sans parler, les savans, par leur seul orgueil, doivent ouvrir en eux la porte à ces mauvais génies, et leur communiquer une partie de leurs sciences. »

LE CROCODILE.

CHANT 56.

*Suite du récit d'*Ourdeck. *La femme tartare.*

» Me trouvant moins obsédé, et aussi libre que je pouvois l'être dans un pareil lieu, je liai conversation avec une femme tartare qui m'avoit paru être ce qu'il y avoit de moins mauvais dans la famille à laquelle j'étois attaché. Elle avoit pris intérêt à moi, en voyant comment j'avois résisté au génie, et sur-tout quand elle sçut que j'avois parcouru son pays, en allant à la Chine, en qualité de secrétaire d'ambassade : elle me parloit d'une manière beaucoup moins brusque que les autres; et voici l'abrégé de ce que j'appris d'elle.

» Je suis venue ici, me dit-elle, plusieurs siècles avant le tems où vivoit Confucius ; c'est de notre famille que descend la dynastie tartare qui, la première, a renversé le trône de la Chine. Le destin nous punit d'avance, parce qu'il connut l'esprit d'ambition et de cupidité que nous transmettrions à nos descendans; il s'apperçut même que dès le tems que nous existions encore sur la terre, nous étions si remuans et si gênans pour nos voisins, que nous ne pouvions vivre en paix avec aucun d'eux. Aussi au milieu d'une révolte que nous

occasionâmes, pour nous emparer d'un royaume limitrophe du nôtre, nous périmes tous, et nous fûmes transférés ici, pour y rester aussi long-tems qu'il plaira à ce puissant destin qui nous maîtrise, et dont nous ne pouvons nous défendre : ce n'est pas que, comme femme, j'aie pu agir bien fortement dans cette révolution-là ; mais j'ai suivi le sort de ma famille, et je me trouve condamnée avec elle, pour ne l'avoir pas contenue autant que j'aurois pu le faire.

« Toutes les autres familles que vous apercevez ici, sont, comme la nôtre, sous le joug de la même puissance qui nous maîtrise, et nous fait servir au tourment les uns des autres ; car il nous arrive souvent d'avoir entre nous de rudes combats, où nous nous faisons plus de mal, et où nous nous portons des coups plus cruels que ceux que les corps de matière peuvent se porter entr'eux.

» Vous voyez devant vous la famille chinoise, que la nôtre a renversée du trône ; et depuis ce moment, nous sommes presque toujours en un état de guerre, d'autant plus affreux, que nous avons beau nous frapper et nous couvrir de blessures, nous ne pouvons jamais mourir : plus loin vous voyez la famille d'Agamemnon et celle du malheureux Priam. De ce côté, la famille de César, et en face, celle de Pompée, qui sont également aux prises continuellement. De l'autre côté, sont les familles d'Auguste et d'Antoine, et entr'elles deux, la belle Cléopâtre, pour leur servir continuellement de pomme de discorde.

(Vous ne serez pas surpris, ami lecteur, qu'à tous ces récits historiques et à tous ceux de ce genre qui pourront suivre, une grande partie des auditeurs s'ennuyant et n'y comprenant rien, l'assemblée ne se dégarnît un peu).

» Vous voyez dans l'enfoncement les familles d'Alexandre et de Darius, les familles de Marius et de Sylla, les familles de Sapor et de Valérien, les familles d'Ali et d'Omar, les familles de Bajazet et de Tamerlan, les familles d'Yorck et de Lancastre, les familles d'Orléans et d'Armagnac; enfin celles des Fiesque et des Doria, de Stuart et d'Orange, des Pizare et d'Atuliba, de Charles douze et de Patkull, et de quantité d'autres illustres ennemis qui se sont dévorés sur la terre. Ici, toutes les familles sont toujours en opposition une contre une, comme elles l'ont été dans votre monde, afin que le tableau de leurs passions ne s'efface point.

» Le destin dépose ici, selon la même loi, tous les autres célèbres adversaires qui se sont disputés sur la terre pour d'autres ambitions que celles des conquêtes. Les savans, les docteurs, les zélateurs fanatiques des religions y sont tous en dispute les uns contre les autres, et leur fureur surpasse encore celle des anciens conquérans, et celle des usurpateurs. Tous ceux qui y arrivent, sont mis sur-le-champ à la question, pour en tirer toutes les connoissances, et toutes les lumières qu'ils peuvent avoir, comme vous avez vu qu'on y a mis vos compagnons, et qu'on a été prêt de vous y mettre vous-même; et nous y avons été mis, ma famille et moi, comme les autres; mais cette question est bien plus

rude pour nous que pour ceux qui ont encore leur corps de matière, parce que les coups qu'on nous porte frappent dans le vif. Une autre conséquence fâcheuse de notre destin, quand nous avons mérité de venir dans ces abîmes, c'est qu'étant plus intimement liés à ce monstre par notre mort que ne le sont les hommes vivans, nous n'avons pas, comme vous l'avez eu, le pouvoir de lui résister long-tems, et il finit toujours par nous arracher tous nos secrets. Enfin ce qui fait qu'il gagne aussi plus avec nous, c'est que par notre mort nos connoissances se développent infiniment plus qu'elles ne le sont pendant la vie mortelle; et c'est-là ce que le monstre ramasse soigneusement et journellement, afin de pouvoir ensuite avec ces biens dérobés, aller se glorifier sur la terre, régir le monde, éblouir et égarer les malheureux mortels. C'est pour cela aussi que quand il ne trouve plus parmi nous à puiser de nouvelles lumières, et que les hommes vivans dans votre monde sont trop récalcitrans ou trop prudens pour se prêter à ses desseins, il suscite des troubles, des guerres, des maladies, ou même occasionne de violentes catastrophes dans la nature qui ôtent la vie à nombre de mortels, et les précipitent ici bas, où le monstre cherche bien vîte à épuiser sur eux, la soif et l'ardeur qu'il a d'acquérir des connoissances; d'autant que sa mémoire n'étant pas fidèle, ses connoissances ne lui servent de rien, et que c'est toujours à recommencer : ce qui est la véritable source du proverbe qui dit que le bien dérobé ne profite jamais.

» Je ne puis vous dire quelle est la profondeur

de ces abîmes que nous habitons ; personne ne peut les parcourir, parce que chaque famille est condamnée à rester dans son enceinte avec la famille adverse. Tout ce que nous savons, c'est que dans les plus basses de ces profondeurs, résident ceux des hommes qui, sur la terre, ont fait profession des sciences iniques es de la magie perverse, par laquelle ils se sont rendus les ministres du monstre, qui les tient à présent dans des chaînes bien plus étroites encore que les nôtres ; et voilà comme il récompense ses sectateurs. On dit que quelquefois il y a de ces malheureux qui s'échappent de leur prison et viennent augmenter le désordre de la nôtre ; mais depuis mon séjour ici, je n'en ai pas encore vu d'exemple.

» Quant aux autres mortels, tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure qu'il arrive ici de nouvelles familles de dessus la terre, ces abîmes s'étendent à proportion, de façon que nous n'avons pas sujet de croire qu'ils puissent jamais se remplir, et que la place manque pour emprisonner les malfaiteurs.

» Comme le même esprit qui a gouverné toutes ces différentes familles que vous voyez, gouverne encore celles qui sont sur la terre, et les gouvernera jusqu'à la fin des siècles, toutes les agitations qu'il occasionne parmi les hommes, se font ressentir jusqu'à nous, le tout selon des loix de correspondances et de similitudes ; ainsi il ne se passe là-haut aucun mal auquel nous ne soyons liés, et dont nous ne souffrions mille fois plus que les hommes qui sont encore mortels.

» Il faut même que les maux qui vous ont fait descendre jusqu'ici soient bien grands, car nous n'avons jamais tant souffert que depuis quelques tems: l'enfer entier a semblé déchaîné ; des feux ardens ont paru embrâser tous ces lieux, et ont menacé à tout moment de nous dévorer par leur chaleur : nous avons éprouvé des secousses extraordinaires, nous nous sommes frappés de mille coups ; tous ces abîmes ont tremblé, et dans ce cahos nous avons cru un moment que toutes ces cavernes alloient se rompre, que nous allions recouvrer la liberté, ou que l'univers alloit finir. Nous n'entendions que des hurlemens et des imprécations ; nous entendions proférer des noms inconnus pour nous, et parmi lesquels il s'en trouvoit qui paroissoient avoir un empire absolu sur ces tristes régions et sur celui qui les dirige ».

LE CROCODILE.

CHANT 57.

*Suite du récit d'*Ourdeck. *Confidences de la femme tartare.*

» Si j'étois sûre, me dit-elle, en me regardant fixement, que vous sussiez garder le secret, et que vous ne m'exposassiez pas à toutes les corrections que pourroit m'attirer mon indiscrétion, je vous ferois connoître par quel moyen, indépendamment des correspondances naturelles de votre monde avec celui-ci, l'animal qui nous tient enfermés, entretient des relations dans tout l'univers, et gouverne tous les cabinets, toute la politique et toutes les autorités de la terre. Oh ! comptez sur moi, lui jurai-je avec empressement; je n'ai jamais su payer une complaisance par une trahison.

» Quand vous ne seriez pas aussi bon que vous me le paroissez, répondit-elle, je n'ai pas encore été à portée, depuis que je suis ici, de confier un secret à un être vivant corporellement; car de tous les guerriers que le monstre a avalés depuis que je suis ici, soit ceux de l'armée de Cambise, soit ceux de mille autres troupes de terre et de mer, vous êtes les premiers qui, à ma connoissance y soyez descendus en vie; tous les autres y viennent suffoqués.

Je suis donc tentée de profiter de l'occasion ; au reste mon indiscrétion, si c'en est une, sera mitigée, en ce que vous n'aurez qu'à regarder, et que je n'aurai rien à dire. Figurez-vous en outre que les images sous lesquelles les objets se peindront à vous, ne sont que pour se proportionner à votre manière d'être ; et que pour nous, il nous est donné de voir les choses plus intimement.

» Alors elle me fit approcher d'un enfoncement qui n'étoit séparé d'elle que par une membrane de l'animal, assez transparente pour me laisser voir au travers ce qui se passoit dans ce réduit ; et ce réduit d'après l'anatomie comparée me parut répondre à ce qu'on appelle dans l'homme la vésicule du fiel ; et il portoit pour inscription le nom du génie du souffre : j'y apperçus dans un des côtés plusieurs niches renfermant chacune une statue. Ces statues étoient toutes estropiées ou mutilées, et en outre elles étoient couvertes de chaînes. Au dessus de chaque niche il y avoit écrit le nom d'une science ; telle que la métaphysique, la politique, la physique, etc., et au dessous de chacune de ces mêmes niches il y avoit un de ces meubles de basse-cour, dans lequel on tient renfermée de la volaille pour l'engraisser : mais au lieu de volaille, je voyois dans les différentes cases de ces meubles autant de figures humaines un peu pâles, mais bouffies d'embonpoint. L'on m'ouvrit l'intelligence, et l'on m'apprit que ces différentes figures représentoient celles des faux savans de la terre, qui se repaissoient aveuglément et avec orgueil de toutes ces sciences mutilées, avec lesquelles ils trom-

poient les hommes ; que les sciences qui avoient perdu depuis long-tems leur principe de vie, étoient restées sous la main du maître de cette ménagerie qui ne les employoit qu'à ses desseins perfides et destructeurs ; que ce maître retenoit ainsi dans sa ménagerie ces partisans de ces sciences tronquées jusqu'à ce qu'il les eût engraissés, et qu'il les jugeât propres à être *égorgés* pour le *service* de sa *table* ; et qu'en attendant, c'est par le moyen des connoissances qu'il tiroit d'eux, qu'il correspond avec toutes les sociétés savantes de la terre.

» J'y apperçus ensuite dans le côté opposé un grand clavecin dont chaque touche étoit marquée d'un caractère différent, et représentant, l'une un lézard, l'autre un crapaud, l'autre la foudre enflammée, et ainsi de toute sorte d'objets, tels que des étoiles, des plantes, des comètes : une main invisible faisoit sans cesse jouer ces touches et en tiroit des sons d'une telle discordance et d'une telle désharmonie, que mes oreilles étoient au supplice ; et je présumai de là ce que devoit souffrir l'univers par de pareilles correspondances.

» Je vis dans ce même réduit trois personnes assises autour d'une table, et jouant à la triomphe avec des cartes sur lesquelles, au lieu des figures ordinaires, étoient peints les différens royaumes, souverainetés, et autres établissemens de toute la terre : les chances de leur jeu étoient ce qui régloit le sort des souverainetés de ce monde ; et comme le jeu ne cessoit point, et que la variété des chances étoit continuelle, je compris par-là d'où venoit le perpétuel boulversement des empires de la terre.

» A côté de ces trois personnes, j'en voyois plusieurs occupées à recevoir des lettres et à en faire partir d'autres en réponse ; et cela si promptement, que mon œil avoit peine à suivre ce mouvement rapide. Cependant je pus lire, à la dérobée, trois ou quatre de ces adresses, pendant qu'on les écrivoit; une en tartare, au grand Lama, une en françois, sous le nom à moi inconnu de la femme de poids à Paris ; une en allemand, à l'université de Groningue ; et une en latin, à la diète de Ratisbonne.

» Mais après ce que la femme tartare m'avoit déjà révélé, je ne doutai plus que ce ne fût là le bureau général d'où partoient les avis et les instructions qui règloient le monde ; et j'eus la preuve que l'animal qui nous avoit avalés avoit en effet avec la terre, des relations qu'on ne pouvoit nombrer, et qu'il devoit être bien instruit de tout ce qui s'y passoit.

» Cependant, j'aurois eu de la peine à croire qu'il ne manquât rien à ses connoissances en ce genre, et que les instructions qu'il envoyoit remplissent toujours infailliblement ses desseins. En effet, je vis quelques unes de ces lettres, soit partantes, soit arrivantes, se consumer en l'air, et disparoître en fumée ; ce qui me prouva qu'il devoit y avoir des lacunes dans le commerce de cet animal avec le monde.

» Satisfait de ce que je venois d'apprendre, je me rapprochai de celle qui m'avoit mis sur la voie, et je lui renouvelai les assurances de ma discrétion.

LE CROCODILE.

CHANT 58.

*Suite du récit d'*Ourdeck. *Tableau de correspondance.*

„ Mais, Messieurs, à peine eûmes-nous renoué notre conversation, que nous fûmes détournés par un spectacle auquel nous ne pûmes rien comprendre, et dont, peut-être, avez-vous seuls la clef, ainsi que celle de toutes les énigmes que je viens de vous rapporter.

„ Sachez donc, qu'en ce moment, nous vîmes paroître une immense chaudière que l'on posa par terre, à peu de distance de nous. Après l'avoir considérée quelques instans, nous attendions pour savoir l'usage qu'on en alloit faire ; ce qu'on alloit mettre dedans, et comment on mettroit le bois et le feu par-dessous, puisqu'elle étoit posée sur la terre : mais bientôt nous apperçumes et entendîmes tomber dedans, sans que nous sçussions d'où ils venoient, des livres de toutes grandeurs et de toute espèce d'écriture, qui s'entassèrent pêle-mêle dans cette chaudière, jusqu'à ce qu'elle fût comble.

» Au lieu du feu que nous nous attendions à voir allumer, nous vîmes passer au-dessus de la chaudière, plusieurs étoiles pâles, et d'un blanc mat. L'atmosphère devint plus froide qu'auparavant, et se chargea de vapeurs épaisses ; et en peu de momens, nous vîmes cette masse de livres tomber en déliquium : et même pour en hâter la dissolution et la mixtion, plusieurs femmes parurent autour de la chaudière, ayant de grandes perches, avec lesquelles elles retournoient et remuoient les livres dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elles les eussent réduits en une pâte molle, telle que de la véritable bouillie.

» Cela fait, la scène changea et nous offrit un tableau singulier ; ces mêmes femmes qui venoient de travailler à ce déliquium des livres, parurent tout-à-coup assises, et ayant chacune, sur leurs genoux, un grand enfant emmaillotté : elles puisèrent alors de cette bouillie dans la chaudière, avec une cuiller, et en donnèrent abondamment à chacun de leurs nourrissons.

(Ici ceux de nos académiciens qui étoient présens, ne purent s'empêcher de froncer le bec, et le peuple de sourire un peu ; et le lecteur s'en rappellera bien la raison, quoique l'orateur lui-même ne fût pas dans le secret du prodige qu'il avoit vu.)

» Quand cet extraordinaire repas fut fini, chaudière, femmes, nourrissons, tout disparut ; l'air reprit sa chaleur ordinaire, et il n'y eut plus aucunes traces de ce qui venoit de se passer, si ce n'est que nous entendîmes à plusieurs reprises de grands éclats de rire.

» Je demandai à la femme tartare, si elle pouvoit m'expliqner le sens de ce prodige; elle me dit qu'elle n'avoit jamais rien vu de cette espèce ; qu'elle n'y comprenoit rien du tout, et que ce ne seroit probablement que sur la terre que l'on en auroit l'explication ».

LE CROCODILE.

CHANT 59.

*Suite du réeit d'*Ourdeck. *Commotions dans les profondeurs du Crocodile.*

„ Cette femme malheureuse et complaisante ne m'avoit parlé que trop vrai, en me racontant toutes les commotions qui arrivoient de tems en tems dans ces sombres demeures ; et je ne tardai pas à en avoir la preuve. Je vis arriver différentes troupes d'hommes, qui venoient de mourir dans diverses parties de la terre. A mesure qu'ils descendoient, on les plaçoit parmi les différens groupes qui remplissoient les diverses distributions de ces souterrains ; et, sur-le champ on les mettoit à la question, pour tirer d'eux tout ce qu'ils pouvoient savoir de relatif au monde qu'ils venoient de quitter. Je ne puis vous peindre les contorsions effroyables que je leur voyois faire, et qui m'annonçoient l'excès des supplices qu'on leur faisoit souffrir. Car ils avoient beau, pour la plûpart, raconter tout ce qu'ils savoient, et même tout ce qu'ils ne savoient pas, afin d'obtenir du relâche, on ne les tourmentoit pas moins, parce que, dans ce lieu où le mensonge seul est dominant, on les soupçonnoit toujours

ou de mentir, ou de ne pas dire tout ce qui étoit à leur connoissance.

» Au milieu de ces scènes d'horreur, je vis s'avancer un vieillard qui arrivoit de votre monde, où il venoit de mourir. Il dit tout haut à ceux qui se disposoient à le mettre à la question : il est inutile que vous usiez de violence, pour me faire parler ; je vais vous dire, de bonne volonté, une nouvelle qui vous surprendra : c'est que j'ai appris sur la terre, peu de tems avant de la quitter, que toutes les personnes graciables qui se trouvent ici, en seront bientôt délivrées ; que, peu de tems après, les sciences recouvreront aussi leur liberté, parce que le moule du tems sera brisé, et que l'empire des mauvais génies sera aboli.

» A ces mots, tous ces génies mauvais s'enflamment : non-seulement ils martyrisent ce malheureux vieillard, mais ils se donnent le mot pour exercer de nouvelles fureurs sur toutes les ombres et les autres êtres qui étoient en leur puissance ; et dans l'instant, tout fut en combustion dans ces abymes, parce que quantité d'ombres remplies d'espérance, se défendoient d'autant plus contre leurs boureaux, et que les autres ombres ne cherchoient qu'à prendre le parti de leurs maîtres. Aussi je n'entreprendrai pas de vous faire la peinture des épouvantables commotions dont j'ai été le témoin.

» Elles ne firent que s'augmenter encore par l'envie qu'il prit aux mauvais génies, de consulter dans un cas si urgent, les iniques magiciens qui étoient détenus dans les plus basses profondeurs de ces

abymes, et en même tems, de les appeler comme un renfort, pour contenir plus aisément les ombres rébelles.

» Il faut, en effet, que ces plus basses profondeurs, dont m'avoit parlé la femme tartare, se soient ouvertes dans ce moment-là, et qu'il en soit sorti quelques-uns de ces iniques magiciens qu'elle m'avoit dit y être détenus. Car je vis paroître au milieu du cahos où nous étions, des personnages plus effrayans encore que les autres, et mille fois plus redoutables, puisque c'étoit un feu réel qui sortoit, à l'un, de ses mains; à l'autre, de ses pieds; à l'autre, de toute la surface de la tête. Ils parcouroient tout ce champ de bataille avec une rapidité et une fureur inconcevables; ils prononçoient hautement des noms barbares à moi inconnus, et tout ce qu'ils touchoient, brûloit sur-le-champ, de ce feu réel dont ils brûloient eux-mêmes sans se consumer.

» Tous ces tableaux horribles devinrent bientôt si confus, que je ne distinguai plus ni formes ni figures, dans tout ce qui m'environnoit. Je cherchois envain de tous mes yeux cette excellente femme tartare à qui j'appartenois, et pour le bonheur de qui je me sentis vivement intéressé. Tout me paroissoit une seule masse de feu, se portant toute entière d'un côté de ces abymes à l'autre, presque dans le même moment; et tout me faisoit craindre à chaque instant un embrâsement qui réduisît en poudre et l'enceinte qui formoit tous ces abymes, et nous autres pauvres mortels, qui y étions ren-

fermés, et qui n'étions pas impalpables comme les ombres. Je tâchois de me rappeler les bons avis de cette même personne que vous ne connoissez point, mais dont le souvenir m'avoit déjà été si utile dans cet horrible séjour, et qui m'avoit même annoncé le voyage que je viens de faire.

» Aussi le sort m'a protégé d'une manière signalée au milieu de ces funestes catastrophes. Il a voulu que par l'effet de ces puissantes commotions, je me trouvasse placé à l'orifice d'un vaisseau capillaire du monstre qui nous avoit tous avalés: je profitai de l'occasion; j'entrai dans ce vaisseau capillaire, j'y marchai fort à mon aise, pendant un tems qui me parut bien long, quoiqu'il soit impossible dans ces lieux ténébreux de mesurer la durée, parce que, malgré la lumière ténébreuse qui y règne, cependant le jour ne s'y lève point et ne s'y couche point.

» J'y trouvai une température douce et rafraîchissante, en comparaison de celle que je venois de quitter: je sentis même que naturellement on me défaisoit des habits nouveaux et gênans qu'on nous avoit donnés à tous, et qu'on me rendoit mon premier habit. Quant aux deux armées, je ne sais absolument rien sur le sort qu'elles auront subi dans cette secousse; et il m'est bien dur de ne pouvoir rien vous en apprendre: enfin j'arrivai à l'extrémité extérieure de ce vaisseau capillaire qui m'avoit été si salutaire; et il se trouva déboucher dans un grand souterrain où j'eus lieu de faire des observations qui sont dignes d'attention, et qui se sont

terminées par un tremblement de terre auquel je dois tout mon salut ».

(Ici *Ourdeck* se tut. Mais alors une voix se fit entendre au-dessus de l'assemblée, et dit : Ce ne sera pas par sa bouche que vous entendrez les choses dignes d'attention, qu'il vous annonce. Vous les apprendrez par le psychographe.)

LE CROCODILE.

CHANT 60.

Subsistance passagère procurée par Eléazar.

» PERSONNE ne comprit ce que c'étoit que le psychographe ; mais les plus proches voisins d'*Ourdeck* se hâtèrent, en parlant tous à-la-fois, de lui raconter brièvement ce qui s'étoit passé à Paris depuis qu'il s'en étoit absenté ; et ce ne fut pas sans surprise qu'il entendit parler du cours scientifique du crocodile, de la bouillie des livres, du rapport à l'academie, et sur-tout des dons particuliers dont étoit pourvu *Eléazar*, et qui lui avoient déjà été si utiles. Ce qu'il put entendre ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avoit d'aller se jetter au col de ce bon Israëlite ; il vouloit aussi voler vers *Rachel* qu'il reconnut, pour lui avoir adressé, en courant, quelques paroles, dans la rue Montmartre, et qu'on lui montra comme étant un digne appui de son père *Eléazar*, dans toutes ses entreprises, et qui en effet étoit occupée à donner aux uns et aux autres quelques bonnes idées sur tout ce que l'on venoit d'entendre.

Mais l'assemblée ne lui donna pas le tems de suivre le penchant qui le pressoit. Comme elle avoit écouté d'assez longs discours, pendant lesquels il s'étoit fait une sorte de diversion à son besoin dévorant, l'horrible faim renouvella dans cet inter-

valle, tous ses assauts. On n'entendit bientôt plus que des cris et des hurlemens. Quelques-uns de ces affamés se rouloient par terre, d'autres erroient çà et là, suivant leurs forces; et on ne voyoit que des groupes se formant, se rompant, se reformant de nouveau, et n'offrant par-tout que l'image de la douleur et de la confusion.

Ces malheureux auroient succombé dès l'instant, si le puissant *Eléazar* suspendant son propre travail, n'eût étendu jusqu'à eux les secours salutaires dont ses moyens cachés étoient la source. Hélas! il ne pouvoit pas en agir avec chacun des assistans, comme il en avoit agi avec l'orateur; c'est-à-dire, donner à chacun d'eux une prise de sa poudre saline, parce qu'en supposant quelle eût eu la propriété de ne se point diminuer, et de suffire à cette multitude, il auroit consommé un tems considérable à faire ainsi le tour de l'assemblée.

Il préféra un moyen plus court, mais qui, à la vérité, étoit inférieur en efficacité; ce fut de jetter sur la terre une prise de cetre poudre saline, en prenant la précaution de la disperser le plus possible.

A peine eût-il fait cette espèce d'aspersion, que chacun vit naître, à ses pieds, comme des touffes de verdure, où il sembloit même, par-ci par-là, se former quelques épis. Dans toute autre circonstance, la surprise et l'admiration auroient été les seules impressions que cet évènement extraordinaire eût occasionnées; mais dans l'état d'inanition où l'assemblée se trouvoit, l'avidité d'une faim dévorante

fut le seul effet qui en résulta dans les assistans ; et ils se jettèrent tous avec une fureur, qui ne se peut peindre, sur ces mets innattendus : en un instant toute la verdure fut rasée ou broutée, et le besoin qui n'étoit sûrement pas encore calmé par cette première réfection, continua à se faire sentir avec plus d'ardeur.

C'est ainsi qu'un penchant beaucoup plus dangereux
N'en devient que plus vif, si, dans nos premiers feux,
Par quelques doux regards une ame nous amorce ;
Une force toujours attire une autre force.

LE CROCODILE.

CHANT 61.

Evènement surnaturel. Les armées sorties de leurs abîmes.

UNE merveille inattendue vint au moins les distraire de leurs souffrances, pour un instant; et cette merveille, valeureux *Ourdeck*, vous n'y étiez sûrement pas préparé : mais vous étiez fait pour les aventures surprenantes. Il faut donc savoir que l'on vit paroître subitement dans les airs une étoile brillante au-dessus de l'assemblée, et qu'il sortit du milieu de cette étoile, une voix douce et argentine, qui dit ces paroles consolantes :

» Je suis la femme tartare dont *Ourdeck* s'est occupé, en sortant du monstre; ce simple mouvement intérieur de sa part m'a procuré ma délivrance : je suis libre, moi, et toute ma famille, et nous voulons désormais, autant qu'il nous sera permis, concourir de tout notre pouvoir à la défense de sa patrie adoptive, par reconnoissance pour lui. Je sais aussi que nombre d'autres familles ont été entraînées par notre atmosphère, et qu'en nous arrachant à notre prison, notre attraction leur a fait également recouvrer leur liberté : tant un bienfait et un bon désir sont féconds et engendrent des fruits innom-

brables ! Ces familles se sont répandues dans diverses régions, où elles vont opérer d'heureux effets, comme ma famille et moi nous nous proposons d'en opérer dans ce pays ; et c'est le désir d'*Ourdeck* qui aura produit tous ces biens. Il n'est resté dans le sein du monstre que ceux qui sont détenus dans les plus basses profondeurs de son corps, comme ayant atteint sur la terre, les derniers degrés du crime ; et comme ne pouvant pas être délivrés par les désirs de l'homme. J'ai encore à vous apprendre que les deux armées sont aussi sorties de leurs abîmes, et qu'elles respirent actuellement un air très-libre ; mais il ne m'est pas permis de vous rien dire de plus sur leur sort. » La voix se tut, et l'étoile disparut.

Un spectacle si extraordinaire, des nouvelles si inattendues, un mot si rassurant, quoique si court, sur les deux armées, suffisoient pour étonner à la fois, et transporter de joie les auditeurs. Mais hélas ! il leur fallut payer cette joie, puisque pour les mortels il n'y a point de bonheur qui ne s'achète. On ne sera donc pas surpris que le secours passager de la légère verdure, qui avoit restauré l'assemblée pour quelques momens, eût un peu mis la ville en mouvement.

En effet, sitôt que les premiers bruits s'en répandirent, on vit affluer de tout côté, une foule de peuple beaucoup plus grande que celle qui avoit couru après *Ourdeck* : et dans ce nombre, il faut compter ceux qui s'étant en allés par ennui, revenoient pressés par l'espoir de trouver quelque nour-

riture. Ceux au contraire qui avoient déjà occupé la place, et qui avoient goûté de ce salutaire aliment, ne vouloient point désemparer.

Ici le même esprit qui avoit occasionné la révolte, et toutes les catastrophes que nous avons vues, ranima ses forces, pour faire payer chèrement le bienfait d'*Eléazar*; et quoiqu'il n'y eût plus d'armées dans Paris, il se trouva cependant sur le terrein de l'auditoire, autant d'ennemis que d'individus, c'est-à-dire, autant que la place en pouvoit contenir.

Ce n'étoient plus, il est vrai, ces guerriers armés de toutes pièces qui se sont rant distingués à la halle aux bleds; les formes, et les méthodes militaires étoient mises à part, et étoient remplacées par des manières de se battre moins distinguées, mais aussi moins impesantes. En outre des puissances plus qu'humaines, mais aveugles et méchantes, ne craignirent point même de s'employer dans le combat; car on vit en l'air des nuages sombres, d'où sortoient des traits enflammés qui se lançoient indistinctement sur tous les combattans des deux partis, les renversoient et les faisoient beaucoup souffrir, à la mort près qu'ils ne leur donnoient pas.

Mais qui doute que l'homme venu d'Egypte, que la femme de poids qui l'employoit, et que le crocodile qui les employoit tous les deux, ne fussent les principaux mobiles et les premiers agens de ce nouveau désastre, comme ils l'étoient de tous ceux que Paris avoit essuyés depuis le commencement de la révolte, es sur-tout depuis leur peu de succès dans leur dernière entreprise contre *Elaézar*.

LE CROCODILE.

CHANT 62.

Eléazar *s'oppose sensiblement aux ennemis invisibles des Parisiens.*

C'EST alors que se développa la grande puissance et la grande vertu de cet israëlite; car dans l'affliction que lui cause l'état où est réduit ce malheureux peuple qu'il a sous les yeux, il se sent enflammé d'une vive indignation contre les ennemis aëriens qui occasionnoient tant de ravages : il s'élance au milieu de la place, tire de nouveau sa boîte, prend trois prises de sa poudre, qu'il jette en l'air, l'une après l'autre, en proférant à chaque fois des paroles menaçantes que l'histoire ne nous a point conservées. Mais ce que l'histoire nous a conservé, c'est qu'à chacune de ces paroles, *Rachel* étoit comme élevée de terre, et qu'elle portoit les yeux au ciel, avec l'ardeur la plus vive; c'est aussi qu'à chacune de ces paroles et de ces démonstrations de la foi la plus vive, le calme se rétablissoit, les ennemis aëriens disparoissoient, non sans murmurer et sans faire de nouvelles menaces; la verdure renaissoit, et le peu-

ple pouvoit prendre ce léger repas sans être exposé à périr par les armes de ses adversaires.

Ourdeck pressé par la foule, frappé de ces prodiges, cherchant toujours à s'approcher de *Rachel* et d'*Eléazar*, se souvenant aussi sans cesse de madame *Jof*, étoit agité de mille sentimens divers. Hélas ! comment se fait-il que les merveilles les plus éclattantes existent ainsi près des hommes et les environnent, et cependant, restent si profondément cachées pour eux !

Dans ce moment même où *Eléazar* venoit de déployer ses pouvoirs, et où le brave *Ourdeck* s'occupoit de madame *Jof*, elle étoit là sans qu'il la vît. La société toute entière des Indépendans avoit aussi les yeux ouverts sur les grands évènemens qui se passoient; chacun des membres de cette société éclattoit dans les transports de joie, de voir ainsi s'accélérer le règne d'une juste puissance, et le triomphe de la vérité. Il y eut parmi eux de saints cantiques chantés d'avance, et de nouvelles annonces prophétiques, sur les succès encore plus considérables qui devoient suivre et couronner la bonne cause. Voici même un des cantiques de triomphe qui fut chanté entre eux à cette occasion, et qui nous est parvenu.

» Bientôt, bientôt les ennemis de la vérité seront » renversés; ils ne pourront résister à la puissance » qui a pour titre l'Invincible; les sciences captives » seront rendues à leur primitive liberté. Une clarté » plus brillante que le soleil est réservée à cette » grande cité, qui l'achette par de si fortes épreu- » ves !

» Heureux, heureux, ceux qui en seront les té-
» moins, et qui participeront à sa splendeur! Ils
» seront comme embrâsés d'une douce joie que le
» cœur de l'homme ne peut connoître qu'autant que
» par ses désirs, il devient lui-même semblable à
» cette splendeur. Elle est telle, cette joie, que ce-
» lui qui l'éprouve est toujours prêt à gémir de dou-
» leur sur ceux qui ont le malheur d'en être privés ».

Ces cantiques étoient accompagnés d'une musique ravissante, et dont nos musiques humaines ne pourroient nous offrir d'idée. Mais, et ces cantiques, et ces sons harmonieux qui les accompagnoient, étoient comme perdus pour *Ourdeck*, et pour tous ceux qui se trouvoient autour de lui; le moment où ils devoient en avoir connoissance n'étoit pas encore venu.

Ils étoient bien plus perdus encore pour ces ennemis aëriens, qui en s'éloignant du champ de bataille, avoient déclarés qu'ils ne renonçoient que pour un tems à leurs projets hostiles, malgré les bienfaisantes promesses de la femme tartare, et qu'ils ne se retiroient que pour préparer au peuple et à la capitale, de plus grands malheurs; et en effet ils eurent encore le pouvoir de porter par la suite un si grand coup à la chose publique, qu'un vaisseau qui descendroit au fond de la mer, ne seroit pas en plus grand danger.

Ce terrible malheur, qui menace la capitale, ne sera point cependant un nouveau déluge; ce ne sera point la peste; ce ne sera point une nouvelle guerre; mais ce sera plus que tous ces maux ensem-

ble, et ce désastre est tel que pour travailler à le connoître d'avance, à le prévenir, s'il étoit possible, ou au moins pour se disposer à n'en être pas renversé, *Eléazar* est obligé de faire usage de ce moyen qu'il avoit déjà employé en présence de *Sédir*, et qui à sa volonté le rendoit invisible à la multitude. Seulement, il voulut envelopper cette fois-ci *Sédir* avec lui dans l'atmosphèrequ'il se forma, et cela afin de le fortifier d'autant contre le choc qui se préparoit.

LE CROCODILE.

CHANT 63.

Explication du Psychographe.

La foule n'ayant plus rien à attendre d'*Ourdeck*, ne voyant plus, ni *Eléazar*, ni *Sédir*, et n'appercevant plus de prodiges ni de verdure, ne tarda pas à s'écouler successivement, par les rues adjacentes. Quant à *Ourdeck*, il découvre de loin la fille d'*Eléazar*, occupée à relever deux malheureuses femmes culbutées par la foule; et comme les importans personnages auxquels il s'intéressoit aussi, sont voilés pour lui comme pour tout le reste des spectateurs, il vole avec d'autant plus d'empressement auprès de la vertueuse *Rachel*.

» Enfin, madame, lui dit-il, en l'abordant, il m'est donc permis de m'approcher de vous, et de vous renouveler les assurances de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré, la première fois que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Cet intérêt n'a fait que s'accroître par toutes les choses surprenantes que l'on m'a dites de vous et de votre respectable père, que je cherche envain de tous mes yeux. Mes pensées, mes opinions, tout mon être a tellement changé,

depuis les nombreux et extraordinaires évènemens qui me sont arrivés, que je regarde comme une félicité réelle de pouvoir conférer sur tout ceci avec une personne aussi instruite que vous l'êtes, et qui joint à ses dons et à ses connoissances une ame comme la vôtre.

„ Car, il est tems, madame, de vous ouvrir la mienne ; je ne puis m'expliquer à moi même ce qui se passe en elle, sur-tout depuis le moment où j'ai eu terminé mon discours à la multitude assemblée. Quoique vous ne fûssiez point près de moi ; quoique nous ne nous dîssions rien, je sentois que vous agissiez en moi d'une manière aussi douce qu'incompréhensible : j'ose dire avoir acquis par-là une idée véritable des liaisons célestes. Une femme extraordinaire m'a étonné en se montrant à moi et en disparoissant comme par magie : mais vous, madame, sans le secours de tous ces prodiges, vous avez pénétré jusque dans le fond le plus intime de mon cœur. C'est à vous à me rendre compte de ce phénomène „.

„ Monsieur, lui répondit *Rachel*, je commencerai par vous rassurer sur le sort de mon père. Je sais qu'il est très-occupé pour le moment ; et qu'il le sera encore davantage dans peu ; mais j'espère tout de la main qui le dirige. Quant à vous, monsieur, c'est parce que j'ai eu lieu de connoître la beauté de votre ame à vous-même, que j'ai eu le désir de pénétrer dans les profondeurs de votre être ; et c'est en effet parce qu'elle est bonne, qu'elle a bien voulu m'ouvrir un accès libre : je ne pourrois rien opérer sur

des méchans. Si la femme extraordinaire qui vous a étonné n'a pas pénétré si avant dans vous, c'est que vous n'étiez pas alors au point de développement où vous êtes a présent, et qu'elle n'avoit eu d'autre objet en s'approchant de vous que de vous avertir. Oui, monsieur, votre ame convient à la mienne, je ne crains point d'en faire l'aveu. Je suis charmée que vous ayez éprouvé l'impression de ce qui se passoit en moi, et que vous me donniez par-là une preuve évidente des rapports qui existent entre nous. Je veux à mon tour vous donner des témoignages qui augmentent votre attachement pour la vérité et votre croyance dans le pouvoir des désirs de l'ame humaine. Ce ne sont point nos langues et nos plumes, ce sont nos ames qui parlent et qui écrivent; les êtres célestes le savent encore bien mieux que nous. Prenez ce papier qui vient de m'être apporté par un domestique de la maison de *Sédir*, et qui a été écrit dans son cabinet; il vous donnera la clef du mot psychographe que vous avez entendu prononcer, et qui, comme vous ne l'ignorez pas, veut dire; écriture de l'ame.

Ourdeck prenant le papier, le parcourt rapidement. Quelle fut sa surprise, quand il vit sur ce papier toutes ces choses étonnantes qu'il avoit annoncées, et même une réponse prophétique et provisoire qu'il n'avoit point indiquée et qu'il ne connoissoit pas lui-même. Il reste stupéfait d'étonnement. *Rachel* lui dit: monsieur, cessez d'être surpris, puisque vous croyez. Les hommes auroient-ils pu trouver l'art d'écrire aussi vîte que la parole, s'il

n'existoit pas auparavant un art d'écrire aussi vîte que la pensée? j'ai vu que vous désiriez vous entretenir avec moi ; j'ai vu la fatigue que vous éprouviez à parler : j'ai désiré de vous l'épargner, en formant des vœux pour que tout ce que vous aviez à dire, et même tout ce que vous ne pouviez pas dire, se trouvât écrit ; et mes désirs ont été accomplis sur-le-champ, aussi aisément que mon ame les avoit conçus. C'est *une main secourable* qui a tout écrit dans le cabinet de *Sédir*, sur le peu de papier qui s'y trouvoit conservé ; on en a même fait plusieurs copies, et différentes personnes sont allées en donner lecture en divers endroits de Paris. *Ourdeck* transporté, continue à s'entretenir avec *Rachel*.

(Et vous, ami lecteur, en attendant que nous nous occupions des grands évènemens auxquels se prépare *Eléazar*, il est juste de ne pas vous priver des fruits du psychographe.)

LE CROCODILE.

CHANT 64.

Description de la ville d'Atalante.

» Le souterrain dans lequel j'entrai, me conduisit devant une grande porte bâtie en marbre, et sur le frontispice de laquelle il y avoit une inscription grecque que je lus et qui signifioit la ville d'Atalante. Je me rappellai, en voyant cette inscription, que l'histoire parle d'un tremblement de terre arrivé 425 ans avant l'ère chrétienne, et que ce tremblement de terre renversa la ville d'Atalante, dans l'Eubée qui de presqu'île qu'elle étoit auparavant, devint une île par cet accident. Je reconnus bientôt que cette ville avoit été engloutie et non renversée; car en y entrant, j'apperçus toutes les maisons sur pied, les rues même entièrement libres; et je remarquai qu'il s'étoit formé au-dessus de la ville, comme une voûte de rochers brutes qui sans doute s'étant entr'ouverts sous la ville, lors de la secousse, s'étoient rapprochés et se soutenoient en l'air après l'avoir engloutie, comme on en a quelques exemples dans les écroulemens des carrières; et c'est ce qui fait que, quoiqu'elle fût au-dessous de la mer, elle n'étoit cependant point submergée.

» Vous êtes sans doute étonnés de ce que je vous dis avoir vu cette ville sur pied, puisque dans un pareil souterrain, il semble qu'on ne peut rien voir. Votre étonnement augmentera bien davantage, quand je vous dirai qu'en parcourant les rues, les places, les édifices publics de cette malheureuse ville, j'y ai vu encore existans tous les ustenciles, tous les meubles, tout ce qui peut servir à l'agrément et à l'utilité de l'esprit et du corps; les monumens et les instrumens des métiers, des arts et des sciences, les armes, les livres, les bijoux, les animaux, les chars; enfin les personnes mêmes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de toute profession, et chacune d'elles quoique privée de la vie et immobile, ayant néanmoins conservé toutes les attitudes des diverses occupations qu'elles avoient, à l'heure fatale qui les surprit; et ce sont-là ces choses intéressantes dont je ne peux refuser le récit à votre curiosité.

» Je voudrois bien auparavant vous tirer d'embarras sur les deux difficultés qui vous arrêtent, et d'abord sur ce phénomène de la conservation de tout ce qui étoit renfermé dans Atalante, au moment de son désastre. Ce phénomène est en effet plus surprenant que ceux d'Herculanum et de Pompéïa, où le tems n'a conservé que ce qu'il n'a pu ronger. Mais comment vous contenteriez-vous pour cela de la simple physique ordinaire de nos différens professeurs? Cependant je ne puis vous en offrir une autre. Or elle nous apprend que l'action de l'air est ce qui corrode et détruit tout; que par conséquent, les

corps qui sont préservés de l'action de l'air, doivent se conserver : et puisque la ville d'Atalante se trouva comme enfermée hermétiquement par la voûte de rochers qui s'étoit formée au-dessus d'elle, il n'est donc pas étonnant que tout ce qu'elle contient, ait conservé sa forme et toute son apparence extérieure. Cet avantage n'a pu se trouver à Herculanum ni à Pompéïa, et ne se trouvera dans aucune des villes qui périrent lors de la fameuse éruption du Vésuve, parce que la lave et la cendre ont été en contact avec tout ce qu'il y avoit dans ces villes, et ont dû dissoudre tout ce qui n'étoit pas de nature à opposer de la résistance.

» Quant à cette clarté dont j'ai joui en parcourant la ville d'Atalante, je ne pourrois non plus vous l'expliquer autrement qu'en vous rappellant, que j'avois encore les yeux pleins de cette sombre lumière que j'avois rapportée de mon séjour dans le corps de l'animal qui nous avoit dévorés ; d'ailleurs les physiciens seroient peut-être encore plus hardis que moi à lever cette difficulté : ils nous diroient que la lumière est un corps ; que comme j'ai trouvé tout le monde occupé à ses fonctions dans la ville d'Atalante, il est sûr que le tremblement de terre qui l'a engloutie arriva le jour et non la nuit; et qu'ainsi il est naturel de penser que la portion de lumière qui l'éclairoit alors, a été engloutie avec la ville, et a pu s'y conserver comme les autres substances et les autres corps, ayant été comme eux préservée du contact de l'air.

» N'a-t-on pas trouvé, diroient-ils des lampes en-

core allumées dans les tombeaux de quelques Vestales, qui, comme leurs lampes, avoient été enfermées hermétiquement depuis nombre de siècles ? Ils vous diroient qu'il n'en est pas de même de l'air, puisqu'il est tellement chargé de parties humides, qu'il ne peut être renfermé sans tomber en dissolution. Ainsi, concluroient-ils, ne pouvant être conservé dans ce gouffre, comme la lumière ; les animaux et les hommes y dûrent périr quoiqu'ils y aient gardé leurs formes.

„ Mais vous me demanderez peut-être aussi comment j'ai pu ne pas mourir de suffocation, dans ce lieu où il n'y avoit point d'air, puisque ce défaut d'air y avoit fait périr tout ce qui étoit animé. Cette difficulté est plus pressante ; et cependant il n'y a que moi qui puisse vous y répondre, puisque les savans n'ont pas sur cela les mêmes données que moi. Je vous dirai donc que l'animal qui nous avoit tous engloutis, avoit une libre communication avec l'air de l'atmosphère, puisqu'il étoit venu nous avaler à la surface de la terre ; que cet air se rendoit de cette surface, jusqu'aux régions inférieures de l'animal, qui nous tenoient lieu de prison ; que ce même air s'introduisoit dans le vaisseau capillaire qui m'avoit servi de conduit, et de-là passoit dans le souterrain où la ville étoit engloutie. En outre, cet air étoit préparé tellement, en passant par ces différentes filières, qu'il pouvoit suffire à ma respiration dans ce souterrain, mais n'étoit cependant pas assez actif pour faire tomber en poussière tout ce qui étoit dans la ville d'Atalante ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si tous ces objets eussent été exposés à l'air libre ».

LE CROCODILE.

CHANT 65.

Suite de la description d'Atalante. Paroles conservées.

» La merveille la plus étonnante, parmi toute celles que je vous ai annoncées, c'est que non-seulement tous les objets dont je vous ai parlé, se sont trouvés conservés là dans toutes leurs formes et leurs apparences extérieures, mais que j'y ai apperçu aussi tout ce qui pouvoit me donner connoissance du caractère, des mœurs, de l'esprit, des passions, des vices et des vertus des habitans. Car la même loi de physique qui a fait que toutes les substances et les corps renfermés hermétiquement dans cette ville, n'ont point souffert à l'extérieur, a étendu son pouvoir conservateur, sur les paroles même des citoyens d'Atalante, et a fait que les traces en sont corporisées e sensibles, comme le sont tous les autres objets renfermés dans cette malheureuse enceinte.

» Il ne faut point accuser de plagiat le curé de Meudon, pour avoir montré dans son roman, des paroles se dégelant sur un champ de bataille, et exprimant les cris et les souffrances des champions et des mourans, long-tems après que le combat s'étoit donné.

» Premièrement, il n'avoit point été à Atalante comme moi, et il ne pouvoit connoître le phénomène dont j'ai été témoin. Secondement, le phénomène qui a frappé ses oreilles ingénieuses, n'auroit pas pu avoir lieu dans le gouffre hermétiquement fermé d'Atalante, puisqu'il faut de l'air libre pour entendre des paroles : par la même raison, il ne pouvoit voir comme moi les traces sensibles des paroles des guerriers dont il parle, puisqu'il étoit dans une atmosphère libre, et que ces traces ne peuvent se trouver que dans une atmosphère hermétiquement fermée.

» Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des différens objets, ustencilles et autres choses inanimées, que je rencontrai dans cette ville si curieuse. Il y auroit peu à gagner pour l'accroissement de vos connoissances, puisque toutes ces choses sont les mêmes par-tout : mais je vous entretiendrai de choses plus utiles et plus neuves pour vous.

» Le premier édifice où je m'arrêtai étoit la demeure d'un professeur de morale : je le sus, parce que son titre étoit écrit sur le frontispice de sa porte d'entrée; usage qui étoit commun pour toutes les maisons de la ville. Je trouvai à la porte une foule de gens estropiés, borgnes, aveugles, boiteux, qui entroient dans la maison, et une foule de gens qui en sortoient bien portans, jouissans de tous leurs membres, et sains dans tous leurs corps. Cela piqua ma curiosité. J'entrai donc tout de suite dans la cour, où je vis le dogue du portier, la gueule ouverte, et comme voulant arrêter un malfaiteur, qui probablement s'étoit introduit avec de mauvais desseins; et je n'en pus douter, quand je

vis en l'air les paroles menaçantes que le portier disoit à ce malfaiteur, comme le connoissant parfaitement.

» Je cherchai en vain autour de la gueule du chien, les traces caractéristiques de son aboyement : je n'en pus appercevoir ; et cela me fit comprendre combien nos philosophes nous ont abusés, quand ils nous ont dit que les animaux avoient une langue comme nous. Car s'ils avoient une langue comme nous, ils auroient des paroles, et je les aurois vues congelées dans l'air, comme les paroles des hommes ; or c'est ce que je ne voyois point. Je ne voyois autour de la gueule du dogue que des masses informes.

» En parcourant les différentes pièces de l'intérieur, je vis sur tous les visages des personnes que j'y rencontrai, les marques d'une sérénité étonnante, dans la catastrophe où ces personnes s'étoient trouvées ; et ce spectacle me donna une excellente idée de cette maison. Je perçai jusques dans le cabinet du professeur, dont la physionomie annonçoit la même sérénité. Je le trouvai debout, la tête un peu inclinée, la main droite sur son cœur, et la gauche sur son front.

» Je fus bien étonné, en regardant par-tout dans son cabinet, de n'y trouver ni livres ni papiers ; ce qui, joint à son attitude, me fit soupçonner qu'il puisoit sa morale dans des voies plus actives que celles où puisent les professeurs ordinaires. J'eus lieu de croire aussi que les fruits qu'il en retiroit étoient plus puissans ; car j'apperçus plusieurs tableaux encadrés, attachés aux murs de l'appartement ; et au bas de ces divers tableaux, je trouvai écrit : Un tel guéri de l'incrédulité, un tel guéri de la superstition, un tel guéri

de la colère, une telle guérie de l'avarice, une telle guérie de ses infidélités maritales, un tel guéri de son goût pour les sortilèges. J'eus lieu même de penser qu'il ne se bornoit point aux cures morales, et qu'il s'occupoit aussi des cures corporelles; car je lus sous quelques-uns de ces tableaux : Un tel guéri de la cécité, un tel de la surdité, un tel du mutisme, un tel de la goute, un tel de la pierre, et ainsi des diverses maladies qui affligent le corps humain; ce qui me donna l'explication de ces deux foules que j'avois vues en entrant. Je vis bien plusieurs paroles qui étoient congelées autour de la bouche du professeur; mais comme elles n'étoient point tracées dans une langue qui me fût connue, il m'est impossible de vous les rapporter : je vous rapporte au moins l'extrême vénération que j'ai conçue pour lui, et je ne doute point que vous ne la partagiez :

Oh, digne professeur, merveille d'Atalante,
Ta sublime vertu, ta science étonnante
Auroient de quoi frapper les plus vastes esprits,
Et tes parcils seroient d'un grand prix à Paris »!

LE CROCODILE.

CHANT 66.

Suite de la description d'Atalante. Le gouverneur. Quelques malfaiteurs.

» PRÈS de sa maison, étoit celle du gouverneur de la ville, qui ne m'inspira pas, à beaucoup près, la même vénération. J'entrai chez lui, et je le trouvai environné de plusieurs personnes, les yeux hagards, l'air menaçant, et toutes étant armées de pied en cap. Je vis bien dans leurs paroles, tracées en l'air, qu'il s'agissoit de quelques projets sinistres; je ne pouvois comprendre parfaitement ce dont il s'agissoit, parce que je ne voyois que des mots coupés, et qui se croisoient les uns et les autres : mais je vis sur son secrétaire un papier où étoit écrit le plan d'une conjuration qui ne tendoit à rien moins qu'à livrer la ville et toute l'Eubée au roi de Perse. Celui qui l'avoit engagé à cette trahison s'annonçoit à lui comme un émissaire du grand *Odin*, et lui avoit promis pour récompense les moyens d'évoquer les morts à sa volonté, sur-tout ceux qui avoient vécu dans l'opulence et dans les grands emplois politiques, afin de savoir par eux, et les secrets d'état, et s'ils n'ont point laissé des trésors cachés. Il lui avoit dit même que sur tous ces objets, il tireroit meilleur parti des morts que des vivans;

qu'ainsi, quand il seroit pressé, et qu'il trouveroit des difficultés..... Mais je veux taire cet article.

» Je ne puis douter que le gouverneur n'eût déjà fait usage des moyens qu'on lui avoit promis, parce que je vis plusieurs noms écrits en l'air, tels que ceux de Crésus, de Périandre, et même celui de la fameuse Pythonisse d'Endor, et quelques phrases qui m'indiquoient que ces ombres avoient été évoquées par le gouverneur, et lui avoient parlé. Mais je ne voyois point leur personne, parce que le gouverneur n'existant plus, n'avoit pas pu les retenir sous sa puissance; ou bien, parce qu'étant mortes elles-mêmes à l'air libre, l'air concentré n'avoit pu avoir prise sur leurs larves, tandis que leurs paroles étoient restées visibles, comme ayant été surprises par l'air concentré.

» Ce gouverneur ne fut pas le seul malfaiteur que je trouvai ainsi en flagrant-délit : j'en rencontrai de toutes les espèces en différens lieux; tels que des voleurs, des assassins, des empoisonneurs, des gens occupés à des œuvres secrètes, qui feroient frissonner si je les rapportois. La catastrophe de leur ville a conservé ainsi tous leurs forfaits, qu'ils croyoient ne pouvoir jamais être connus, dès qu'ils les commettoient hors de la vue des hommes. Mais quand je n'aurois pas eu ce nouveau témoignage contre l'abusive sécurité des mortels coupables, ce que j'avois appris pendant mon séjour dans le crocodile, auroit suffi pour me faire concevoir que les hommes criminels qui se laissoient surprendre par la mort, restoient ainsi dans ce même état où ils se trouvoient, afin qu'un jour leurs abominations fussent connues de tous les yeux

auxquels ils avoient cru les dérober, et que par ce moyen l'hypocrisie, qui dévore la terre, fût couverte de confusion, et ne pût avoir aucun triomphe.

» Je pouvois également comprendre que la même chose arrivoit dans l'ordre inverse pour ceux qui mouroient dans l'humble vertu, afin qu'ils reçussent aussi un jour les dédommagemens de leurs sacrifices, et de l'oubli où le monde les avoit laissés, ou des mépris dont il les avoit accablés ».

LE CROCODILE.

CHANT 67.

Suite de la description d'Atalante. Le philosophe.

„ Quand j'eus quitté ces malfaiteurs, j'entrai dans une maison dans laquelle demeuroit un philosophe, ami intime du professeur de morale, qui, comme vous le savez, avoit été ma première visite. Je sus qu'ils étoient amis, parce que je vis sur la table de ce philosophe, un rouleau portant pour titre: précis de mes conférences avec mon ami le professeur de morale.

„ Je reconnus dans cet écrit, sur quoi le professeur et lui fondoient leur union. C'étoit une conformité de goût pour les hautes sciences qui les avoit liés. Le philosophe connoissoit ainsi que le professeur, tous les évènemens extraordinaires que la famine a occasionnés à Paris. Il connoissoit de plus toutes les prédictions que nous avons tous vues dans la relation du Cap Horn; et elles étoient exposées dans plusieurs passages rapportés sous le nom de Phérécyde qui, comme l'on sait, a été le maître de Pythagore.

„ Malgré les connoissances que notre philosophe avoit puisées dans les écrits, et même, à ce

qu'il me parut, dans des letrres de Phérécyde, il semble que son maître se croyoit bien loin d'avoir atteint le dégré de développement nécessaire, pour remplir l'esprit de l'homme; et il avouoit lui-même dans un de ces passages, que ses lumières lui indiquoient pour dans quelques siècles, une époque importante et sacrée, qu'il auroit desiré de voir en réalité, mais qu'il ne pouvoit voir qu'en spéculation.

» Il lui annonçoit que ceux qui viendroient après cette époque, auroient l'avantage de voir ouvrir devant eux des sentiers beaucoup plus vastes que ceux qui les précéderoient, parce que, pendant leur vie, le moule du tems commenceroit à se briser; et parmi ces hommes privilégiés, il désignoit, sans le nommer, un homme de bien qui, nombre de siècles après l'époque en question, devoit, selon lui, jouer à Paris un rôle des plus considérables dans la crise où seroit un jour cette capitale, par la rapacité d'un cupide ministre, et la méchanceté d'une femme de poids.

» Je n'ai pas besoin de vous indiquer plus clairement l'homme de bien annoncé dans ces prédictions; ce que nous venons de voir opérer dans la scène de la verdure, vous le désigne assez clairement; et la poudre saline qu'il m'a fait prendre, est pour moi l'explication la plus positive des privilèges qui lui ont été prédits depuis tant de siècles.

» Toutefois, ce qui donnoit aux connoissances du philosophe un grand dégré d'importance et un

grand poids, c'est qu'elles étoient appuyées sur des calculs plus exacts et plus fixes que de simples calculs politiques.

» Je trouvai entr'autres, dans les écrits du philosophe, une démonstration naturelle, qu'il ne peut y avoir que dix bases de numération dans le calcul, et que ceux qui les augmentent ou les diminuent, peuvent bien avec le nombre de caractères qu'ils se choisissent, opérer exactement sur les résultats extérieurs des choses, mais non pas s'écarter pour cela du principe de ces mêmes choses, qui est dénaire; parce que, quelque système de numération qu'ils adoptent, ils ne peuvent s'empêcher par-là d'indiquer eux-mêmes une de ces dix bases, soit sous la forme multiple, soit sous la forme sous-multiple.

» Tout occupé de cette découverte, je sortis machinalement; et bientôt appercevant sur la place voisine, la maison d'un médecin qui me paroissoit avoir été celle d'un homme en crédit, à en juger par son étendue et par sa beauté, je me laissai aller à l'envie d'y entrer.

LE CROCODILE.

CHANT 68.

Suite de la description d'Atalante. Le médecin mourant.

» Je ne tardai pas à parvenir à la chambre du médecin; je le trouvai au lit, malade, et défiguré comme je n'ai jamais vu de créature humaine. Près de lui étoient plusieurs de ses confrères, qui s'efforçoient de lui donner leurs soins. Mais je compris, en lisant ses paroles, qu'il ne comptoit guère sur le succès de leurs services, et que même les discours qu'il leur tenoit les étonnoient un peu : « Non, mes chers confrères, leur disoit-il, vous ne me tirerez point de l'état où je suis, par les sciences médicinales que l'on enseigne dans nos écoles. Mon mal tient à des causes cachées, auxquelles vous ne pourrez rien opposer, puisque même tout notre doctorat nous mène à ne pas croire que ces causes ayent la moindre réalité; cependant, si l'aveu d'un confrère qui est prêt à terminer ses jours, et qui n'a plus aucun intérêt à se proposer dans ce monde, peut vous paroître de quelque poids, écoutez moi. Nous avons eu grand tort de croire, comme nous le faisons, avec une opiniâtreté si tenace et si générale, que notre être ne soit que l'assem-

blage et le résultat de simples causes physiques et passives. En abaissant journellement nos regards sur le méchanisme des corps, nous nous accoutumons à ne pas appercevoir en nous une autre source de vie, ni d'autres ressorts que ceux des muscles, des nerfs, des fluides nerveux, sanguins et autres. Mais indépendamment de ces ressorts qui sont la base de toute l'économie animale, je dois vous attester hautement qu'il y a aussi par rapport à notre pensée, des ressorts secrets, analogues à elle, vivans comme elle, et dont le jeu est entièrement inconnu à l'ordre sensible et matériel. L'usage attentif et prudent de ces ressorts, est ce qui met de la différence entre les esprits des hommes. Nous ne jugeons que les résultats; tandis que les mobiles de ces résultats agissans dans le silence et comme à part de tout ce qui nous frappe extérieurement, demeurent nuls pour notre persuasion, et même nous nous croyons sages en les proscrivant de la liste des choses. Nous nous croyons bien plus sages encore, quand nous nions que de ces prétendus mobiles il puisse résulter des effets autres que ceux qui touchent nos sens matériels, ni que par conséquent il existe des forces occultes dont il soit dangereux de s'approcher. Je l'ai cru comme vous, mes chers confrères, jusqu'au moment où j'ai fréquenté l'hiérophante qui demeure dans la rue des Singes; et je le croirois peut-être encore si par une orgueilleuse curiorité, je n'avois assisté chez lui à des cérémonies secrètes, où par sa criminelle audace, il faisoit mouvoir ces mêmes forces occultes, dont

je ne soupçonnois pas seulement l'existence. Je suis puni de mon imprudence; c'est du moment où je cédai à ces prestigieuses suggestions, que je fus saisi dans tout mon corps de la maladie qui me conduit au tombeau, et qui, comme vous l'avez expérimenté, est entièment étrangère aux profondes connoissances que vous avez tous dans l'art de la médecine. Changez d'opinions sur ces objets, si vous voulez ne pas vous éloigner de la vérité; mais sur-tout préservez-vous des cérémonies de l'hiérophante.

» Je ne vis plus de paroles après ces dernières. Ce médecin avoit grandement piqué ma curiosité en parlant de l'hiérophante; et il m'avoit donné l'espérance de trouver sa maison, en la disant située dans la rue des Singes, parce qu'au coin de chaque rue on en voyoit le nom écrit comme dans la plûpart de nos grandes villes. Je sortis avec l'intention de lire le nom de toutes les rues jusqu'à ce que j'eusse trouvé celle qui m'occupoit ».

LE CROCODILE.

CHANT 69.

Suite de la description d'Atalante. Société scientifique.

» Après avoir parcouru quelque espace, je me trouvai vis-à-vis d'un grand bâtiment qui portoit pour inscription : *Société scientifique.* Je cédai au désir d'y entrer. Il y avoit nombre de savans assemblés autour d'une table, et un plus grand nombre de spectateurs rangés autour d'eux et les regardant avec beaucoup d'attention. Je vis bien sur les figures de ces savans que pendant leur vie, ils avoient été un peu comme des ames en peine, , et que les sciences qu'ils avoient suivies ne les avoient pas complettement satisfaits ; cependant leur teint étoit plus animé et moins matte que celui des savans que j'avois vus dans le corps du monstre. Je présumai de-là que, de leur tems, les sciences n'étoient pas encore aussi altérées qu'elles le sont devenues depuis, attendu qu'ils avoient vécu dans une époque plus voisine de l'origine.

» Je vis sur le registre qui étoit sur la table, qu'il s'agissoit de la distribution de plusieurs prix proposés par la société scientifique.

» La première des questions étoit de savoir pourquoi les étoiles scintilloient, et pourquoi le soleil ne scintilloit pas. Le mémoire couronné avoit dit que c'étoit parce que les étoiles étoient composées d'un feu et d'une eau qui n'étoient point unis comme ces élémens le sont dans le soleil, et que c'étoit pour cela qu'on ne pouvoit sans erreur regarder les étoiles comme autant de soleils, parce que l'action du soleil est pleine, complette et libre, et que celle des étoiles ne l'est pas.

» La seconde question étoit de savoir si les preuves tirées de la nature étoient les plus propres à démontrer l'existence de l'être supérieur. Le mémoire couronné affirmoit que non, et que c'étoit la pensée de l'homme dépouillée de ses préjugés et de ses nuages qui étoit le vrai témoin de l'existence du principe des êtres, parce c'étoit elle seule qui pût avoir de l'affinité avec lui, et faire à son sujet des dépositions qui fussent valables.

» Enfin, une troisième question étoit de déterminer l'influence des signes sur la formation des idées. Je ne vis aucun mémoire couronné sur cette question, et je vis en marge du registre une note du philosophe qui avoit sans doute du crédit dans l'assemblée, et qui annonçoit que la réponse à cette question ne seroit pas faite de sitôt, parce que le patron des signes qui devoit servir de terme de comparaison, n'étoit pas encore dans son complément; que bien des siècles après qu'il y seroit parvenu, cette réponse seroit écrite en français provisoirement

et comme prophétiquement par le psychographe, sous le règne de Louis XV, mais qu'elle ne seroit cependant composée et publiée par son véritable auteur que plusieurs années après qu'elle auroit été écrite provisoirement et prophétiquement par le psychographe; que le véritable auteur de cette réponse seroit un petit cousin de madame *Jof*; qu'il naîtroit deux fois; l'une au propre, la même année que sa cousine; l'autre au figuré, vingt-deux ans et demi après elle; que grâce à cette bonne cousine, il espéreroit bien de mourir à 1473 ans, car en naissant il n'en auroit déjà plus que 1734; qu'enfin il changeroit sept fois de peau en nourrice, afin que le transparent qui est donné aux hommes pendant leur vie terrestre, fût pour lui plus diaphane.

» C'est cette réponse écrite provisoirement et prophétiquement que le psychographe veut bien vous communiquer d'avance, et sans attendre l'époque où la question elle-même sera proposée par une société savante qui s'appellera l'Institut national de France.

LE CROCODILE.

CHANT 70.

Suite de la description d'Atalante. Réponse provisoire du psychographe sur la question de l'institut : Quelle est l'influence des signes sur la formation des idées?

De la nature des signes.

Si les objets naturels ont des propriétés externes, telles que les couleurs, les odeurs, les formes, les dimensions, ils ont aussi des propriétés internes, dont nous ne pouvons jouir qu'aux dépens de leurs enveloppes, et qu'en mettant à découvert ce qui est caché en eux, tels que les souffres des minéraux, les saveurs, les sels essentiels et les sucs végétaux que nous ne pouvons atteindre sans cette condition.

Tout ce qui est externe dans les êtres, nous pouvons le regarder comme étant le signe et l'indice de leurs propriétés internes ; et la chose signifiée sera ces propriétés internes. La sage nature nous prodigue journellement dans les propriétés externes des êtres, ces signes divers qui accompagnent toutes ses productions, afin de nous mettre à même de pressentir et de connoître d'avance ce qui peut nous être utile, et ce qui peut nous être préjudiciable.

On peut donc dire qu'un signe en général est la représentation ou l'indication d'une chose séparée

ou cachée pous nous, soit que cette chose soit naturellement inhérente au signe, comme le suc l'est au fruit qui se présente à ma vue ; soit que cette chose n'y soit liée qu'accidentellement, comme l'idée qu'on veut me communiquer l'est à un signe quelconque. On peut dire aussi que tout ce qui est susceptible de nous occasionner une sensation ou une idée, peut se regarder comme un signe, puisque rien ne se peut communiqner à nos sens et à notre intelligence, que par des propriétés externes que nous sommes obligés de percer et de décomposer pour arriver aux propriétés internes qui y sont renfermées.

Ainsi il n'y a rien de ce qui est sensible qui ne soit par rapport à nous dans l'ordre des signes, puisqu'il n'y a rien de ce qui est sensible qui ne puisse nous occasionner une sensation ou une idée, selon que nous sommes plus ou moins ouverts à la sensibilité et à l'intelligence, et puisqu'il n'y a rien non plus parmi les choses sensibles dont nous ne puissions nous servir comme signes, pour transmettre nos idées à nos semblables.

La loi des signes accidentels ou conventionnels, doit être la même que celle des signes naturels, quoique l'essence et la forme qui sont variables dans les premiers, soient déterminées et fixes dans les seconds. Il faut donc que ces signes conventionnels renferment deux choses distinctes, comme on le remarque dans les signes naturels. De ces deux choses, l'une est le sens ou l'idée dont nous voulons que le signe soit l'organe ; l'autre est le signe lui-même quelqu'il soit ; car il ne tient qu'à nous de prendre

même un objet naturel pour nous servir de signe conventionnel, comme nous le voyons dans l'écriture symbolique et hiérogliphique: seulement alors cet objet naturel prend un nouveau caractère entre nos mains. Ce ne sont plus les propriétés particulières dont il jouit que nous voulons faire connoître, ce sont celles que nous lui prêtons.

Ce pouvoir que nous avons d'imposer à notre gré un sens et une idée aux objets quelconques, est un des droits éminens de l'homme; il s'exerce spécialement d'homme à homme. Car s'il y a aussi un commerce de signes parmi plusieurs classes d'animaux, c'est un commerce de signes serviles et limités; comme leurs cris d'appel, leurs manières de s'avertir les uns et les autres en cas de danger, leurs ruses et leurs précautions qui sont toujours les mêmes, etc. et ils n'ont pas comme l'homme la faculté de se créer des signes, ni celle d'en varier la signification.

Nous ne pouvons non plus exercer ce droit complettement qu'envers des êtres doués d'intelligence; car la portion que nous en employons avec quelques espèces d'animaux est bien restreinte: et comme les animaux que nous stilons demeurent toujours passifs à notre égard, ils ne font que répondre à ce peu que nous leur demandons. Jamais ils ne nous auroient provoqués d'eux-mêmes dans cet ordre borné où nous nous renfermons avec eux; et encore moins nous provoqueroient-ils dans le genre de ce commerce distingué dans lequel nous pouvons alternativement stimuler nos semblables, et en être stimulés par nos signes.

Car lorsque des hommes trés-célèbres ont voulu plaider la cause des animaux, et ont prétendu que leur privation en ce genre ne tenoit qu'à leur organisation, et que s'ils étoient autrement conformés on ne leur trouveroit aucune différence d'avec nous, tout ce qu'ils ont dit par-là est en dernier analyse, que si l'homme étoit une bête, il ne seroit pas un homme; et que si la bête étoit un homme, elle ne seroit pas une bête.

Enfin ce commerce de signes est indispensable pour nous, vu que notre individualité nous tenant tous à part les uns des autres, nous demeurerions toujours étrangers, quoiqu'en présence, et nous n'aurions ensemble aucune communication, si ce n'est dans l'ordre des choses qui tiendroient simplement à notre animalité; et bien entendu que les langues sont comprises au rang de ces signes indispensables.

Mais si ce droit sublime que nous avons de nous créer des signes et d'en varier la forme et le sens, nous fait voir jusqu'où s'élèvent nos privilèges, il ne va pas jusqu'à nous aveugler sur ce qu'il leur manque. Nous soupirons tous après des idées parfaites, et nous soupirons également après des signes parfaits qui les représentent. Ce desir seroit-il un indice que ces idées parfaites et ces signes parfaits seroient possibles; que même, si l'on ne veut pas nous faire courir après une chimère, nous ne pourrions leur refuser l'existence, quoique nous ne les ayons guères à notre disposition; qu'ainsi nos signes conventionnels et imparfaits ne seroient que comme des moyens subsidiaires et d'industrie, avec

lesquels nous essayerions de notre mieux de nous passer des signes plus réels et plus positifs dont nous serions privés ? Questions que je ne veux point résoudre seul, et sur lesquelles j'invoque la réflexion du lecteur.

L'institut lui-même ne présente rien qui soit contraire à l'affirmative, par les observations qui accompagnent son programme. Ainsi j'admettrai sans peine avec lui qu'un homme, séparé de ses semblables, auroit encore besoin de signes pour combiner ses idées, et que selon un certain sens, l'existence des idées premières et les plus sensibles supposoit l'existence des signes.

Mais avant de regarder cet aveu comme un triomphe, l'institut devroit parcourir toute la série des signes possibles; car quoique toutes les sensations soient des signes, il se pourroit que tous les signes ne fussent pas des sensations, sur-tout en prenant ce mot dans le sens de nos notions grossières, ainsi que nous l'observerons par la suite.

En outre, quant à nos signes subsidiaires et d'industrie, il faudroit avoir attention de concilier en ce genre, nos prétentions avec nos moyens, et observer que pour la classe des idées imparfaites et bornées que nous parcourons journellement, il se peut que les signes bornés et industriels que nous employons soient suffisans, et qu'en ne sortant pas de ces limites, et en appliquant là toute notre émulation et toute notre adresse, nous en retirions des fruits qui nous satisfassent, pourvu que nous nous souvenions que dans cette mesure, nos

besoins, nos moyens et nos résultats ne sont tous que d'approximation.

Il faudroit observer ensuite que si avec ces élémens d'approximation, nous voulions nous composer des idées parfaites et des signes parfaits, il est probable que ce seroit une entreprise au-dessus de nos forces, parce que le variable ne peut jamais produire le fixe; il faudroit observer enfin que dans l'art des idées, le mot de formation est peut-être moins juste, et sûrement moins modeste, que celui de développement, parce que si dans nos relations avec nos semblables, nous ne trouvions pas en eux un germe propre à recevoir la fécondation, enfin une base analogue à l'idée que nous voulons leur faire entendre, jamais nous n'en pourrions former en eux la moindre trace.

C'est pourquoi ceux qui ont voulu regarder l'homme comme une table rase, se sont peut-être trop pressés; ils auroient pu, ce me semble, se contenter de le regarder comme une table *rasée*, mais dont les racines restent encore, et n'attendent que la réaction convenable pour germer. Ce terme moyen auroit pu concilier depuis long-tems et le système ancien qui prétend que nous avons des idées innées, et le système moderne qui prétend le contraire. Car l'un et l'autre donnent également dans les extrêmes.

En effet, si les idées complettes étoient innées en nous, nous ne serions pas obligés de passer comme nous le faisons sous la loi impérieuse du tems, et par la lenteur indispensable du perfectionnement

de notre intelligence ; et si, d'un autre côté, le germe de l'idée n'étoit ou ne se semoit pas en nous, ce seroit en vain que nous passerions sous cette loi impérieuse du tems et par la lenteur de l'éducation, puisque ni l'une ni l'autre ne produiroit pas plus d'effet sur nous que sur une huitre.

Aussi avec un peu plus d'attention Locke, le fameux adversaire des principes innés, n'auroit pas dit si légèrement dans le premier chapitre de son premier livre : *Si ces vérités étoient innées, quelle nécessité y auroit-il de les proposer, pour les faire recevoir ?*

Il est bien vrai que si un gland étoit un chêne, on n'auroit pas besoin de le semer et de le cultiver, pour lui faire manifester l'arbre majestueux qui en provient : mais si, parce qu'il n'est pas un chêne, on prétendoit que le germe ou la faculté de produire ce chêne par la culture, n'est pas dans le gland, il est constant alors qu'on soutiendroit une erreur démontrée par le fait.

Ainsi l'homme est comme la terre en qui on ne peut créer le germe d'aucune semence, mais en qui on peut les développer tous, parce qu'ils trouvent tous en elle des propriétés analogues. Ainsi toutes les idées quelconques sont destinées à passer par la *terre* de l'homme, et à y recevoir chacune leur espèce de culture. Ainsi les signes qui, en général, doivent être le résultat des différens germes des êtres, et la manifestation de leurs propriétés, soit matérielles, soit sensibles, soit intellectuelles, forment principalement le commerce de l'homme,

parce qu'il est le terrein propre à les produire, à les trier, à les comprendre et à les propager.

De la source des signes; des différentes classes de signes. Méprise sur cet objet.

Malgré les rapports d'union et les relations d'activité qu'ont entr'eux les simples élémens, ainsi que les objets naturels qui appartiennent aux classes minérale et végétale, ils ne peuvent point se regarder, à la rigueur, comme étant des signes les uns à l'égard des autres, quoiqu'ils aient toujours ce titre à notre égard; et cela parce qu'ils ne se communiquent dans leur commerce respectif, ni des sensations, ni des idées.

En effet, lorsqu'un nuage nous annonce de l'orage, du vent, de la grêle ou de la pluie; lorsque les substances métalliques et végétales, agissent et produisent leurs effets selon leur loi, ces différentes classes d'êtres ne s'apperçoivent ni de ce qu'elles annoncent, ni de ce qu'elles opèrent. La classe animale sent souvent une partie de ces résultats par une suite de ses correspondances avec tout ce qui est élément et corporisé comme elle; mais elle se borne à être liée passivement à une partie de ces phénomènes. Pour nous, nous avons le droit de juger, et ces phénomènes, et la classe animale elle-même, puisque nous avons celui de pouvoir employer à notre gré toutes ces choses dans nos signes.

Aussi tous ces objets naturels ont-ils chacun un caractère ostensible et indicatif qui nous les rend

faciles à connoître, parce que tout en eux est, pour ainsi dire, à découvert ; parce que leurs principes constitutifs et caractéristiques se développent d'une maniere claire, régulière et constante ; parce que le mode de leur développement n'est que d'une seule espèce pour chaque principe ; qu'il s'opére dans le même cercle où est lié leur principe individuel, et qu'ils n'ont pas besoin d'en sortir pour accomplir leur loi ; enfin parce que leurs principes de vie et d'activité n'ont en quelque sorte qu'un intervalle uniforme à parcourir, pour arriver de leur source à leur terme, attendu que leurs opérations mutuelles se bornent à manifester des formes et des qualités.

Aussi n'y a-t-il de question à faire sur toutes ces classes inférieures, qu'aux objets naturels eux-mêmes qui les composent, puisqu'ils ne cessent de s'offrir sensiblement à nous avec toute la netteté et la simplicité dont ils sont susceptibles ; et l'intelligence humaine qui sauroit les étudier dans cet état franc et nud dans lequel ils se montrent, en retireroit plus de lumières, qu'en allant en demander la clef à des doctrines systématiques dont les unes prétendent qu'ils n'en ont aucune, et dont les autres prétendent qu'il est impossible de la découvrir.

Ainsi, pour que le commerce mutuel des signes existe relativement à nous, il faut non-seulement que nous trouvions à pouvoir faire entendre notre sens, ainsi que nous l'avons dit précédemment, mais encore que nous ayons en nous un germe de desir qui soit

comme le mobile radical de l'idée que nous nous proposons d'exprimer ; ce n'est qu'à la suite de ces deux conditions que le signe peut naître.

Un homme desire d'avoir un vêtement pour se garantir de l'incommodité du froid ; à ce desir, quand il est converti en résolution, succède l'idée ou le plan du vêtement ; ensuite le vêtement arrive, et procure à celui qui l'a desiré toute la jouissance qu'il se proposoit.

Dans cet exemple, nous voyons que l'idée ou le plan du vêtement, est le signe ou l'expression du desir que cet homme a d'être vêtu ; et que le vêtement est le signe de l'idée et du plan qu'il a conçu en conséquence de ce desir. Nous y voyons que la source primitive de toutes les espèces de signes, est le *desir* nous y voyons que les signes prennent différens caractères, en passant de l'ordre de l'idée dans l'ordre des sens ; qu'ils en doivent changer également en repassant de l'ordre des sens dans l'ordre de l'idée ; et qu'enfin, il peut se trouver dans ces opérations une infinité de combinaisons, où l'ordre intelligent et l'ordre animal et sensible jouent alternativement ou conjointement leur rôle, et qui se multiplieront ou se simplifieront, en raison des exemples compliqués ou simples que l'on voudra choisir.

En effet, lorsque des signes extérieurs, soit naturels, soit accidentels, viennent à agir sur nous et à nous réactionner selon leur classe et selon la nature de nos sens, les impressions sensibles qu'ils nous occasionnent découvrent pour nous une nouvelle région, où les sens et la pensée sont enveloppés et scellés

sous le même cachet, comme l'alliage et l'or sont enfermés dans le même creuset.

Aussi les résultats que nous offrent d'abord ces impressions sensibles, sont bien plus obscurs et plus concentrés que ceux que nous appercevons dans les deux regnes minéral et végétal. Ils ont une marche moins uniforme et plus incertaine, jusqu'à ce que les diverses sources combinées auxquelles ils appartiennent aient pris chacune leur poste et leur rang. Il faut laisser s'ordonner tous les termes de ces différentes quantités pour pouvoir en discerner et en rassembler les valeurs.

C'est pourquoi l'étude de la classe sensible demande plus d'attention que celle des classes précédentes; c'est pourquoi aussi nous sommes si peu avancés dans la connoissance des sensations et des impressions sensibles, que nous voulons trop assimiler au simple commerce mutuel des objets non organisés, puisque ceux-ci sont sans desir et ne se servent point de signes les uns aux autres.

C'est dans ces impressions sensibles que se composent et se lient, et les effets passifs que nous recevons, et les réactions actives avec lesquelles elles vont réveiller, soit notre instinct, soit notre faculté pensante. Là, elles deviennent une espèce de signes très-féconds, parce qu'elles abordent une région plus vaste et moins monotone que la région externe; très-nombreux, parce qu'elles peuvent multiplier à l'infini leurs combinaisons; et très-déliés, parce qu'elles sont la quintessence de mille causes plus ou moins imperceptibles les unes que les autres; et c'est pour n'avoir pas su fixer avec soin la nature de ces nou-

veaux signes, que nous avons commis tant d'erreurs à leur sujet.

Car plus ces signes si impalpables et si compliqués, de notre instinct et de nos idées, se sont trouvés loin de nos regards, plus nous avons desiré qu'ils fussent à découvert comme les signes externes; or, nous n'avons pas eu toujours le coup-d'œil et l'attention nécessaires pour les saisir sous leur vrai point de vue, soit dans les diverses régions d'où ils proviennent, soit dans les divers degrés de leur cours progressif.

En outre, nous n'avons pas eu la prudence de les laisser croître et sortir eux-mêmes de cet état de concentration, dont ils auroient pu se délivrer avec le tems, s'ils n'eussent pas été tourmentés par nos maladresses, comme nous voyons que tous les autres signes arrivent à leur point, selon les loix de leur classe; et c'est-là ce qui nous a fait commettre deux fautes importantes.

La première, d'avoir voulu, par inadvertance, que tous les signes parfaits dont nous avons si grand besoin, se trouvassent, ou dans la région des sensations natives, et non encore élaborées, ou dans la région des objets externes et bruts, qui ne peut pas être la région originelle de ce que nous cherchons ici, puisqu'elle n'a qu'une relation très-indirecte avec notre esprit, et que ce qu'elle renferme ne peut parvenir jusqu'à lui que par des images composites et des puissances plus ou moins éloignées de leur racine.

La seconde est que, ne trouvant pas là clairement ces signes parfaits et radicaux que nous y cherchions, nous avons décélé entièrement notre imprudence, en

ce qu'au lieu d'attendre paisiblement la découverte de ces signes que nous n'appercevions pas, ou que nous appercevions mal, nous avons pris la résolution de les créer.

Après cela, ne trouvant pas aisément les rapports de nos signes apocryphes et conventionnels avec les idées, nous y avons substitué des rapports forcés, au lieu des rapports naturels que des signes plus mûris nous auroient offerts.

Enfin, au lieu de la douce harmonie qui eût existé entre les idées et leurs signes réellement analogues, nous avons voulu donner l'empire aux signes que nous établissions de notre propre fonds, et nous avons voulu entièrement leur subordonner les idées; tandis que dans l'ordre régulier c'est la loi inverse qui eût régné, et qui eût contribué par-là à-la-fois, et à notre satisfaction, et à l'avantage de la vérité.

C'est donc après avoir négligé l'étude et la culture régulière de nos impressions sensibles; c'est après avoir perdu la trace de ces signes radicaux, qui doivent être aussi essentiellement liés aux idées parfaites, que les signes naturels le sont à leur principe d'activité; c'est après avoir méconnu toutes les autres espèces de signes qui peuvent s'harmoniser avec nos idées dans les diverses régions où ils existent; c'est après avoir créé des signes pour remplacer ceux que nous ne connoissions plus; enfin, c'est après avoir subordonné les idées à ces signes factices et fragiles, que nous en sommes venus à croire qu'elles n'avoient pas d'autre base, et que par conséquent l'art de ces signes factices devoit être le principal objet de nos études; qu'il de-

voit être notre règle souveraine, et que si nous pouvions parvenir à le perfectionner, nous nous emparerions tellement du domaine des idées, que nous régnerions souverainement sur elles; et que leur mode, leur caractère et leur formation, seroient entièrement dans notre dépendance, comme le sont les substances de toute espèce, que nous soumettons journellement au méchanisme de nos manipulations; en un mot, c'est ce qui a enfanté la question de l'institut national : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*; tandis qu'il auroit fait une question au moins aussi propre à fournir d'utiles et de solides développemens, s'il eût proposé de *déterminer l'influence des idées sur la formation des signes*.

Car la source des signes étant le *desir*, puisque telle est même celle des idées, il eût été naturel de présumer une plus grande influence de la part du principe générateur sur sa production, que de celle de la production sur son principe générateur.

De l'objet des signes et des idées.

En prenant les choses en remontant, ou suivant la règle de l'analyse, comme l'ont fait la plûpart des observateurs modernes, il est certain que les signes se présentent avant les idées, et les tiennent tellement sous leur dépendance, que sans eux elles n'auroient aucune existence; et c'est une des raisons pour lesquelles l'existence des signes nous a paru indispensable pour le développement des idées.

Mais en prenant les choses en descendant, ou suivant la règle de la synthèse que d'autres observa-

teurs ont suivie aussi de leur côté, il est sûr que les idées doivent se présenter avant les signes, puisque ceux-ci n'en sont que l'expression. C'est ainsi qu'en considérant une plante je ne vois que les signes externes et les résultats de son germe. Mais en considérant son germe, je vois qu'il est enseveli dans la terre, qu'il est comme inconnu pour moi, et par conséquent antérieur à tous les signes extérieurs qui doivent un jour composer la plante, et m'indiquer à leur tour ce qui est renfermé dans son germe. Ainsi dans cet exemple, l'ordre procède par la synthèse, ou de l'inconnu au connu.

Lors donc que Condillac a dit dans sa logique que la synthèse commençoit toujours mal ; il auroit dû ajouter: *dans la main des hommes*. Car elle commence toujours fort bien dans les mains de la nature, qui en effet ne peut jamais commencer que par là tous ses ouvrages, jusqu'à ses démolitions même, ou à ses réintégrations, qui n'ont lieu que parce qu'elle a déjà retiré et replié le principe de vie et d'activité des corps, tandis que nous ne jugeons de cette réintégration commencée que par l'analyse, ou par l'altération visible de leurs formes et de leurs qualités extérieures.

Oui, la synthèse est la base de toute œuvre quelconque, comme le *desir* est la base de tous les signes ; et l'analyse algébrique elle-même n'est qu'un assemblage de synthèses partielles et ayant chacune un principe particulier fondamental, dont les développemens ne sont que les corollaires, qui par leurs ramifications se lient à d'autres principes synthétiques.

Or pour quelle raison en effet, la synthèse commence-t-elle toujours mal dans la main des hommes? c'est précisément parce qu'ils repoussent et excluent les principes synthétiques universels, d'où toutes les clartés devroient découler naturellement, comme les corollaires découlent de l'axiôme auquel ils appartiennent; c'est qu'ils veulent, non pas aller du connu à l'inconnu, comme ils le disent, mais substituer le connu à la place de l'inconnu, le signe à la place de sa source, et la branche de l'arbre à la place de sa racine qui doit rester dans la terre.

Condillac a donc abusé du droit de conclure, quand dans son zèle pour la vérité, il a voulu étendre sur la synthèse une proscription générale, et punir ainsi la nature de la mal-adresse des mortels. Autant auroit-il valu qu'il condamnât les architectes de poser d'abord les fondemens d'une maison, et de ne pas commencer à la bâtir par le toît, les murs, et les fenêtres; car à en juger par sa statue et par sa méthode, il nous exposeroit à croire que tel seroit l'esprit de sa doctrine.

Disons quelque chose de plus fort encore, et demandons à ces hommes qui sont en effet fort maladroits dans la synthèse, demandons leur, dis-je, s'ils sont beaucoup plus adroits dans l'analyse, ou en marchant, comme ils l'enseignent, du connu à l'inconnu? Ce qui m'en feroit douter, c'est l'incertitude où ils me laissent de savoir ce qu'il y a de véritablement connu pour eux; (je parle ici des sciences qu'ils appellent sujettes à disputes, et non des sciences exactes, quoique même sur ce dernier

point il y eût peut-être encore quelques examens à leur faire subir). Or, s'il se trouvoit qu'en effet il n'y eût rien de connu pour eux, comment s'y prendroient-ils donc pour procéder à l'inconnu? Où seroit pour eux le point de départ? Et que deviendroit leur analyse?

Mais pour terminer simplement ici la dispute sur la priorité entre les signes et les idées, on devroit observer si les idées ne pourroient pas se considérer sous deux rapports différens, comme nous le voyons par la double époque de notre enfance et de notre âge de raison. Ainsi, d'un côté les idées seroient dans la dépendance des signes, et favoriseroient les partisans du systême de l'analyse; et de l'autre, elles auroient la préséance, et elles règneroient sur les signes, et favoriseroient le systême de la synthèse: et il me semble qu'on ne pourroit guères se refuser à cet accommodement, puisqu'il est évident que tantôt nous recevons des idées par le secours des signes, et que tantôt par le secours de ces mêmes signes nous communiquons à notre tour des idées.

Car on voudroit envain se prévaloir de ce que nos premières idées nous auroient été transmises par des signes dans notre enfance, et que delà elles eussent eu le moyen de se propager, attendu qu'il faudroit encore me dire: où ceux qui nous auroient transmis ces premières idées, auroient puisé eux-mêmes les signes qu'ils auroient employés, s'il n'y avoit pas eu une idée mère, qui eût produit ces signes, et sans laquelle nous n'aurions jamais pu avoir aucune idée; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrivât à un degré

où les signes en question ne fussent plus soumis à l'arbitraire de l'homme; ce qui nous ramèneroit aux notions précédentes sur la liaison nécessaire des signes fixes et parfaits avec les idées correspondantes, et nous offriroit une vérité fondamentale qui est, que si les idées ne marchent point sans les signes, les signes marchent encore moins sans les idées.

Mais c'est à l'objet de ces signes et de ces idées pris en lui-même, à nous éclairer sur la question de savoir à qui appartient la priorité des idées sur les signes, ou des signes sur les idées. Quel est donc l'objet de l'idée? c'est de se manifester, c'est de remplir de son sens et de son esprit tout ce qui est capable d'en recevoir la communication.

Quel est au contraire l'objet du signe? c'est de pénétrer par sa réaction jusqu'au germe de l'idée, et de la développer, comme les sucs de la terre réactionnent et développent la plante; c'est de transmettre enfin la cause cachée qui l'a constitué pour cet emploi, et de la montrer dans tout son jour, dans sa régularité, dans son complément, afin qu'elle atteigne entièrement le but qu'elle se propose.

Mais voici un nouveau témoignage qui doit nous aider encore à fixer le rang des idées par rapport aux signes, et celui des signes par rapport aux idées.

Le signe se termine à l'idée; c'est là sa fin et son *nec plus ultrà*. L'idée au contraire ne se termine pas au signe; il n'est pour elle qu'un moyen intermédiaire, et qu'une voie subsidiaire qui doit l'aider à aller plus loin. Enfin, l'idée ne fait en quelque sorte que traverser la région des signes, et aspire à parvenir

à la région des idées qui est la sienne; elle ne peut se plaire, comme tout ce qui existe, que dans son pays natal, et elle n'est contente que quand elle y est arrivée, sans que nous nous occupions encore ici d'un dernier résultat qui l'attend dans ces mêmes régions qu'elle a besoin de parcourir.

D'après cet exposé sur le différent objet des idées et des signes, nous voyons que les idées sont comme les souverains, et que les signes n'en sont que les ministres; que les idées engendrent et tracent le plan, et que les signes l'exécutent; enfin qu'elles gouvernent, et qu'ils obéissent.

Le rang ou la prééminence entre les signes et les idées, et entre les idées et les signes, n'est donc plus un problême; et il est certain que leur poste respectif se trouve déterminé par cette simple observation, quels que soient les écarts et les abus où l'esprit de l'homme se soit laissé entraîner sur ce point par sa précipitation.

Développement physiologique.

Les scrutateurs des sensations ont dit que l'impression corporelle des objets sur les organes des sens, n'étoit qu'un tact plus ou moins subtil et délicat, à proportion de la nature des organes qui en doivent être affectés.

Ils ont dit que nos nerfs étoient les organes immédiats du sentiment, et qu'ils formoient le jeu de toutes les parties, et l'action de tous les membres.

Ils ont dit que les sens ont un sujet ou un principe commun, et qu'ils ne sont que des membranes ner-

veuses différemment étendues, disposées et placées; que n'étant que des formes variées de la même substance, en un mot, que des nerfs différemment ordonnés et disposés, les sensations ne sont pas aussi essentiellement différentes qu'elles le paroissent; que toute la différence qui se trouve dans nos sensations ne vient que du nombre plus ou moins grand, et de la position plus ou moins extérieure des nerfs, de leur vêtement, de leur exilité, etc.; qu'un nerf ébranlé par un coup, ou mis à découvert par une blessure, nous donne souvent la sensation de la lumière; qu'une violente explosion nous fait sentir (et comme entendre en nous) une espèce de trémoussement fort différent de la sensation du son par l'oreille: enfin, ils ont dit que nous ne jugions des choses que d'après l'impression que les objets font sur nos sens ou nos nerfs, et que cette impression variant avec nos dispositions, les sens pouvoient être souvent confus en nous, et nos sensations nous en imposer.

Pour se rendre raison et de ces vérités et de ces inconvéniens, il faut porter notre vue sur les objets extérieurs, et voir si notre manière d'être et notre manière de sentir ne doivent pas avoir de l'analogie avec la manière d'être de ces objets eux-mêmes.

Peut-être toutes leurs propriétés, tous leurs élémens ont-ils un sujet ou un principe commun, ainsi que l'on le reconnoît pour nos nerfs; et le tout en raison du pouvoir universel de la synthèse. Peut-être cette immense variété d'êtres corporels qui nous environnent sont-ils des modifications diverses de ce sujet ou de ce principe qui leur est commun. Peut-être

la différence qui existe entre eux vient-elle de la manière diverse dont ils sont ordonnés, et de ce que dans les uns, c'est telle disposition qui domine, et que dans les autres c'est une disposition différente, comme nous voyons que cela a lieu pour nos sens. Peut-être enfin seroit-on comme engagé à croire qu'ayant tous ce sujet commun, et que ce sujet commun ne changeant point de nature, mais seulement de modification, chaque objet extérieur offriroit l'assemblage de toutes les propriétés de ce sujet commun, et ne se distingueroit que par la prédominance de telle ou telle propriété, comme nous devons croire, d'après ce qui a été dit, que nos sens participent chacun de toutes les propriétés de leur sujet commun, et ne se caractérisent que par la prédominance de leur propriété particulière.

On ne doit point être éloigné de cette idée, puisque ces objets extérieurs et nos sens, étant faits les uns pour les autres, il faut que ceux qui donnent aient des rapports similaires avec ceux qui reçoivent, et que ceux qui reçoivent en aient avec ceux qui donnent; et même plus ces rapports seront rapprochés, et plus la communication sera facile, et le résultat admirable et satisfaisant.

Ainsi, dans le commerce d'un seul de nos sens, avec un seul des objets de la nature, nous pouvons penser, à la rigueur, que l'universalité de nos nerfs est en jeu et en relation avec l'universalité des objets de cette nature, quoiqu'il n'y ait qu'un seul de ces objets et qu'un seul de nos sens qui soient dans une activité évidente.

On ne doit pas être étonné non plus que cet objet qui se présente seul, étant cependant revêtu de toutes les propriétés des autres objets, et ne pouvant empêcher qu'elles ne soient liées à lui, nous offre ainsi une confusion de réactions, d'où résulte pour notre *sensorium* une confusion d'impressions.

Nous ne devons pas nous étonner davantage que celui de nos sens qui est en œuvre, ayant avec lui les propriétés des autres sens ou du *sensorium* entier, ne porte sur les objets extérieurs une manière de sentir confuse et vague, puisqu'il y apporte son universalité.

Si de-là nous passons dans les régions de l'idée, et que nous y portions nos sensations ainsi combinées et confuses, elle sera à son tour assaillie par cette confusion et par ce mêlange; d'autant que cette idée elle-même, qui va résulter du choc de ces sensations indéterminées, est aussi liée et combinée avec toutes les propriétés de sa classe, et qu'elle a aussi, dans son genre, son sujet commun, dont chaque rejeton offre une universalité, sous la prédominance du genre qui caractérise ce rejeton.

Présentons ensuite à notre jugement cette confusion et cet assemblage compliqué: il ne saura comment se reconnoître au milieu de cet amas d'idées diverses; il sera étourdi de leur abondance; sa vue se troublera; il ne portera aucune décision, ou il n'en portera que de fausses, d'autant que toutes les facultés et toutes les opérations de notre jugement ont aussi un sujet commun, que chacune d'elles participe de l'universalité des propriétés de ce sujet commun, et peut par-là

opérer, à l'égard de la région des idées, la même indétermination que celle-ci a déjà manifestée à l'égard des sensations, et les sensations à l'égard des objets naturels.

Tels sont les inconvéniens qui résultent naturellement de l'état des choses : voici les correctifs et les remèdes qui y sont attachés aussi par la loi des choses.

La nature voulant établir un commerce entre ses productions et nous, a divisé en cinq classes leurs voies de relation ou leurs signes, et a fait que ces productions peuvent se communiquer à nous, en se faisant voir, en se faisant entendre, en se faisant goûter, en se faisant sentir, en se faisant toucher. Par-là, elle a simplifié et réuni, sous un petit nombre de caractères, les propriétés innombrables dont elle est la source et l'assemblage.

Elle nous a donné en même tems cinq moyens ou cinq organes analogues à ces cinq voies de relation, et a simplifié et rassemblé, sous le même nombre, l'immensité des facultés passives dont nous sommes doués. C'est à ces cinq bases que se rapportent, tant pour elle que pour nous, les innombrables propriétés sensibles qui nous constituent l'une et l'autre.

Par-là, elle nous a mis doublement à même de nous garantir de la surabondance de leur impulsion, tant de sa part que de la nôtre.

Ainsi nous pouvons regarder chacun de nos sens comme autant d'organes secrétoires chargés de séparer dans le corps universel de la nature, les qualités ou les signes auxquels ils sont affectés, comme nous voyons que nos glandes et nos viscères remplissent

cette fonction-là dans nos propres corps, par rapport à nos liqueurs et à nos humeurs

Mais aussi, pour que nous puissions obtenir un pareil résultat dans la nature, il faut que nos sens soient eux-mêmes dans l'ordre et la mesure requise ; c'est-à-dire, qu'ils aient acquis le degré de perfection nécessaire pour pouvoir discerner ce qui leur est propre, et pour se l'adapter, comme il est constant que cette condition est indispensable pour les organes et les viscères secrétoires de notre corps ; sans quoi ils se rempliroient de substances qui arrêteroient le jeu de leurs fonctions, et nuiroient par-là au bon état de toute l'économie animale

Ainsi nous pouvons et nous devons travailler au perfectionnement et à la conservation de nos sens, de concert avec la nature, pour qu'ils puissent convenablement s'acquitter de leur emploi.

Notre *sensorium* a la même destination dans ce qui le concerne ; il est chargé, par ses diverses bases de sensibilité, d'épurer les diverses sensations qui lui parviennent par l'organe des sens, afin qu'en qualité d'instinct, il puisse se rendre un compte exact de ce qui se passe dans les relations de l'individu, et veiller à son entretien.

L'idée a aussi une semblable destination, par rapport aux réactions que le *sensorium* lui occasionne, par les diverses impressions dont il est affecté ; réactions qui la réveillent, et la mettent dans le cas de développer les principales facultés dont elle est pourvue. C'est à elle à saisir le point de jour enveloppé dans le nuage de ces réactions ; et son caractère constitutif lui

donne tous les moyens pour cela, puisque ses diverses perceptions sont (pour poursuivre notre comparaison) autant d'organes secrétoires, par lesquels elle a le pouvoir d'agir sur ce nuage, d'en exprimer la lumière, et de la combiner avec celle dont elle a le germe en elle-même; et elle a besoin également de tenir en bon état ces organes secrétoires ou ces voies de perception, afin qu'elles ne soient pas obstruées par la confusion des signes et des images.

Enfin le jugement a aussi une semblable destination par rapport à l'idée : il a aussi à extraire de l'idée qui lui est présentée, une qualité qui se lie à lui, mais qui est comme enveloppée dans le tourbillon de l'idée elle-même. L'idée cherche dans les réactions qu'elle reçoit, un aliment de sa classe, et propre à nourrir sa vivacité, sa curiosité : le jugement cherche dans l'idée la justesse et l'utilité, c'est-à-dire, la conformité de l'idée même avec l'attrait qui la presse, sans compter que ce jugement se montre ici sous un jour qui achève de le mettre au-dessus de toutes les autres classes de facultés que nous venons de parcourir.

De la qualité prédominante du jugement dans l'homme.

Dans toutes les fonctions que le jugement exerce en nous, nous voyons qu'il est la première de nos facultés qui ne travaille pas pour soi, et qui paroisse être dévouée au service de ce qui en est distinct.

Jusqu'à l'idée, toutes nos facultés, ou tous nos organes secrétoires travaillent d'abord principalement pour eux. A commencer du jugement, nos facultés,

c'est-à-dire, notre raison, notre discernement ne semblent plus employés que comme des guides et des agens qui sont censés ne plus exister pour leur propre compte.

Jusqu'à l'idée, nos facultés semblent n'être que de simples citoyens; à commencer du jugement, nos facultés semblent être des fonctionnaires publics et des ministres.

Or des fonctionnaires publics et des ministres supposent un état existant et qui les emploie; observation que je présente avec confiance et avec plaisir aux penseurs, espérant qu'ils en déduiront d'utiles conséquences.

Newton regardoit la nature comme le *sensorium* de la divinité. Mais cet homme célèbre, en nous peignant cette belle image, ne nous en a point offert le complément; et il a nui par-là à l'effet qu'elle auroit produit s'il nous eût montré le dégré intermédiaire qui devroit joindre la divinité à l'univers: c'est le jugemnnt de l'homme qui me paroît être ce dégré intermédiaire; sans quoi Dieu n'auroit point de ministre ni de fonctionnaire public dans l'immensité des choses, car la nature n'auroit point assez de talent pour lui en servir, toute riche qu'elle soit en signes, en types et en figures.

Aussi c'est par le privilège éminent de son jugement, que l'homme rapproche, confronte et associe le monde visible avec le monde invisible, la raison avec les objets qui en sont privés; et l'on

peut dire, en considérant la marche universelle de l'esprit de l'homme, que c'est là son occupation journalière.

Quant à la nature, elle n'est qu'un des départemens du ministère de l'homme; elle lui est donnée pour lui tenir lieu de télescope au milieu de ce grand observatoire où il est établi, pour découvrir le cours des choses, ou la position ainsi que le mouvement des *astres*; elle est réduite à la région des formes, et elle ne peut atteindre directement jusqu'à la région du principe.

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de remarquer de nouveau ici ce qui est consigné dans d'autres écrits, savoir: combien le simple témoignage de la nature est impuissant pour prouver l'existence et les plus belles qualités de l'être supérieur, attendu que comme elle ne peut y participer, ni les connoître, elle est dans l'impossibilité de leur servir de signe direct, et de faire à leur sujet des dépositions qui soient légales; et dans une pareille cause, l'intelligence elle-même requiert un autre ordre de témoins.

C'est donc le jugement de l'homme qui est ce véritable témoin et le signe direct de la divinité; c'est pour cela qu'il est placé au-dessus de toutes celles de nos facultés que nous avons parcourues précédemment; qu'il est le seul qui ne travaille point pour son propre compte; qu'il est ainsi le ministre et le fonctionnaire public de l'universelle autorité; mais que plus il est élevé, plus nous sommes obligés de dire de lui ce que nous avons

dit de toutes les facultés antérieures : savoir, qu'il a besoin comme elles d'épurer tous les organes de ses opérations, pour faire coïncider les différens points de l'universalité manifeste et développée à laquelle il appartient, avec les différens points de l'universalité cachée et confuse qui se peut trouver dans ce qui se présente à son tribunal.

On ne peut douter que, pour l'intérêt même de cette harmonie générale qui est le vœu et la première base des êtres, le jugement ne possède comme les autres facultés, le pouvoir de se rectifier et de se perfectionner. C'est par-là qu'il est comme le modèle, le modérateur et le régulateur de toute l'existence des choses qui semble n'être qu'une sécrétion continuelle et universelle; et c'est dans tous ces moyens ainsi épurés, que consiste principalement le remède à tous les inconvéniens et à la confusion qui pouvoient naître de ces surabondantes universalités.

Seulement il y a une observation essentielle à faire; c'est que dans toute cette échelle que nous avons parcourue, et où les idées nous ont paru avoir si évidemment le rang sur les signes, nous avons vu que dans chaque dégré nous pouvions développer, purger, démêler, rectifier; mais que c'est en général à cet usage et à cette application que se borment tous nos pouvoirs; que nos différentes facultés sont comme autant de tribunaux divers qui peuvent connoître et juger chacun les causes de leur ressort, mais ne sont point les promoteurs de ces causes; qu'ainsi l'on doit apprendre ici à quoi

se réduit la prétention de ceux qui veulent nous enseigner, soi-disant, à faire des idées.

Il faudra bien que, comme tous les autres mortels, ils se bornent à ordonner et élaborer le mieux qu'ils pourront, les idées qui leur viendront: ils pourront, comme le fleuriste, cultiver toute espèce de fleurs, en composer de charmans bouquets et de superbes guirlandes; mais il ne leur sera pas plus possible de faire une idée, qu'il ne le sera à ce fleuriste, de faire ni un œillet, ni une violette.

Cependant, s'ils ont donné dans un excès, il ne faut pas donner dans l'excès opposé, en limitant trop leurs privilèges. Avouons leur donc avec franchise qu'ils ont à jouer un rôle plus important qu'on ne le pense, dans la culture et le développement des idées qui leur sont envoyées journellement comme à tous les hommes; qu'en effet, Malebranche et l'évêque de Cloyne ont oublié une des parties qui doivent concourir à la manifestation de l'idée, quand ils ont dit simplement que nous voyions tout en Dieu; que si, à cette partie métaphysique spéculative qu'ils établissent, il ne se joint pas une partie métaphysique active, qui est le travail de l'homme, l'idée ne prendra point corps; que selon l'image que nous offrent les générations matérielles, il ne suffit pas que le germe se donne et se sème; qu'il faut encore un réceptacle susceptible de le concevoir et de lui donner la corporisation; que cette corporisation doit être calquée sur le modèle d'où provient le germe; que c'est-là le plus sublime des droits de l'homme, ou de

l'être pensant; que s'il usoit de ce droit, comme il le devroit, les idées superbes qui lui arrivent deviendroient plus superbes encore entre ses mains, et lui en attireroient grand nombre d'autres, naturellement et par les droits de l'affinité; qu'enfin le jugement doit être la lumière de cette culture et de cette corporisation de nos idées, et qu'en cette qualité il est le complément de ces correctifs et de ces remèdes, que nous avons annoncés comme étant attachés à l'état des choses, pour en balancer les inconvéniens.

Qui est-ce qui influe le plus des signes sur les idées, ou des idées sur les signes?

Si le rang ou la prééminence des idées sur les signes n'est plus un problême, la question de leur influence respective doit se décider également à l'avantage des idées sur les signes, plûtôt qu'à celui des signes sur les idées. Bien plus, et nous l'avons déjà fait pressentir, les signes n'influent point, proprement dit, sur la formation des idées, mais seulement sur leur développement; ainsi, tout nécessaires qu'ils sont pour la transmission des idées, ils ne peuvent passer pour en être le principe et les générateurs, comme voudroit l'établir la jurisprudence philosophique actuelle; au contraire, les idées influent, non-seulement sur le développement des signes, par lesquels elles se manifestent, mais encore sur leur formation, sur leur génération, sur leur création, vérité que nous nous confirmons à nous mêmes, par l'empire que nous exerçons sur nos signes conventionnels.

Si le signe venoit à moi sans qu'il fût muni de l'idée qui lui doit être relative, il n'opéreroit sur moi qu'une impression vague, et dont le résultat ne me procureroit aucun avantage, comme seroit la vue de l'image d'un fruit qui ne m'en apporteroit point le suc et la substance. Mais si ce signe se présentoit, muni de l'idée qui lui seroit propre, il ne produiroit encore sur moi qu'une impression indéterminée ou nulle, si je n'avois pas en moi une base analogue à cette idée, et susceptible de se développer et de s'aviver par sa communication, comme un fruit naturel passeroit envain dans mon estomac, si le suc nutritif qu'il m'apporte n'y rencontroit des sucs digestifs analogues et capables de s'en laisser imprégner, pour les aider à développer d'autant leur activité: observation qui peut soulager la pensée, et la prémunir contre les attaques de ceux qui voudroient déraciner l'homme, ou le rendre neutre et inactif dans ce qui concerne la région de ses idées.

Nous pouvons aussi acquérir là une notion instructive et vraie sur la marche de tout ce qui s'opère sous nos yeux, soit hors de nous et sans nous, soit dans nous et avec notre concours; et cette notion est que tout est partagé dans cet univers, et que rien ne s'y opère que par réunion; mais que tout étant partagé, il faut nécessairement qu'il y ait dans chacun des foyers correspondans, une portion vive de la chose partagée, sans quoi il n'y auroit point de réunion possible, ni de résultat analogue à ses sources génératrices.

Comme tout se tient, nous appercevrions bien ici

une nouvelle raison pourquoi les hommes, en général, peuvent se regarder comme si mal-adroits dans la synthèse ; c'est que sur cette terre, (en raison de cette loi de désunion) nous ne sommes que dans le pays des signes, et non point dans le pays des idées, et que, par conséquent, si nous savions nous tenir dans nos mesures, nous n'aspirerions pas à la synthèse par excellence, ou à la libre jouissance des idées supérieures, avant d'avoir passé par les laborieuses études de l'analyse, ou par l'examen et la culture des idées réduites et partielles, renfermées dans les signes qui nous environnent, et qui nous sollicitent continuellement de rallier le foyer des signes avec le foyer des idées supérieures, et de nous y rallier nous-mêmes par ce moyen.

Mais cette raison-là seroit à une si grande distance de ceux qui ont aujourd'hui la prépondérance dans l'enseignement, qu'il seroit inutile de la leur présenter; car non-seulement ils croient bien habiter ici dans le pays des idées par excellence, mais ils croient même habiter beaucoup au-dessus, et avoir ainsi le droit et les moyens de le régir à leur gré, puisqu'ils ne se proposent rien moins que d'y exercer des pouvoirs arbitraires et absolus sur le mode, la forme, l'espèce et la nature même de tout ce qui peut y naître et s'y produire.

Néanmoins le coup de jour que nous venons de présenter sur la séparation universelle des choses, suffira pour faire comprendre de quoi se composent tous les produits, dans la chaîne des actions des êtres; car on verra régner la même loi dans toutes les classes,

dans les agglomérations minérales, dans la production des végétaux, dans nos sensations ou impressions sensibles de tout genre, et dans nos idées.

Ainsi donc, lorsqu'un signe s'approche de moi, je vois l'idée de ce signe pénétrer jusques dans mon être pensant, et y apporter l'empreinte des clartés, des intelligences et des lumières qu'elle a dessein de me transmettre, et de manifester en moi et par moi, tandis que je vois le signe s'arrêter modestement à l'enceinte, et disparoître même, après avoir rempli sa mission, comme un messager se retire après avoir déposé les dépêches dont il est chargé. Je vois l'idée choisir et créer son messager, et disposer de tous les accessoires du message, tandis que le signe est réduit à être un commissionnaire exact et fidèle, et ne connoît de sa mission que ce que l'idée veut bien lui en confier.

Les doctes qui ont prétendu que les langues avoient commencé par l'écriture, ou la peinture des objets physiques, ont eu tout au plus raison pour les langues conventionnelles écrites, qui même supposent antérieurement à elles, des notions et une intelligence développée jusqu'à un certain point dans celui qui trace ces peintures, et dans celui à qui elles sont offertes pour son instruction.

Mais pour les langues parlées, ils ont été obligés de suivre la marche naturelle de l'esprit.

Si, par exemple, je veux apprendre à un lapon, qui ne sauroit pas lire, comment s'appelle un perroquet, il faut bien, en effet, que je lui en montre un; néanmoins, si avant, ou après le lui avoir montré,

je ne prononce pas le son *perroquet*, il ne se formera jamais l'idée que je veux lui donner, parce que s'il a en lui la portion de mémoire ou d'intelligence suffisante pour me comprendre, j'ai en moi la portion qui lui manque, ou celle de la connoissance du nom de l'animal, et qu'il est indispensable que je lui communique.

Mais cette notion lui étant une fois parvenue, le son ou la parole qui la lui a transmise lui restera à demeure, et pourra toujours la lui rappeler, quand même toute l'espèce des perroquets viendroit à disparoître de dessus la terre; au lieu que la vue même de ces animaux peut ne pas toujours lui en faire prononcer le nom, et ne l'y portera que dans les cas de besoin.

Ainsi, sans entrer ici dans le détail des circonstances où les choses sont antérieures aux noms, et où les noms sont antérieurs aux choses, on peut remarquer dans ce cas-ci, l'énorme distance qu'il y a entre les signes naturels ou les objets eux-mêmes, et le son ou la parole qui les exprime, puisque ce son ou cette parole a, de notre part, une existence libre, et qu'elle a, en outre, une sorte de propriété génératrice qui met sous les yeux l'objet éloigné ou anéanti, tandis que l'objet naturel lui-même est passif dans tout son être, et n'a aucun droit sur ma parole, quoiqu'il soit le moyen occasionnel qui la réveille.

Or, si ma parole a si évidemment le pas sur les objets naturels eux-mêmes, combien mon idée ne l'auroit-elle point à plus forte raison sur eux, puis-

qu'elle l'a même sur cette parole qui ne vient qu'après elle, et qui semble n'être que son signe ?

Ces faits paroissent suffisans pour montrer par où les langues parlées ont dû commencer, et pour décider dans le commerce mutuel qu'ont entre eux les signes et les idées, de quel côté l'influence est la plus puissante ; et cela confirme ce que nous avons dit précédemment, qu'il doit y avoir une plus grande influence de la part du principe générateur sur sa production, que de celle de la production sur son principe générateur.

Le signe et l'idée ont une marche inverse.

Un objet quelconque frappe un de mes organes corporels, et il y excite une sensation (je prie le lecteur d'observer ici que le mot *sensation* ne doit pas se borner exclusivement au sens étroit et matériel auquel nous sommes habitués à le réduire d'après notre manière d'être ordinaire) ; cette sensation se communique à ce qu'on appelle le *sensorium*, qui est le foyer ou le siège de toutes les impressions sensibles, et elle réveille en moi ou un instinct, ou un sentiment, ou une idée.

Un instinct, si la sensation est relative à l'harmonie physique de mon individu.

Un sentiment, si la sensation est relative à mon harmonie morale, soit pour, soit contre ; car je peux aller jusqu'à sacrifier même, à ce sentiment ou à cette affection, mon individu physique et corporel, comme cela se voit tous les jours.

Enfin une idée, si la sensation est relative à quelque

objet susceptible de combinaison, sans compter qu'elle peut réveiller à-la-fois ces trois choses, et opérer en nous les mélanges qui nous sont si habituels, et dont nous savons si peu faire le départ.

Si la sensation ne réveille qu'un instinct relatif à l'harmonie physique de l'individu, tout être qui agira en conséquence de cet instinct, ne sera pas maître de ses mouvemens; aussi tout est nécessaire dans le physique, et rien n'y agit par délibération.

Si la sensation réveille un sentiment relatif à mon harmonie morale, ma volonté se trouve aussitôt à côté de lui, et peut le mouvoir dans les deux sens; ce qui le distingue sensiblement de l'instinct qui n'a pas à lui appartenant un pareil contrepoids, et qui n'a en propre qu'une seule direction.

Mais si la sensation réveille une idée, cette idée étant du ressort de l'entendement, pénètre jusqu'à lui, et y occasionne ce que nous appelons pensée, jugement, combinaison, délibération, etc.

Ce jugement, après avoir combiné l'idée qui lui est présentée, et avoir fait alliance avec elle, se transmet ensuite à la volonté qui, de concert avec le sentiment, agit sur le *sensorium*, pour qu'à son tour il agisse sur les organes, et leur fasse exécuter physiquement le plan et la délibération qui ont été déterminés dans l'entendement et la pensée.

Ainsi on peut dire que l'idée est à l'entendement, ce que la sensation est au *sensorium*, et de même que sans *sensation* je n'aurois point de conscience physique ou d'instinct, ni de conscience morale ou de sentiment, de même je n'aurois point de conscience intel-

lectuelle ou d'entendement sans idée : enfin, l'idée est une sorte de tableau sensible qui se présente à l'entendement, et sur lequel il juge et délibère ; et chacun peut observer que nulle idée ne se présente à notre entendement que sous cette forme d'un tableau quelconque.

Mais le voisinage de la sensation inférieure et de l'idée, ainsi que les rapports de l'instinct et de l'entendement, font que souvent, si nous n'y prenons pas garde, une de ces choses empiète sur l'autre ; de-là il arrive que beaucoup de gens ont voulu non-seulement introduire cet instinct inférieur dans l'entendement, mais même lui soumettre toutes les opérations de notre être pensant.

Cependant c'est en vain que ces observateurs prétendroient expliquer, par cet instinct seul, tous les actes de l'homme ; et ce ne seroit pas sur ce qu'on lui voit opérer tous les jours qu'il faudroit le juger, parce qu'altérant et paralysant ses facultés les plus puissantes et les plus active., comme il le fait sans cesse, il se lie d'autant sous le joug de son instinct inférieur, qui n'est plus même alors que le ministre de ses égaremens et de ses dépravations.

Non, ce n'est pas en le voyant ainsi les aîles liées ou même en les lui retranchant, qu'on seroit fondé à, dire qu'il n'en avoit point. Tout ce qui se fait journellement aux yeux de l'homme, et même tout ce qui se dit à son esprit, remue bien plus en lui la région de l'instinct que la région de l'entendement. Pour pouvoir juger de lui, il faudroit au moins auparavant, remuer autant en lui la région de l'entendment que celle de l'instinct.

Enfin, pour se contenter de ce seul agent inférieur, il faudroit pouvoir expliquer par lui toutes les opérations volontaires, régulières ou irrégulières des êtres; et pour que sur ce point la décision fût valable, il faudroit que nous eussions l'équité de laisser siéger dans le conseil, à côté de l'agent physique, non-seulement l'agent intellectuel, mais encore l'agent moral qui peut y être convoqué comme eux par la *sensation*, et qui en outre seroit peut-être un des moyens les plus efficaces que nous eussions de rallier le pays des signes avec le pays des idées, puisqu'il habite sur la frontière de l'un et de l'autre; car il est bien clair que sur ces grandes questions, l'instinct inférieur et la simple sensation grossière n'ont encore rien appris, et n'apprendront jamais rien à personne.

Il ne faudroit pas non plus que le matérialiste me crût de son parti, sur ce que je pars comme lui de la sensation, pour mettre en jeu toutes nos facultés. Indépendamment de ce que je donne au mot *sensation* une autre latitude que lui, j'ai donné aussi à l'idée et même au signe une source qu'il n'admet point et qui lui est cachée, savoir le désir. Or c'est parce que cette source lui est cachée qu'il place aveuglément l'homme dans la dépendance absolue des objets extérieurs, et par conséquent dans celle des sensations qui en résultent, et fatalise ainsi tout ce qui résulte de ces sensations; tandis que le désir, s'il étoit soigné et nourri comme il devroit l'être, tiendroit au contraire sous sa propre dépendance les idées, les signes, les sensations et les objets qui

pourroient concourir à tous ces divers résultats. Et nous ne craignons point que cette proposition soit une erreur, car tous les mouvemens de l'homme, toutes ses occupations nous en démontrent journellement la vérité, puisqu'il ne tend sans cesse qu'à s'assurer de toutes ses jouissances tant corporelles qu'intellectuelles, ainsi que des objets ou des moyens propres à réveiller à son gré ces jouissances, à les multiplier, à les perpétuer.

Mais ces points importans n'étant pas l'objet d'un simple essai, ne nous éloignons point de notre sujet, qui est ici d'exposer la différence qui se trouve entre la marche de l'idée, et la marche du signe; ou si l'on veut, entre la progression descendante et la progression ascendante.

Dans la dernière, tout est sensible, quoique la sensibilité n'ait pas le même caractère dans chaque classe de mon être. En effet, un objet extérieur me frappe, selon la loi de la classe à laquelle il appartient, et il m'occasionne une sensation analogue; celle-ci réveille en moi, soit un instinct, soit un sentiment, soit une idée. Cet instinct est pressant et sensible, car il a la sensation pour mobile, et cette sensation ne le quitte point, puisqu'il ne s'occupe que d'elle, et n'a pour but que de la satisfaire : il en est de même du sentiment qui est impétueux et brusque, jusqu'à ce qu'il soit tempéré par la réflexion.

L'idée est également sensible; puisque c'est toujours sous une forme sensible qu'elle se présente à l'entendement, et que d'ailleurs, elle porte en elle des traces et des vestiges de l'acte du *sensorium*

qui l'a réveillée ; mais quand elle va frapper l'entendement, elle se dépouille de ces vestiges de la sensation inférieure, et occasionne dans cet entendement un acte plus puissant encore et plus pénétrant. Elle s'étoit comme mariée dans ses qualités inférieures avec le *sensorium*, elle se marie ensuite dans ses qualités supérieures avec l'entendement; et l'on peut juger combien ce mariage est sensible et vif d'après le ravissement et l'impétuosité d'Archimède, lorsqu'il eût trouvé dans le bain la solution du fameux problême qui l'occupoit.

Au contraire, quand la progression est descendante, nous ne voyons plus rien de sensible pour nous dans aucun des degrés que nous parcourons, quoique les résultats que nous manifestons le soient ou le puissent être pour ceux qui en sont les témoins et qui nous environnent.

En effet, quand l'entendement délibère et qu'il combine les moyens de réaliser les fruits qu'il a retirés de son acte d'union et d'adoption avec l'idée qui lui a été présentée, il semble qu'il n'y ait plus là rien de sensible pour lui dans ses fonctions.

Quand ensuite il envoye le résultat de ses délibérations à la volonté ou au sentiment, l'adhésion comme le rejet se fait de leur part sans tumulte.

Quand cette volonté envoye son résultat au *sensorium*, c'est encore d'une manière intérieure, tacite, calme et tout-à-fait insensible.

Il en est de même, lorsque ce *sensorium* agit sur l'organe pour lui faire exécuter les ordres de l'entendement et de la volonté.

Car je suppose que mon entendement me porte à remuer mon bras, pour exprimer par un geste ou un signe, une pensée quelconque, que je veux manifester par ce moyen; il est certain que je n'ai point de sensation, lorsque mon entendement vient prendre sur cela l'ordre de ma volonté, ni lorsque ma volonté transmet cet ordre au *sensorium*; que je n'en ai pas davantage, lorsque ce *sensorium* met en mouvement les muscles qui doivent faire remuer mon bras, et enfin que je n'en ai pas non plus, lorsque mon bras remue, si ce n'est lorsque je le remue assez fort, pour qu'il soit frappé de l'air qui là fait la fonction d'un objet extérieur agissant sur mes organes, et occasionnant une impression qui peut se regarder alors comme l'origine et le premier terme d'une progression ascendante.

De cette observation simple et naturelle, on peut conclure, ce me semble, que tout ce qui appartient à la progression ascendante, agit et procède comme par rebroussement, ou de la circonférence au centre, et qu'au contraire, tout ce qui appartient à la progression descendante, procède par voie directe ou du centre à la circonférence; que tout ce qui tient à cette progression ascendante, opère par la stimulation, la violence, l'irritation et même la douleur; et qu'au contraire, tout ce qui tient à la progression descendante, apporte le bien être, le calme et la paix; enfin que tout ce qui tient à la progression ascendante étant de l'ordre passif, comme le sont les signes, il n'y a que ce qui est inférieur et passif qui soit sensible, et qu'au contraire, tout ce qui tient à la progression

descendante étant de l'ordre actif comme le sont les idées, il n'y a que ce qui est supérieur et actif qui soit doux, insensible et comme imperceptible, et tout homme peut s'en convaincre, en confrontant dans lui-même les mouvemens suaves et paisibles de son amour pour la vérité, et les mouvemens convulsifs et effrénés de sa colère et de ses autres passions.

Ceci peut jetter un grand jour sur la marche des signes et sur celle des idées, puisque les signes appartiennent principalement à la progression ascendante, et les idées à la progression descendante. Aussi les signes agissent par rebroussement sur celui à qui ils se communiquent, et ils vont de la circonférence au centre. L'idée, la pensée et l'entendement vont par la voie directe ou du centre à la circonférence, quand ils descendent de leur siège pour se transmettre là où ils veulent se faire connoître; et je laisse à chacun à observer les effets sensibles et insensibles qui résultent de ces deux différentes progressions.

Ceux qui auront le loisir d'approfondir ces vérités, reconnoîtront néanmoins que les signes aussi bien que les idées sont susceptibles de la double progression ascendante et descendante, et qu'ils deviennent actifs ou passifs, sensibles ou insensibles, selon qu'ils montent ou qu'ils descendent, ce qui traceroit tout de suite la grande échelle qui sert de moyen de correspondance universelle parmi tous les êtres, jusqu'à ce qu'on arrivât à une région simple où les deux progressions, c'est-à dire les signes et les idées, se combinassent tellement ensemble, que leur diversité devînt comme imperceptible, et que les deux foyers divisés pour nous n'en fissent plus qu'un.

PREMIÈRE QUESTION.

Est-il bien vrai que les sensations ne puissent se transformer en idées que par le moyen des signes ? ou, ce qui revient au même, nos premières idées supposent-elles essentiellement le secours des signes ?

C'est-là une des nombreuses questions que l'institut s'attend à voir naître de la fécondité du sujet, et auxquelles il invite les concurrens à ne pas oublier de répondre.

D'après ce que j'ai exposé sur le mot *sensation*, je ne crains point de répéter de nouveau, qu'aucune idée ne peut naître en nous, sans le secours essentiel des signes.

Cette vérité, en effet, est incontestable, lorsque nous considérons la naissance de nos idées en remontant et par la voie de l'analyse, puisque tous les objets qui nous environnent et toutes les impressions sensibles que je peux recevoir par leur moyen, apportent des images, et des réactions à ma pensée, sans lesquelles elle ne se réveilleroit point.

Mais cette vérité est encore incontestable, lorsque nous considérons la naissance de nos idées en descendant, et par la voie de la synthèse ; car tout être pensant qui voudroit agir sur moi et me communiquer une idée, ne pourroit y parvenir que par des signes, et il n'y a pas jusqu'aux nourrices qui ne nous le prouvent par les gestes, les mouvemens et le langage qu'elles emploient continuellement auprès de leurs nourrissons.

Bien plus, de quelque manière que l'on conçoive

l'origine de notre espéce, le germe radical de la pensée n'a pu lui être transmis que par un signe ; car entre les mères et les enfans, il y a le mode de génération, de nutrition, d'éducation, qui offre autant de signes indispensables pour la transmission et l'entretien de la vie des rejettons qui la reçoivent. Or nous ne pouvons nous départir ici de ce qui a été avancé précédemment, savoir : que sans une idée mère, nous ne pourrions jamais avoir eu aucune idée ; et cette idée mère aura du suivre la loi de toutes les mères à l'égard de ses propres générations.

Mais avant tout, il faudroit constater l'existence de cette idée mère, et c'est le jugement ou l'entendement qui ici viendroient déposer pour elle ; car si on les consultoit, on n'appercevroit bientôt plus d'un côté, que sa prédominance universelle, et de l'autre, que cette universelle cohérence que nous avons avec elle, qui fait que ce n'est que sur elle que portent tous nos mouvemens, justes ou faux, et que ce n'est que vers elle que visent toutes nos idées et toutes nos langues.

En effet, relativement à elle, notre esprit n'a que deux sentimens à éprouver; celui de la joie que nous sentons quand nous sommes unis avec elle, et celui qui nous porte à nous plaindre et à murmurer, peut-être même à l'injurier lorsque nous avons la négligence de détourner les yeux de dessus elle.

Mais c'est toujours elle qui est l'objet de ces deux mouvemens ; et ceux qui font profession d'être ses ennemis, ont beau s'abuser quelques momens, par l'adhésion qu'ils obtiennentde leurs sectateurs, c'est la

sienne même qu'il leur faudroit, et ils sont perpétuellement occupés à chercher secrètement auprès d'elle les moyens de la lui arracher, de gré ou de force. Après s'être bien battus contre les hommes, il faut encore qu'ils tiennent la lance levée contre elle, et cela continuellement; or cette lance ainsi levée contre elle est le doigt indicateur, qui nous montre lui-même le lieu où elle fait sa résidence.

Aussi, en scrutant un peu profondément les résultats de ce lien indissoluble que nous partageons avec elle, on voit que toutes les idées des hommes n'ont qu'un même centre autour duquel elles ne peuvent circuler que dans deux sens; que par une suite de cette loi irrésistible, tous leurs entretiens et tous leurs livres disent la même chose, et ne tiennent, pour ou contre, qu'à cette seule idée mère, considérée sous deux faces différentes, peut-être même qu'à un seul mot, qui a aussi son *recto* et son *verso*, et que les partisans comme les adversaires de cette idée mère délayent dans les peintures de leurs conceptions diverses.

Car les hommes du torrent cherchent aussi comme les autres ce mot unique qui, selon eux, gouverneroit souverainement tous les domaines de la pensée, et feroit disparoître toutes les difficultés; mais malheureusement ils visent plus au *verso* de ce mot qu'à son *recto*; c'est-à-dire que le mot qu'ils cherchent ne seroit propre qu'à tout paralyser, tout pétrifier, tout obscurcir et tout confondre; au lieu que celui qu'ils devroient chercher éclairciroit tout, parce qu'il discerneroit tout, qu'il mettroit tout à sa place, et

qu'ainsi il vivifieroit tout, comme étant le centre de tout.

Une autre observation qui se présente au sujet de cette idée mère, c'est que nos idées prennent corps en nous, et se substantialisent avant de pouvoir se transmettre, et même avant qu'elles nous soient bien connues à nous-même. Oui, il faut qu'elles soient comme consignées et constatées lisiblement dans les archives de notre entendement avant de pouvoir prendre cours, et cela afin que, dans ce genre, rien ne se perde et ne soit confus ni pour nous, ni pour les autres, et qu'ils puissent, ainsi que nous, compulser les registres en cas de besoin ; et ce sont-là ces signes natifs et fondamentaux (j'allois presque dire ces langues primitives) que les idées s'engendrent à elles-mêmes comme un germe engendre son arbre et son enveloppe, et qui nous aideroient à comprendre ce qui a été dit dans le premier paragraphe : que si toutes les sensations sont des signes, il se pourroit que tous les signes ne fussent pas des sensations, prises dans le sens ordinaire.

Comment douter donc alors que cette idée mère n'ait suivi, et ne suive journellement la même marche, pour prendre cours dans nos pensées et dans notre esprit ? Oui, il faut qu'elle ait le pouvoir de caractériser ses plans et de les substantialiser à sa manière, comme notre entendement substantialise les nôtres dans notre intelligence. Il faut qu'elle puisse se munir de ses signes externes et constitutifs, pour que tout soit officiel de sa part. Il faut qu'elle marche ainsi accompagnée de ses archives, comme

celles de notre esprit le suivent et l'accompagnent par tout. Or c'est la pensée de l'homme épurée et filtrée qu'elle a choisie, pour être comme le recueil et le dépôt de ses plus importans capitulaires, et en qui elle a transcrit et consigné tous ses plans et tous ses décrets,

On peut dire même qu'il n'y a pas une de ces verités que les puissances humaines ne nous retracent temporellement, en revêtant de leurs sceaux toutes leurs loix et toutes leurs délibérations, et en établissant auprès d'elles des archivistes, des chanceliers, etc. ; car jamais les hommes ne nous auroient offert de pareils signes, quoique figuratifs, s'ils n'en avoient en eux et par leur nature, les élémens originels.

Je ménage ici les couleurs; mais ceux qui ont l'esprit ouvert à ces sortes de spéculations, trouveront, je l'espère, quelque aliment dans ces courtes observations que nous leur présentons.

Quant aux autres ou à ceux qui circulent en aveugles dans le cercle borné des notions reçues et des stériles pouvoirs de l'homme, nous leur répéterons simplement, pour confirmer notre réponse à la question présente, que soit dans l'ordre fixe, soit dans l'ordre arbitraire, les premières idées (et nous pourrions même ajouter, toutes les séries possibles de nos idées) supposent essentiellement le secours des signes, soit en ascension, soit en descension; mais qu'ils ne se trouveront pas plus fondés pour cela, dans l'espérance qu'ils sembleroient concevoir de s'emparer du secret de la formation des idées, parce que s'il étoit vrai qu'il y eût un ordre de signes fixes

pour le développement, la formation et la création de nos idées, ils ne l'atteindroient jamais, en ne le cherchant que dans l'ordre mobile et incertain de leurs aveugles tâtonnemens, c'est-à-dire, dans cette région aride où le voyageur voit toujours un ciel couvert de nuages obcurs qui se succèdent sans cesse, sans qu'il en descende jamais une seule goute de ces pluies salutaires qui lui rendroient à-la-fois le double service de le désaltérer, et de dégager à ses yeux l'horison.

DEUXIÈME QUESTION.

L'art de penser seroit-il parfait, si l'art des signes étoit porté à sa perfection?

Si les pensées premières et fondamentales sont fixes comme les axiômes, les signes qui leur appartiennent doivent être fixes aussi, chacun selon leur classe, comme nous voyons que la forme visible des objets naturels est constante, parce que leurs propriétés internes sont invariables.

Ainsi l'on peut dire que dans l'ordre de ces idées premières, l'art des signes fixes est porté à sa perfection, parce que ce ne peut être nous qui l'ayons institué. Aussi nous n'aurions d'autre étude à faire que d'observer ces signes tels qu'ils sont donnés, soit à nos yeux, soit à notre esprit; et si nous n'en profitons pas davantage pour le perfectionnement de l'art de penser, c'est qu'ils ont beau nous offusquer continuellement par leur présence, comment croirions-nous à leur utilité, ne croyant pas même à leur existence?

Ici je me servirai du témoignage de la nature. Elle nous offre journellement des signes nombreux et dont nous ne pouvons pas nier la perfection selon leur mesure ; par conséquent, d'après les principes établis, plus ces signes sont nombreux et parfaits, plus doivent être nombreuses et parfaites les idées qu'ils renferment et qu'ils nous apportent. Cependant depuis que les hommes ont ce spectacle régulier et fixe devant les yeux, quels fruits leur pensée en a-t-elle retirés ?

Loin de percer dans les raisons profondes de son existence, qui doivent s'offrir à nos yeux, puisque cette nature est un signe fixe, ils se sont concentrés dans l'examen de son méchanisme, et ont prétendu avoir satisfait à tous les besoins de notre intelligence, dès qu'ils nous disoient que ce méchanisme n'étoit que le résultat de la matière et du mouvement. Ils n'ont pas songé même à chercher s'il y avoit une cause au rassemblement de ce mouvement et de cette matière, quoique l'on voie difficilement comment l'un et l'autre se seroient mis, de leur plein gré, dans cette situation si violente, où le mouvement tourmente la matière qui ne tend qu'au repos, et où la matière contrarie et arrête le mouvement, qui ne voudroit point d'inaction et point de bornes.

Mais au lieu de contempler, de recueillir soigneusement et de nous transmettre, comme ministres de la vérité, les idées fécondes et vives que cet ensemble venoit leur présenter, ils se sont hâtés d'y en substituer une puisée dans leur étroite conception. Car comment auroient-ils apperçu la véritable clef, puisqu'ils abju-

roient le plus beau de leurs titres, et qu'elle ne peut se montrer que dans la pensée rectifiée de l'homme? Or qu'elle est cette idée qu'ils ont prêtée à cet étonnant ensemble des choses, en place de toutes les clartés qu'ils en devoient recevoir! C'est l'idée du hasard, c'est-à dire, le néant de toute idée ; et voilà à quoi a abouti dans leur esprit ce magnifique et vaste signe, qui n'est et ne peut être que le résultat et l'expression d'une idée encore plus magnifique et plus vaste que lui, selon les lois et les rapports qui existent entre les idées et les signes.

D'un autre côté, les grammairiens disent (*voyez* l'Encyclopédie) qu'aucun mot ne peut être le type essentiel d'aucune idée, et que par conséquent tous les mots sont conventionnels, tandis qu'ils accordent que les principes de la grammaire, en général, sont fixes, éternels et universels.

Ils peuvent avoir raison pour les mots de nos idées qui ne sont pas fixes elles-mêmes. Mais s'il y avoit des idées plus fixes que les nôtres, s'il y avoit de ces principes éternels, plus universels encore que ceux de la grammaire, qui étant multiples, ne peuvent être que les corollaires d'un grand axiôme antérieur à eux, et qui en effet ne sont que les guides et l'itinéraire de nos idées, et n'en sont pas la source; sur quoi et comment ces principes fixes, éternels et universels s'appliqueroient-ils donc, s'ils n'avoient eu des moyens fixes, éternels et universels comme eux; c'est-à dire, des signes, ou si l'on veut, des modes d'expression qui eussent été éternellement le sujet comme l'organe de leur action ?

La privation où je serois comme les autres hommes de la jouissance de ces moyens, ne prouveroit rien contre ce principe ; car nous voyons bien que les enfans au maillot ne savent pas un mot de toutes nos langues usuelles, et nous n'en sommes pas moins sûrs pour cela, que ces langues usuelles et conventionnelles sont en pleine activité. D'ailleurs si ces signes fixes et parfaits n'existoient pas, à quoi bon nous engager à les chercher? Et s'ils existent, nous sommes donc fondés à en parler, ne fut-ce que pour nous consoler dans notre privation; car s'ils étoient en notre possession, nous serions trop occupés à en jouir pour avoir le loisir et le besoin d'en parler.

Enfin l'art des signes conventionnels, tel qu'on paroît le désirer, n'est point porté à sa perfection, et ne le sera jamais, quelques efforts que fasse l'ambitieuse avidité de l'homme pour atteindre à ce but; parce que pour qu'il pût établir un art parfait des signes, il faudroit auparavant qu'il possédât un art parfait de penser, puisque les signes fixes, comme les signes arbitraires, n'apportent que le sens qu'on a placé en eux, et qu'ainsi le signe ne pourroit m'apporter une idée parfaite, si, au préalable, une tête douée d'une idée parfaite ne l'eût établie et constituée dans le signe.

Répétons-le donc; pour parvenir à la perfection des signes, il faudroit que ceux qui y tendent comme à un moyen, eussent précisément ce qu'ils attendent de ce moyen, ou en un mot, qu'ils eussent la perfection de la pensée.

Or s'ils avoient cet avantage, il est clair que pour se le procurer, ils n'auroient plus besoin de recourir à l'art parfait des signes comme moyen ; parce que selon tous les principes établis, c'est l'idée elle-même qui dans la synthèse, précède le signe et qui l'engendre, et que si cette idée étoit parfaite, le signe qui la représenteroit le seroit aussi selon sa mesure.

TROISIÈME QUESTION.

Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, n'est-ce pas à la perfection des signes qu'on en est redevable ?

Oui : mais c'est à la perfection des signes nécessaires et fixes, et non pas à celle des signes conventionnels et arbitraires.

Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, telles que les mathématiques, les signes fixes sont parfaits, parce qu'ils tiennent aux loix de la nature, que l'homme n'a point faites ; c'est-à-dire, aux loix du mouvement, de l'étendue, de la mesure, du nombre, du poids, etc.

Ainsi, les théorêmes de la méchanique, la valeur des paramètres, soit exprimés, soit sous-entendus, les rapports des coordonnées, les loix sévères de l'art de nombrer, sont des signes parfaits, parce qu'ils sont fixes, et parce qu'ils représentent sensiblement les vérités cachées, qui forment secrètement le mouvement, l'existence et la vie des choses.

Mais ces signes fixes sont très-distincts et très-sépa-

rés des signes conventionnels que nous employons dans les sciences mathématiques, et qui ne sont qu'une copie factice et abrégée de ces mêmes signes fixes et parfaits, que nous ne pourrions pas suivre et manipuler d'une manière prompte et commode sans ce secours.

Si ces signes secondaires et conventionnels ont une sorte de perfection, elle n'est due qu'à leur très-petit nombre. Ils sont moins des signes que l'enveloppe des signes fixes et parfaits qui les précèdent; et le principal mérite qui les distingue, est celui qui appartient à toutes les enveloppes bien faites; c'est-à-dire, celui de renfermer le plus de choses possibles, sans nuire à ces choses qu'elles renferment, et de concourir, au contraire, à leur conservation.

C'est-là, en effet, le seul mérite de nos signes arbitraires et conventionnels dans l'algèbre, l'analyse, les calculs transcendans, etc. Et dans ce sens, on ne peut s'empêcher de leur rendre justice, par l'utilité dont ils sont, attendu qu'ils nous amènent avec sûreté auprès de ces signes fixes et parfaits, ou de ces rapports invariables, dont ils sont comme les enveloppes et les indices, et dont nous n'approcherions pas si aisément sans eux: mais ils n'ont que cette perfection précaire et relative; et ils ont si peu la perfection fixe, que nous sommes les maîtres de les varier à notre gré, pourvu qu'à chaque changement qu'il nous plaira d'opérer à leur égard, nous donnions la clef de notre chiffre ou de notre convention.

Ainsi, je le répète, dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, ce n'est point à la perfec-

tion de nos signes établis qu'on en est redevable : on ne leur doit que l'avantage de la célérité et de la facilité dans les opérations. Mais sans eux, on arriveroit au même point, en consacrant un tems plus long à combiner et suivre les traces des signes fixes et parfaits.

Enfin nous en sommes redevables sur-tout à la proximité où sont nos signes factices et arbitraires, de ces signes fixes et parfaits qui se trouvent toujours sous les yeux de notre corps, dans les figures géométriques, et sous les yeux de notre esprit, dans les propositions et les axiômes ; parce que ces signes parfaits étant toujours là pour redresser les faux-pas que pourroient faire dans nos mains les signes que nous inventons et dont nous nous servons, ce sont plutôt ces signes parfaits qui nous dirigent, que ceux que nous mettons pour un moment à leur place : et c'est-là ce qui servira grandement pour répondre à la quatrième question qui va suivre.

Car, dans le vrai, ces signes subsidiaires sont si peu parfaits par eux-mêmes, que, si quelqu'un n'avoit aucune notion des vérités mathématiques, soit de calcul, soit de géométrie, et que pour les lui apprendre, on se bornât à lui développer la marche et le méchanisme des opérations de l'algèbre, on peut être sûr que toutes ces vérités mathématiques, dont on prétendroit l'instruire par-là, seroient et demeureroient nulles et étrangères pour lui.

Cessons donc de prêter à nos signes conventionnels un mérite et des droits qui ne leur appartiennent point; et ne refusons point aux sciences exactes le

mérite et les droits qui leur appartiennent en propre, et antérieurement à toutes les inventions de notre industrie.

QUATRIÈME QUESTION.

Dans les sciences qui fournissent un aliment éternel aux disputes, le partage des opinions n'est-il pas un effet nécessaire de l'inexactitude des signes ?

Non : il n'est que l'effet de la distance où nous tenons nos signes factices et conventionnels, c'est-à-dire, nos définitions systématiques et nos langues écrites ou parlées, des signes fixes et parfaits qui sont cependant par-tout à notre portée. Et parmi ces signes fixes et parfaits, nous devons mettre au premier rang ces axiômes supérieurs, ces vérités impérieuses et fondamentales, ces idées mères enfin, qui ne sont point des sensations, mais qui cependant devroient servir de base à toutes nos idées, et de régulateur à toutes nos langues.

Mais à force de ne jeter nos yeux que sur l'ordre mixte et non libre, non-seulement nous ne croyons pas aux signes parfaits et fixes qui sont du ressort de l'ordre libre et simple de la vérité, mais nous ne croyons pas même que cet ordre libre existe ; parce qu'en nous tenant éloignés de cette région lumineuse, il se forme entr'elle et nous un amas de vapeurs qui nous la dérobent, et qui se dissiperoient, ou même n'auroient pas lieu, si nous avions plus de courage, plus de confiance et plus de soin de nous rapprocher de ses confins.

Or, c'est dans cet état, c'est à l'aide de ces signes créés par nous et arbitraires que nous voulons marcher, pour parcourir et tracer les plans de cette région incommutable et permanente, que nous soustrayons nous-mêmes à notre vue. Nous voulons l'assujétir et la concentrer dans nos signes, sans que nous laissions les siens près de nous, pour nous rectifier dans nos erreurs, comme nous le pouvons dans les mathématiques : nous voulons, dis-je, l'assujétir à nos signes; et c'étoit aux siens que les nôtres devoient être assujétis, de manière à ce qu'ils ne fissent pas un mouvement sans qu'elle fût prête à le justifier, et sans que nous fussions à même de tout confronter, comme nous le faisons dans les sciences exactes.

Est-il donc étonnant qu'en nous tenant à un si grand intervalle de l'objet dont nous traitons dans les sciences que nous regardons comme inexactes, nous ne fassions qu'errer et circuler dans nos opinions, dans nos disputes et dans nos ténébreuses conjectures? Au moins, convenons alors que nous ne devons pas l'imputer à nos signes, mais seulement à notre imprudence, qui nous porte à vouloir ainsi altérer, défigurer, contrarier et composer la nature des choses, au lieu de la suivre avec soin et avec respect, jusqu'à ce que nous parvenions à pouvoir mieux la saisir et la lier à nos mouvemens.

Nous pouvons même ici retracer d'une manière encore plus pressante, l'observation qui termine le paragraphe précédent. C'est que si des personnes, qui n'auroient pas la moindre des connoissances mathématiques, croyoient devoir les acquérir, en s'entre-

tenant constamment ensemble des mots qu'elles auroient entendu prononcer au hasard sur cette science, et en discourant des sections coniques, de la formation et de la mesure de tous les solides, de la géométrie descriptive, etc. sans avoir jamais considéré par elles-mêmes ni courbes, ni polyèdres, ni rectangles, ni enfin toutes ces bases sensibles des mathématiques sur lesquelles seules peut s'élever tout l'édifice, on peut assurer que ces personnes resteroient dans les ténèbres les plus profondes, et que cette science si belle et si claire, ne leur fourniroit cependant qu'un aliment perpétuel de méprises et de disputes.

Telle est la marche que suivent journellement ceux qui dissertent avec tant d'acharnement sur les sciences élevées, que nous regardons comme inexactes; ils emploient sans cesse entr'eux les mots de ces sciences, et leur esprit ne s'approche jamais des élémens réels et sensibles sur lesquels elles reposent : au contraire, ils semblent ne s'occuper qu'à les repousser, ces élémens, et à les anéantir; et ensuite ils voudroient qu'on leur apprît à en créer d'autres, et à s'en servir.

Je n'entre point dans le détail des erreurs que cette fausse marche a fait commettre : je puis dire qu'il y a peu de sciences qui en aient été préservées; et même plus les sciences qui se présentent à notre esprit, se sont trouvées au-dessus de cette région mixte et confuse, dans laquelle nous nous naturalisons par foiblesse et par habitude, plus les méprises et les suites qui en dérivent, ont été grandes, préjudiciables et désastreuses. Il ne faudroit pour s'en convaincre, que considérer les abus de tout genre qui ont obscurci et défiguré le champ des sciences religieuses et divines.

Différence des preuves passives et des preuves actives, en fait de philosophie et de raisonnement.

Presque tous ceux qui se regardent comme des penseurs, veulent que pour la philosophie supérieure et pour tout ce qui tient à l'ordre intellectuel, on leur donne des preuves aussi indépendantes d'eux, et aussi peu liées au mouvement de leur être interne, que le sont les preuves mathématiques.

Pour leur montrer qu'ils ont tort d'exiger le même caractère de preuves, pour des choses si diverses, il faut seulement leur demander, si pour faire faire leur portrait, et pour apprendre l'anatomie, il ne leur faut employer que le même moyen. Ils conviendront sans doute que non.

Car pour faire faire leur portrait, il leur suffit de montrer leur physionomie au peintre qui en observera tous les traits, afin de les rendre régulièrement, et qu'ils puissent dire qu'ils se reconnoissent dans leur image.

Mais pour s'instruire dans l'anatomie, il faut absolument mettre à découvert toutes les fibres et tous les ressorts organiques qui composent la structure de nos corps; et si cette science s'apprend sur des hommes morts, ce n'est cependant que pour se pratiquer ensuite sur des hommes vivans, afin de les faire passer de l'état de maladie à l'état de santé: aussi les maîtres de cet art recommandent-ils à leurs élèves de regarder toujours les cadavres sur lesquels ils s'exercent, comme doués de la sensibilité la plus exquise.

Dans l'ordre des sciences mathématiques, et dans

celui des sciences où on se dispute, on doit faire la même différence et la même application. L'étude des sciences physiques en général ne tombe, par rapport à l'homme, que sur la surface et le portrait des choses. Aussi tout en exerçant son esprit, elle ne lui demande pas plus d'efforts de la part de son être radical, qu'il n'en a à exiger de son être physique, pour faire peindre son visage, ou pour se regarder dans son miroir.

Mais l'étude et la connoissance de tout ce qui est de l'ordre de notre essence impalpable, demandent, comme dans l'ordre physique, que nous mettions à découvert toutes les fibres de notre être les plus cachées, et qu'en même tems nous leur fassions subir les opérations les plus douloureuses. Car ici nous sommes à la fois et le sujet anatomique et le malade blessé dans tous ses membres; et ce ne peut être que d'après une dissection complette et perpétuelle, faite sur nous, tout vivans, que nous pouvons atteindre au terme de cette science.

Or, que l'on voie d'après cela, comment les gens du torrent y peuvent parvenir, et comment un défenseur de la vérité peut la leur faire appercevoir, puisqu'ils ne commencent pas le premier de ces actes scrutateurs et instructifs qu'il y auroit à exercer sur l'homme-cadavre, pour apprendre quelle doit être notre véritable structure, et encore moins aucune de ces opérations chirurgicales qui seules peuvent remettre leurs membres en état, et rendre à leur être la faculté de connoître ses droits et

de se justifier à lui-même toutes les propriétés qui le constituent.

Ne nions donc plus la différence essentielle qu'il y a entre les preuves passives et les preuves actives, et ne transposons pas, comme nous le faisons, le siège ou le ressort de leurs diverses opérations.

CINQUIÈME QUESTION.

Y a-t-il un moyen de corriger les signes mal-faits, et de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration ?

Les paragraphes précédens ont préparé en quelque sorte à l'affirmative ; ainsi nous dirons qu'à la rigueur ce moyen existe, mais que ni l'institut, ni les docteurs fameux dans les systêmes reçus, ne s'en accomoderoient.

Car ce moyen consisteroit à reporter leurs yeux vers la région où les signes sont fixes et parfaits, et peuvent tout redresser, comme les axiômes gouvernent nos calculs, et en rectifient les erreurs et ils ne croient ni à cette région, ni à ces signes.

Il consisteroit à ne regarder leurs propres signes, et tout ce qu'ils emploient dans leurs discussions, que comme l'enveloppe de ces signes fixes et parfaits : et ils veulent que leurs propres signes en tiennent lieu exclusivement, ou pour mieux dire, qu'il n'y ait que leurs propres signes qui soient, à la fois, la source, le guide et le terme de la vérité.

Il consisteroit enfin à croire que toutes les sciences sont bien, à la vérité, également susceptibles de démonstration, mais ne sont pas susceptibles d'une démonstration égale, et que chaque science a son genre de démonstration qui lui est propre; et ils voudroient que pour toutes les sciences qui sont diverses par leur base, par leur marche et par leur objet, il n'y eût qu'une seule espèce de démonstration.

Malheureusement ils voudroient encore dans leurs prétentions, que ce fussent les sciences inférieures tenant à la région mixte et non libre, qui servissent de modèles aux sciences supérieures de l'ordre fixe et libre; tandis que ce seroit aux sciences supérieures de l'ordre fixe et libre à servir de régulateur à tout ce qui s'opère dans la région mixte et non libre, comme ma pensée est censée servir de régulateur à tous les mouvemens libres et non libres de mon être.

Sans doute l'institut, en desirant la rectification des signes mal-faits, n'a eu en vue que celle de nos définitions et de nos langues; car après les objets naturels et fixes dont la manière d'être n'est point remise à notre manipulation, ce sont les seuls signes sur lesquels nous paroissions avoir le droit d'exercer nos pouvoirs et notre intelligence, relativement à la perfection de nos idées : mais ces deux moyens sont susceptibles des mêmes inconveniens que nous avons relevés, dans le paragraphe qui traite de la seconde question de l'institut.

En effet, quelle est la condition indispensable

pour que nos définitions soient exactes ? N'est-ce pas que nous ayons une idée nette de l'objet que nous voulons définir, ou de l'axiôme ou proposition que nous voulons exposer ? Or comment aurons-nous cette idée nette, si l'objet que nous voulons définir, et l'axiôme que nous voulons exposer, ne sont pas réellement connus de nous, et comme soumis à notre vue intellectuelle ?

Je puis bien par une définition, si elle est juste, faire naître et réveiller, jusqu'à un certain point, dans un homme, l'idée de l'objet ou de la vérité que je veux lui faire connoître. Mais si cet homme étoit remis à lui-même, ce ne seroit point uniquement par l'étude des définitions qu'il arriveroit à la connoissance parfaite de cet objet ou de cette vérité ; ce n'est point par-là non plus que j'y serois arrivé moi-même ; et si je ne m'en suis jamais approché de plus près, il me sera impossible d'en avoir une idée nette, et encore moins de la transmettre.

Ainsi la ressource des définitions suppose d'avance, dans ceux qui voudroient s'en servir, la connoissance certaine de ce qu'ils cherchent à obtenir par ces mêmes définitions ; ainsi avant de s'appuyer sur les définitions, il faudroit au contraire commencer par en être très-sobre, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à pouvoir en faire de régulières, en nous approchant davantage, et nous naturalisant, pour ainsi dire, avec les choses que nous voudrions définir.

C'est faute de cette précaution, qu'excepté dans

les sciences exactes, les définitions ont tout perdu; et même pourquoi les définitions n'ont-elles pas nui autant aux sciences exactes, c'est que celles ci n'en ont pas besoin comme les autres sciences, attendu qu'elles se montrent, ou se définissent elles-mêmes.

Ce que je dis des définitions, je puis le dire des langues qui ne sont qu'un assemblage suivi, et un assortiment de définitions de toute espèce, puisqu'il n'y a pas jusqu'à la moindre de nos parties d'oraison, qui ne soit la définition, ou l'exposé d'un objet quelconque, d'une action, d'une idée, d'une passion, d'une affection, *etc.*

Dans les choses journalières et communes qui occupent universellement les hommes, nos langues usuelles sont suffisantes; et elles peuvent aisément se perfectionner selon leur mesure, parce que là, les objets sont continuellement à notre portée, et qu'étant comme naturalisés avec eux, elles ne nous en offrent que des définitions précises, toujours prêtes à être rectifiées par la présence de ces mêmes objets.

Or, pour que nos langues supérieures, ou les langues des sciences impalpables, nous rendissent le même service, ne faudroit-il pas la même condition? Et si nous nous tenons loin des objets, quelqu'application que nous mettions à bien soigner les paroles avec lesquelles nous voudrons les peindre, cela pourra-t-il annuller la distance?

Nous pouvons hardiment assurer que non; et en voici les motifs. Quoique la plûpart de nos langues,

et que sur-tout la nôtre ait atteint, selon nous, un degré de perfection qui lui donne le rang sur tant d'autres langues, nous en sommes encore réduits à chercher dans cette même langue le moyen de perfectionner nos idées. Mais, quelque riche que soit notre langue, elle ne le sera point assez pour nous faire atteindre le but que nous cherchons, tant que nous ne nous porterons pas nous-mêmes, jusqu'à la région des choses que nous voulons confier à ses pinceaux.

Sans nous élever hors de la portée du vulgaire, nous pouvons juger de cette vérité par les effets divers que nous voyons produire à notre langue, selon les diverses plumes qui la manient. Plus les écrivains sont doués d'esprit et de génie, plus elle développe ses ressources et ses moyens : elle baisse avec les esprits nuls et impuissans ; tant il est vrai, comme on l'a dit ailleurs, que c'est à l'intelligence à mener les langues, et non point aux langues à mener l'intelligence ; tant il est vrai enfin que la vraie richesse des langues consiste moins dans l'abondance de leurs signes, que dans l'art de les employer avec goût et avec une profonde et intelligente sensibilité, pour l'avantage universel de tous ceux avec qui nous communiquons.

Ainsi de même qu'il n'y a pas d'autre moyen de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration, que de les suivre chacune dans leur classe et dans les loix qui leur sont propres ; de même il n'y a pas d'autre moyen de corriger les signes malfaits, que de les approcher chacun de l'objet qu'on veut leur faire représenter, ou bien de la source qui les engendre.

De la richesse et de la pauvreté des langues.

Nous ne pouvons plus douter que nous n'ayons fait une énorme méprise, lorsque nous avons appelées riches les langues qui nous offrent une plus grande quantité de signes et d'expressions que les autres; tandis que ce titre n'auroit dû s'accorder qu'à celles qui auroient été riches en idées vraies, en intelligence, en discernement, c'est-à-dire, sur-tout en moyens de s'approprier à toutes les mesures et à tous les besoins réels de la pensée de l'homme; toutes choses qui, étant au nombre des propriétés de l'esprit, confirmeroient d'autant plus tout ce que nous avons dit à l'avantage de la synthèse.

D'ailleurs, comment nous y sommes-nous pris pour nous procurer cette fausse richesse? Quand même nous aurions été en pleine jouissance de ces idées parfaites, auxquelles l'institut cherche à nous faire parvenir, par le seul moyen de la rectification du langage, c'eût été entreprendre au-delà de nos forces, que de vouloir charger notre mémoire, d'autant de signes parfaits que nous aurions eu d'idées parfaites.

C'eût été sur-tout entreprendre au-delà de nos forces, que de vouloir faire marcher de front la lenteur de nos langues avec la rapidité de nos pensées, puisque nulle langue prononcée, et encore plus certainement nulle écriture, ne pourroit suivre ce torrent impétueux qui coule continuellement de notre intelligence; réflexion qui peut ouvrir les yeux aux bons esprits, sur le triste état de l'homme en ce monde, où, quoiqu'il ne soit pas dans le pays des idées, néanmoins la mesure de celles qui peuvent se déve-

lopper en lui, dépasse si souvent la mesure de ses signes, et ne lui laisse de ressource que le silence.

Cependant, comment parer à cet inconvénient en suivant la marche qu'on nous indique? Et n'est-ce pas de la part de l'institut nous exposer volontairement et en pure perte à cette invincible difficulté, puisque, s'il fait dépendre de la perfection de nos signes la perfection de nos idées, il faudroit que nous fussions d'abord munis de tous ces signes parfaits avant de songer à avoir des idées qui fussent admissibles?

Mais que doit-il donc arriver, quand, au lieu d'aller puiser dans la source ces idées parfaites, que nous cherchons à former par le moyen de nos signes, nous puisons dans une source inférieure et dans des notions imparfaites; que nous en détachons toutes les portions, que nous les consacrons dans les mots de nos langues, et que nous appelons cela les enrichir? Il n'y a personne qui ne soit en état de concevoir les suites de cette marche désastreuse, et de répondre à cette question.

Ce seroit donc un abus de prétendre que nos langues factices, dénuées de leur mobile fondamental, devinssent assez riches pour fournir autant de signes que notre esprit fournit d'idées; et cette richesse nous deviendroit bientôt funeste.

S'il est un lieu où des langues suffisent à nos idées, ce ne peut être dans ces limites étroites que nous habitons, où il paroît comme une loi constitutive, que tout esprit soit en travail. Dans une région où une semblable langue existeroit, il faudroit sans doute que les langues

procédassent conjointement avec l'idée, afin qu'aucune de nos facultés ne fût gênée; et c'est ce besoin radical mal envisagé, qui tourmente nos savans de France, comme il a tourmenté la Chine, et dont ils finiront comme elle, par être infailliblement les dupes.

En effet, nos langues les plus célèbres et les plus honorées, sont bien loin de cette perfection que notre esprit requiert à chaque instant; parce que les idées des peuples, qui se sont accrues sans pouvoir faire accroître leurs langues dans le même rapport, ont été comme la soif de Tantale, qui alloit toujours en s'augmentant, sans que l'eau s'approchât davantage de sa bouche; parce qu'enfin notre esprit procède toujours, et que nos langues demeurent; ou que, succombant sous le poids du tems, elles disparoissent et sont entraînées avec le génie mobile des nations.

D'un autre côté, l'idée, qui n'a pas trouvé là sa nourriture, s'est arrêtée souvent, tandis que les langues factices procédoient; et ce sont là les fruits des œuvres de l'homme.

Dans celles des langues anciennes, que quelques-uns regardent comme primitives, les mêmes mots sont souvent attachés à nombre d'idées différentes; et c'est ce qu'on a pris pour un indice de leur pauvreté. Mais pour décider la question, il faudroit comparer les idées diverses que ces mots renfermoient, avec les idées que la civilisation et le prétendu perfectionnement ont introduites dans nos langues modernes.

Peut-être qu'une seule de ces idées antiques feroit pâlir toutes ces inventions fastueuses de notre futilité et de notre néant, dont toutes nos langues sont inondées.

Peut être trouverions-nous que nous avons échangé des idées sublimes, imposantes, et souverainement majestueuses, contre une infinité d'idées de moindre valeur, que nous avons affoiblies encore en les détachant de leur foyer, et qui n'ont pris du brillant qu'aux dépens de leur poids.

Peut-être trouverions-nous que ces langues primitives étoient plus près que les nôtres de la véritable origine des langues, qui est autre que celle que les doctes nous ont enseignée, en ne la puisant que dans la nature brute des sauvages.

Peut-être que par cette raison ces langues primitives étoient plus dans le cas de participer à toutes les propriétés de leur source, et de pourvoir ensuite à tous les besoins de notre esprit; qu'elles étoient plutôt des langues d'action et d'affection que des langues de méditation; qu'elles étoient plus parlées qu'écrites, et que par cette vivante activité elles avoient une force et une supériorité, qui appartiendra toujours à la parole par préférence à l'écriture; parce que, par ce moyen, elles devoient faire sortir d'elles-mêmes une chaleur et une vie que nos froides spéculations ne savent plus exprimer de nos esprits ni de nos langues, et que nous cherchons à remplacer par le luxe de notre style.

C'est pour cela que, plus les hommes se sont éloignés de la vraie source des langues, et des grands moyens de réaction de leur esprit, plus ils ont été obligés de recourir à des épithètes et à des circonlocutions, pour nous faire entendre le sens des mots qu'ils employoient, et que ces mots ne nous présentoient plus assez clairement. C'est pour cela enfin, que, plus les

hommes se livroient aux illusions de notre région inférieure, plus ils abondoient en ornemens si souvent superflus, afin de nous éblouir par cette pompe, et de nous empêcher de nous appercevoir combien ils se tenoient loin de la vérité. Et l'on peut voir à ce sujet jusqu'où la poésie et l'éloquence ont porté leur industrieuse intempérance, et en même tems combien elles ont été les tributaires du mensonge!

Avouons-le donc ici sans craindre de nous égarer. S'il est vrai que notre esprit procède toujours, et que nos langues demeurent, comme on l'a vu ci-dessus; il est également vrai que nos langues ont procédé, et que nos esprits ont demeuré, ou ne sont point montés vers la région des idées saines qu'ils étoient chargés de découvrir et de faire connoître; qu'au contraire, ils se sont jetés dans la région des idées opposées, ou plutôt qu'ils s'y sont laissés entraîner par nos langues, qui ont été obligées de prendre une infinité de formes pour suffire à la multiplicité de ces confusions, au lieu de cette unité, de cette clarté, de cette pureté qu'elles auroient eues, si nos esprits les avoient conduites dans la région simple; que par ce moyen, plus nos langues, en se précipitant dans le torrent, sont devenues fécondes en ornemens factices, plus elles ont eu de moyens de développer les erreurs et les vices des hommes, sans fournir beaucoup à la véritable nourriture de notre pensée; et qu'ainsi, lorsqu'elles nous ont paru devenir si riches, c'est alors qu'elles devenoient réellement pauvres.

Car le vrai but de la richesse d'une langue est de pouvoir réveiller, et les lumières et les vertus supé-

rieures, dans ceux qui sont dans le cas de nous entendre. Or, comme les langues sont des instrumens passifs, si nous voulons qu'elles jouissent dans nos mains de ce sublime privilège, il faut que celui qui les parle commence par se rendre riche dans ces mêmes lumières et vertus supérieures que nos langues devroient communiquer. Et c'est ici particulièrement qu'il faut se garder de prendre des sensations pour des idées, et toute espèce d'idées pour des lumières et des vérités.

Il ne faut pas croire non plus que les langues sauvages, qui sont dépourvues des faux ornemens des nôtres, soient pour cela plus près de cette vraie richesse dont nous parlons; elles ne sont presque que des langues animales; elles sont enfoncées jusques dans le limon du torrent, et elles s'élèvent encore moins que les nôtres jusqu'aux fécondes régions de l'intelligence.

Ce sont-là ces bases auxquelles il falloit recourir, pour décider avec exactitude sur la richesse et la pauvreté des langues.

Il faut qu'il y ait un terme à l'idée. Quel est ce terme?

Nous avons observé antérieurement qu'aucun signe ne se terminoit à lui-même, et qu'ils procédoient tous vers le but où ils devoient se rendre.

Mais nous avons dit aussi que l'idée elle-même étoit un signe. Car l'idée est un nuage obscur d'où nous attendons que l'éclair jaillisse, ou une étincelle d'où nous attendons un incendie. Or si l'idée

est un signe, elle ne doit donc pas se terminer à elle-même plus que les autres signes, et elle a besoin de procéder vers le but où elle doit se rendre. Et c'est là ce pas important qu'il restoit à faire à l'idée, pour completter le petit essai qui nous occupe.

Il est vrai en effet que le terme de l'idée, n'est point un simple tableau, comme l'est l'idée elle-même; c'est quelque chose de plus nourrissant, c'est une vie plus pénétrante, enfin c'est une jouissance, c'est un sentiment ou une affection qui remplit toute notre existence, tandis que l'idée semble n'occuper que notre entendement et ne nous offrir de satisfaction qu'en perspective. Elle est enfin, comme le projet que je concevrois de m'élever un édifice, et qui ne se termineroit que par une parfaite jouissance de mon habitation.

Oui, l'idée n'est qu'un tableau mixte de clartés et de ténèbres, qu'une espèce de petit cahos dans lequel la lumière éclot et occasionne une affection supérieure à l'idée même, comme les objets naturels développent en nous des impressions qui nous ravissent plus que ne le fait la vue de ces mêmes objets, et comme les sensations développen. en nous une idée à laquelle elles doivent céder le pas à leur tour.

Cette jouissance, ce sentiment, cette affection qui est le terme de l'idée, et où l'idée nous fait atteindre, n'a lieu que parce que nous arrivons par l'organe de l'idée jusqu'à une région neuve, complette, calme, lumineuse, qui rend le repos à tou-

tes nos facultés, qui nous paroît douce après le travail laborieux de notre pensée, qui enfin semble s'harmoniser avec nous, comme si elle nous étoit analogue, et qui, non seulement attire notre admiration, par les trésors qu'elle découvre à notre esprit, mais encore, nous fait sentir pour elle, l'intérêt le plus attrayant, en s'identifiant, pour ainsi dire, avec nous, et en nous remplissant d'un bonheur vif dont elle seule peut nous donner le sentiment, parce qu'elle seule en est le principe, enfin parce qu'elle nous rapproche de ce que nous pouvons appeller l'impression mère.

Car il y a sans doute aussi une impression mère, comme nous avons vu qu'il y avoit une idée mère; et de même que sans cette idée mère nous n'aurions aucune idée, de même sans cette impression mère, nous n'aurions aucune impression; attendu que s'il n'y avoit pas un desir primordial, s'engendrant lui-même, remplissant tout, pénétrant par-tout, rien ne s'aimeroit, rien ne s'attireroit.

Or c'est une verité que les hommes s'occupent tous de cette impression mère, soit en la niant, soit en feignant de lui être unis, quand ils ne savent pas s'élever jusqu'à elle, comme ils s'occupent aussi en tous ces divers sens de cette idée mère, dans laquelle se peint l'impression mère, et dont elle fait continuellement son signe.

Convenons-en même ici; ce n'est que quand l'idée nous conduit à cette région, que nous acquérons la connoissance de ce sublime, tant scruté par les écrivains; oui, le sublime de l'affection est le vrai terme

de l'idée. C'est à ce but à-la-fois, vaste, substantiel et ravissant, que toutes les idées de l'homme le conduiroient, s'il les surveilloit assez pour leur conserver leur véritable direction; et de même que si nous ne dépravions pas journellement nos impressions sensibles, nous n'aurions que des idées saines; de même si nous avions la prudence de ne pas laisser falsifier nos idées, ou de ne pas les falsifier nous-mêmes, nous n'aurions que de ces impressions profondes et nourrissantes; de manière qu'il n'y auroit pas une faculté de notre être qui ne fût satisfaite, d'autant que dans nous, cette région du sublime des affections a sa langue à elle, comme la région des idées saines et pures a la sienne, et que vu son rang et sa supériorité, elle régneroit bientôt sur la langue de nos idées même, ainsi que sur tous les mouvemens de notre être.

Si nous ne gouvernons pas assez bien nos idées pour arriver à ce but consolant, nos écarts en ce genre ne plaident pas moins pour le principe qui est, que le terme de nos idées est une jouissance et une affection, soit louable, soit blâmable, et que nous ne pouvons jamais regarder l'idée même, comme servant de terme à l'idée, puisque le signe ne se termine point ainsi.

Mais pourquoi la jouissance et l'affection sont-elles le terme de l'idée, et semblent-elles, en même-tems, former le cercle de toutes les opérations de notre esprit? C'est que l'idée n'est que le signe et l'expression du *desir*, ainsi que nous l'avons exposé précédemment; c'est que comme telle, elle doit nous

ramener à son terme qui doit être analogue et de la même nature que son principe ; c'est que son principe étant le *desir*, son terme doit être d'autant plus vaste et plus intéressant, qu'il est comme l'accomplissement et la possession de tout ce qui étoit concentré et comprimé dans la violence du *desir*.

Pourquoi en même tems les jouissances les plus sublimes, et les affections les plus élevées, sont-elles celles qui nous ravissent le plus, et pourquoi ont-elles pour nous un charme si inexprimable ? C'est qu'il n'y a que le *desir* pur et que l'affection vraie qui engendrent ; et que l'esprit qui est vivant, ne peut être heureux, sans engendrer des fruits de sa classe.

La lumière du soleil me fait bien appercevoir toutes les productions que la chaleur de cet astre a fait germer sur la terre ; mais si elle n'élevoit pas mon intelligence jusqu'à ce foyer de la chaleur, afin que je pusse ensuite employer toutes ses propriétés à mon usage et à l'usage de mes semblables, elle n'auroit pas rempli la moitié de sa tâche à mon égard.

Or c'est à cette œuvre éminente que l'homme pourroit prétendre et se préparer par tous les dégrés de la progression analytique ou ascendante des signes que nous avons parcourus : car là il trouveroit la région sublime de l'impression même ou du *desir* primordial, avec la langue qui lui est propre ; et alors il reprendroit la progression synthétique et descendante, pour laquelle il est fait par les droits originels de sa nature primitive, et par laquelle il influeroit à son tour d'une manière active et fécondante sur les idées, sur toutes les lois régulières de

son être sensible, et comme nous l'avons dit, sur la connoissance, l'emploi et la direction des signes naturels eux-mêmes ; toutes choses dont nous ne rectifierons jamais la marche, tant que nous ne serons pas parvenus jusqu'à cette impression mère et génératrice, qui peut seule leur servir à-la-fois, et de terme et de régulateur.

Mais comme il y a peu d'hommes qui dirigent leur vue vers ce vrai but, on doit peut s'étonner que l'esprit de l'homme, faisant tous les jours tant d'alliances contre nature, paroisse si souvent stérile, ou n'offre que des fruits sauvages et monstrueux qui ne peuvent point transmettre la vie.

CONCLUSION.

D'après ce qu'on vient de voir dans ce léger essai ; il suit que le signe, en dernier résultat, dérive du *désir* ; que l'homme ne peut exercer complettement le commerce des signes qu'avec des êtres intelligens ; qu'il ne peut se passer des signes pour le développement de ses idées, soit dans la progression ascendante, soit dans la progression descendante ; que ces signes sont le fruit de l'idée, qu'ils la stimulent, mais ne la créent point ; que dans la main de l'homme ces signes l'ont égaré encore plus qu'ils ne l'ont servi ; que quoique le secours des signes transmis par l'homme, lui soit nécessaire pour le développement de ses idées usuelles ; il faut qu'il y en ait de plus fixes que les siens, et qui ne dépendent point de sa convention ; que par consé-

quent l'homme, séparé des hommes, ne devroit pas : sous ce rapport, se regarder comme entièrement abandonné ; que tout le domaine des idées doit passer par l'esprit de l'homme, comme tous les germes doivent passer dans le sein de la terre ; que tout est divisé dans l'univers et que nous ne sommes point dans le pays des idées ; que la synthèse est la marche de la nature, et seroit également la nôtre si nous n'étions pas dégradés ; que l'analyse n'est elle-même qu'une synthèse partielle ; qu'il y a une idée mère, sans quoi nous n'aurions aucune idée ; que les signes fixes qui appartiennent à cette idée mère, ne sont parfaits que parce que l'idée mère qui les engendre est parfaite elle-même ; qu'ainsi à son imitation, avant de travailler à la rectification de nos signes, il faudroit travailler à la rectification de nos idées ; que notre jugement est le *sensorium* de la divinité et le dépositaire de ses archives ; que la clarté de nos sciences exactes ne doit point s'attribuer à nos signes conventionnels, mais aux signes fondamentaux ou aux principes dont elles sont partout accompagnées ; que nos sciences sujettes à disputes, auroient le même avantage, si nous remontions aux signes fondamentaux qui leur sont propres ; que les sciences étant diverses, ont chacune leur espèce particuliere de démonstration ; que nos langues ne devoient avoir pour objet que de nous exposer les propriétés de l'idée mère ; qu'elles s'en occupent toutes en effet, mais en sens inverse ; que par ce moyen elles sont devenues réellement pauvres, quoique nous les ayons appellées riches ; qu'il y a aussi

une impression mère, comme il y a une idée mère, et que c'est-là le dernier résultat où puissent et doivent parvenir toutes les opérations de notre esprit; qu'en éloignant toutes ces sublimes données, et en soumettant, comme le fait l'institut, la formation de nos idées au perfectionnement de nos langues ou de nos signes, c'est nous réduire à une ressource si étroite que nous avons peu de chose à en espérer; que la source génératrice donne le germe de l'idée, et que l'homme doit lui donner la corporisation; que l'influence des signes sur les idées n'est que passive et de réaction, que celle des idées sur les signes est active et génératrice; que les secrets que l'institut sollicite, et qu'on lui communiquera relativement au perfectionnement des signes, ne nous méneront point au terme, c'est-à-dire, au sublime de l'impression régulatrice à laquelle toutes les pensées de l'universalité des hommes devroient tendre, mais qu'ils ne nous méneroient pas même au moyen principal qui ici seroit le perfectionnement de nos idées; que s'il pouvoit avoir lieu, ce perfectionnement des signes conventionnels, qui paroît être le seul objet de l'institut, il produiroit et l'anihilation du moyen principal qui est le perfectionnement de nos idées, et l'anihilation du terme qui est le sublime de l'affection, puisqu'il s'empareroit de l'un et de l'autre, et que l'un et l'autre ne peuvent subsister que dans un air libre; qu'enfin voilà les services que nous rendroient les sciences humaines, si leur propre aveuglement ne les arrêtoit pas dans leur cours, et ne les faisoit pas marcher diamétralement contre le but qu'elles se proposent.

LE CROCODILE.

CHANT 71.

Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence.

» CHERCHANT toujours ma rue des Singes et la maison de l'hiérophante, j'arrive à une place isolée et circulaire, dans le milieu de laquelle j'apperçois un édifice de forme quarrée, et ayant pour inscription : *Cours de silence.* Ce titre excite ma curiosité, j'entre. Je trouve nombre de personnes des deux sexes assises, et un professeur debout au milieu. Je ne vois aucune paroles en l'air ; alors je cherche par-tout quelque papier ou quelques livres, pour me mettre au fait des matières que le professeur traitoit dans son cercle. Je n'en trouve point, j'en découvris bientôt la raison.

» Le professeur avoit, comme Harpocrate, le premier doigt de sa main droite appuyé sur sa bouche ; ce qui m'indiqua qu'en effet il ne professoit que le silence, et qu'il ne parloit pas plus que ses disciples, n'offrant ainsi que l'exemple pour précepte.

» Après avoir réfléchi quelques instans sur cette singularité, j'étois prêt de m'en aller, puisque-là je ne pouvois rien lire, ni sur des papiers, ni en l'air. Mais au moment où j'allois me retirer, je commençai

à appercevoir en nature effective, des choses très-extraordinaires qui fixèrent mon attention. Plus je les regardois, plus elles se développoient et devenoient vives devant moi ; de façon que je vis bientôt l'appartement tout rempli de ces prodiges inouis pour moi jusqu'alors, et sur lesquels les yeux des assistans me paroissoient tellement fixés, que sûrement le sommeil n'avoit aucun accès dans cette sublime école, comme cela lui arrive si souvent dans les auditoires où l'on parle.

» Ces prodiges ouvrirent de nouveau mon esprit à des connoissances dont les discours des savans, et les leçons de tous les professeurs que j'avois entendus, ne m'avoient jamais laissé soupçonner la moindre trace ; car elles m'apprenoient en réalité des principes et des vérités actives, que ces discours et ces leçons scientifiques semblent au contraire avoir bannis de l'entendement ; aussi j'appris dans le même instant à évaluer le prix de ces abusives et mensongères instructions.

» Je ne vous rapporterai point ici quelles sont ces merveilles, et quelles sont ces connoissances, parce que pour vous les rapporter il faudroit parler ; et comme je ne les ai apprises que par le silence, je crois aussi que ce n'est que par le silence que vous pouvez les apprendre.

» Je crois que si les hommes, au lieu de se livrer à la profusion de leurs paroles, comme ils le font tous les jours, se livroient soigneusement à ce silence qui a été si instructif pour moi, ils seroient naturellement environnés des mêmes prodiges ; je crois enfin que

s'ils ne parloient pas, c'est alors qu'ils exprimeroient les choses les plus magnifiques du monde ; et si les nations vouloient avancer le règne des sciences et des lumières parmi elles, je crois qu'au lieu de tous ces cours scientifiques qu'elles accumulent chez elles, elles devroient uniquement établir par-tout des chaires de silence.

» Car je suis sûr à présent que les harpocrates n'étoient point, ainsi que tant de gens l'ont dit, une ruse sacerdotale qui eût pour objet d'empêcher que l'on annonçât, pour être des hommes, les divinités mythologiques et les idôles; la source d'où ils dérivent est infiniment plus profonde.

» Je me trouvai bientôt si rempli de tout ce que je voyois, que peu familier encore à ces prodiges, je fus obligé d'y mettre un terme. Je sortis nourri dans tout mon être, des charmes incompréhensibles de cette nouvelle existence, me proposant de revenir bientôt dans cette école; et je me remis en marche pour chercher ma rue des Singes, sans faire beaucoup d'attention à tout ce que je rencontrai, tels que des bateleurs, des enterremens, des voitures, des boutiques de toute espèce, et autres choses qui se voient dans toutes les grandes villes, avec cette différence qu'au lieu d'entendre les paroles, j'étois réduit à les lire, et que l'atmosphère en étoit semée ».

LE CROCODILE.

CHANT 72.

Suite de la description d'Atalante. Prédicateur dans un temple.

« A une assez longue distance du lieu que je quittois, j'apperçois un édifice assez vaste, oblong, et ayant l'apparence d'un temple. J'approche, je vois par l'inscription que c'est en effet un temple, et qu'il est dédié à la Vérité. J'entre, je trouve un grand concours de peuple assemblé, et paroissant écouter un homme qui étoit assis dans une chaire et qui leur parloit. Je pus, à mon aise, lire toutes les paroles de son discours, parce que comme il parloit seul, elles s'étoient conservées d'une manière très-distincte; et je puis dire que ce discours renfermoit tout ce que la plus sage philosophie du Portique et du Pyrée a jamais enseigné de plus pur et de plus imposant, quant à la sévérité des principes et à la sainteté de la doctrine.

» Mais, chose étonnante! indépendamment de ces paroles visibles, et qui étoient sorties de la bouche de l'orateur, j'en appercevois dans son intérieur qui étoient un peu moins marquées, mais qui l'étoient assez

pour que je pusse les lire et les discerner; c'étoit comme des germes de paroles, dont les uns étoient presqu'entièrement développés, d'autres à moitié, d'autres au tiers. Ce qui me confondit et me remplit d'indignation, ce fut de voir que ces paroles que j'apperçevois dans l'intérieur du corps de l'orateur, avoient un sens absolument opposé à celles qui étoient sorties de sa bouche; autant celles-ci étoient sensées, sages et édifian··, autant les autres étoient impies, extravagantes et blasphématoires, de façon que je ne pus douter alors que cet orateur en avoit imposé audacieusement à son auditoire, et qu'il ne croyoit pas un mot de ce qu'il lui avoit débité.

(C'est tout comme chez nous, diront les assistans;
Paroles de dehors, paroles de dedans
Chez les prédicateus sont chose assez commune,
Et deux langues leur sont bien plus commodes qu'une).

„ Vous me demanderez, peut être, comment j'ai pu discerner ces paroles internes de l'orateur, tandis que je n'avois pas fait la même remarque chez les autres personnes dont j'avois observé les paroles. J'ai eu moi-même beaucoup de peine à m'en rendre compte; cependant j'ai fini par me l'expliquer, ce me semble, assez clairement.

„ Comme cet orateur traitoit des matières saintes et divines, et qu'il les traitoit publiquement, il falloit qu'il fit tous ses efforts, non-seulement pour ne pas scandaliser son monde, mais encore pour l'édifier; d'un autre côté, ces efforts eux-mêmes contrariant ses sentimens intérieurs, il redoubloit aussi

d'efforts en dedans, pour faire le contre-poids de ce qu'il étoit obligé de débiter tout haut; et ce sont ces efforts secrets qui, donnant à ses pensées sacrilèges un plus grand degré de fermentation, donnoient en même-tems aux paroles internes qui en naissoient, une forme plus déterminée et un caractère plus marqué.

» Peut-être aussi ces mêmes efforts, soit externes, soit internes que l'orateur avoit faits, étoient-ils assez violens pour avoir agi sur son physique et pour avoir rendu son corps plus maigre, plus transparent et plus diaphane que les corps des autres personnes que j'avois déjà vues et qui n'étoient pas si outrageusement criminelles que lui; et en effet il n'avoit que la peau sur les os.

LE CROCODILE.

CHANT 73.

Suite de la description d'Atalante. Double courant de paroles.

„ Mon étonnement eut lieu de s'accroître encore d'une manière qui vous surprendra vous-mêmes, quand je vous dirai que non-seulement je voyois ainsi, dans l'intérieur de l'orateur, des paroles opposées à celles qui sortoient de sa bouche, mais qu'à force de l'examiner avec attention, je remarquai encore qu'il sortoit de son cœur comme un courant de ces mêmes paroles impies et sacrilèges.

„ Ce courant étoit d'une couleur sombre et bronsée: il étoit double, c'est-à-dire, qu'il y en avoit un rentrant et l'autre sortant; et le cœur de l'orateur étoit à-la-fois comme le foyer et le terme de ce double courant : ces effluves se succédoient avec rapidité, et s'étendoient dans le temple, et même au-delà, car elles passoient outre, par la grande porte d'entrée: mais comme je les voyois aussi rentrer par cette même porte, je présumai qu'il devoit y avoir un second foyer à l'autre extrémité de ce courant, et je résolus de le chercher à l'instant, en suivant les traces très-sensibles de cet extraordinaire phénomène.

» Je parcours donc, non sans souffrir, cette longue chaîne de paroles impies sortant du cœur de l'orateur; je détourne mes yeux de tout autre objet, tant j'avois envie de satisfaire ma curiosité : la faim commençoit, à la vérité, à me travailler un peu, vu que mes facultés corporelles m'étoient rendues ; mais le desir d'en venir à mes fins, me travailloit encore davantage; et puis, les promesses de la femme extraordinaire que j'avois vue avant d'être englouti, soutenoient mon courage par l'espérance que nous n'étions pas séparés pour toujours.

» En sortant de la grande porte du temple, je vis ce courant infect tourner à gauche dans une grande rue, au bout de laquelle se trouvoit une place elliptique assez vaste; il la traversoit par le milieu, et de là entroit dans une petite rue sombre, mal-propre, mal alignée, et d'une longueur à m'ennuyer; au bout de cette rue il en enfiloit une autre, qui me parut encore plus désagréable, plus sale et plus tortueuse.

» Mais ces dégoûts furent tempérés en partie, par la joie et l'espoir de trouver ce que je desirois avec tant d'ardeur; car enfin en regardant l'inscription de cette vilaine rue, je vis qu'elle s'appeloit la rue des Singes; et je n'eus pas atteint la vingtième maison de cette rue, que ce double courant de paroles qui m'y avoit conduit, entra dans une porte au-dessus de laquelle je vis écrit : *l'hiérophante.*

» Jugez de ma satisfaction. Je ne doutai point que cet hiérophante ne fût ce même personnage dont les paroles du médecin mourant m'avoient donné quelques indices, et qu'ainsi il ne fût le même que je venois de voir prêchant dans le temple ».

LE CROCODILE.

CHANT 74.

Suite de la description d'Atalante. Demeure de l'hiérophante.

J'entre précipitamment dans cette porte : je traverse, toujours à la lumière sombre du double courant, une petite allée obscure, au fond de laquelle se trouvoit un escalier, dont une partie montoit à des appartemens supérieurs ; mais dont l'autre, recouverte seulement par une trappe, descendoit dans une cave ; le courant se dirigeoit sur cette trappe, je la lève, et je le suis jusque dans la cave, où j'arrive après avoir descendu cinquante marches.

» Là je trouve un grand emplacement de forme pentagonale. Quatorze personnes étoient rangées tout autour sur des sièges de fer, ayant chacune au-dessus de leur tête un nom écrit, qui indiquoit leur fonction et leur emploi dans cette assemblée ; au fond de cette cave et sur une estrade élevée de deux gradins, étoit un autre siège de fer plus ample que les autres et mieux travaillé, mais vuide ; et au-dessus de ce siége étoit écrit en grande lettre : *l'hiérophante*. J'eus alors une pleine conviction que j'avois trouvé ce qui étoit l'objet de mes recherches.

» Indépendamment de ce courant de paroles qui m'avoit conduit jusqu'à cette cave, et qui avoit précisément le fauteuil de l'hiérophante pour second centre, il y avoit de semblables courans qui alloient depuis ce fauteuil de l'hiérophante jusqu'à la bouche de chacun des quatorze assistans, et qui retournoient de leur bouche à ce fauteuil; de façon que je jugeai que cet hiérophante étoit comme l'ame de leurs paroles, et qu'ils n'en étoient que les organes et les instrumens.

» Au milieu de la place étoit une grande table de fer, ayant la forme pentagonale comme la cave, et sur cette table une espèce de lanterne de papier, transparente, également pentagonale, et dont les côtés répondoient aux côtés de la table et à ceux de la cave; au centre de cette lanterne, il y avoit une pierre brune, mais luisante, et qui laissoit voir à chaque assistant, des mots et des phrases toutes entières, écrites sur les faces du papier qui lui étoient correspondantes; et ces phrases répondoient aux paroles que j'avois lues dans l'intérieur de l'hiérophante.

» Devant son fauteuil, il y avoit une autre table oblongue, aussi de fer, et sur cette table deux singes de fer qui avoient chacun à chaque patte et au col, une chaîne de fer rivée sur cette table; ce qui faisoit dix chaînes: devant ces deux singes de fer il y avoit un gros livre dont tous les feuillets étoient aussi de fer, et que je pouvois remuer et lire à mon gré.

» J'y lus clairement les traités de différens émissaires des docteurs occultes, avec plusieurs conqué-

rans de la terre, et les horribles conditions sous lesquelles ils leur livroient les nations de ce monde. J'y lus celui qu'un de ces émissaires avoit fait avec l'hiérophante lui-même, les abominables moyens qui lui avoient été confiés par cet émissaire, et les promesses qui lui avoient été faites, s'il se conformoit à ses plans. Mais j'y lus de fortes imprécations contre Phérécide qui avoit grandement contrarié les entreprises de cet hiérophante, et avoit empêché plusieurs personnes d'y prendre part.

„ J'y lus que ces entreprises avoient pour but de faire anéantir l'ordre de toutes choses, et d'établir à sa place un ordre fictif qui ne fût qu'une fausse figure de la vérité. On devoit renverser tous les calculs connus depuis, sous le nom de calculs de Pytagore, et tellement les confondre que l'esprit le plus simple et le mieux conservé, ne pût jamais en retrouver les traces.

„ On devoit ramener par cette même loi tous les règnes de la nature et de l'esprit, à un seul règne; toutes les substances, soit élémentaires, soit spirituelles, à une seule substance; toutes les actions visibles ou occultes des êtres, à une seule action; toutes les qualités bonnes ou mauvaises, vivantes ou mortes, à une seule qualité; et ce seul règne, cette seule substance, cette seule action, cette seule propriété devoit résider dans ce chef de l'assemblée, ou dans cet hiérophante, qui alloit bientôt lancer hautement dans le monde cette doctrine, et exiger pour récompense, dès son vivant, les honneurs de l'apothéose et sa divinisation, à l'exclusion de tou

autre Dieu. Je ne pense point sans frémir à l'horreur que cettte lecture m'occasionna.

» Je lus ensuite dans ce même livre l'histoire de notre famine actuelle ; mais j'y lus aussi le signalement d'un homme saint et respectable qui devoit renverser tous les projets de nos ennemis, et qui paroissoit être pour l'hiérophante même, un des adversaires les plus redoutables : cet homme respectable qui maintenant nous est connu, je désirois ardemment alors d'en savoir le nom ; et cela, non pas seulement par curiosité, mais aussi par intérêt pour la France, et par le besoin que j'avois de remplir mon esprit d'espérances pour le salut de mon pays ; quoiqu'à dire le vrai, me trouvant dans un lieu qui n'étoit rempli que de la mort et qui ne m'offroit aucune issue, je n'aurois jamais pu sans les promesses que je gardois dans mon cœur. me flatter de partager à l'avenir, le sort heureux ou malheureux de ma patrie ».

LE CROCODILE.

CHANT 75.

Suite de la description d'Atalante. Fin tragique de l'hiérophante.

„ Ce desir s'empara tellement de moi, qu'il devint comme un feu brûlant dans mon sein; mais bientôt ce feu ne pouvant plus se contenir en moi, il en sortit une lumière d'une blancheur ravissante, au milieu de laquelle je vis clairement le nom d'*Eléazar*, et cela par trois fois consécutives.

„ Ma joie fut égale à ma surprise en voyant un semblable phénomène; mais ce phénomène en produisit un autre si effrayant et si extraordinaire, que je n'aurois pu en soutenir le spectacle, s'il avoit duré plus long-tems.

„ Sachez-donc qu'à l'instant où ce nom d'*Eléazar* fut ainsi manifesté dans cette enceinte souterraine, les quatorze hommes qui étoient assis sur des sièges de fer, reprirent la vie, en faisant des grimaces et des contorsions épouvantables; sachez que les courans particuliers qui les lioient au fauteuil de l'hiérophante, se détachèrent de ce fauteuil et rentrèrent dans ces quatorze hommes, ce qui sembla rendre leur état plus violent: sachez que les deux singes

de fer qui étoient enchaînés sur la petite table, furent détachés à l'instant; qu'ils devinrent vivans, et engendrèrent aussi-tôt chacun six autres singes vivans comme eux ; que ces quatorze singes se jettèrent comme des éperviers, chacun sur un des quatorze hommes, et les dévorèrent tous.

» Sachez que l'hiérophante même, par une violente attraction, fut amené en un clin d'œil, depuis le temple jusque sur son fauteuil, où il me parut à lui seul plus tourmenté que les quatorze autres ; sachez que les quatorze singes se précipitèrent aussitôt sur lui, et le dévorèrent après lui avoir arraché les yeux; sachez que les quatorze singes, après avoir mangé tout le monde, finirent par se manger les uns les autres, sans qu'il en restât vestige devant mes yeux, et sans que je pusse savoir ce qu'ils étoient devenus.

» Sachez que tous ces évènemens se passèrent avec une rapidité aussi prompte que celle de la pensée.

» Sachez enfin, qu'il se fit un tremblement de terre si violent, que tout sembla prêt à s'écrouler sur moi. Mais au milieu de ces scènes si effrayantes, une main invisible s'est emparée de moi ; et sans me laisser aucun usage de mes facultés, elle m'a transporté je ne sai par où, ni par quel moyen, jusqu'à cet égoût de la rue Montmartre, où vous savez que j'ai pris terre ».

LE CROCODILE.

CHANT 76.

Préparatifs hostiles contre la capitale et contre Eléazar.

L'ENTRETIEN que *Rachel* et *Ourdeck* eurent ensemble, après qu'il eût reçu d'elle l'écrit du psychographe ne fut pas long. Bientôt ils apperçurent *Eléazar* et *Sédir*, dont l'atmosphère environnante venoit de se dissiper, et ils vouloient se porter aussi-tôt vers eux. Mais le moment de la grande catastrophe approchoit, et les ennemis secrets de la vérité, auroient trop perdu à une semblable réunion, pour ne pas s'y opposer de toutes leurs forces, comme ils l'avoient fait précédemment.

Ces ennemis secrets qui avoient déjà joué de si cruels tours à l'auditoire, se préparent à verser sur la capitale la coupe toute entière de leurs poisons, afin de tirer la vengeance la plus éclatante des coups que leur avoit porté *Eléazar*. Ils ne viennent plus en qualité de génies délibérans, comme à l'assemblée du cap Horn; mais ils se rassemblent comme des guerriers furieux, de toutes les parties du monde, et se mettent en marche comme des nuées de ces sauterelles, qui dans certains pays, ravagent des contrées toutes entières.

Ils veulent ôter aux habitans affamés, toute espèce d'espérance. Ils veulent rendre leur supplice effroyable, en tarissant tout d'un coup, la source d'où ces bons Parisiens venoient de retirer quelque soulagement passager; enfin c'est sur les jours mêmes d'*Eléazar* que tous leurs efforts vont se porter, ne doutant pas que s'ils peuvent réussir à le faire périr, la capitale ne soit perdue sur-le-champ et à jamais.

Mais pour que leurs coups soient plus sûrs, ils ne veulent pas tenter de faire sauter et brûler sa maison, comme le grand homme sec l'a déjà entrepris inutilement, ils veulent l'attaquer corps à corps, par leurs agens les plus déterminés.

C'est ainsi, cher lecteur, que Clément autrefois
Vint trancher les beaux jours du dernier des Valois;
Les Guises se flattant, dans leur impatience,
De se rendre aussi-tôt les maîtres de la France.

LE CROCODILE.

CHANT 77.

Rassemblement des génies aërieus. Trois d'entr'eux transformés en soldats.

On voit donc se former en l'air des amas énormes de nuages grisâtres, qui ne semblent point être dirigés par un seul vent, ni se porter d'un même côté, comme cela arrive dans les tems ordinaires ; mais on les voit venir de tous les points de l'horison, et se rendre tous vers Paris avec une vîtesse incroyable. L'orient, l'occident, le nord, le midi ouvrent chacun leurs cavernes nébuleuses, et envoyent à l'envi leur armée aërienne sur la capitale.

En un instant le ciel est couvert d'un voile épais et sombre. L'orage se forme, les éclairs brillent, le tonnerre gronde ; des torrens de grêle et de pluie tombent sur les parisiens, et les forcent de se sauver dans leurs maisons. C'est ce moment là que les ennemis aëriens choisissent pour mettre fin à leur entreprise.

Trois d'entr'eux se transforment en soldats du guet-à-pied ; et sous prétexte de demander des ordres au lieutenant de police, qui se trouvoit auprès d'*Eléazar*, ils s'approchent et les séparent tous deux, afin de pouvoir mieux agir contre *Eléazar* quand il sera seul.

L'un des trois se présente, le chapeau bas, à *Sédir*, et lui parle à l'oreille ; les deux autres investissent *Eléazar* et veulent le renverser par terre ; mais c'est lui au contraire qui, d'un simple regard, commence par les remplir d'effroi et les faire tomber à la renverse. Feignans alors d'être soumis, ils se glissent en rampant, jusqu'à lui, pendant qu'il tournoit la tête d'un autre côté, et s'entrelassent si bien dans ses jambes, que dans un instant ils le renversent par terre, et se redressent sur leurs pieds.

Sédir, averti par le bruit, se retourne ; et voyant l'état où est son ami, il vole à son secours, appelant à lui les deux soldats, qu'il étoit bien loin de soupçonner, tant l'homme retombe dans les manières de voir ordinaires, quand la sagesse se plaît à le laisser remis à lui-même : or, ces deux soldats étant eux-mêmes au nombre des trois conjurés, que pouvoit-il en attendre?

En effet, ces deux hommes se servent contre lui-même des pouvoirs qu'ils ont, en qualité d'êtres surmatériels ; et la première chose qu'ils font, est de tellement troubler la vue au pauvre *Sédir*, qu'il ne voit plus du tout : ils lui ôtent par les mêmes pouvoirs l'ouïe et la parole, et ne lui laissent que l'usage des jambes ; mais ne sachant où se diriger, il laisse son ami *Eléazar* exposé aux plus grands dangers, sans avoir aucun moyen de lui être utile.

La bonne *Rachel* elle-même qui avoit voulu s'approcher de son père, se trouve si interdite de l'évènement, que les forces lui manquent, et elle ne peut lui apporter aucun secours.

Le volontaire *Ourdeck*, qui est avec elle et qui n'auroit pas moins d'envie d'agir dans cette conjoncture, est comme paralysé par l'état affligeant où il voit *Rachel*, et un peu aussi par l'influence maligne que les trois champions corporisés ont soin de verser sur lui, et il ne peut remuer aucun de ses membres.

Ces trois conjurés se trouvant libres, réunissent toutes leurs forces contre *Eléazar*; c'est à qui portera sur lui les coups les plus rudes, et il n'est rien qu'ils n'emploient pour massacrer ce redoutable adversaire des méchans. Mais ces êtres ténébreux, quoiqu'étant des êtres surmatériels, sont trop aveugles eux-mêmes pour savoir à qui ils s'adressent, sans quoi ils n'auroient sûrement pas cette folle audace.

En effet, si dans un moment de surprise ils ont pu renverser *Eléazar*, qui alors occupé d'éviter la pluie et le mauvais tems, pouvoit n'être pas entièrement sur ses gardes, il ne tardera pas à reprendre ses droits sur eux; et c'est ici que vont se montrer des témoignages non équivoques de sa puissance.

LE CROCODILE.

CHANT 78.

Eléazar *renversé se relève.*

Ce n'est pas une chose sans exemple que d'avoir vu des villageois entreprendre de courber un arbre flexible ; et après l'avoir fait pencher, s'attacher précipitamment à ses branches, croyant l'avoir entièrement renversé ou déraciné ; mais il n'est pas sans exemple non plus que cet arbre, qui n'étoit que courbé, se soit redressé par les lois de son élasticité, et qu'il ait enlevé dans les airs ces mêmes villageois, au risque de leur faire payer cher leur imprudence.

(Ami lecteur, c'est la plus juste comparaison que je puisse trouver pour vous faire comprendre ce qui se passa entre *Eléazar* et ses trois assassins).

Eléazar avoit une écharpe nouée autour de son corps, en forme de ceinture. Les trois assassins qui, par leurs coups redoublés, ne doutent pas de lui avoir ôté la vie, le saisissent par la rosette de son écharpe, et se disposent à l'emporter avec eux, pour le montrer à leurs chefs, et faire voir avec quel succès ils s'étoient acquittés de leur entreprise.

Mais par le secours de la puissance qui veilloit sur lui, et qui ne vouloit que lui faire subir quelques fortes épreuves, les trois assassins se trouvent pris chacun par les deux mains, dans le nœud de cette écharpe, qui se resserre par leurs propres efforts. Alors *Eléazar*, ainsi que le plus nerveux des arbres, reprend bientôt toute sa vigueur ; il se redresse sur ses pieds, et saisissant de sa main gauche, le nœud de son écharpe, il le serre si bien, que ses trois adversaires ne peuvent point se dégager, et qu'il les traîne forcément après lui, avec la plus grande facilité.

Phénomène étonnant, mais facile à comprendre,
Quand en réflechissant, l'on voudra bien m'entendre.
Quoique six soient plus qu'un, dans nos calculs humains,
Une main juste est plus que six méchantes mains.

De l'autre main *Eléazar* saisit sa miraculeuse boîte. Comme il ne s'agit point ici de faire rien produire à la nature, mais seulement de contenir des malfaiteurs, et de repousser les maux qu'ils opèrent, il lui suffit de tenir dans sa main cette boîte : ce seul contact empêche nos trois champions de quitter la forme qu'ils avoient prise, et de s'envoler dans les airs vers leurs compagnons. Il a aussi la propriété de tempérer la pluie qui tomboit alors, ainsi que de rendre à *Sédir* l'usage de tous ses sens.

Quant à *Rachel* et au volontaire qui étoient plus loin d'*Eléazar* et qui étoient affectés de deux manières, ils ne purent éprouver aussi par ce seul contact,

qu'une légère partie de l'effet du remède ; et ils auroient eu besoin que la puissante poudre les approchât elle-même, pour leur procurer un secours plus efficace ; aussi, à leur grand regret, se trouvent-ils à-peu-près dans le même état.

Cela n'empêche pas que le triomphant *Eléazar*, traînant après lui ses trois prisonniers, ne reparoisse auprès de son ami *Sédir*, et qu'il ne présente ainsi aux yeux du peuple qui commence à revenir dans les rues, ces signes merveilleux de sa victoire, aussi glorieuse pour lui, qu'humiliante pour ses adversaires.

Hélas! courte victoire, et gloire passagère,
Vous n'offrez au vainqueur qu'une paix éphémère!
Et nous allons bientôt voir ses fiers ennemis,
Pour se venger, porter le deuil dans tout Paris.

LE CROCODILE.

CHANT 79.

Délibération et décisions des ennemis aériens.

Les ennemis aériens, restés dans les nuages, ne perdoient point de vue leurs compagnons ; ils s'enflammèrent d'une nouvelle fureur, en voyant leur désastre et leur honte, et mille sermens sont proférés à-la-fois, de ne pas désemparer qu'ils n'ayent exercé en leur faveur la vengeance la plus éclatante.

Dans l'instant l'un d'eux, nommé *Haridelle*, s'avance et dit : « puissans compagnons, il n'est aucun de vous qui ne soit rempli d'indignation à la vue du triste sort de ceux de nos frères qui s'étoient dévoués à notre commune gloire. Je vous prie de croire que je partage avec vous ces justes sentimens, et que si je pouvois mourir, et qu'en mourant je pusse sauver l'honneur de tous mes confrères, la mort ne seroit absolument rien pour moi, et que je ferois le sacrifice de ma vie avec un véritable transport de joie ; mais puisque ce sacrifice est impossible de notre part, et puisqu'étant esprits, notre arme principale est dans l'esprit, je vais vous faire part des observations que me fournit mon esprit, et je les soumettrai à votre jugement ».

» Voilà déjà deux tentatives inutiles que le crocodile et nous, avons faites contre la vie d'*Eléazar*, et nous devons frissonner de crainte, en nous rappelant les prédictions merveilleuses qui ont été faites de lui à Atalante, il y a plus de deux mille ans, et qui nous l'annoncent comme étant notre plus redoutable adversaire. Jusqu'au moment où il a déployé les puissances de sa poudre saline, pour forcer la terre à fournir de la subsistance à tout un auditoire, nous ignorions en quoi consistoient ses dons si redoutables; mais depuis lors, et sur-tout depuis qu'en tenant seulement sa fatale boîte dans sa main, il traite nos trois compagnons comme autant de pantins qu'il promène à son gré, nous ne devons plus douter que ce ne soit dans ce redoutable talisman que réside toute la magie de ses pouvoirs. Nous n'avons plus besoin d'aller chercher une nouvelle Dalila, pour découvrir par son moyen, en quoi réside la force de ce nouveau Samson. Nous savons où réside cette force, et nous savons parconséquent où doivent tendre nos coups pour la détruire; mon avis est donc que nous mettions en usage tout ce que nous avons d'intelligence et de ruse, pour lui dérober ce trésor, qui est pour lui comme un arsenal, comme une citadelle, ou plutôt comme un monde tout entier; étant bien sûrs que quand ce talisman sera en notre puissance, nous n'aurons plus rien à craindre, et que nous ferons d'*Eléazar* tout ce que nous voudrons. Et vous, mes chers compagnons, si le zèle peut déterminer votre confiance, si l'honneur que j'ai eu d'être le génie qui a présidé l'assemblée du

cap Horn, vous engage à croire que cette confiance ne sera point mal placée; enfin si l'envie extrême que j'ai de vous être utile à tous, peut vous paroître un titre suffisant pour que votre choix tombe sur moi dans cette périlleuse entreprise, prononcez; vous n'en trouverez aucun parmi vous qui se dévoue avec plus d'ardeur à votre gloire et à votre utilité ».

Haridelle ayant fini son discours, tous ses compagnons le félicitent sur son zèle et sur son courage; ils adoptent les propositions qu'il a faites, et le nomment leur délégué, d'une voix unanime. Bien plus, tous ses compagnons lui donnent carte noire, pour s'acquitter de sa commission, et lui recommandent seulement de ne pas perdre un instant, puisque le danger est aussi urgent.

(Peut-être, cher lecteur, aurez vous du soupçon,
Qu'ici sans y penser, j'offense la raison,
En mettant *carte noire* au lieu de *carte blanche*;
Je répondrai que non, d'une manière franche.
Aux ennemis de l'air, à ces cruels agens
Dont l'unique pouvoir est d'être malfaisans,
On ne sauroit jamais donner que carte noire,
Et si vous en doutez, consultez le G. . . . .)

LE CROCODILE.

CHANT 8o.

Le désastre au comble.

Haridelle n'a pas plutôt reçu sa commission, qu'il se met en devoir de la remplir : il commence par agiter tous les trônes de ses confrères ; il les fait tellement rouler les uns sur les autres, que ces trônes, qui ne sont que des nuages, parviennent bientôt à s'échauffer et à reprendre leur qualité fulminante, d'autant que ses frères et amis l'aident avec ardeur à cette besogne, afin d'en accélérer les effets.

Quand *Haridelle* voit ces nuages parvenus à leur degré convenable d'inflammation, il se transforme sur-le-champ en éclair, rompt l'enveloppe que forment les nuages, et se précipite tout en feu, vers le lieu où ses trois compagnons étoient menés en triomphe par *Eléazar*.

L'éclair approche jusqu'auprès de la poitrine de cet israélite ; mais il ne peut l'atteindre, tant il sent une force irrésistible qui s'y oppose : soudain l'éclair fait un ricochet et s'en va frapper la basque de l'habit de *Sédir*, qui se trouvoit près de son ami ; et écoutant un très-bref récit du combat soutenu contre les trois

champions qu'il n'avoit point vu. L'éclair ne frappe que son habit, parce qu'il n'avoit pas le pouvoir de frapper sa personne. L'habit s'enflamme, *Sédir* veut éteindre le feu, et en s'agitant il ne fait qu'enflammer son habit davantage. *Eléazar*, entraîné par l'envie d'être utile à *Sédir* et de le tirer du danger qui le menace, s'élance vers lui, et d'un seul mouvement de la main qui tient la boîte, il éteint le feu de son habit et lui rend la tranquillité.

Mais bientot *Haridelle* revient à la charge. Un second éclair, vingt fois plus terrible que le premier, vient mettre en feu toute l'atmosphère. Les trois champions qui sont liés à l'écharpe d'*Eleazar*, excités par le souffre qui s'exale de toutes parts, s'agitent de toutes leurs forces; et par cette agitation, ils font tellement remuer le nœud de l'écharpe dans la main d'*Eléazar*, qu'ils alloient peut-être lui échapper, s'il ne se fût servi promptement de sa main droite pour le resserrer.

Mais, hélas! l'heure fatale approchoit où Paris alloit être précipité dans l'abîme. C'étoit avec la main qui tenoit la précieuse boîte qu'*Eléazar* s'empressa de contenir ce nœud vacillant; malheureusement il met tant de vîtesse dans ce mouvement, que la boîte se heurte contre sa main gauche, s'échappe et tombe!!!!!

Soudain *Haridelle* présente ses mains au génie de Saturne qui les revêt à l'instant d'une couche de plomb dont il est le génie, et cela pour leur servir de préservatif; *Haridelle* revêt avec la même promptitude cette couche de plomb, d'une couche

de mercure qui est compris spécialement dans son département, et le tout pour pouvoir mieux se saisir de la précieuse boîte ; il l'a saisit, en effet, comme un vautour, il s'envole avec elle dans les nuages, et annonce son triomphe par de nouveaux éclats de tonnerre.

En arrivant parmi ses confréres aëriens, il est reçu avec mille fois plus d'honneur qu'on n'en rendit jamais à aucun guerrier de ce monde, après les plus brillantes conquêtes. Chacun le comble de louanges, chacun s'empresse de s'approcher de lui, et surtout de voir ce redoutable talisman qui a opéré des prodiges si merveilleux. On décide qu'à l'avenir *Haridelle* aura parmi les siens le rang le plus honorable ; puis d'une commune voix, on prononce que l'on promènera en pompe dans tout l'empirée, cette glorieuse dépouille qu'il a enlevée à *Eléazar*, et qu'on la placera ensuite à demeure au nombre des astres comme une nouvelle constellation.

Mais il ne faut pas croire que le fier *Haridelle*, malgré les précautions qu'il a prises, puisse tenir si aisément cette boîte dans ses mains. Elle avoit en elle-même une si grande activité, et un si grand feu qu'elle auroit eu bientôt volatilisé le mercure, et fondu le plomb dont il s'étoit armé, et enfin l'auroit violemment brûlé lui-même, s'il l'eût tenue longtems de suite dans la même main. Aussi étoit-il obligé de la transporter continuellement d'une main dans l'autre, de l'agiter même, et de la faire sautiller quand il la tenoit, comme on le voit faire à ceux qui veulent porter ainsi dans leur main des charbons ardens.

C'est même pour cela qu'il ne put jamais l'ouvrir, quoiqu'il y essayât de son mieux, afin de s'emparer de la poudre qui étoit dedans et de la jetter au vent ; ce qui l'eût garanti lui et les siens pour jamais, à ce qu'ils croyoient, de toute défaite et de tout danger.

LE CROCODILE.

CHANT 81.

Triomphe d'Eléazar.

PENDANT que ces choses se passent dans l'empyrée, *Eléazar* qui n'a plus ses forces, fait tout ce qui est en lui pour n'être point abattu. Le volontaire et *Rachel* se trouvent encore plus affoiblis. Le volontaire pensoit bien intérieurement à madame *Jof*, et à tous les prodiges qu'il a vu opérer antérieurement par *Eléazar*; mais il ne pouvoit prononcer aucune parole. *Rachel* est saisie, et a tout au plus la force de lever les yeux au ciel. Quant à *Sédir*, il est toujours tout éperdu, se débattant contre le feu qui avoit repris à son habit.

Les trois champions n'étant plus contenus, se détachent du nœud de l'écharpe d'*Eléazar* et se tiennent fermes sur leurs pieds. Un voile plus sombre que le premier s'étend sur toute la capitale: au lieu de pain dont les tristes habitans avoient si grand besoin, ce sont des pierres qui tombent du ciel sur eux et qui les écrasent; et s'ils veulent se réfugier dans leurs maisons, ils y trouvent dans chacune, sous des formes de crocodiles, quelques-uns de ces ennemis aériens qui composent l'armée d'*Haridelle*,

et qui démolissant à l'envi ces maisons, ensevelissent les malheureux Parisiens sous leurs ruines ; la peste, les incendies, tous les maux les menacent à-la-fois ; et le désespoir devient leur unique affection et comme leur unique existence.

Quoique la situation du vertueux et sensible *Eléazar* devienne par-là encore plus épouvantable ; il garde néanmoins la sérénité qui convient à la dignité de son caractère. On voyoit bien percer en lui une douleur secrète ; mais c'étoit plutôt son attendrissement pour les malheureux et son zèle pour la gloire de la vérité, que la honte de se voir humilié par ses redoutables ennemis.

En effet, son cœur étoit déchiré en voyant combien la vérité pourroit perdre dans l'esprit des impies, par le désastreux triomphe de ses adversaires aëriens ; et cette douleur l'affectoit tellement qu'il ne lui venoit dans l'esprit aucune idée, aucune clarté, et son génie ne lui suggéroit ni moyen, ni ressource pour l'aider à ranimer ses forces ; tant est certaine cette vérité, que la pensée ni la lumière ne sont pas à nous, et qu'aussi-tôt que la source qui nous les communique se retire de nous, l'aveuglement et l'impuissance sont notre partage.

Mais cet état de ténèbres et d'angoisses ne pouvoit avoir qu'une durée limitée, parce que l'homme juste ne peut jamais être abandonné pour toujours, et que si la sagesse permet qu'il fasse quelquefois la triste expérience de sa misère, et des dangers dont il est environné, elle désire encore plus ardemment de le dédommager au centuple, en lui rendant tous les charmes de sa douceur divine, et de ses virtuelles consolations.

En effet, les désirs d'*Eléazar* étoient si purs, qu'il sentit bientôt renaître en lui un germe d'espérance. Cet heureux changement lui fut annoncé par l'étoile, ou la femme tartare qui se montra dans les airs pour le soutenir et lui faire voir qu'elle étoit fidèle à sa promesse. Ce témoignage sensible et ce germe d'espérance qu'il sentoit renaître en lui, raniment son courage et donnent une nouvelle force à ses désirs. Il se concentre alors dans son être intérieur le plus intime, et rassemblant toutes ses facultés, il représente à l'invisible sagesse par les doux mouvemens de son ame, combien la gloire de la vérité est intéressée à le faire triompher de ses ennemis, et à lui rendre le puissant talisman qui jusqu'alors l'a préservé de tant de dangers.

Cette violente concentration remplit d'énergie les facultés qui sont en lui, et qui sont le vrai modèle de ces trois substances, dont le savant arabe lui avoit donné la recette. Cette vertueuse ardeur soutenue par les vœux les plus touchans, fut couronnée par un heureux succès ; tel à peu-près que ce qui étoit arrivé au volontaire dans le souterrain d'Atalante, lorsqu'il découvrit le nom d'*Eléazar* d'une manière si peu attendue.

Il sortit d'*Eléazar* comme une effluve de ses désirs qu'il avoit fortifiés en les concentrant. Cette effluve plus active encore que la poudre saline renfermée dans la boîte, eut un effet subit et si prodigieux, que si les ennemis aëriens avoient eu un moment de triomphe, ils le payèrent bien cher par l'humiliation dont ces triomphes furent suivis.

Car cette effluve sortie de l'intérieur d'*Eléazar*, attira bientôt par les loix de l'affinité, cette même boîte dont ils s'étoient emparés, et dont ils s'étoient flattés de se faire à jamais un monument glorieux parmi les astres. Elle revint comme d'elle-même, et dans un instant, se replacer dans les mains d'*Eléazar*; et même cela s'opéra d'une manière si douce, que les ennemis aëriens ne s'en apperçurent pas d'abord, et qu'ils se crurent encore pendant quelques momens en possession de ce trésor qu'ils ne possédoient plus, parce qu'ils ne connoissent que les mouvemens brusques et bruyans, ce qui fait qu'il n'y a pas d'illusions dont ils ne soient susceptibles.

LE CROCODILE.

CHANT 82.

Eléazar *marche à d'autres travaux.*

ELÉAZAR ne pouvoit recouvrer ce puissant trésor, sans redevenir sur-le-champ maître de ses adversaires. Il prit lui-même une prise de son précieux sel, pour procurer du soulagement à sa propre personne qui, épuisée par les grands efforts qu'il avoit faits, n'auroit pu résister à de plus longues fatigues. Il jetta ensuite dans les airs trois fortes prises de sa poudre. *Rachel* et le volontaire reprennent par-là l'usage de leurs facultés ; et unissant leurs vœux aux œuvres d'*Eléazar*, ils portent leurs yeux et leurs mains vers la demeure céleste. *Sédir* qui par le même moyen se trouve aussi délivré, en fait autant.

Par le concours de ces ames vertueuses, aidées des grands pouvoirs d'*Eléazar*, soudain les nuages se dissipent, la clarté du jour reparoît, les ennemis aériens s'enfuient dans d'autres régions, en maudissant celui qui renverse ainsi tous leurs projets.

Haridelle seul, l'audacieux *Haridelle*, ose encore faire une dernière tentative ; il s'élance du haut des airs, vers les trois champions qui s'étoient dégagés de la ceinture d'*Eléazar*, lorsque la boîte lui avoit

été enlevée ; il vient s'unir à eux, pour reprendre ensemble cette boîte qui étoit pour lui l'objet d'une si ardente ambition.

Mais tel qu'un canon à double charge dissipe en un clin d'œil un petit nombre de pusillanimes assaillans, tel le moyen puissant d'*Eléazar* anéantit tous les efforts de ces malfaiteurs : il ne fait que les menacer en ouvrant seulement devant eux cette redoutable boîte ; et dans l'instant les trois champions quittant tous la forme humaine qu'ils avoient prise, sont dispersés dans les airs avec *Haridelle*, comme de la poussière ; et depuis ce moment-là, il leur est impossible même de rentrer dans les nuages d'où ils sont descendus et de rejoindre leurs compagnons.

En terminant ces glorieuses entreprises, *Eléazar* se trouve environné de *Sédir*, de *Rachel* et du volontaire, qui le félicitent à l'envi de ses succès. Pour lui, que d'autres travaux attendent, rend promptement l'hommage le plus sincère à celui qui conduit tout ; puis s'adressant à *Rachel* :

» Ne me suivez point pour ce moment, lui dit-il ; ce qui me reste à faire demande des forces que je ne dois point exiger de vous : d'ailleurs votre présence devient encore plus utile à Paris, pendant les momens que je m'en absenterai ; c'est pendant ces momens-là qu'il aura le plus de besoin de préservatif, et c'est à vos prières à lui en servir. Vous lui nuiriez beaucoup si vous en sortiez. Je ne puis également, intéressant voyageur, (en parlant à *Ourdek*) me permettre encore de vous exposer à d'aussi grands travaux que ceux qui m'attendent. Mais je

n'ai point non plus de limites à vous prescrire, ni d'ordres particuliers à vous donner; seulement je vous engage à me soutenir comme vous l'avez fait par tous vos moyens intérieurs. Pour vous, monsieur, en parlant à *Sédir*, vous qui avez déjà été admis dans la carrière, venez la poursuivre; elle nous apprendra elle-même si elle vous permettra de la remplir jusqu'au bout, ou bien quand il faudra vous arrêter ».

Sur-le-champ il se sépare de *Rachel* et du volontaire qui le quittent avec de vifs et tendres regrets, et il emmène avec lui le vertueux *Sédir*.

Rachel et le volontaire qui souscrivent en soupirant à cette séparation, sont cependant satisfaits de se trouver ensemble, ayant tant de motifs réciproques de s'intéresser l'un à l'autre; motifs qui s'étoient tant accrus par l'évènement du psychographe, et par le peu d'entretiens qu'ils avoient déjà eus sur ce qui s'étoit passé sous leurs yeux, et sur l'histoire souterraine d'Atalante.

Ourdeck toujours plein du souvenir de madame *Jof*, ne peut s'empêcher de demander à *Rachel* ce qu'elle en pense; d'autant que depuis sa très-extraordinaire apparition, il n'en avoit plus entendu parler.

Rachel fait un petit sourire et lui dit: Heureux mortel! vous avez fui ce qui vous cherchoit, maintenant cherchez ce qui vous fuit. Cette personne est allée se cacher dans votre cœur, et vous la verrez difficilement ailleurs; et sur-le-champ prenant un crayon, elle remet les lettres de ce nom dans leur ordre naturel, ce qui ouvrit les yeux au volon-

taire *Ourdeck* et le remplit d'une joie inexprimable.

Puis elle ajouta : Il faut que vous cherchiez bien soigneusement cette intéressante personne dans votre cœur, si vous désirez de m'y trouver aussi, car je n'y puis demeurer qu'avec elle.

Vous m'offrez-là, madame, lui répondit-il, un puissant moyen d'encouragement. Quelles sont donc ces voies impénétrables de la sagesse, où rien n'est ordonné ni promis qui ne soit délicieux, et où le bonheur est lui-même le prix du bonheur !

Monsieur, lui dit-elle, il n'y auroit rien de ravissant comme les découvertes où vos sages réflexions pourroient nous conduire. Mais malgré le plaisir que j'aurois à approfondir avec vous ces hautes connoissances, l'idée de mon père m'occupe trop, et mon esprit n'est point assez libre pour que nous nous livrions à de semblables spéculations. Je voudrois même, je ne vous le cache point, qu'en évitant de contrarier les volontés de ce bon père, vous fissiez tout ce que vous pourrez pour le suivre de loin, et veiller au moins à sa sûreté, en cas que l'occasion se présentât de lui être de quelque secours.

O divine *Rachel*, c'est votre tendresse filiale qui vous fait oublier pour le moment la confiance que, d'après tant de prodiges, vous devez avoir aux dons d'*Eléazar*.

Ourdeck s'éloigne donc sans répliquer; cette séparation lui paroît néanmoins excessivement pénible ; tant il sent augmenter son solide attachement pour cette intéressante femme. Mais il est payé de

retour, c'est-là ce qui le soutient ; il part avec l'intention de faire de son mieux pour répondre aux tendres sollicitations de *Rachel* ; et *Rachel* reste constamment dans Paris pour y remplir les vues de son respectable père.

LE CROCODILE.

CHANT 83.

*Instruction d'*Eléazar *à* Sédir.

DÉJA *Eléazar* est rendu avec *Sédir* à la plaine des Sablons, à l'endroit même où le crocodile avoit avalé les deux armées ; là *Eléazar*, qui avoit des yeux *ad hoc*, souffle deux fois fortement sur la terre, et jette ensuite, dans cette même place où il a soufflé, deux pincées de sa poudre saline, et aussitôt un frémissement souterrain se fait entendre avec un fracas épouvantable.

Ce n'est là qu'un commencement, dit-il à *Sédir*, et nous devons nous attendre à de plus grandes secousses, si mes desirs ont le bonheur de pouvoir s'accomplir. Eloignons-nous quelques pas pour laisser aux moyens que j'ai employés, le tems de détruire entièrement le foyer qui a été la première source de tous nos maux ; et en s'éloignant, ils ne cessent de se pénétrer de plus en plus des grands projets qui les occupent.

Vertueux *Sédir*, c'est ici que vous allez recevoir l'effet des promesses que vous a faites *Eléazar*, au sujet de sa merveilleuse poudre. Touché du zèle que vous avez témoigné pour lui, touché sur-tout

des maux et des dangers que vous avez soufferts près de lui lors de l'éclair, il ne peut choisir une plus favorable circonstance pour satisfaire vos desirs.

» Vous voyez, lui dit-il, quels sont les étonnans avantages du secret que mon Arabe m'a confiés; je ne veux plus vous en faire un mystère. Ce secret est en vous comme ils est en moi et dans tous les hommes; et si, à l'exemple du maître qui m'a instruit, je n'avois employé tous mes efforts pour faire fructifier en moi ce germe qui est donné à l'homme, pour être la base de toutes ses sagesses et de toutes ses puissances, jamais cette poudre ne m'eût servi de rien; car de même que c'est du principe souverain que nous recevons toutes nos propriétés, de même c'est de moi que cette poudre reçoit sa vertu; et après en avoir été pénétrée, elle me soulage dans mes œuvres et devient un appui pour moi. S'il n'en étoit ainsi, nos ennemis aériens ne l'eussent pas tenue si inutilement entre leurs mains, et ils auroient pu, à leur gré, nous plonger dans des maux sans remèdes.

» Je n'ai donc pas besoin de m'étendre davantage pour vous faire comprendre la vraie source de mon secret; et cependant je n'attends que le moment où je serai dispensé de le mettre en usage, et où je pourrai agir moi-même directement par ce don naturel qui est dans tous les hommes. Car je ne pourrai sans cela, terminer les énormes travaux qui nous restent à faire pour sauver la capitale. J'ai bien pu, au moyen de mes dons accessoires, combattre en votre présence les projets sinistres et occultes du

grand homme sec et de ses compagnons ; j'ai pu arracher le volontaire *Ourdeck* du sein du crocodile et le faire revenir sain et sauf d'Atalante dans le même moment où il a éprouvé une si grande secousse dans la cave de l'hiérophante ; j'ai pu forcer le crocodile à vomir les deux armées, quoique ni le volontaire, ni vous ne sachiez encore ce qu'elles sont devenues, et que je n'aie pu tout de suite les rendre à leur patrie, puisque le crocodile a eu encore une retraite à leur fournir malgré moi ; j'ai pu détruire les pièges de nos ennemis aériens à plusieurs reprises, et leur arracher ce qu'il auroient eu tant de desir de conserver.

» Mais toutes ces choses ne sont que de foibles entreprises, en comparaison de ce qui nous reste à faire ; car tous ces obstacles que nous avons surmontés ne sont que des obstacles secondaires et inférieurs ; et tant que nous n'aurons pas vaincu et subjugué non-seulement le crocodile lui-même, mais encore les hommes malfaisans qui se sont rendus ses organes, nous n'aurons point couronné notre œuvre.

» Or nous ne pouvons y parvenir, qu'en les séparant d'avec lui, et en le séparant d'avec eux. Par leurs méchancetés, ils se sont rendus ses organes ; et lui, par son avidité à percer dans leur intelligence, il est devenu leur organe à son tour, en se prêtant à toutes leurs volontés perverses, et en les favorisant de tout son pouvoir. Il s'est formé ainsi entre eux et lui une double alliance, dans laquelle ils sont devenus à-la-fois sa langue et sa pensée, et

où lui, est devenu leur pensée et leur langue. Cela forme comme deux cautères qui se vident continuellement l'un dans l'autre et ne se remplissent mutuellement que de leur sanie respective ; et même sans être méchans, les hommes qui parlent trop, établissent, sans s'en douter, de semblables cautères entre eux et l'ennemi universel du genre humain qui épie sans cesse nos paroles, pour y pomper le fruit qu'elles renferment, pour en faire son profit, et pour nous transmettre en retour son infection. C'est ce qu'*Ourdeck* a vu dans le crocodile ; c'est ce qui est cause que les sciences sont en esclavage, et c'est de-là que parmi les sages le silence est si recommandé. Sachez donc que je ne pourrai rompre cette double alliance qu'en lui opposant des force du même genre que les moyens qui l'ont formée ; et c'est cet heureux terme où j'aspire ».

» Ah ! cher *Eliazar*, répondit *Sédir*, combien il me tarde que vous puissiez accomplir vos sages desirs, et soumettre ce furieux monstre qui répand tant d'alarmes dans ma patrie ! car c'est une chose bien surprenante que le pouvoir dont ses criminels adhérens sont revêtus ! Quand même je n'aurois pas les connoissances que vous m'avez données de leurs secrets, je ne pourrois me dispenser de croire qu'ils sont sûrement dirigés et protégés par une puissance extraordinaire. Depuis le commencement de la révolte, tous mes espions ont été mis en campagne contre eux ; ils les ont vus, ils leur ont parlé, et jamais ils n'ont pu parvenir à les arrêter.

» Dites-moi en quoi je puis vous aider dans votre

grande entreprise ; cher *Eléazar*, parlez. Faut-il traverser les mers ? faut-il parcourir le globe entier ? faut-il, comme l'ont fait nos deux armées, pénétrer de nouveau au centre de la terre ? je suis prêt à tout, il n'est rien que je n'entreprenne pour être utile à mon pays, et pour renverser les projets iniques des méchans. D'ailleurs, c'est le seul moyen qui me reste de rendre quelque service à la capitale, dont le soin m'est confié ; m'a présence lui est comme inutile, puisque je n'ai point d'alimens à lui procurer pour appaiser sa faim, ni de soldats à faire marcher pour prévenir ses désordres. Faut-il que nous voyions ainsi périr nos chers concitoyens sans pouvoir les soulager ? Non, non, cet état cruel ne peut plus durer sans nous avilir ! et dussé-je périr dans mon entreprise, j'aime mieux aller chercher la mort que de l'attendre ; vous avez réveillé en moi des principes dont les germes étoient semés dans mon cœur dès mon enfance. J'ai aimé la vérité avant de la connoître ; en m'en donnant la connoissance, vous n'avez fait qu'augmenter mon amour pour elle ; et je serois indigne de ses faveurs et de vos lumières, si je ne cherchois pas à les employer dans une circonstance, qui est sûrement la plus importante de toutes celles qui se rencontreront dans ma vie ».

» Vous le voulez donc, réprit *Eléazar*, pour le bien même, et non point par une vaine curiosité ! Eh bien ! vous serez satisfait. On ne peut point feindre les élans du cœur. j'avois besoin d'un fidèle compagnon comme vous ; mais je devois attendre

que la providence me l'envoyât, et je ne pouvois pas me permettre de le lui demander. Ma fille *Rachel* m'a été utile jusqu'à ce moment, et ne cessera de me l'être encore. Mais ce qui nous reste à faire exige des forces que l'on n'a pas droit d'attendre de son sexe. Voilà pourquoi j'attendois un homme. Quant au volontaire *Ourdeck*, je n'ai point eu le temps de préparer et de graduer son instruction comme j'ai fait la vôtre. Je ne pouvois savoir, il est vrai, si ce ne seroit pas lui qui me seroit envoyé ; mais il a douté autrefois ; et vous, vous avez eu le bonheur de croire : c'est ce qui fait que votre avancement est plus prompt que le sien.

» Oui, vous pourrez travailler avec moi à la délivrance de votre patrie ; mais je vous préviens que la tâche sera rude et que vous aurez de grands obstacles à surmonter. Que la confiance ne vous abandonne point, et nous ne pourrons manquer de couronner notre œuvre par les succès les plus glorieux ; car, depuis vos dernières paroles, j'en sens naître en moi tous les indices. Il n'est point nécessaire que vous parcouriez le globe, ni que vous passiez les mers : du lieu où nous sommes, nous pouvons accélérer notre entreprise, et peut-être même commencer à en recueillir des fruits ».

LE CROCODILE.

CHANT 84.

Sédir *séparé d'*Eléazar *par un ouragan.*

A ces mots, *Eléazar* s'arrête, prend de sa main droite la précieuse boîte, il en touche doucement trois fois la poitrine, trois fois le front, et trois fois la bouche de *Sédir* : allez maintenant, lui dit-il, souffler deux fois sur le foyer d'iniquité, comme vous me l'avez vu faire tout à l'heure. *Sédir* obéit.

(Ami lecteur, souvenez-vous que nos paroles ne sont vraiment bonnes qu'autant qu'elles sont engendrées par notre cœur et par notre esprit. Je voudrois pouvoir vous en dire davantage : mais les détails de tout ce qui se passa dans cette cérémonie ne me sont pas confiés d'une manière assez circonstanciée, pour que je puisse les livrer à votre curiosité. Je n'ai le pouvoir que de vous en peindre les résultats).

Sitôt que cette cérémonie est finie, il s'élève une tempête épouvantable ; un vent furieux descend subitement du ciel et tombe comme un torrent impétueux sur *Eléazar* et sur *Sédir*, et les renverse tous les deux ; ils se relèvent, ils sont renversés de nouveau ; ils se relèvent encore, et pour la troi-

sième fois ils sont renversés : *Eléazar* seul se relève pour la troisième fois, mais il est emporté par le tourbillon assez loin de son ami, pour ne pouvoir le rejoindre aussitôt qu'il l'auroit desiré, pour le bonheur de l'un et de l'autre ; et il fut au moins une grande heure à le chercher avant de pouvoir le retrouver.

Le pauvre *Sédir* est étendu au pied d'un arbre, si étourdi de ses trois chûtes, qu'il ne sait absolument où il en est, meurtri dans plusieurs parties de son corps, et n'ayant pas à sa disposition le remède si efficace et si merveilleux d'*Eléazar* ; dans cet état extraordinaire, que quelques-uns appelleroient étourdissement, que d'autres appelleroient assoupissement, et que nous n'oserions pas nommer du tout, de peur de nous tromper ; dans cet état, dis-je, *Sédir* est accosté par un homme qui lui fait des récits au-dessus de toute croyance ; tellement que quand il les rapporta ensuite à *Eléazar*, il ne pouvoit pas encore dire si c'étoit en songe qu'il avoit entendu ces récits, ou si c'étoit une personne véritable qui les lui avoit faits, car il s'est trouvé tout seul au sortir de cet état indéfinissable.

LE CROCODILE.

CHANT 85.

Observation.

(Pour moi, cher lecteur, je ne puis pas vous assurer non-plus si c'est en songe ou en réalité que lui ont été faits ces récits, que vous verrez dans les chants suivans.

Car je suis trop soumis, trop fidèle à ma muse,
Pour dire sous son nom un mot qui vous abuse;
D'autant que sur l'article, elle convient tout bas,
Avec sincérité, qu'elle ne le sait pas.

Ecoutez donc tout bonnement ce que cette figure humaine, réelle ou non, vint dire à *Sédir*, pendant qu'il étoit endormi, ou pendant qu'il étoit éveillé, ou pendant qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre).

LE CROCODILE.

CHANT 86.

Discours instructif d'un inconnu. Annonce des deux Armées.

» Les deux armées seront bientôt rendues dans la plaine des Sablons ; je suis venu en avant-garde pour vous en prévenir ; car je vous parle comme étant un des combattans, quoique je sois d'une profession très-pacifique. Sachez seulement, pour ce moment, que je puis tout voir sans changer de place ; et que soit dans les astres, soit sur la terre, rien n'est interdit à mes regards.

» Après le long séjour que les deux armées ont fait d'abord dans le corps du crocodile, il a été forcé par *Eléazar* de les vomir hors de son sein ; d'autant que si parmi elles il y avoit des hommes très-coupables, il y avoit aussi des hommes très-méritans, et que dans les grandes catastrophes la sagesse permet que les choses soient ainsi disposées, afin que ces sels purificateurs et conservateurs préservent la masse d'une entière dissolution et d'une ruine absolue ; mais comme le crocodile ne vouloit pas que ces deux armées revinssent sitôt à Paris, où il a un si terrible adversaire, il a encore eu le pouvoir de les vomir avec tant de violence, qu'il les

a lancées jusque dans les régions des planètes et des étoiles. En même-tems il a conservé dans les divers champions de ces deux armées, toute l'ardeur dont ils étoient animés avant même qu'il les eût avalées, et qui n'a fait que devenir encore plus impétueuse, par leur séjour dans ses entrailles.

» Ces divers champions, lancés avec tant de force, se sont accrochés par-tout où ils ont pu, sur les diverses planètes, comètes, étoiles qui se rencontroient à leur portée ; de-là se menaçant les uns et les autres avec des yeux enflammés de colère, ils se préparent à se livrer de nouveaux combats. La même puissance qui les a vomis sur ces globes, leur donne le moyen de faire mouvoir à leur gré ces corps immenses qui nagent dans les plaines de l'air ; soudain on voit les deux armées rangées en bataille l'une devant l'autre, et déployant les plus savantes manœuvres. Bientôt même elles se déterminent à en venir à l'abordage ; dans l'instant on voit ces énormes sphères s'approcher et se choquer avec un bruit épouvantable.

» Mais ce moyen remplit mal l'objet et la vengeance des combattans ; car ces astres étant élastiques et remplis d'air, comme tout les corps qui nagent, il arrivoit de leur choc un résultat tout contraire à celui qu'en attendoient les deux armées ; en effet, en s'abordant ainsi avec violence, ils développoient mutuellement leur élasticité, et se renvoyoient les uns les autres à des distances incommensurables. C'est sans doute cette *élasticité* que vos physiciens n'ont jamais pu pénétrer, qui con-

serve la forme de tous les corps de l'univers, puisque sans elle ils se détruiroient; et c'est elle qui a su mettre ici une borne à la fureur des mortels. Aussi a-t-elle donné le tems à *Eléazar* de suspendre encore pour un moment les desseins meurtriers des deux armées ».

LE CROCODILE.

CHANT 87.

Suite du discours instructif d'un inconnu. Les sphères.

» PENDANT ces diverses chocs, j'eus soin, à votre intention, d'observer très-attentivement toutes ces sphères qui ont paru assez belles à quelques écrivains pour leur faire dire que c'étoit d'elles, et notamment du soleil, qu'étoient sortis tous les cultes et tous les dogmes religieux de la terre. Ces écrivains si prompts à juger auroient dû au moins excepter de leurs décisions les cultes et les dogmes qui condamnoient ces cultes et ces dogmes astronomiques, comme étant reprouvés de la part de la sagesse et vous pouvez leur citer le 4ème. chapitre du Deuteronome, en faveur des cultes et des dogmes qu'il faut excepter de leurs décisions, et qui prouvent combien elles sont mensongères. Le tems n'est pas venu pour eux que vous leur en disiez davantage.

» Je fis un relevé de tout ce que je voyois de tracé à la surface de toutes ces vastes sphères; il y avoit une quantité innombrable de diverses figures empreintes, sur lesquelles se fixèrent mes regards; et j'eus le loisir de les observer, non-seulement sur

mon astre, pendant les longs mouvemens que lui faisoient faire les chocs violens de toutes ces légions célestes, mais encore sur les autres astres, planètes ou étoiles, lorsque nous en venions à l'abordage.

» Je voyois tracés sur ces sphères divers caractères et divers hiérogliphes, tels que des animaux, des plantes, des lettres alphabétiques, des instrumens de musique, des trônes, des armes, des phénomènes naturels, des incendies, des inondations, des champs de bataille, des cadavres égorgés, des couronnes de diamant, des chars de triomphe, des livres, des diplômes, des cordons, des instrumens pour les arts et métiers, enfin des signes pris dans toute la nature et parmi toutes les inventions des humains.

» J'y voyois non-seulement tous ces emblèmes, mais j'y voyois des hommes occupés aux divers emplois et aux divers travaux que ces emblêmes indiquoient. J'y voyois des guerriers, des artistes de tout genre, des docteurs à sciences secrètes que des curieux venoient consulter, espérant en apprendre le sort de leur vie matérielle, tandis que l'homme d'un vrai desir a en lui le pouvoir de connoître et de fixer la vie de son esprit.

» J'y voyois des somnambules, et même aussi des personnes dont l'esprit étoit aliéné, et je voyois que leur état pouvoit tenir à deux causes : l'une le dérangement physique de leurs organes qui occasionnoit à leur être pensant, ou une privation, ou une contraction ; l'autre qui tenoit à la prédominance que ces personnes laissoient prendre en elles à une

affection déréglée. Car s'il y a des démences involontaires, il y en a encore plus qui sont le fruit du faux usage de la liberté de l'homme. Voilà pourquoi, proportion gardée, on voit moins de fols dans la classe humble et laborieuse des hommes que dans la classe élevée ou oisive.

» J'y voyois des mathématiciens tracer continuellement des figures et des chiffres, pour percer par eux-mêmes dans des vérités scientifiques, dans lesquelles ils ne pourront jamais pénétrer, sans le guide caché qui est en eux-mêmes. Je les voyois abuser des plus belles lois de cette belle science, pour l'étendre à des régions qu'ils s'interdisent les premiers, en voulant substituer leurs propres moyens à ceux qu'ils devroient se contenter d'observer et d'attendre. Je les voyois passer leur vie à n'être que comme les arpenteurs de la nature, je les voyois toiser la partie extérieure de ce vaste édifice, et mesurer les dimensions externes des diverses pierres dont ses murs sont composés, mais ne jamais entrer dans cet édifice, et même tellement l'encombrer de leurs innombrables échafauds, qu'ils en déroboient la vue à tous les yeux et à eux-mêmes.

» Je les voyois s'élancer par leurs découvertes jusqu'au près des plus sublimes clartés, et plonger ensuite ces flambeaux dans la vase, comme s'ils n'étoient propres qu'à jeter pour un instant des lueurs sur un tas de boue. Les sciences mathématiques sont faites pour conduire l'homme dans sa route moyenne et entre les deux extrêmes ; voilà pourquoi d'un côté, il ne connoit pas la base positive de la science mathé-

matique; et de l'autre, pourquoi il s'égare quand il veut sans la vraie lumière qu'il a en lui, excéder la portée de cette science. S'il observoit prudemment et soigneusement comment cette base gouverne elle-même les vérités fondamentales dont il abuse tant, elle développeroit peut-être devant lui jusqu'à ces vérités mêmes, et jusqu'à ces résultats positifs qu'il cherche, et qui seroient plus exacts et plus justes, que tous ceux qu'il peut se procurer par les manipulations qu'il emploie.

» J'y voyois des personnes représentées auprès d'un fourneau d'alchymiste, et se donnant beaucoup de soin autour de leur vaisseau. J'y voyois tous les instrumens qui entrent dans un laboratoire; mais à côté de ces alchymistes grossiers qui ne passent que pour être des ignorans parmi leurs confrères, j'en voyois qui s'annonçoient pour être des alchymistes de la classe la plus instruite et la seule qui fût dans la vérité, parce qu'ils ne se servoient pas de charbon. J'y voyois des hommes avides environner ces savans alchymistes, et dévorer des yeux les trésors qui leur étoient promis; pendant que la seule alchymie et les seuls trésors qui soient véritablement utiles pour nous, c'est la transmutation ou le renouvellement de notre être.

» J'y voyois des foules d'auteurs qui n'écrivant pas pour la gloire de la vérité, et ayant cessé de la prendre pour guide, n'avoient plus laissé leur esprit ouvert qu'à leur gloire personnelle, et à tous les tableaux mêlés et confus qui pouvoient se présenter pour le remplir. Aussi je voyois toutes ces sources

secondaires ou étrangères à cette vérité entrer comme une inondation dans leur pensée.

» J'y voyois toutes les notions qui sont éparses et subdivisées en mille manières dans la région des étoiles et dans tout l'univers entrer à-la-fois en eux, et se transformer en une masse informe, d'où ces mêmes notions sortoient ensuite sans ordre de leur esprit, et de-là passoient dans leurs livres ; c'est-là ce qui a été représenté physiquement aux académiciens dans la scène de la bouillie des livres, afin de leur faire comprendre que les choses ont toujours un terme analogue à leur commencement ; c'est aussi ce qui a été représenté sur-physiquement au volontaire *Ourdeck* pendant son séjour dans le crocodile, pour l'instruire des correspondances, et pour lui montrer quels sont les agens qui se chargent de faire passer tous ces mélanges universels depuis les étoiles jusque dans l'esprit des hommes, et par conséquent pour lui montrer les services que la foule des penseurs et des faiseurs de livres rend à la terre, et combien ils sont dupes de leur orgueil, quand il vous les donnent pour être le fruit de leur invention.

» J'y voyois des hommes fanatiques professer impérieusement leur doctrine sanguinaire, massacrer inhumainement leurs semblables au nom d'un Dieu de paix, et porter pour signe de meurtre et de bataille les emblêmes de la piété. Enfin j'y voyois toutes les passions des hommes représentées chacune avec des traits qu'on ne pouvoit méconnoître ».

LE CROCODILE.

CHANT 88.

Suite du discours instructif d'un inconnu. Correspondances.

» Ce ne seroit rien si j'avois été réduit à considérer tous ces objets sans en avoir l'intelligence; vous savez que je puis tout voir. Je puis également tout comprendre. Je viens donc non-seulement comme avant-garde des deux armées, mais aussi pour vous communiquer l'intelligence de ce que j'ai vu dans les astres; ce sont-là les prémices des bienfaits que vous recevrez à l'avenir, en récompense du zèle que vous avez témoigné à *Eléazar* pour la vérité, et pour le salut de votre patrie.

» Sachez-donc qu'en effet tout ce qui se passe ici bas parmi les hommes dans l'ordre des choses externes, est figuré sur la surface de toutes les sphères qui circulent dans les cieux, et que tout ce que les hommes opèrent avec tant de soin, tant d'importance et tant d'orgueil, est représenté depuis le commencement des tems sur l'enveloppe de ces mêmes sphères qui sont véritablement recouvertes de tous ces signes, comme votre peau est couverte de petits sillons et de petites étoiles dont l'arrangement et la symétrie se varient à l'infini.

» Ces sphères roulant continuellement dans les cieux, pressent le cerveau des hommes et y gravent l'espèce d'impression dont la figure tracée sur l'astre se trouve dirigée vers eux pour le moment; puis en continuant leurs cours, elles y gravent une autre impression, parceque c'est une autre figure qui se présente par une suite de la rotation de l'astre.

» Par cette même loi de la rotation des astres, il arrive que les mêmes points de pression reviennent à des époques fixes et opèrent les mêmes impressions périodiquement parmi les hommes; aussi sont-ils habituellement dans un flux et reflux des mêmes idées et des mêmes mouvemens, et cela aussi constamment et avec des périodes presque aussi marquées que celles du flux et du reflux de votre Océan.

» Toutes les merveilles dont les hommes se vantent sur la terre, ne doivent donc plus autant flatter leur amour-propre, puisqu'ils n'en sont point les inventeurs, et qu'ils ne font que répéter servilement et machinalement ce que les surfaces des astres leur impriment en passant sur eux.

» Ils ne doivent pas non plus se glorifier des prédictions qu'ils peuvent faire sur les évènemens inférieurs et particuliers de leur globe, puisque ces évènemens sont tracés comme de grands plans sur ces astres qui roulent sur leur tête, et qui leur en impriment simplement le résultat.

» Ils ne doivent point tirer tant de vanité de leurs découvertes scientifiques, de tous leurs secrets, de toutes leurs sciences et de tous leurs arts, puisque toutes ces choses sont écrites avant qu'ils les con-

noissent, sur les sphères célestes, et qu'ils ne font que répéter les leçons que ces sphères leur inculquent journellement, en y ajoutant cependant les influences qu'une puissance plus maligne encore et plus ténébreuse que ces astres, ne cesse de souffler là-haut dans cette vaste atmosphère, et ici bas dans l'esprit des hommes; vérités que le crocodile a laissé percer malgré lui, au milieu de toutes les allégories qu'il vous a débitées.

» Quand même on ne compteroit pas ces influences pour ce qu'elles sont, on devroit peut-être avoir plus d'indulgence que l'on n'en a pour les vices et les passions des hommes, puisque ces mêmes vices et ces mêmes passions se trouvent également écrites sur les surfaces des corps célestes, et que c'est par ces mêmes empreintes que se dirigent les révolutions des empires et les désordres des individus; ce qui fait que pour peu qu'on jette les yeux sur ces sphères, on peut lire, comme dans des annales très-suivies, toute l'histoire des peuples, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, les guerres, les massacres, les bouleversemens des nations, les œuvres cachées que les magiciens, les astrologues, les alchymistes ont opérées et opèrent tous les jours en secret chez les rois, les empereurs, même chez ceux qui par leur loi religieuse sont tenus d'abjurer ces sortes de sciences : toutes choses qui ne sont que comme des paroxismes naturels de la fièvre morale à laquelle tous les humains sont en proie.

» Mais si les hommes se servoient un peu davantage de leur intelligence, et qu'ils écoutassent un peu

plus attentivement ce qui se passe en eux, ils ne seroient plus fondés à réclamer cette indulgence, car non-seulement on ne pourroit plus excuser leurs vices et leurs passions, mais même on ne pourroit plus excuser leurs méprises et leurs erreurs. Je vais vous en donner la raison ».

LE CROCODILE.

CHANT 89.

Suite du discours instructif d'un inconnu. Oppositions.

» Ces astres sont en si grand nombre et chacun d'eux a une telle ardeur pour opérer ses propres plans, qu'ils se croisent et se combattent les uns et les autres encore plus qu'ils ne se soutiennent mutuellement pour concourir à la grande harmonie. Il arrive de-là que journellement les plans des uns sont contrariés par les plans des autres, et qu'à moins que l'homme ne s'unisse à une autre lumière par une transmutation totale de lui-même, il lui est presque de toute impossibilité de compter avec certitude sur le succès de la chose annoncée, puisqu'un autre point de contact va peut être la déranger.

» C'est-là ce qui a introduit tant d'obscurité dans les différens oracles qui ont parus sur la terre, et qui n'ont marché que par ces voies troubles.

» C'est-là ce qui a si souvent déconcerté les projets des conquérans et des ambitieux; et c'est-là ce qui devroit tenir en garde contre ces prodiges et ces révolutions annoncées par des voies mixtes ou simplement astronomiques, puisque toutes les annonces doivent être combattues le moment d'après par des

annonces et des plans contraires, et qu'on ne peut savoir avant l'évènement, laquelle de toutes ces annonces aura l'avantage.

» On ne peut pas non-plus excuser les hommes sur leurs vices et sur leurs désordres, quoique ces mêmes vices et ces mêmes désordres soient également tracés sur la surface des sphères célestes, parce que les mesures, les perfections et les vertus, sont aussi représentées en partie sur ces mêmes surfaces, et que les hommes sont par-là à portée d'en faire un juste discernement. Ainsi ils sont inexcusables lorsqu'ils ne profitent pas sur cela de leurs avantages, et bien plus coupables encore, quand après avoir fait ce discernement, ils ne se conduisent pas d'une manière qui y soit conforme.

» Cette vérité est d'autant plus certaine, que les hommes ont en eux la répétition de toutes ces sphères astrales qui ornent les cieux, et qu'ils ont aussi en eux une répétition de toutes ces figures et de tous ces caractères qui sont tracés sur les surfaces célestes : ainsi pour peu qu'ils voulussent y faire attention, ils seroient perpétuellement dans le cas de faire en eux-mêmes toutes les observations qui leur seroient nécessaires, pour leur sûreté, et pour leur instruction.

» Car en qualité d'hommes, ils ont en outre un pouvoir supérieur à celui des astres même, attendu qu'ils sont nés et qu'ils tiennent de la région fixe, au lieu que les astres ont pris naissance dans la région inférieure, mixte et remplie d'incertitude. Aussi les hommes auroient-ils au-dessus de ces

sphères le privilège de pouvoir transposer tous ces signes qui sont écrits en eux, d'effacer ceux qui sont faux ou qui pourroient leur être préjudiciables, et d'étendre tellement l'action de ceux qui sont vrais, qu'ils s'en fissent de puissans préservatifs ; de façon que par-là, ils n'eussent plus rien à craindre de la part de ceux des plans et empreintes célestes qui n'auroient pas le caractère de la vérité, et qui pourroient les égarer, soit dans les choses qui tiennent au cœur et aux vertus, soit dans les choses qui tiennent à l'intelligence et à l'esprit.

» Je dois ajouter pour votre instruction personnelle, que c'est dans la rectification de tous ces signes dans l'homme, que consiste sa véritable transmutation ; que c'est-là ce qui caractérise la vraie victoire que les hommes devroient tous remporter sur la terre, et qu'il n'y a que cette voie étroite par laquelle ils puissent parvenir à la conquête des domaines de la paix, de la lumière et de la vérité.

» Travaillez-y constamment le reste de vos jours. Si vous vous livrez avec courage à cette œuvre, vous en recueillerez bientôt des fruits ; et le principal de ces fruits sera de vous affranchir de toutes les entraves de la région des destinées qui sont ces régions astrales, et de tellement vous élever au-dessus d'elles, que vous rentriez en esprit dans la région sans tems et sans destin, de laquelle vous êtes sorti, et dans laquelle seule vous pouvez trouver le repos, la vie et la science qui sont vos élémens primitifs, et votre nature originelle.

» Ce point est suffisant pour votre instruction par-

ticulière, si vous savez mettre à profit ce que je viens de vous apprendre. Mais j'y dois joindre encore de nouvelles connoissances, en vous achevant le récit de ce qui s'est passé par rapport aux deux armées, dans les régions astrales d'où je suis censé descendu ».

LE CROCODILE.

CHANT 90.

Suite du discours instructif d'un inconnu. Commotions. Les deux armées en route.

» Au moment où la commotion étoit la plus vive et où tout l'empyrée sembloit prêt à voler en éclats, une force secrète et inconnue aux combattans est venue changer de nouveau la marche de ces deux armées, et purger les astres de ces deux corps si étrangers pour eux. La cérémonie qu'*Eléazar* a faite devant vous à la plaine des Sablons avoit préparé l'œuvre ; mais c'est ce que vous et lui venez d'opérer ensemble qui l'a consommée.

» Ce sont ces cérémonies qui ont forcé le crocodile à aspirer fortement son haleine. Comme c'étoit son souffle qui avoit porté les deux armées jusques sur les astres, c'est son même souffle qui vient de retirer malgré lui ces deux armées de dessus les astres où elles s'étoient réfugiées.

» Rien n'est comparable à l'agitation où la région des astres s'est trouvée au moment que cette force inconnue s'est fait sentir, parce que le crocodile voyant qu'il lui restoit peu de momens à triompher, employoit toute sa puissance pour les prolonger.

» Aussi les violens tourbillons que vous avez sentis sur la terre, étoient-ils une suite de ses fureurs ; jugez par cette loi des correspondances que je vous ai exposée, quel devoit être le trouble et le désordre dans les régions supérieures; maintenant le calme y est rétabli, les deux armées sont en route dans les airs, pour revenir ici bas décider de leurs destinées ».

LE CROCODILE.

CHANT 91.

Suite du discours instructif d'un inconnu. Effets du séjour des deux armées dans les astres.

» Mais le pouvoir de cette force inconnue ne s'est pas borné à arracher des astres, ces deux armées ; il a opéré sur les individus dont elles sont composées, un effet qui n'est pas moins extraordinaire.

» Leur séjour antérieur dans le sein du crocodile vous a offert des vérités très-importantes relativement à l'homme, soit depuis qu'il demeure sur cette surface terrestre, soit avant qu'il y fît son habitation. Ces vérités sont que l'homme ne peut pas veiller avec trop de soin sur le maintien de son être essentiel, et sur la culture et le développement de ses facultés supérieures et régulières, puisque la négligence à laquelle il peut se livrer sur ce point, a tant d'influence sur ceux qui habitent le même cercle que lui, qu'il lui est possible de les entraîner dans les funestes suites de son aveuglement.

» C'est ce qui vous a été montré par cet étonnant prodige, où le crocodile a non-seulement avalé l'armée des révoltés, mais même a avalé aussi l'armée

qui cherchoit à défendre la bonne cause ; et c'est ce que vous voyez se répéter tous les jours sur la terre.

» Mais c'est dans cette loi même que se trouve aussi le remède à tant de maux, puisque c'est elle qu'il fait sortir en même tems toutes les bonnes qualités des hommes de bien, et qui sont avides de la justice.

» C'est ainsi que si le premier homme coupable, fut englouti dans un abîme avec ses vices, il y fut englouti aussi avec ses vertus ; et que l'éternelle raison des choses trouva moyen par-là de faire filtrer jusqu'à lui un universel régulateur, qui le remit dans les voies passagères de la rectification, ou dans les voies astrales, en attendant qu'il montât plus haut.

» *Eléazar* a retracé cette primitive délivrance de l'homme, en arrachant les deux armées du sein du crocodile, et en les lui laissant lancer jusques dans les astres, qui depuis le séjour de l'homme sur la terre sont en effet pour lui comme un régulateur provisoire, quand il en suit la loi avec une patiente résignation, et qu'il se tient en garde contre les dangers sans nombre dont ces voies d'une rectification préparatoire sont continuellement accompagnées.

» En laissant le crocodile lancer les deux armées jusques dans les astres, *Eléazar* a su par ce moyen tirer le bien du mal, tandis que le crocodile au contraire n'eût su que tirer le mal du bien : en effet, si dans le sein du crocodile, les innocens ont été tourmentés avec les coupables, il se peut que dans les régions astrales, quand elles sont surveillées

par un bon guide, les coupables mêmes soient compris dans la délivrance et la rectification des innocens ; et c'est cette délivrance que les hommes pourroient opérer sur eux-mêmes à tous les instans de leur vie, puisque leurs pensées vraies, comme leurs pensées fausses, sont journellement aux prises en eux dans cette même région astrale qui constitue aujourd'hui leur enveloppe.

» Cet heureux effet étoit plus commun dans les tems anciens et primitifs qu'il ne l'est devenu par le cours des siècles, parce que les vertus des astres étoient plus libres qu'elles ne le sont à présent, et qu'à leur tour les hommes avoient moins eu le tems d'être infectés du poison de leur ennemi, que dans les époques avancées de l'âge du monde; car maintenant la masse de ces poisons accumulés est si énorme, que c'est un prodige aujourd'hui quand, sur des millions d'hommes, il en échappe un à la main désastreuse qui s'est étendue sur toutes les puissances astrales, par lesquelles la nature est gouvernée.

» Aussi vous voyez sur la terre à quel petit nombre se réduisent ceux qui se conservent intacts parmi les hommes ; quel est au contraire le nombre immense de ceux qui, au lieu de faire tourner à leur profit et à leur restauration ces mêmes puissances astrales et régulatrices de votre globe, ne les emploient qu'à leur propre perte, ou s'en laissent dominer comme des esclaves aveugles et insensés, ou même se rendent le jouet méprisable et honteux de l'avide et cruel ennemi qui cherche sans

cesse à neutraliser ces puissances, pour y substituer les siennes, et qui n'y a que trop souvent et trop bien réussi.

» Quoique les heureux effets de ces puissances astrales et restauratrices fussent plus communs autrefois qu'ils ne le sont devenus depuis, je ne vous cacherai pas que les pouvoirs d'*Eléazar* leur ont rendu dans la circonstance actuelle une partie de leur efficacité primitive, dont les favorables résultats se sont fait sentir dans les deux armées.

» Mais par une suite de ce droit imprescriptible que la liberté des hommes leur laisse en partage, les individus de ces deux armées n'ont pas fait tous un égal usage de ces avantages que les pouvoirs d'*Eléazar* leur procuroient; néanmoins les fruits en ont été assez abondans, pour qu'il ait lieu de se féliciter de son entreprise. La femme tartare n'a pas laissé de lui être de quelqu'utilité, dans ce vaste projet. Il a été aussi spécialement secondé par la puissante assistance d'une société inconnue des hommes, mais qui ne l'est pas de lui, quoiqu'il ne soit pas encore au nombre de ses membres.

» C'est cette société que je vous annonce comme étant la seule de la terre qui soit une image réelle de la société divine, et dont je vous préviens maintenant que je suis le fondateur.

» Elle a pour son principal conducteur une femme dont *Rachel* a fait connoître à *Ourdeck* le véritable nom, et qu'il avoit prise jusque-là pour être l'épouse d'un jouaillier; il est vrai que son mari est jouaillier, mais il ne taille que des diamans que le

feu élémentaire ne puisse pas dissoudre ; et ce jouaillier est la personne même qui vous parle, et dont le secours sera bientôt indispensable à *Eléazar* et à vous. Je ne vous en dis pas davantage. Adieu, *Sédir*, levez-vous ».

LE CROCODILE.

CHANT 92.

Sédir *se retrouve auprès d'*Eléazar. *Effets de la puissance d'*Eléazar.

Sédir se lève et se trouve, à son grand contentement, à côté de son ami *Eléazar*, à qui il rapporte avec un empressement inoui, mais en bref, tout ce qui vient de se passer, et dont il est lui-même si surpris; *Eléazar*, ravi de revoir son ami et ravi de tout ce qu'il entend, lui dit : *Sédir*, nous venons d'éprouver vous et moi, un rude assaut; cependant le moment approche où nous allons avoir de plus grands maux encore à supporter; mais aussi nous devons nous attendre à recueillir le fruit de tous ces travaux, si nous ne cessons de mettre notre confiance dans celui qui nous a déjà délivrés de tant de dangers.

A l'instant où *Eléazar* venoit de prononcer ces dernières paroles, on vit descendre avec rapidité dans les plaines de l'air un globe d'une couleur rouge et brune, jetant feu et flamme et dirigeant sa route vers la plaine des Sablons; au-dessus et tout près de ce globe on en voyoit quelques autres un peu moins gros, de couleur gris-moucheté,

descendant avec la même rapidité et suivant la même direction ; enfin, on en voyoit descendre de plus haut encore, mais en plus grand nombre et d'une couleur moins sombre.

Ce phénomène transporta de joie *Eléazar* et *Sédir*, sans toutefois les surprendre infiniment, après tous les avertissemens qu'ils avoient reçus ; mais il étonna grandement toutes les autres personnes qui le purent appercevoir, et, sans doute, tous ceux qui étoient restés dans la ville, et qui ne pouvoient savoir ni quelle étoit la source de ce phénomène, ni quel en seroit le résultat. Ils ne pouvoient pas même savoir que la plaine des Sablons étoit le rendez-vous de tout ce cortège.

Rachel admira ce spectacle tout comme eux ; et quoiqu'elle n'en connût pas le véritable objet, cela ne fit cependant que redoubler son zèle et ses vœux pour la sûreté de son père, souhaitant ardemment qu'il pût heureusement terminer ses grandes entreprises, et qu'il revint au plutôt leur apporter lui-même de ses nouvelles.

Elle étoit bien loin aussi d'être indifférente sur le sort du volontaire *Ourdeck* qu'elle avoit chargé de veiller à sa défense en cas d'évènement ; et ces différentes agitations affectoient assez fort son ame, pour qu'elle désirât d'y voir un terme. Mais fidèle aux ordres positifs de son père, elle restoit toujours dans Paris, pour y porter par sa présence et ses prières toutes les consolations et tous les préservatifs qui étoient en son pouvoir, d'autant que toute curieuse qu'elle fût de savoir ce que c'étoient que ces

globes ou ces ballons, elle ne savoit pas plus que d'autres où ils se dirigeoient, ni où ils descendroient.

Quant au grand homme sec et à ses associés, ils n'ignoroient pas le lieu de la scène, ni les grands prodiges qui s'y préparoient; le crocodile leur en avoit donné avis, et leur en avoit appris le peu qu'il en savoit lui-même. Car il s'en falloit beaucoup qu'il en connût clairement d'avance toutes les suites.

LE CROCODILE.

CHANT 93.

Sédir *rempli de joie par un signe inattendu.*

A la vue de ces globes, *Eléazar* serre la main de *Sedir*, et lui dit : Vous voyez commencer la confirmation de tout ce qui vous a été dit, il n'y a qu'un moment, pendant qu'a duré votre état extraordinaire ; bientôt vous aurez des témoignages authentiques que ce qui vous a été dit, n'est ni une illusion, ni un mensonge. Oui, nos forces et notre pouvoir ne seroient rien, si une main plus puissante que la mienne et que tout ce qui vous est connu, ne venoit nous appuyer et nous assister tous ; c'est cette main qui nous fera combattre, ou plutôt c'est elle qui saura combattre et vaincre pour nous.

Le voilà, le voilà, s'écrie *Sédir* à l'instant, comme hors de lui-même, et montrant du doigt un personnage : voilà celui qui m'a parlé tout-à-l'heure ; ou plutôt, au feu que j'éprouve, je présume que c'est cette puissance elle-même dont il n'étoit que l'organe et l'envoyé. *Eléazar*, *Eléazar*, qu'ai-je fait pour mériter tant de faveurs ?

Eléazar avoit vu ce personnage tout aussi bien que

Sédir; et il savoit mieux que lui quel étoit l'objet de sa venue.

En effet, ce personnage mille fois plus radieux que ne le sont les astres, s'avance majestueusement jusqu'à la distance de trois ou quatre pas; puis s'arrêtant, il dit à haute voix : *Eléazar*, *Eléazar*, approchez-vous de moi. *Sédir* pénétré à-la-fois de respect et d'admiration, n'osc pas remuer de sa place, et il se contente de regarder de tous ses yeux. Mais *Eléazar* marche aussi-tôt vers celui qui l'appelle, et il lui dit avec l'élan du ravissement, et toute la douceur de l'humilité, qu'il est prêt d'obéir à ses commandemens,

Eléazar, *Eléazar*, lui répondit le personnage; vous êtes admis à la société des Indépendans. Les travaux qui vous restent à accomplir, et dans lesquels vous devez agir en chef, demandoient que ce rang vous fût accordé, et ceux que vous avez subis jusqu'à présent sont les titres qui vous l'ont fait obtenir; car dans cette société, ce sont les œuvres qui font toute la sollicitation, de même que c'est la sagesse qui en se faisant sentir intérieurement, et annonçant que ces œuvres sont récompensées, fait tout le cérémonial de l'admission. Je n'ai pas d'autre instruction à vous donner. Votre nouvelle dignité porte avec elle-même toutes les clartés, et la connoissance de tout ce que vous aurez à faire à chaque moment. A ces mots, le personnage disparoît.

Le premier usage qu'*Eléazar* fait de son nouvel état, est de se retourner promptement vers *Sédir*,

en lui disant : *Sédir*, me voilà appellé à marcher désormais par le véritable mobile et la voie primitive de l'homme. Tous les autres moyens qui jusqu'à présent m'ont été si utiles, ne doivent plus me servir d'appui ; et il ne me convient plus de les employer. Mais puisque vous et moi sommes unis pour travailler, chacun selon nos moyens, à la plus glorieuse des entreprises, je ne peux pas recevoir de l'avancement, sans vous y faire participer, selon la mesure qui vous est propre ; recevez donc de ma main cette boîte précieuse. Vous avez vu les prodiges nombreux qui se sont opérés par cette poudre plus précieuse encore qu'elle renferme. Vous en connoissez la composition. Vous connoissez en grande partie la manière de vous en servir. Plus vous vous exercerez, plus vous vous perfectionnerez dans cette connoissance. Quoique j'aie à agir secrètement en chef dans l'œuvre qui se prépare, vous avez à y agir plus ostensiblement que moi par votre place ; et le présent que je vous fais est en même tems la récompense de votre zèle, et un puissant appui pour vous dans le combat.

Sédir au comble de la joie, est attendri jusqu'aux larmes, en recevant cet incomparable trésor, sur lequel il étoit si loin de former même le moindre projet. Touché de reconnoissance, tout rempli encore de la vue du majestueux personnage qui venoit de disparoître, mais brûlant d'ardeur de poursuivre l'œuvre qui les appelle, il embrasse *Eléazar* ; puis tous deux serrent le pas, et sont bientôt arrivés dans ce lieu déjà si fameux par les grands faits que le crocodile y a opérés.

LE CROCODILE.

CHANT 94.

Les deux armées paroissent dans les airs.

C'ÉTOIENT en effet les deux armées qui descendoient des astres par le moyen de ces globes. L'armée des révoltés descendit la première, son général à la tête. A mesure que chacun de ces globes touchoit la terre, il déposoit un guerrier sur le terrein, et puis se tournant en eau, il se perdoit dans le sable. Cette armée des révoltés prit terre dans l'endroit même de la plaine des Sablons où le crocodile avoit paru pour la première fois. L'armée fidèle descendit quelques momens après, et à quelque distance, et suivit les mêmes moyens pour prendre terre; si ce n'est que les globes qui l'avoient apportée se résolvoient bien en eau, à la vérité, mais en une eau qui, au lieu de s'écouler dans le sable, s'élevoit en vapeurs légères et si brillantes, qu'on pourroit les comparer à une rosée d'argent.

LE CROCODILE.

CHANT 95.

Le crocodile met son armée en bataille.

La femme de poids, toujours habillée en homme, et le grand homme sec, s'étoient déjà rendus dans cet endroit important et si célèbre, sur l'avis qu'ils avoient reçu du Crocodile. Ils y furent témoins de l'arrivée de l'armée des révoltés qu'ils soutenoient, et ils y virent prendre pied à tous les individus qui la composoient.

Mais aucuns d'eux, ni de tous ces individus, ne s'étoient apperçus de l'arrivée de l'armée patriote; tant étoit grande et puissante la main qui veilloit sur la bonne cause. Celui d'entre ces individus qui sortit du globe rouge et brun, étoit le fameux *Roson*, ce général rebelle, dont le nom signifie chef d'iniquité, et qui à lui seul avoit fait peut-être plus de maux à la capitale, que l'armée toute entière

Les deux mauvais personnages et lui resserrèrent plus étroitement que jamais leur union; et dans l'instant ils le mirent au fait de toutes les merveilles qui s'étoient passées pendant son absence. D'ailleurs ils se trouvèrent bientôt liés par les mêmes fonctions et par le même esprit qui soufflioit tous ces désastres : car à peine *Roson*

eut-il mis pied à terre, lui et sa troupe, que le Crocodile parut lui-même sur le terrein, sous la figure d'un général d'armée, avec un superbe uniforme, chapeau orné d'un grand panache, le bâton de commandant à la main, et monté sur un magnifique coursier.

Il appelle à lui ses trois agens; il se les attache comme aides-de-camp, et leur fait promettre par serment de ne le jamais abandonner : il les laissa à pied, et ne leur fournit point de monture, quoiqu'il fût lui-même sur un très-beau cheval. Mais pour qu'ils pussent aisément le suivre dans tous ses mouvemens, il leur transmet une agilité étonnante, et la propriété d'avancer, de reculer, de s'élever, de s'élancer avec lui, toutes les fois qu'il auroit à avancer, à reculer, à s'élever, à s'élancer; de façon que, quoiqu'ils fussent distincts de lui, on peut dire que réellement ils ne faisoient qu'un avec lui.

Quand il eut ainsi disposé ses trois aides-de-camp, il dit: « Dignes coopérateurs de mes glorieux travaux, le moment est venu de remporter la plus éclatante victoire. Si un ennemi redoutable m'a empêché de consommer mes projets hostiles sur sa personne, en mettant comme une puissante barrière, même sur ma parole, il n'aura pas les mêmes succès ici : car cette parole m'a été rendue malgré lui, par le triomphe, quoique momentané, d'*Haridelle*. Je sais que mon redoutable adversaire n'est pas loin d'ici. Aussi-tôt qu'il paroîtra, ne manquons pas de l'exterminer; c'est le seul moyen que nous ayons de recouvrer notre empire. Profitons du moment favorable qui nous est offert, puisque l'armée des patriotes n'est pas encore descendue ».

Ayant fini cette courte harangue, il range en bataille toute son armée, augmentée de tous les malveillans qui se trouvoient sur les lieux, et avec qui les révoltés avoient déjà assez conversé, pour que réciproquement leurs projets fussent concertés, et que leur curiosité réciproque fût à-peu-près satisfaite ; il se tient au centre, n'attendant que le moment d'agir. Il avoit eu raison de dire que son ennemi *Eléazar* n'étoit pas loin ; mais il ne soupçonnoit pas qu'il s'étoit en effet porté jusqu'auprès de lui, jusqu'au nez de son cheval, et que dans un moment il alloit éprouver la puissance de ce redoutable adversaire ; car ses yeux étoient frappés de l'aveuglement qui devoit le conduire à sa perte.

En effet, pendant que le nouveau général avoit ainsi préparé l'armée rebelle, l'armée des bons Français avoit d'abord été jointe par *Sédir* et *Eléazar*. De tant loin que cette armée patriote avoit apperçu *Sédir*, elle avoit jeté des cris de joie et fait voler ses chapeaux en l'air. Lorsque *Sédir* s'approcha, les cris de joie redoublèrent ; et il ne put lui même s'empêcher de laisser paroître toute sa satisfaction, et en même tems beaucoup d'attendrissement, en voyant de braves citoyens qui, par une suite de leur dévouement à la patrie, ont éprouvé tant de fatigues, et toutes ces aventures extraordinaires, que chacun à l'envi veut s'empresser de lui raconter.

» Vous pouvez vous en dispenser, leur dit-il, en leur montrant *Eléazar* ; voilà un ami précieux, qui par son entremise m'a fait connoître tout ce qui vous est arrivé, depuis le moment où vous avez été avalés ici par un Crocodile, jusqu'à celui où vous avez été aspirés par

ce monstre, de dessus les astres, dont vous descendez dans l'instant. Cet ami ne me quitte plus; et il vient m'aider lui-même à couronner tous vos travaux; vous ne pouvez avoir sur la terre un appui plus solide, et un ami plus essentiel. Je n'ajouterai rien de plus pour le moment: le tems presse; vous n'en avez point à perdre pour ranger vos bataillons et vous préparer au combat. Vous voyez que l'ennemi est en présence et commandé par un terrible général. Nous irons, *Eléazar* et moi faire la première attaque, et vous ne vous mettrez en mouvement que quand nous vous en donnerons le signal ».

A ces dernières phrases, arrive le volontaire *Ourdeck*, qui s'étoit guidé par le spectacle des ballons descendans des nues. Nouveaux embrassemens, et de plus vifs encore, tant ces guerriers et lui sont ravis de se revoir après les périls qu'ils ont partagés, et après l'intervalle de tems pendant lequel ils ont été séparés. Il désiroit bien retourner vers *Rachel*, pour lui annoncer ces heureuses nouvelles, et la tranquilliser sur le compte d'*Eléazar*; mais l'honneur et le salut de la patrie le retiennent; et dans l'instant il reprend son rang parmi ses camarades, ne voulant pas perdre la part des lauriers qui les attendent. Combien de choses ils ont à se dire respectivement! et combien ils s'en disent en effet, malgré la brièveté des momens que leur laissent les circonstances!

LE CROCODILE.

CHANT 96.

Transformation du crocodile.

C'EST pendant le cours de ces épanchemens confidentiels, qu'*Eléazar* se porte avec *Sédir* invisiblement jusqu'auprès de l'armée rebelle, à l'insçu de son orgueilleux général, et cela peu de tems après l'instant où il venoit de se vanter d'avoir recouvré la parole. *Eléazar*, sans se laisser voir encore, lui dit : Si tu as recouvré la parole, tu ne la conserveras pas long-tems ; et il est aussi vrai que tu vas la perdre, qu'il est vrai que cette main va se fermer devant toi.

A l'instant l'orgueilleux général recouvre la vue ; *Eléazar* et *Sédir* avancent leur main ouverte, et la ferment devant ses yeux. Sur-le-champ les lèvres du général se trouvent closes sans pouvoir les ouvrir. La rage se peint sur sa figure, et la fureur s'empare de tous ses mouvemens. Ses aides-de-camp participent à sa rage, à sa fureur, ainsi qu'à sa honte, et sont tous aussi muets que lui parce qu'il les a liés à son sort, en les liant à sa personne. Dans son transport il veut s'élancer avec son cheval sur ses deux adversaires. Il fait des gestes à son armée pour

lui ordonner de les envelopper; en effet le général fait un mouvement en avant, et les ailes de l'armée s'ébranlent pour s'avancer en demi-cercle.

Mais *Eléazar* et *Sédir* lui disent à-la-fois, et cela *sans parler* : » Tu te trompes, si tu crois l'emporter sur nous et sur l'œil vigilant qui nous sert de guide. Tu n'es pas encore au terme de tes humiliations. Ce n'est point assez que nous t'ayons ôté la parole, il faut aussi que nous t'ôtions ton déguisement : car ne crois pas nous en imposer par ta forme d'homme et par ta pompeuse parure; nous savons ce qui est renfermé sous cette apparence : nous avons le pouvoir de te mettre à découvert; et pour te le prouver, il est aussi-vrai que ta forme fausse et trompeuse va t'être ôtée, qu'il est vrai que notre main fermée va s'ouvrir devant toi ».

A l'instant ils ouvrent leur main devant lui, et par l'effet de ce seul acte, l'audacieux et imprudent général change de forme en un clin d'œil, et on ne voit plus, à la place de l'homme et du cheval, qu'un vilain et dégoûtant crocodile d'une longueur inouie, et ouvrant une gueule d'une grandeur inimaginable.

Les aides-de-camp ne changent point de forme, mais restent toujours attachés au mouvement de l'animal, comme ils l'étoient à ceux du général.

L'armée épouvantée de cette soudaine transmutation, commence à reculer. Le crocodile court d'un aile à l'autre pour l'engager à tenir ferme, et ses aides-de-camp courent avec lui; mais cette forme hideuse effraie encore plus ses guerriers. Plus il fait

d'efforts pour exciter l'ardeur de son armée, plus il la remplit de terreur, et elle se replie jusqu'à dépasser cet endroit remarquable qui avoit reçu de si importantes préparations, par les mystérieuses cérémoies d'*Eléazar* et de *Sédir*; de façon que cet endroit se trouve alors en deça de l'armée rebelle, tandis qu'auparavant il étoit au de-là: le crocodile s'en trouve aussi beaucoup plus près, attendu qu'il suivoit les mouvemens de son armée.

L'armée patriote admire tous ces prodiges et brûle d'envie de s'approcher: mais fidèle aux ordres de *Sédir*, elle attend qu'il lui en donne le signe; et le moment n'est point encore venu que ce signe se donne, d'autant que le principal ennemi qu'il s'agit de réduire, ne se combat pas avec les simples armes des guerriers.

En effet, le crocodile à force de s'agiter, jette par tous ses pores une écume épaisse qui répand une odeur infecte. En outre il sort de sa gueule des torrens de feu qui auroient intimidé les plus intrépides. Cette écume et ce feu s'amalgament ensemble et se transforment en une multitude innombrable d'animaux malfaisans de toute espèce, qui circulent en masse dans l'atmosphère, et l'obstruent tellement qu'on ne peut plus rien discerner du tout, et qu'il ne reste pas la moindre particule d'air pour respirer.

Dans ce moment-là *Sédir*, au lieu d'être découragé, se sent porté à faire usage du trésor que lui a donné *Eléazar*; il prend sa boîte précieuse; il lance quelques pincées de poudre dans les divers points de

l'horison sur ces masses d'animaux malfaisans et informes ; mais ce n'est qu'après avoir répété quatre fois cette cérémonie qu'il parvient à les faire disparoître et à éclaircir l'atmosphère. Encore ne peut-il empêcher le crocodile de jetter du feu par sa gueule, et de l'écume par ses pores ; il n'a que le pouvoir d'exterminer les résultats de leur horrible amalgame, et de le rendre stérile.

Mais que voit-il après avoir ainsi éc'airci l'atmosphère ? Il voit *Eléazar* lui-même debout dans la gueule ouverte et enflammée du crocodile, et y marchant aussi serein et aussi calme que s'il étoit loin de toute espèce de danger, et qu'il ne fût pas au milieu de la plus épouvantable infection.

En mettant le pied dans cette gueule enflammée et assez grande pour contenir un homme de bout, *Eléazar*, par ce seul acte, avoit rendu le monstre immobile et comme paralysé. Quand il y fut entré, il fit quinze pas, pour atteindre jusqu'à sa langue que l'on sait être fort courte. Et à peine eût-il fait le quinzième pas, que le monstre ne jetta plus ni feu, ni écume ; alors *Eléazar* se retire avec le même calme ; et en sortant de la gueule du monstre, il le laisse reprendre son mouvement par lequel il doit se conduire lui-même à sa perte.

LE CROCODILE.

CHANT 97.

Mouvemens convulsifs du crocodile.

Le crocodile commençant à voir le danger qui le menace, et sentant l'effet de ce qu'*Eléazar* et *Sédir* viennent d'opérer, fait des contorsions épouvantables; tantôt il se donne des hauts-le-corps de la tête à la queue, capables de remplir de terreur la bravoure même, et cependant les trois aides-de-camp tiennent bon, et ne l'abandonnent point; tantôt il fait des sauts en l'air de vingt pieds de haut, et retombe à terre avec un fracas horrible, et cependant les trois aides-de-camp s'élèvent avec lui et ne l'abandonnent point; tantôt il tourne comme n'ayant plus ses sens, autour de cet endroit si redoutable pour lui et qu'il a tant différé d'approcher, et cependant au milieu de ces tournoyemens, les trois aides-de-camp le suivent par-tout et ne l'abandonnent point; et l'on peut dire que jamais combattans n'ont porté plus loin la constance et la sérénité contre la mauvaise fortune et un sort aussi menaçant.

Mais enfin l'heure fatale avance; *Eléazar*, *Sédir* et l'homme invisible dirigent de loin tous trois en

semble un violent souffle vers l'endroit préparé. *Ourdeck* brûlant d'impatience, mais plein de docilité pour les respectables personages qu'il voit à l'œuvre, fait intérieurement des vœux ardens pour leur succès. *Rachel* qui est toujours dans Paris pour concourir à sa préservation, éprouve un mouvement secret, occasionné par ce puissant souffle; son courage et son zèle prennent encore par-là un nouvel accroissement : la femme tartare se montre sous sa figure d'étoile, comme elle avoit déjà fait deux fois; et on ne peut pas douter que la société des Indépendans ayant à sa tête la fameuse madame *Jof*, ne fût aussi en activité. Comment la bonne cause, aidée de tous ces moyens, pourroit-elle manquer de prendre de plus en plus un favorable aspect?

En effet, dans l'instant l'endroit préparé s'ouvre, l'air de l'atmosphère s'y précipite avec un force et un bruit impétueux; le crocodile effrayé se donne un dernier élan, mais si violent, si subit et avec une telle secousse, que le lien secret qui unissoit à lui les trois aides-de-camp venant à se rompre, ils sont jettés rudement par terre loin de leur chef, et restent étendus, tous brisés et sans connoissance. Sur-le-champ on les remet à la garde d'un détachement, avec ordre de ne leur faire aucun mal, jusqu'à ce que les lois ayent décidé de leur sort; et les convulsions du monstre ne font que redoubler par ce désastre.

LE CROCODILE.

CHANT 98.

Vomissement extraordinaire du crocodile.

Ce n'étoit point assez que le crocodile eût vomi précédemment les deux armées, ainsi que tous les humains gratiables qui avoient été détenus dans son sein. Il falloit encore qu'il vomît jusqu'à l'espèce de poison avec lequel il avoit versé tant de maux sur la terre, et qu'il ne gardât que le venin qui constitue sa propre existence, et dont il ne peut pas se séparer.

Il vomit donc, par l'effet de ses violentes secousses, deux grandes lettres de l'alphabet, dont on nous a laissé ignorer le nom. Seulement on nous a dit que ces deux lettres n'en faisoient réellement qu'une, car elles étoient jumelles; qu'elles avoient commencé par être une espèce de perpendiculaire; qu'ensuite elles avoient ajouté à cette perpendiculaire la forme d'une bouche ouverte ayant une langue; mais que bientôt après, elles avoient pris pour forme une bouche fermée et sans langue, et que finalement cette bouche fermée et sans langue qu'elles avoient prise, étoit devenue double.

Ces deux lettres, en sortant du monstre, répandirent une forte odeur arsénicale, et produisirent sur-le-champ un être vivant qui avoit premièrement deux têtes humaines, dont l'une étoit immobile, et dont l'autre tournoit toujours; secondement un corps tout velu, dont chaque poil étoit un insecte ou un ver; et troisièmement une queue composée d'un mélange confus de tous les métaux, ce qui fit croire que ces deux lettres étoient à-la-fois le moulinet et le coagulateur des pensées des hommes, l'ennemi-né de toute corporisation régulière, et le minéralisateur métallique universel. Cet être vivant qu'elles avoient produit, et qui n'étoit formé que de vapeurs, passa rapidement sur le gouffre ouvert, et s'évapora dans l'atmosphère.

LE CROCODILE.

CHANT 99.

Punition du crocodile.

Le monstre privé de toutes ses correspondances avec ses aides-de-camp, avec la nature et avec les pensées des hommes, veut enfin faire un dernier effort ; et il se porte jusqu'à cinquante pieds d'élévation. Mais en descendant il ne peut résister au courant d'air qui l'entraîne dans le gouffre ouvert, et le précipite par cette ouverture jusqu'au fond de l'Egypte, pour y être écroué plus que jamais sous sa pyramide ; et désormais il ne pourra plus circuler dans l'univers : car nos trois opérans soufflent de nouveau, mais si puissamment qu'ils ferment, et le gouffre dans lequel leur cruel ennemi vient d'être englouti, et tous les autres gouffres de la terre qui pourroient lui laisser la moindre issue. Alors on entendit au dessus du gouffre ces paroles : Notre règne est passé, toutes nos espérances sont évanouies.

LE CROCODILE.

CHANT 100.

Fruits de la victoire.

DANS le moment, soit par l'effet naturel de la disparition du monstre, soit par une suite des influences salutaires que les deux armées avoient apportées de leur séjour dans les astres, ces deux armées à-la-fois, et comme par un mouvement spontané, jettent-là leurs armes, et volant aussi rapidement qu'un éclair, l'une au devant de l'autre, c'est à qui se donnera le plus de signes d'amitié. Chacun embrasse son adversaire; il n'y a plus d'ennemis entr'eux: ce n'est plus qu'une famille de frères. Après avoir donné cours à ces doux mouvemens de leur cœur, chacun reprend ses armes, et les deux armées n'en font plus qu'une; car l'armée ci-devant rebelle ne veut plus qu'on la distingne de l'autre, et elle ne reprend ses armes que pour les porter dans les dépôts qu'on lui désignera.

Les trois aides-de-camp se réveillent dans le même instant; ils sont remplis d'effroi de ne plus voir le crocodile, et couverts de honte en se voyant abandonnés par leurs propres partisans, et livrés au pouvoir de leurs ennemis.

Ces tableaux joints à la défaite du monstre, pénètrent *Eléazar* et *Sédir* d'une sincère reconnoissance pour l'être puissant, qui les a si bien assistés dans les travaux qu'ils viennent de supporter; et par un accord tacite de leur foi, ils satisfont à ce que la piété de leur cœur exige. L'homme invisible leur donne même secrètement à l'un et à l'autre de nouveaux signes de sa présence, et insinue à *Sédir* intérieurement que, depuis qu'il avoit si bien montré sa confiance et son dévouement à la bonne cause, il ne cesseroit de multiplier ses faveurs pour lui, comme il l'avoit fait depuis long-tems pour *Eléazar*.

Le volontaire *Ourdeck* ne tarda pas à venir se joindre à eux, et à leur peindre de son mieux toutes les satisfactions qu'il éprouve, de les avoir vu triompher si glorieusement; il n'a qu'un regret, c'est que sa chére et respectable *Rachel* ne soit pas témoin de ces scènes touchantes qui seroient si bien faites pour sa belle ame.

Il se disposoit même à aller d'avance lui rendre compte de la merveilleuse victoire qui vient d'être remportée, et de l'heureux état des choses, lorsqu'il est retenu par un spectacle auquel il ne s'attendoit pas, et auquel tout le monde prit part, excepté les trois aides-de-camp qui n'en étoient pas dignes et pour qui il resta voilé. Voici quel fut ce spectacle.

Toutes ces sciences qui, peu de tems après l'origine des choses, avoient été en députation chez le crocodile, et en avoient reçu des conditions si fâcheuses, se montrèrent dans les airs, au-dessus du

champ de bataille, sous la forme de jeunes vierges, radieuses de beauté, vêtues de robes blanches comme de l'albâtre, ayant chacune une clef d'or passée dans leur ceinture, se tenant toutes par la main, avec les signes de la plus vive allégresse.

» Enfin, disoient-elles, d'une voix argentine, le moule du tems est brisé ; nous sommes délivrées des entraves qui nous ont retenues pendant tant de siècles, enchaînées et comme privées du principe de notre vie ; désormais nous vivrons toutes avec lui dans une alliance éternelle. Grâces soient rendues au respectable mortel qui a été notre libérateur » !

LE CROCODILE.

CHANT 101.

*Les désirs d'*Ourdeck *accomplis.*

Dès l'instant que cet étonnant spectacle avoit commencé à paroître, la première impression qu'il avoit fait sur *Ourdeck*, après celle de la surprise, avoit été d'augmenter encore le desir qu'il avoit que *Rachel* fût sur les lieux. Il cherchoit aussi de tous ses yeux parmi ces brillantes figures, celle de madame *Jof*, et il ne la trouvoit point. Mais il entendit de nouveau, au fond de son cœur, ces douces paroles que *Rachel* lui avoit dites : Je n'y puis demeurer qu'avec elle.

Cette réminiscence le réactionne tellement, et par-là ses souhaits à l'égard de *Rachel* deviennent si ardens et si efficaces, qu'au grand étonnement de chacun, cette digne amie se trouve près de lui subitement, avant même que le cantique ne fût fini ; de façon qu'elle eut le plaisir d'en entendre prononcer les dernières paroles. Elle avoit été transportée en un instant par le pouvoir magique du désir d'*Ourdeck*; elle apportoit pour nouvelle que la plaie des livres avoit cessé, que la paix et l'abondance venoient de renaître dans Paris, et que depuis un moment la

joie y étoit universelle ; et il seroit difficile de peindre les transports d'*Ourdeck*, et le ravissement d'*Eléazar* et de *Sédir* à l'arrivée inopinée de *Rachel* parmi eux.

Mais on nous assure que le bonheur qu'elle eut d'entendre les dernières paroles du cantique, si flatteuses pour *Eléazar*, ne fut pas la seule satisfaction qu'elle éprouva au sujet de son vertueux père. On dit qu'elle, et tous les assistans, eurent le plaisir de voir, sinon ce respectable israélite lui même, au moins sa représentation, paroître dans les airs, au milieu de ces jeunes vierges, et recevoir d'elles pour récompense de ses glorieux travaux, une palme si brillante, que les yeux avoient de la peine à en soutenir l'éclat.

On nous assure encore que tout auprès de ce tableau intéressant, il parut subitement un temple, portant pour inscription : *le Temple de mémoire* ; et qu'une des vierges dit tout haut : Voilà ce temple auquel aspirent tous les savans de la terre.

Les portes de ce temple s'ouvrirent, et laissèrent appercevoir une grande salle fort mal tenue, et personne dedans ; et la jeune vierge dit : Apprenez par-là, combien après leur mort, les savans ont à rabattre de l'idée qu'ils se font tous de leur temple de mémoire.

On vit que les toits de ce temple étoient en mauvais état, et la jeune vierge dit : Ce sont les astronomes qui les ont ainsi dégradés, en y établissant sans précaution leur observatoire ; et les astronomes ne peuvent plus même y continuer leurs observations. Au reste, cette perte seroit plus grande, si ces

hommes distingués par leurs talens, ne se fussent pas bornés à vous tracer régulièrement la marche des coriers célestes, et qu'ils vous eussent mis au fait des dépêches dont ces couriers sont chargés; car vous savez que l'homme est encore plus curieux de nouvelles, que de l'itinéraire de ceux qui les portent.

On vit au sommet des cheminées, quelques têtes un peu couvertes de suie, et chantant les chansons d'usage parmi nos savoyards en pareille circonstance, et la jeune vierge dit : Ce sont quelques poëtes qui n'ayant pas pu trouver de place dans le temple de mémoire, ont mieux aimé y servir comme ramoneurs et s'y faire entendre en cette qualité, que de rester ignorés, et dans le silence.

On vit dans les caves, par les soupiraux, quelques personnages en longues robes, enseignant à des oiseaux en cage à prononcer des noms très-fameux, et la jeune vierge dit: Ce sont des philosophes qui n'ont pas eu par eux-mêmes le moyen d'obtenir des places dans le temple de l'immortalité, et qui ont mieux aimé se faire célébrer par des êtres sans intelligence, que de demeurer inconnus, et de ne pas faire parler d'eux.

On vit que les murs de ce temple étoient pleins de crevasses, par les eaux que la dégradation des toits y laissoit parvenir, et on vit en même tems des hommes portant du mortier sur leurs épaules, et montant à de longues échelles pour aller remplir ces crevasses; mais ils montoient si lentement que le mortier étoit sec avant qu'ils fussent arrivés, et il

retomboit à terre lorsqu'on vouloit l'employer, et la jeune vierge dit : Ce sont des docteurs, qui ayant passé leur vie dans les vaines sciences des hommes, croyent encore être utiles ici par cet humble et stérile emploi, plutôt que d'ouvrir les yeux sur leurs abusives occupations ; ils s'étoient persuadés qu'ils auroient une place importante dans le temple de l'immortalité, et ils sont réduits à ne travailler qu'à sa surface, et même à n'y travailler qu'en qualité de manœuvres et à n'y faire que des réparations continuellement infructueuses; et à ces derniers mots tout disparut.

Après que toutes ces scènes dont les unes avoient excité le ravissement, et les autres la surprise, furent passées, *Sédir*, *Eléazar*, *Rachel* et *Ourdeck*, ainsi que l'armée entière, rentrèrent dans Paris aux acclamations de tous les habitans, qui s'empressèrent de faire à ces dignes personnages, et aux braves guerriers qui les accompagnoient, l'accueil le plus flatteur.

L'histoire dit que quand *Eléazar* fut rendu à sa vie paisible, il ne se cacha plus de son dévouement à la foi des véritables chrétiens; dévouement qu'il avoit suffisamment fait connoître à *Sédir*, lors de leur première entrevue, et dont il ne crut pas pouvoir différer plus long-tems de faire profession.

L'histoire dit aussi, qu'il ne tarda pas à faire part au volontaire *Ourdeck* de ses plus sublimes connoissances, ayant reconnu qu'il ne pouvoit pas mieux les placer.

Elle dit encore, qu'*Eléazar* voyant s'accroître l'at-

tachement d'*Ourdeck* pour *Rachel*, et celui de *Rachel* pour le volontaire, leur permit de s'unir par le lien conjugal; que cette union fondée sur la vertu la plus pure et sur la piété la plus éclairée, fut pour lui comme pour eux une source inépuisable de félicités inconnues aux alliances vulgaires; que le vertueux *Sédir* en cultivant soigneusement la connoissance de ses délicieux amis, sut à-la-fois augmenter et partager le bonheur dont ils jouissoient, et qu'enfin lui, *Rachel* et *Ourdeck* furent aussi admis par la suite dans la société des Indépendans; qu'ils en furent un des principaux ornemens, et qu'ils y vécurent dans une liaison intime et habituelle avec madame *Jof*, et même avec le jouaillier ou l'homme invisible qui étoit son époux.

LE CROCODILE.

CHANT 102.

Condamnation des trois malfaiteurs. Leur peine commuée.

(Ainsi donc, ami lecteur, tout ce qui me reste à vous apprendre, c'est que *Sédir* par sa charge, fut obligé de poursuivre le jugement des trois malfaiteurs ; que selon les lois de l'État, ils furent condamnés au dernier supplice ; mais que ce même *Sédir* qui avoit sollicité leur jugement auprès des tribunaux, sollicita ensuite leur grace auprès du gouvernement,

Qui, voulant modérer leur sentence cruelle,
Mais s'assurer de ces fripons ;
Fixa la plaine des *Sablons*,
Pour leur prison perpétuelle,
Et faute d'une citadelle,
Y fit construire trois *donjons*.

F I N.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

TABLE

DES SOMMAIRES.

CHANTS

		Pages.
1.	*Signes effrayans dans les astres. Sécurité des savans. Alarmes du peuple.*	1.
2.	*Relation du cap Horn.*	3.
3.	*Suite de la relation du cap Horn. Discours du président.*	7.
4.	*Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie du fond de la mer.*	13.
5.	*Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie de la lune.*	15.
6.	*Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie de l'Ethiopie.*	17.
7.	*Suite de la relation du cap Horn. Opinion du génie du Pic-de-Ténériffe.*	19.
8.	*Suite de la relation du cap Horn. Manœuvres des génies.*	24.
9.	*Inquiétude des Parisiens.*	31.
10.	*Rencontre de* Rachel *et de* Roson.	34.
11.	*Histoire de* Roson.	37.
12.	*Rencontre du volontaire* Ourdeck.	39.
13.	*Vigilance du lieutenant de police. Rencontre d'*Ourdeck *et de madame* Jof.	43.

CHANTS. Pages.

14. *Histoire de madame* Jof. 47.

15. *Discours de madame* Jof *à la société des Indépendans.* 52.

16. *Pouvoirs de la société des Indépendans. Histoire d'un professeur de réthorique.* 60.

17. *Histoire d'un colonel de dragons.* 62.

18. *Espérances de quelques habitans. Histoire d'un académicien.* 65.

19. *Entrevue de l'émissaire* Stilet *et d'*Eléazar, *juif espagnol.* 68.

20. Stilet *et* Rachel *voient défiler la révolte.* 71.

21. *Précautions prises par* Sédir *contre la révolte.* 73.

22. Eléazar *va chez* Sédir. *Poudre de pensée double.* 75.

23. *Entrevue d'*Eléazar *et de* Sédir. *Doctrine d'*Eléazar. 78.

24. Eléazar *découvre à* Sédir *les ennemis de l'Etat.* 91.

25. Sédir *apprend de fâcheuses nouvelles par ses émissaires.* 97.

26. *Courage audacieux de* Roson. *Son armure. Sa fuite* 100.

27. *Les révoltés se portent à la plaine des Sablons. Ils sont chargés par les troupes réglées.* 104.

28. *Prodige inattendu. Les académiciens examinent ce prodige.* 106.

29. *Décision des commissaires de l'académie. Leur étonnement.* 110.

30. *Cours scientifique du crocodile. Origine des choses.* 113.

CHANTS. Pages.

31. *Suite du cours scientifique du crocodile. Développement du système du monde.* 118.

32. *Suite du cours scientifique du crocodile. Formation des êtres particuliers. La pyramide.* 121.

33. *Suite du cours scientifique du crocodile. Députation des sciences.* 126.

34. *Suite du cours scientifique du crocodile. Etat de l'espèce humaine.* 131.

35. *Suite du cours scientifique du crocodile. Histoire du genre humain.* 133.

36. *Projets audacieux du crocodile renversés.* 149.

37. *Stupeur des Parisiens. Décret académique.* 151.

38. *Plaie des livres.* 152.

39. *Résultat de la plaie des livres.* 154.

40. *Courte invocation à ma muse.* 155.

41. *Rapport de la commission scientifique à l'académie.* 157.

42. *Bouillie des livres donnée aussi pour restaurant à l'académie.* 177.

43. *Les académiciens tourmentés par une poussière fine.* 179.

44. *Les académiciens secourus, mais sous une condition.* 180.

45. *Fureur du peuple contre le contrôleur général.* 183.

46. *Réunion de* Sédir *et d'*Eléazar *contre le crocodile.* 185.

47. *Ce que voit* Sédir *dans la flamme d'une bougie.* 188.

CHANTS. Pages

48. Sédir *écrit le discours du grand homme sec.* 190.

49. *Explication des sténographes. Continuation du discours du grand homme sec.* 196

50. Sédir *voit un génie vêtu en guerrier, et plusieurs autres prodiges.* 204.

51. *Manœuvres du guerrier contre* Eléazar. 210.

52. *Apparition manquée du crocodile.* 212.

53. *Arrivée inopinée d'un voyageur par l'égoût de la rue Montmartre.* 216.

54. *Récit du volontaire* Ourdeck. 220.

55. *Suite du récit d'*Ourdeck. *Entrée des armées dans les profondeurs du crocodile.* 223.

56. *Suite du récit d'*Ourdeck. *La femme tartare.* 227.

57. *Suite du récit d'*Ourdeck. *Confidences de la femme tartare.* 233.

58. *Suite du récit d'*Ourdeck. *Tableau de correspondance.* 237.

59. *Suite du récit d'*Ourdeck. *Commotions dans les profondeurs du crocodile.* 240.

60. *Subsistances passagères procurées par* Eléazar. 245.

61. *Evènement surnaturel. Les armées sorties de leurs abîmes.* 248.

62. Eléazar *s'oppose sensiblement aux ennemis invisibles des Parisiens.* 251.

63. *Explication du psychographe.* 255.

64. *Description de la ville d'Atalante.* 259.

65. *Suite de la description d'Atalante. Paroles conservées.* 263.

66. *Suite de la description d'Atalante. Le gouverneur. Quelques malfaiteurs.* 268.

CHANTS. Pages.

67. *Suite de la description d'Atalante. Le philosophe.* 270.
68. *Suite de la description d'Atalante. Le médecin mourant.* 273.
69. *Suite de la description d'Atalante. Société scientifique.* 276.
70. *Suite de la description d'Atalante. Réponse du psychographe, sur la question de l'institut : Qu'elle est l'influence des signes sur la formation des idées ?* 279.
71. *Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence.* 356.
72. *Suite de la description d'Atalante. Prédicateur dans un temple.* 369.
73. *Suite de la description d'Atalante. Double courant de paroles.* 361.
74. *Suite de la description d'Atalante. Demeure de l'hiérophante.* 364.
75. *Suite de la description d'Atalante. Fin tragique de l'hiérophante.* 368.
76. *Préparatifs hostiles contre la capitale et contre* Eléazar. 370.
77. *Rassemblement des génies aériens. Trois d'entr'eux transformés en soldats.* 372.
78. Eléazar *renversé se relève.* 375.
79. *Délibération et décisions des ennemis aériens.* 378.
80. *Le désastre au comble.* 381.
81. *Triomphe d'*Eléazar. 385.
82. Eléazar *marche à d'autres travaux.* 389.
83. *Instruction d'*Eléazar *à* Sédir. 394.
84. Sédir *séparé d'*Eléazar *par un ouragan.* 400.

Chants.		Pages.
85.	*Observation.*	402.
86.	*Discours instructif d'un inconnu. Annonce des deux Armées.*	403.
87.	*Suite du discours instructif d'un inconnu. Les sphères.*	406.
88.	*Suite du discours instructif d'un inconnu. Correspondances.*	411.
89.	*Suite du discours instructif d'un inconnu. Oppositions.*	415.
90.	*Suite du discours instructif d'un inconnu. Commotion. Les deux armées en route.*	419.
91.	*Suite du discours instructif d'un inconnu. Effets du séjour des deux armées dans les astres.*	421.
92.	Sédir *se trouve auprès d'*Eléazar. *Effets de la puissance d'*Eléazar.	426.
93.	Sédir *rempli de joie par un signe inattendu.*	429.
94.	*Les deux armées paroissent dans les airs.*	432.
95.	*Le crocodile met son armée en bataille.*	433.
96.	*Transformation du crocodile.*	437.
97.	*Mouvemens convulsifs du crocodile.*	441.
98.	*Vomissement extraordinaire du crocodile.*	443.
99.	*Punition du crocodile.*	445.
100.	*Fruits de la victoire.*	446.
101.	*Les désirs d'*Ourdeck *accomplis.*	449.
102.	*Condamnation des trois malfaiteurs. Leur peine commuée.*	454.

Fin de la Table.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE